



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

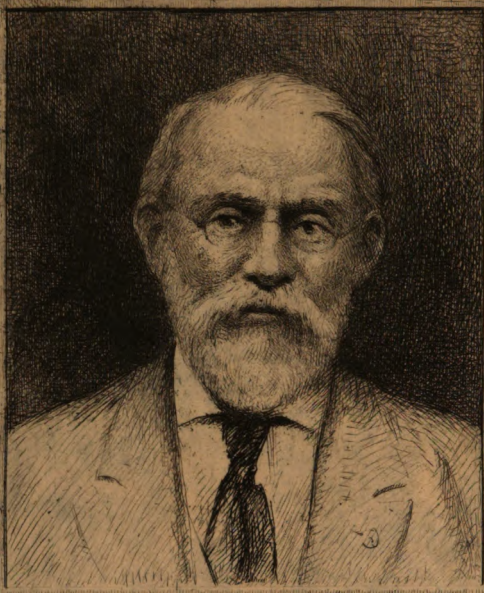
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

*Bulletin de la Société
archéologique de Sens*

Société archéologique de Sens (France)



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Wm. R. R. 1920

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS

TOME XXI. 1^{er} FASCICULE

ANNEE 1904



SENS

DUCHEMIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1904

DC
801.
.S5
A4



Reunung
Nijhoff
12-1-26
13683

SOMMAIRE DU 1^{er} FASCICULE

DU TOME XXI

	Pages
Procès-verbaux des séances tenues pendant l'année 1903 .	I à LXII
Le Vol de la Coupe de la cathédrale de Sens (19 juillet 1541), par M. Charles Porée	1
Les Anciens Hôtels de ville de Sens, par M. Maurice Roy. .	27
Claude-Etienne Dechambre et quelques autres victimes des épidémies de 1812 et 1814 dans le personnel des Hospices de Sens, par M. le docteur R. Moreau	45
Inventaire du mobilier du prieuré de Joigny en mai 1418, par M. Charles Vignot	54
Rapport sur la démolition d'une partie de l'enceinte romaine de Sens en 1903, par M. l'abbé Chartraire	66
Fenêtre à meneau et à croisillon de l'époque gallo-romaine, par M. le docteur R. Moreau	84
La Noue entre les ponts de l'Yonne à Sens, par M. Léon Rousseau.	94

EXTRAITS
DES
PROCÈS VERBAUX DES SÉANCES
TENUES
PENDANT L'ANNÉE 1903

Séance du 5 janvier

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente-deux membres sont présents.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté sans observation, M. Maurice Roy prononce l'allocution suivante :

« Messieurs,

« Je ne veux pas ouvrir cette première séance de l'année sans vous adresser mes meilleurs vœux et vous remercier de l'honneur que vous m'avez décerné en m'appelant à la présidence de la Société Archéologique; mes remerciements doivent être d'autant plus vifs que mes titres sont moindres. Votre choix me paraît avoir été déterminé surtout par vos sentiments de bonne confraternité, gages précieux d'une bienveillance qui m'est indispensable, car ce serait trop me demander que d'avoir la prétention de remplacer les éminents collègues qui m'ont précédé sur ce siège et qui portent les noms si honorablement connus de savants tels que Perrin, Julliot, Roblot.

a

« M. Joseph Perrin était arrivé en décembre dernier au terme de son mandat que vous auriez certainement continué par d'unanimes acclamations si vos statuts l'avaient permis. Bien que celui dont je m'honore d'être l'ami dévoué, redoutant avec son habituelle modestie le juste tribut d'éloges qui lui revient, m'ait prié de n'apporter à ses funérailles, suivant sa propre expression, ni fleurs ni couronnes, je ne puis taire cependant les sentiments de regrets qui sont ceux de tous les membres de cette assemblée. La seule concession que je lui ferai sera de rester bien au-dessous de la vérité et de m'acquitter en quelques mots trop courts d'un devoir que j'aurais voulu remplir plus complètement.

« Pendant quatre ans, M. Perrin a montré, à cette place, les grandes qualités qui font le vrai président d'une société savante. Admirablement servi par son érudition inépuisable, qu'un style imagé, au tour facile et élégant, sait présenter sous une forme charmante, combien de fois n'a-t-il pas captivé votre attention par les récits émouvants des scènes tragiques de l'époque révolutionnaire et des sièges de Sens, retracés avec tant de couleur et étayés sur des documents authentiques et inédits, mis à jour par de laborieuses recherches. La triste figure du cardinal Loménie de Brienne vous est apparue dans toute sa réalité ; le rôle de l'ambitieux, du présomptueux général Allix et les mouvements stratégiques de la campagne de 1814 se sont déroulés sous vos yeux avec une nouvelle précision. Ces deux grandes compositions resteront parmi les plus belles publications de la Société de Sens. Mais si M. Perrin s'est senti particulièrement attiré par les événements de la Révolution et du commencement du XIX^e siècle, aucune époque de notre histoire locale n'a échappé à ses investigations ; avec une égale compétence il a donné une notice historique et littéraire sur la bataille de Fontenoy et tout récemment le compte rendu de la découverte des restes de l'ancienne église Sainte-Colombe-du-Carouge ainsi que la description savante des sépultures et des armes antiques trouvées à Saint-Denis. Vous l'avez en outre

entendu dans ces séances, qu'il a si bien dirigées, exposer et discuter d'une façon remarquable les questions les plus diverses de la science archéologique.

« Ses profondes connaissances juridiques et son expérience des affaires en faisaient un guide sûr pour notre Société qui, sous son égide, était assurée de poursuivre, sans crainte des écueils, sa voie d'enseignement et de préservation. Heureusement, M. Perrin reste parmi nous, il continuera à nous faire goûter les fruits de ses études et nous le trouverons, dans toutes les circonstances où nous devrons faire appel aux leçons de son expérience, toujours prêt à nous apporter son précieux concours, à mettre sans compter son temps et ses lumières au service de notre cause.

« J'aurais voulu, messieurs, vous exposer un programme de vue nouvelles et d'améliorations qui seraient, il me semble, profitables au fonctionnement de la société en lui permettant de se développer plus largement, d'accroître ses ressources, d'augmenter le nombre de ses publications et d'en assurer la régularité. Quelques réformes sur certains points des statuts pourraient peut être favoriser ce développement ; mais je suis encore trop nouveau et trop inexpérimenté pour oser toucher dès aujourd'hui aux rouages de notre association ; ces questions délicates demandent à être mûries, soigneusement et prudemment étudiées ; quand le moment sera venu et après avoir pris l'avis de nos confrères les plus autorisés, je vous soumettrai les propositions qui me paraîtront utiles à la prospérité de l'œuvre commune. Je m'estimerai donc heureux, si, en vous prouvant mon entier dévouement à vos intérêts, je réussis à justifier en partie la confiance que vous m'avez témoignée ; ma mission me sera facilitée, j'en ai la conviction, par la grande expérience de ceux de vos collègues qui, formant la partie permanente du bureau, en conservent les saines traditions ; enfin j'espère que le concours de tous les amis de nos études ne me fera pas défaut et que, secondés par leur savante collaboration,

nous continuerons à travailler toujours avec succès, comme le fait cette Société depuis bientôt soixante ans, à tirer de l'oubli les souvenirs les plus intéressants de la région sénonnaise qui se rattachent par tant de points à l'histoire générale de la France, à faire mieux connaître et apprécier le rôle historique de cette ville de Sens, si grande par son antique influence, ses institutions, ses monuments et ses richesses artistiques ; c'est un vaste champ d'étude, qui, loin d'être épuisé, suffira longtemps encore à l'activité de bien des générations ; pour notre part nous aurons conscience d'avoir rempli notre tâche, si nous pouvons apporter une pierre de plus au grand édifice de la science archéologique et ajouter quelques lignes de vérité à l'histoire de notre pays. »

Après cette allocution qui est fréquemment interrompue par les applaudissements de l'assemblée, M. Roy donne lecture d'une lettre adressée à M. J. Perrin, le 20 décembre 1902, par M. le docteur H. Chaput, membre du comité de préservation du vieil hôpital de Tonnerre. M. Chaput remercie la Société du vœu émis par elle, dans sa séance du 1^{er} décembre 1902, pour la conservation du vieil hôpital menacé d'être transformé en marché couvert, et de la subvention de 50 francs votée à la même séance. « J'estime, dit-il, que c'est en grande partie à cause de ce vœu que la commission a rejeté le projet du marché, dans sa séance d'hier, 19 décembre. »

M. Roy communique encore :

1^o Une lettre de M. Coudurier qu'un deuil cruel vient de frapper et qui, ne pouvant plus assister aux séances, donne sa démission de membre titulaire.

2^o Et une lettre de M. Mulon qui, absent de Sens pendant huit mois de l'année, demande à échanger son titre de membre titulaire contre celui de membre libre.

L'échange de titre demandé par M. Mulon est adopté à l'unanimité.

Enfin, M. le président fait connaître que M. Fliche, membre correspondant, demande à devenir membre libre, ce qui lui est accordé à l'unanimité.

Après ces diverses communications il est passé au vote sur les présentations, en qualité de membres titulaires, de :

M. Venot, agent d'assurances, à Sens.

Et M. Thorin, ancien commis greffier, à Sens. A l'unanimité des trente-deux volants, MM. Venot et Thorin sont nommés membres titulaires.

L'ordre du jour appelle ensuite le vote pour l'élection d'un vice-président, en remplacement de M. Maurice Roy nommé président.

Il est procédé à deux tours de scrutin sans qu'aucun des candidats obtienne la majorité absolue; en conséquence l'élection du vice-président est renvoyée à la séance suivante.

M. Roy dépouille le courrier et dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé.

Il signale : 1^o dans le Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1902, deuxième livraison, une communication faite par M. l'abbé Chartraire, correspondant du ministère, à la séance tenue le 2 avril 1902, sous la présidence de M. Maurice Prou, par le Congrès des sociétés savantes, section d'archéologie.

Cette communication concerne l'inventaire après décès du mobilier de l'archidiacre Jacques Orsini, de l'Eglise de Sens, qui mourut en 1312. Ce personnage était membre d'une famille italienne très célèbre et possédait quelques objets intéressants décrits dans l'inventaire, tels que deux écrans peints aux armes des Orsini. (V. page 302 le texte *in extenso* de cette communication.)

2^o Dans le Bulletin de la Société archéologique de Provins la suite de l'histoire de l'abbaye de Jouy, construite en 1124 par Thibaut II, comte de Champagne. Cette abbaye d'hommes, de l'ordre de Cîteaux, se trouvait dans la pa-

roisse de Chenoise (Seine-et-Marne), à 10 kilomètres de Provins, et dépendait de l'ancien diocèse de Sens.

Une lecture de M. le chanoine Mémain, qui figurait à l'ordre du jour sous le titre : *La Réforme du Calendrier Julien en 1901*, est renvoyée à la prochaine réunion.

Séance du 2 février

PRÉSIDENTE DE M. MAURICE ROY

Trente et un membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé et lit une lettre de M. G. Lemoine, membre de l'Institut, qui appelle l'attention des membres de la Société sur la souscription publique ouverte pour couvrir les dépenses nécessaires aux réparations du vieil hôpital de Tonnerre.

MM. Joseph Perrin, Sépot et Roblot présentent, en qualité de membre titulaire, M. Dapoigny, architecte à Sens.

M. Sépot, trésorier, présente son compte de recettes et de dépenses de l'année 1902, établit un projet de budget pour l'année 1903 et expose la situation financière de la Société.

Les comptes et budget présentés par M. le trésorier sont approuvés et des remerciements lui sont votés par la Société.

A la demande de M. J. Perrin, la Société confère à M. le trésorier tous pouvoirs et autorisations nécessaires à l'effet de toucher et retirer de la caisse d'épargne de Sens, sur sa simple signature visée par M. le président, les sommes déposées à ladite caisse, et ce au fur et à mesure des besoins de la Société.

L'ordre du jour appelle le scrutin de ballottage pour l'élec-

tion d'un vice-président. M. l'abbé Chartraire ayant obtenu la majorité des suffrages est proclamé vice-président de la Société, en remplacement de M. Maurice Roy, élu président, et ce, pour la période à courir jusqu'à la séance de décembre 1903.

Après cette élection, qui est saluée par les applaudissements de l'assemblée, M. le président donne la parole à M. le chanoine Mémain pour la lecture de son travail sur *la Réforme du Calendrier Julien en 1901*.

M. le chanoine Mémain commence par rappeler les premiers éléments de la question.

D'après la Bible, c'est Dieu lui-même qui a établi la première règle du calendrier luni-solaire des Hébreux en fixant la fête de Pâque à la première pleine lune du printemps. Au siècle de Jésus-Christ, l'époque officielle du printemps était le vingt-cinq mars de l'année Julienne, et lorsque la pleine lune de mars remontait avant cette époque elle était censée appartenir à l'année finissante et Pâque était reporté à la pleine lune suivante. Mais l'année Julienne étant plus longue de onze minutes et quelques secondes que l'année solaire vraie, l'époque officielle du printemps retardait toujours un peu sur l'époque réelle. Au second siècle de l'ère chrétienne, l'auteur des constitutions apostoliques reportait l'époque officielle au 22 mars et plus tard les astronomes du concile de Nicée la fixèrent au 21 mars Julien. On croyait toujours que l'année Julienne était exacte; mais, au ^{xvi}^e siècle, on fut obligé de constater que le 21 mars retardait de 10 jours sur l'époque réelle de l'équinoxe, et c'est alors que le Pape Grégoire XIII réforma le calendrier Julien en supprimant cet excédent et en donnant des règles pour maintenir à jamais l'époque du printemps au 21 mars du calendrier Grégorien.

Seuls, parmi tous les peuples chrétiens, les Gréco-Russes ont refusé d'adopter cette réforme imposée par la science et les prescriptions religieuses. Mais l'on peut espérer que l'adoption aura lieu dans un prochain avenir et réalisera

ainsi l'unification générale du calendrier. Tous les gouvernements dans les Etats Gréco-Russes reconnaissent aujourd'hui la nécessité de la réforme du calendrier. Le clergé a cessé de s'y opposer et même le patriarche grec de Constantinople a récemment invité les autres chefs des Eglises orientales à s'entendre avec lui pour cette importante réforme. Les préjugés religieux et les objections faites à l'encontre ont été réfutés depuis ces dernières années. Quelques dissidents, surtout en Russie, cherchent encore à enrayer le mouvement favorable à la réforme, en proposant de nouvelles règles pour fixer Pâque, ou même un calendrier tout différent, appelé le calendrier Glavenopp, du nom de son auteur. M. Mémain les réfute brièvement et termine en disant que la fixation des fêtes religieuses doit être considérée par le clergé Gréco-Russe non pas comme un obstacle à la réforme du calendrier Julien, mais comme le motif le plus puissant, le plus inéluctable, qui la rend aujourd'hui nécessaire.

Cette lecture est écoutée avec le plus grand intérêt, et M. le président félicite vivement M. le chanoine Mémain pour son savant mémoire qui d'ailleurs a eu l'honneur d'être publié par les *Annales du Bureau des longitudes*.

Séance du 2 mars

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Vingt-sept membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé. Il signale les suivantes :

1^o *Rôles et Taxes des fiefs de l'arrière-ban du bailliage de Provins en 1587*, publiés par M. l'abbé Carrière, Paris, Picard, 1903. Le bailliage de Provins comprenait, au xvi^e siècle, un grand nombre de paroisses du diocèse de Sens, quatre-vingt-dix environ; quelques-unes de ces paroisses sont

aujourd'hui situées dans l'arrondissement de Sens. Ce sont : Chaumont, Villeblevin, Villemanoché, Compigny, Courlon, le Plessis-du-Mée, Plessis-Saint-Jean, Serbonnes, Vertilly, Vinneuf;

2^o *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 1900. Dans un article intitulé : Notes pour un *Corpus iconum* du moyen âge, M. Henry Martin étudie comment on pourrait arriver à identifier et à distinguer, dans les miniatures des manuscrits des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, les vrais portraits des personnages contemporains et à en former un inventaire des plus précieux. Il cite, en passant, un manuscrit du décret de Gracien, écrit, en 1481, par l'Italien Francesco Fleurio, pour Tristan de Salazar, archevêque de Sens. Ce manuscrit porte le n^o 1183 de la Bibliothèque de l'Arsenal;

3^o Le même volume de mémoires renferme en outre un travail de M. Henri Stein, secrétaire de la Société historique et archéologique du Gâtinais. M. Stein signale pour la première fois un texte du *Cartulaire blanc de Saint-Denis* qui permet d'attribuer à Pierre de Montereau la partie de l'église abbatiale de Saint-Denis reconstruite au ^{xiii}^e siècle. Pierre de Montereau fut un des plus célèbres architectes du moyen âge; il construisit le réfectoire et la chapelle de la Vierge, à Saint Germain-des-Prés. On lui attribue, mais sans preuve certaine, la Sainte-Chapelle. M. Stein fait ressortir la connexité très grande qui existe entre certains détails de construction des parties de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés, élevées par Pierre de Montereau, et quelques églises de la région sénonnaise, telles que la voûte sexpartite et la galerie de circulation qui se retrouve dans l'église de Pont-sur-Yonne, à Saint-Jean de Sens et à Villeneuve-sur-Yonne. Comme termes de comparaison, il donne des vues du collatéral droit de Saint-Denis et du collatéral droit de Villeneuve.

Puis M. Roy expose que M. Alfred Lacaille, propriétaire à Sens, fait exécuter en ce moment des travaux dans une propriété qu'il vient d'acheter, rue Jossey, bornée au midi,

du côté du cours Chambonas, par l'ancien rempart gallo-romain de la ville de Sens.

Cette partie de l'enceinte, qui comprend environ 15 mètres de longueur, ayant été vendue par la ville à M. Lacaille, celui-ci avait résolu de démolir la partie supérieure du mur de ville et de conserver environ 0^m90 du petit appareil et, par conséquent, les assises complètes renfermant les gros blocs de pierres antiques.

Or, presque toutes les pierres réunies au Musée ayant été trouvées dans les assises des anciens remparts construits, vers la fin du III^e siècle, avec des matériaux provenant de la démolition des monuments de la période gallo-romaine, le bureau s'est préoccupé, comme c'était son devoir, de rechercher une combinaison permettant d'explorer ces antiques soubassements qui, suivant toute vraisemblance, doivent recéler encore quelques inscriptions ou bas-reliefs dignes de figurer dans notre Musée.

M. Lacaille, pressenti, accorda de suite, avec une obligeance dont la Société doit lui savoir gré, toute autorisation à ce sujet, mais naturellement en demandant à la Société de prendre à sa charge les dépenses de démolition et de réédification d'un nouveau mur d'épaisseur moyenne jusqu'à la hauteur qu'il entraînait dans ses convenances de conserver à l'ancien rempart.

M. Rousseau, architecte, membre de la Société, a bien voulu établir un devis des travaux nécessaires. Il a évalué la dépense totale entre 1000 et 1200 francs.

Les ressources de la Société ne lui permettant pas un aussi grand sacrifice, M. le président a adressé une demande de subvention au Comité des travaux historiques et scientifiques, section d'archéologie, et le ministère de l'instruction publique a accordé une somme de 800 francs.

M. le président tient à déclarer qu'il a été secondé dans ses démarches par notre compatriote et savant collègue, M. Maurice Prou, professeur à l'école des Chartes, membre du Comité, et par M. Héron de Villefosse, président de la sec-

tion d'archéologie du Comité, membre d'honneur de notre Société. Il leur en exprime toute sa gratitude.

De son côté, M. le maire de Sens, qui a compris tout l'intérêt de ces explorations, a bien voulu laisser espérer qu'il pourrait disposer en faveur de la Société d'une somme de 300 francs.

Pour parfaire les fonds nécessaires, le bureau demandera peut-être, dans une prochaine réunion, de voter un crédit complémentaire.

M. Lacaille ne pouvant retarder sa construction, le bureau a fait commencer immédiatement les travaux de démolition qui concernent la Société, pensant bien que cette décision, qui devait être prise rapidement, dans des circonstances aussi urgentes, recevrait l'approbation de la Société.

En terminant, M. le président émet l'espoir que de belles découvertes viendront récompenser les efforts de la Société.

L'assemblée écoute cette communication avec le plus vif intérêt et approuve les mesures prises par le bureau.

MM. Joseph Perrin, Sépôt, Baudoin, Rousseau et M. l'abbé Chartraire présentent, en qualité de membre titulaire, M. Alfred Lacaille, propriétaire, demeurant à Sens, rue de l'Epée, n° 14.

L'ordre du jour appelle ensuite le vote sur la présentation de M. Dapoigny, architecte, demeurant à Sens, rue de Bel-lenave.

A l'unanimité des vingt-sept votants, M. Dapoigny est admis en qualité de membre titulaire.

M. l'abbé Chartraire intéresse vivement l'assemblée par une lecture intitulée : une Fête à Sens, en 1602, récit d'un témoin.

Après avoir rappelé les longues négociations occasionnées par la nomination de Renaud de Beaune, grand aumônier de France, à l'archevêché de Sens, lequel, nommé par le roi Henri IV, le 28 mars 1594, le jour même de la mort du cardinal de Pellevé, ne put obtenir ses bulles que huit ans après, il donne lecture du récit des fêtes qui marquèrent

l'entrée solennelle à Sens de ce prélat, le 11 septembre 1602.

Ce récit, très détaillé et rempli d'observations intéressantes, a été écrit par un témoin oculaire, Jean Venière, procureur fiscal de l'archevêché.

Cette pièce est publiée dans les annexes du *Cartulaire du Chapitre*, qui sera très prochainement distribué.

Puis M. Maurice Roy lit une note sur un manuscrit de la bibliothèque du Havre, le *Majus chronicon Fontenellense*, portant le n° 332 et provenant de l'ancienne abbaye de Fontenelle ou de Saint-Wandrille, fondée, en 648, sur la rive droite de la Seine, à une lieue à l'est de Caudebec.

Ce manuscrit contient :

1^o Une liste de quarante-six archevêques de Sens, depuis saint Savinien jusqu'à Erardus, mort en 887. Cette liste a été donnée par M. le chanoine Blondel dans une révision critique du catalogue des archevêques de Sens. (*Bulletin de la Société archéologique*, tome XVIII.) C'est le plus ancien catalogue des archevêques de Sens.

2^o Une vie de saint Wulfran, archevêque de Sens, suivie de ses miracles, d'un hymne et d'un office noté en l'honneur de ce saint évêque.

A l'incipit de la vie de saint Wulfran, le manuscrit 332 du Havre renferme, page 119, une belle miniature représentant l'archevêque de Sens, revêtu du *pallium*, tenant d'une main la crosse et de l'autre un livre.

M. Roy présente une reproduction photographique de cette miniature.

Après cette intéressante communication, M. J. Perrin demande la parole pour signaler la nouvelle apparition d'un travail sur M^{gr} de Gondrin. C'est une thèse de M. Georges Dubois, intitulée *Henri de Pardaillan de Gondrin, archevêque de Sens (1646-1674)*, publiée à Alençon, chez la veuve Félix Gay.

Séance du 6 avril

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente-deux membres sont présents.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est lu et adopté sans observation, M. le président prononce l'éloge funèbre de M. Gustave Julliot, président honoraire de notre Société, décédé à Vallauris (Alpes-Maritimes), le 24 mars dernier.

Il s'exprime ainsi :

Messieurs,

« La Société Archéologique de Sens et le monde savant viennent de faire une grande perte en la personne de M. Gustave Julliot, décédé le 24 mars dernier à Vallauris (Alpes-Maritimes), où l'on espérait que sa santé pourrait se raffermir sous l'influence d'un climat plus doux.

« J'ai dit, sur sa tombe, les sentiments de regrets que nous inspirait la disparition de ce savant, qui a rendu les plus grands services à l'histoire de son pays, mais nous devons encore, au début de cette séance, lui adresser un dernier hommage de reconnaissance pour les importants travaux qu'ils nous a laissés.

« La tâche d'un historien est de celles dont l'on peut dire qu'elle n'est jamais terminée, M. Julliot l'a remplie autant que la vie humaine le permet.

« Son œuvre capitale, nous le savons tous, est la formation de notre beau Musée gallo-romain, dû uniquement à la persévérance de ses efforts et aux sacrifices personnels qu'il s'est imposés; il y a consacré entièrement sa carrière, surveillant avec une ardeur infatigable les travaux de démolition des anciens remparts, faisant déposer précieusement dans le jardin de la mairie toutes les pierres dignes d'intérêt, s'efforçant d'en faire comprendre la valeur à une époque où nos antiquités nationales étaient l'objet d'une trop grande indifférence, en un mot les arrachant à la destruction, attirant sur elles l'attention du monde savant et

obtenant, au prix de nombreuses démarches, qu'elles fussent enfin abritées et protégées contre les intempéries qui les menaçaient.

« Pendant toute sa vie, les préoccupations de notre regretté président convergèrent à ce but ; l'objectif constant de ses pensées fut de comprendre ou d'interpréter les inscriptions et de restituer l'ensemble des monuments à l'aide des quelques fragments retrouvés. Il est ainsi parvenu à élever, à la gloire de notre cité romaine, un véritable monument qui excitera toujours l'admiration et sera un guide précieux pour les découvertes que l'avenir nous réserve.

« Les cinquante-deux planches en héliogravure, représentant tous les morceaux intéressants du Musée, ont été depuis longtemps distribuées. Vous aurez bientôt le texte remarquable qui les accompagne, les éclairant d'un jour nouveau ignoré de la plupart d'entre nous.

« Ce grand ouvrage de 133 pages, de format in-4^o, débute par l'interprétation des inscriptions, c'est-à-dire l'épigraphie. J'appellerai surtout votre attention sur l'inscription d'un monument élevé par la cité des Sénonés à Caius César, fils adoptif d'Auguste, pontife, *imperator* et prince de la jeunesse, et sur un fragment d'inscription concernant des Thermes. Je vous signalerai aussi la grande inscription du monument votif élevé par Marcus Magilius Honoratus, flamine d'Auguste, en l'honneur de ses dieux et aux divers membres de sa famille, parmi lesquels on remarque Sextus Julius Thermianus, prêtre à l'autel de Rome et d'Auguste. Cette restitution a permis un curieux rapprochement avec un monument identique élevé par le même prêtre au confluent de la Saône et du Rhône. La belle dissertation de M. Julliot sur ces deux monuments a été lue à la Sorbonne et a reçu l'approbation flatteuse du monde savant. Puis viennent, dans des chapitres spéciaux, l'interprétation de nombreuses inscriptions funéraires, la description de stèles et fragments de stèles anépigraphes, ainsi que des bas reliefs représentant des héros ou des dieux. Enfin cette remarquable étude

est complétée par un essai de restitution d'une façade de Thermes romains, travail ingénieux qui a valu à son auteur les félicitations des maîtres de la science.

« Mais là ne s'est pas arrêtée l'activité de l'homme qui a le mieux mérité de notre histoire locale. Entré dans nos rangs en 1854, il s'est, depuis cette époque, voué aux travaux d'érudition et a étudié avec une compétence particulière la plupart des questions intéressant notre région.

« Bien avant lui, il est vrai, des chroniqueurs tels que Pierre Bureteau, Jacques Taveau, Hugues Mathoud, Jacques Rousseau, etc.... des savants comme Fenel, Garsement de Fontaine et, plus près de nous, Théodore Tarbé, avaient déjà recueilli les annales de nos faits historiques et compulsé les documents d'archives ; mais, sans méconnaître le mérite de nos prédécesseurs et surtout de la petite phalange si distinguée des fondateurs de notre Société, on peut dire que M. Julliot est un des premiers Sénonais qui ait conçu et exposé ses études avec les formes scientifiques et la méthode critique de l'érudition moderne.

« Nous avons compté, et peut-être en avons-nous oublié, trente-huit articles, dont plusieurs fort étendus, parus sous son nom dans les volumes de notre *Bulletin*. Leur énumération serait trop longue. Je vous citerai seulement les rapports sur la démolition de la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu, sur les sépultures découvertes à l'abbaye de Sainte-Colombe, les notices sur la fondation du collège de Sens en 1537, les ponts de l'Yonne et les moulins, l'horloge et les cloches de la cathédrale, l'armorial des archevêques, les cachets d'oculistes romains trouvés à Sens, un travail remarquable relatif à l'église de Saint-Savinien et ses inscriptions, enfin une étude très complète sur les épitaphes des archevêques inhumés dans la cathédrale.

« En même temps, l'éminent historien nous donnait dans la collection des documents inédits publiés à part (année 1876) le texte, avec traduction en regard, de la célèbre *Chronique de Geoffroy de Courlon*, abbé de Saint-Pierre-le-Vif, com-

prenant l'histoire des archevêques de Sens jusqu'à la consécration d'Etienne Bécard, en 1294. Cette importante publication fut complétée plus tard par le livre des reliques du même moine de Saint-Pierre-le-Vif, paru en 1887, en collaboration avec M. Maurice Prou.

« Nous lui devons encore le *Cartulaire sénonais* de Balthazar Taveau, procureur au bailliage et greffier de la chambre de ville, qui renferme l'analyse des privilèges, franchises, droits, titres de propriété et comptes de la ville de Sens, extraits d'autant plus précieux que la plupart des documents originaux sont aujourd'hui perdus.

« Si nous ajoutons à tous ces travaux une note, parue en 1899, sur *l'Ancien rétable d'or de la cathédrale et le Coffret d'ivoire du trésor*, nous n'aurons encore qu'un aperçu bien incomplet de l'œuvre considérable de M. Julliot. Il resterait, en effet, beaucoup à dire sur ses fréquentes communications au Comité des travaux historiques, à la Société nationale des Antiquaires et surtout aux séances de notre Société, où notre savant doyen apportait, presque à chacune d'elles, le résultat des petites découvertes et observations qui forment en quelque sorte le bagage quotidien de l'archéologue et dont nos procès-verbaux conservent heureusement la trace.

« Nous espérons que son distingué successeur immédiat à la présidence, son ancien élève et ami, — tous les regards le désignent déjà, — voudra bien lui accorder, au nom de notre Société, un juste tribut de souvenirs, de regrets et d'admiration.

« Mieux que personne, il saura retracer dans notre prochain *Bulletin*, avec la forme élégante dont il possède le secret et avec toute l'ampleur désirable, la vie d'étude, de recherches et de ténacité du savant dont la brillante réputation fera toujours honneur à notre pays.

« Je crois être, en terminant, l'interprète des sentiments de tous en adressant à la famille de M. Julliot l'expression émue de nos sincères regrets et en l'assurant de la grande

part que prend la Société archéologique à un deuil qui est aussi le sien. »

L'assemblée s'associe par d'unanimes applaudissements au tribut d'hommage et de regret apporté par M. Roy à la mémoire de M. Gustave Julliot et aux sentiments de sympathique condoléance adressés par lui à la famille de notre vénéré président honoraire.

M. Roy fait ensuite connaître le résultat des fouilles entreprises dans le mur de ville dépendant de la propriété de M. Lacaille, cours Chambonas.

Puis il aborde la question financière et indique avec quelles ressources la Société pourra faire face aux dépenses occasionnées par les travaux effectués par elle et demande à l'assemblée de s'en rapporter à la sagesse du bureau qui agira, dans la circonstance, avec toute la circonspection désirable.

L'assemblée, consultée, autorise le bureau à continuer les travaux jusqu'à la limite des dépenses qu'il jugera à propos d'engager.

M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé, parmi lesquelles il signale, dans le *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, année 1902, LVI^e volume, un article de M. le chanoine Blondel sur Théodore de Bèze, en réponse à une notice de M. Moiset qui avait avancé certains faits que notre savant collègue a réfutés.

Il signale aussi un opusculé édité à Paris par la librairie Emile Bouillon, 67, rue de Richelieu, intitulé : *Note sur un diplôme du roi Raoul*, par Henri Stein (extrait du *Moyen Age*, année 1902). Dans cette note, M. Stein propose une rectification à la date d'un diplôme du roi Raoul, publié par M. Lippert dans la dissertation qu'il a consacrée à ce roi de France (923-936). Il s'agit de la donation faite par le roi Raoul à son fidèle Adelard, à titre de bénéfice, de l'abbaye de Saint-Paul-lez-Sens et de diverses terres voisines du Gâ-

tinais, parmi lesquelles on remarque une paroisse ainsi désignée : *Ecclesia de Cretaria*, que M. Stein identifie avec Rosoy, près de Sens. Ce village est, en effet, désigné sous la forme antique de : *Creœrieæ* ou *Creesiæ*, dans des actes du XIII^e siècle et dans un ancien pouillé du diocèse de Sens : *Cresees, alias Roseium*.

Puis il fait connaître que, par décision en date du 18 mars 1903, le ministre des beaux-arts a autorisé la Société à acquérir les débris d'un mur gallo-romain à la Motte-du-Ciar.

Il y aura lieu de régulariser au plus tôt les promesses de vente consenties à cet effet.

MM. Maurice Roy, Sépot, Rousseau et Polin présentent, en qualité de membre titulaire, M. le docteur R. Moreau.

MM. Sépot, Polin et Thorin, présentent, en la même qualité, M. le docteur Bailly-Salin.

L'ordre du jour appelle ensuite le vote pour la nomination du vice-archiviste, en remplacement de M. Paul Roy, nommé archiviste à la séance du 1^{er} décembre 1902.

M. Thorin, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, 29 voix sur 31 votants, est élu vice-archiviste pour la période à courir jusqu'à la séance de décembre 1903.

Il est ensuite passé au vote sur l'admission, en qualité de membre titulaire, de M. Alfred Lacaille, propriétaire à Sens, qui est élu à l'unanimité des 29 votants.

En proclamant le résultat de ce vote, M. le président constate que la Société a voulu donner un témoignage unanime de sympathie à M. Lacaille, qui, en permettant l'exploration de la partie du mur de ville dont il est propriétaire, a contribué à enrichir le Musée gallo-romain des intéressants fragments de sculpture signalés au cours de cette séance.

Après cette admission, la parole est donnée à M. Félix Chandenier, qui, continuant son essai sur : *les Débuts de l'imprimerie à Sens*, a lu quelques pages consacrées à Gilles Richeboys, second imprimeur sénonais (1556-1562).

M. Thorin, qui vient d'être élu vice-archiviste, fait une lecture intitulée : *Acte de réception d'une sage-femme par le curé de Mâlay-le-Vicomte, en 1729.*

Avant de donner le texte de ce curieux document, M. Thorin fait un aperçu historique sur l'origine ou l'institution des sages-femmes. Il cite les noms de plusieurs femmes qui exerçaient leur art dans l'ancienne Egypte, en Grèce et chez les Romains. Il passe en revue les diverses réglementations auxquelles les sages-femmes furent soumises en France, montre comment elles étaient recrutées et élues et explique pourquoi l'autorité ecclésiastique intervint dans leur nomination et quelles garanties elle exigeait d'elles.

Dans les pays formant aujourd'hui le département de l'Yonne, lorsqu'il y avait plusieurs concurrentes, elles étaient appelées, à un jour donné, à comparaître devant les habitants, surtout devant les femmes réunies sous la présidence du curé à l'église. Après que le curé s'était assuré qu'elles étaient bonnes catholiques, chacune d'elles avait à répondre aux questions que leur posaient les femmes ; puis on procédait à l'élection. L'aspirante qui l'emportait prêtait serment entre les mains du curé.

Il n'en fut pas de même à partir du règlement général de 1731, qui obligeait les aspirantes à subir leur examen devant le lieutenant du premier chirurgien du roi.

Dans l'acte de Mâlay-le-Vicomte, il n'est pas fait mention que l'aspirante avait été élue par les femmes du pays et qu'elle s'était conformée au règlement général de 1731. De le teneur même de cet acte, il y a lieu de croire que c'est le curé seul qui a choisi cette aspirante et lui a fait prêter le serment prescrit, en se réservant le droit de lui retirer ses fonctions dans le cas où elle manquerait aux promesses qu'elle avait faites.

M. le président remercie M. Thorin de son intéressante communication et émet l'espoir qu'il voudra bien continuer à faire profiter la Société de ses recherches.

Séance du 4 mai

PRÉSIDENTE DE M. MAURICE ROY

Trente-deux membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président fait connaître que notre éminent compatriote et collègue, M. Maurice Prou, professeur de diplomatique à l'Ecole des chartes, vient d'être décoré à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'Ecole de Rome, dont il fut l'un des plus brillants élèves. Il ajoute que cette distinction est la juste récompense de ses grands travaux d'histoire, d'archéologie et de numismatique, et que la Société archéologique de Sens est fière de le compter au nombre de ces membres libres et heureuse de lui adresser ses plus sincères félicitations.

Puis il dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé.

L'ordre du jour appelle le vote sur les présentations de MM. les docteurs Moreau et Bailly-Salin, qui, tous deux, sont élus membres titulaires à l'unanimité des trente-deux votants.

M. Joseph Perrin communique à la Société, de la part d'une personne qui a désiré rester anonyme, un beau et intéressant manuscrit, orné de nombreuses vignettes à l'aquarelle, portant la mention suivante : Saint-Pierre-le-Rond, n° 21. *Officium Sancti Baldi, pœnitentis, die 29 octobris.*

Au bas de la première page est écrit : *Senonis in seminario.*

Fait par M. Claude Tabouillet, ancien procureur et professeur de ce séminaire, année 1760.

La première vignette représente saint Bond en prière, avec, à sa droite, une vue de l'ermitage de Saint-Bond et, à gauche, la cathédrale et la ville de Sens.

La parole est ensuite donnée à M. l'abbé Chartraire, vice-président de la Société, pour la lecture du rapport qu'il a

rédigé pour le Comité des travaux historiques, sur la démolition d'une portion de l'enceinte gallo-romaine de Sens et sur les fragments recueillis pour le Musée.

M. l'abbé Chartraire fait passer sous les yeux de l'assemblée de nombreuses photographies révélant l'aspect des fouilles au fur et à mesure de l'avancement des travaux et donnant la reproduction des principaux fragments découverts.

Ce remarquable et savant rapport sera publié dans le *Bulletin de la Société*. (Voy. p. 66.)

Enfin il est procédé à la distribution de l'ouvrage de M. Gustave Julliot : *Inscriptions et Monuments du Musée gallo-romain de Sens. Descriptions et interprétations*.

Séance du 8 juin

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente membres sont présents.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté sans observation, M. Maurice Roy, prenant la parole, prononce en ces termes l'éloge de M. Paul Quesvers, ancien agréé près le tribunal de commerce de Montreuil, l'un des principaux fondateurs de la Société historique et archéologique du Gâtinais, membre libre de notre Société, décédé le 11 mai 1903 :

« Messieurs,

« Un nouveau deuil vient encore de frapper notre Société. Nous avons à déplorer la mort de M. Paul Quesvers, enlevé le 11 mai dernier à l'affection de tous les amis des travaux historiques.

« Originaire de notre département et élevé à Auxerre sous la direction d'un oncle, vénérable et savant abbé, auteur d'un recueil apprécié sous le titre de *Bibliothèque historique de l'Yonne*, notre regretté collègue avait manifesté de

bonne heure sa prédilection pour l'étude du passé. Il était venu se fixer dans nos environs, à Montereau, où bientôt, profitant des quelques loisirs que lui laissait sa profession d'agréé près le tribunal de commerce de cette ville, il se mit à fouiller l'histoire de son pays d'adoption et fit paraître plusieurs articles dans le *Bulletin de la Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne*, parmi lesquels nous citerons une notice sur l'étymologie du nom de Montereau, publiée dès 1865, et une étude sur les Cornu, seigneurs de Villeneuve-la-Cornue, Rablais et Fontenelles-en-Brie. La *Revue de Champagne et de Brie* a donné aussi, sous sa signature, une monographie fort bien documentée sur Courcelles-en-Brie, canton de Montereau, et le journal *l'Abeille de Fontainebleau* a inséré dans ses colonnes divers articles historiques dus à sa plume toujours alerte.

« Il réunit en un élégant volume intitulé : le *Vieux Montereau*, un certain nombre de courtes notices consacrées à de petits points d'histoire locale et qui étaient le fruit de patientes recherches parmi les archives municipales et les minutes de notaires.

« Il fut l'un des principaux fondateurs de la Société historique du Gâtinais, notre jeune sœur, qui nous prête un si gracieux concours dans l'étude d'une partie importante de notre région et nous a donné plus d'une fois des preuves de son affectueuse confraternité, en venant nous rendre visite à Sens et en nous associant à ses promenades archéologiques, comme l'année dernière à Vallery. Quelques années plus tard, M. Quesvers enrichissait l'histoire du Gâtinais de *Dom Morin*, rééditée par H. Laurent, imprimeur à Pithiviers, d'une table et de nombreuses notes fort curieuses dans lesquelles il complète et rectifie le travail de compilation du grand prieur de l'abbaye de Ferrières. Les *Annales de la Société du Gâtinais* lui doivent aussi d'importants travaux, entre autres : les Ponts de Montereau, un Procès entre l'archevêque de Sens et le doyen de Montereau, Gastins en Gâtinais, la prise de Montereau en 1420, les trois églises du

Boulay, près de Souppes, etc. Nous citerons encore parmi d'autres travaux publiés à part : *Deux Noms de lieux disparus : Vieux Marolles et Alciacum*, Paris, Picard, 1888 ; le *Récit de la bataille de Montereau en 1814*, et une *Note sur quelques paroisses de l'ancien diocèse de Sens*, Poulain-Rocher, 1893, qui est l'examen critique du travail de M. Quantin sur la liste des paroisses insérée, au XI^e siècle, dans le célèbre *Sacramentaire*, de Stockholm.

« Membre correspondant de la Société archéologique de Sens dès 1878 et membre libre en 1896, M. Quesvers suivait depuis longtemps nos travaux avec le plus vif intérêt, et il assista aux fêtes du cinquantenaire de notre Société où il lut un curieux mémoire sur deux chanoines de Sens au XVI^e siècle, Toussaint Dumont et Claude Fauvelet.

« Mais son plus beau titre à notre reconnaissance est l'immense travail qu'il a consacré à la publication du *Recueil des inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*. M. Ed. Michel, président de la Société du Gâtinais, avait déjà recueilli un grand nombre d'estampages d'inscriptions et se proposait de les donner à l'impression, lorsqu'une mort prématurée le ravit aux études historiques. C'est alors que, pour accomplir le désir de son ami, M. Quesvers se décida, soutenu par la précieuse collaboration de M. Stein, à entreprendre la publication de ce vaste recueil. Il élargit beaucoup le cadre de son travail en le faisant précéder d'un pouillé du diocèse et surtout en accompagnant le texte des inscriptions de commentaires et de nombreux renseignements sur toutes les familles citées, qui constituent un véritable trésor généalogique. Avec une activité extraordinaire, une ardeur que rien n'arrêtait, il compulsait toutes les archives tant à Paris que dans de nombreuses localités, les anciens registres paroissiaux, les minutes notariales et même les titres privés dont il pouvait obtenir la communication. Trois volumes, chacun de près de 800 pages, ont déjà paru et comprennent les inscriptions de la ville, des faubourgs et banlieue de Sens, des doyennés de Vanne, Trainel, Saint-Florentin, Courtenay et

Marolles-sur-Seine. L'impression du quatrième volume est achevée, et nous le recevrons bientôt comme le dernier présent posthume de son auteur.

« M. P. Quesvers accepta et supporta avec résignation le mal terrible qui l'étreignait depuis longtemps déjà, et si, à son âge encore peu avancé, — il n'avait que soixante-trois ans, — il souhaitait ardemment quelques années de répit, ce n'était pas pour les satisfactions éphémères de l'existence, dont il faisait facilement le sacrifice, mais afin de se consacrer tout entier à ses chères études et d'achever l'œuvre entreprise. La Providence n'a pas exaucé ce suprême désir ; mais nous espérons que le gigantesque travail, auquel il a pour toujours attaché son nom, sera continué par son savant collaborateur, qui possède tous les titres pour le conduire à bonne fin.

« La disparition de cet homme érudit est une grande perte pour l'histoire de notre région et causera un vide sensible à tous ceux d'entre nous qui l'ont connu et avaient pu apprécier, en même temps que les ressources de son esprit toujours en éveil, l'aménité de son caractère, la sûreté de ses relations. »

L'assemblée, par d'unanimes applaudissements s'associe à ce tribut d'hommages et de regrets et, sur un vœu présenté par M. Tonnellier, il est décidé que le discours de M. Maurice Roy sera, par les soins du secrétaire, adressé à mademoiselle Quesvers, sœur de notre regretté et savant collègue.

M. le président fait connaître qu'à la suite de démarches faites par lui auprès de M. le maire de la ville de Sens, démarches appuyées par une proposition émise au sein du conseil municipal par M. le docteur Moreau, membre de ce conseil, notre nouveau collègue, la municipalité, dans sa séance du 5 mai dernier, a pris une délibération, aux termes de laquelle les contrats d'aliénation des murs de ville devront à l'avenir renfermer l'obligation pour les acquéreurs de les démolir en totalité jusqu'à la dernière assise des fondations. Il est en outre spécifié en la délibération que les

travaux de démolition s'effectuèrent sous la surveillance de représentants de la ville et de la Société Archéologique, qui pourront prendre les mesures nécessaires pour assurer la conservation de toutes les pierres présentant un intérêt archéologique, en raison des sculptures, inscriptions ou moulures dont elles seraient revêtues. Cette mesure permettra à la Société de poursuivre sans entraves et sans frais considérables ses intéressantes explorations.

Après cette communication, M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé, parmi lesquelles figure un fascicule adressé par M. Lasnier, notre compatriote, vice-président de la commission de l'hôpital-hospice et orphelinat-ouvroir Galinaire, de Corbeil, dans lequel est présenté, à la suite d'un aperçu historique, le compte moral de cet établissement pour l'année 1901. Les remerciements de la Société seront transmis à M. Lasnier.

Puis il lit :

1^o Une lettre de M. Roblot, qui se trouvant dans l'impossibilité d'assister aux séances, en raison de son état de santé, demande un congé de six mois, qui lui est accordé par l'assemblée, à l'unanimité des membres présents.

2^o Et une lettre de M. Paul Julliot, qui remercie le président de la Société des marques de profonde sympathie qui ont été données à l'occasion du décès de M. Gustave Julliot.

Enfin il fait connaître que M. le commandant Buvignier lui a signalé dans le *Bulletin* de la Société des Sciences de l'Yonne (2^e semestre 1883), un article de M. V. Richard, intitulé : *Questions d'histoire et de géographie anciennes soulevées par les commentaires de César et se rattachant au département de l'Yonne*. Dans une note de cet article, il est question d'un projectile romain, trouvé à Sens et qui portait gravé le nom de *T. Labienus*.

Ce projectile a la forme d'une balle de fronde, portant l'inscription *T. Labie* ; il a été publié par Napoléon III dans son *Histoire de Jules César*, tome II, p. 285, note 2. Étudié depuis cette époque par plusieurs savants, le projectile a

été reconnu faux, notamment par M. de Saulcy dans les comptes rendus de la Société de numismatique, tome II, 1870, p. 75, et plus récemment par M. Zangemeister, qui l'a publié sous le n° 96, p. 126 de ses *Glandes Plumbeæ Latinæ inscriptæ*, Rome, 1885. Cette balle de fronde existe encore au musée de Saint-Germain, mais M. Salomon Reinach, qui partage l'opinion de M. de Saulcy, l'a reléguée dans un coin, comme un objet sans valeur.

M. le président a pensé qu'il était bon de conserver trace de cette constatation, afin d'éviter une surprise désagréable aux personnes qui seraient tentées de tirer quelques conclusions de la prétendue découverte faite à Sens de ce faux projectile.

M. J. Perrin fait une communication au sujet d'un ouvrage de M. Henri Chérot sur Bourdaloue et sur sa famille.

Cet ouvrage, qui contient quatre beaux portraits en héliogravure, a pour titre : *Iconographie de Bourdaloue, 3^e série. Le type aux yeux ouverts*, par Henri Chérot. M. Perrin le dépose sur le bureau comme un hommage fait à la Société par son auteur.

MM. Maurice Roy, Sépot et M. l'abbé Chartraire présentent, en qualité de membre libre, M. le capitaine Espérandieu, correspondant de l'Institut, demeurant à Vanves (Seine), route de Clamart, n° 59.

M. le président entretient la Société de l'excursion qu'elle a coutume de faire chaque année et demande qu'une commission soit nommée pour étudier la question. L'assemblée décide que la commission se composera du bureau, auquel elle adjoint MM. Joseph Perrin, Tonnellier et Des Tombes.

M. le docteur Moreau a la parole pour la lecture d'un travail dont il est l'auteur, intitulé : *Nouvelle contribution à la restitution de la façade des Thermes romains*, de Sens. Dans cette étude, M. le docteur Moreau propose au travail de reconstitution de M. Gustave Julliot diverses additions et rectifications. Ses conclusions sont les suivantes :

« L'étude de M. G. Julliot sur une façade des Thermes romains est des plus intéressantes; elle présente néanmoins des lacunes inévitables avec la quantité relativement faible de matériaux dont il disposait, mais dont quelques-unes peuvent être comblées. Elle contient aussi quelques inexactitudes qu'il est possible de rectifier.

« Ainsi la largeur des baies n'est pas de 1^m 80, mais de 1^m 60 (ou plutôt même de 1^m 48) et leur hauteur paraît devoir être ramenée de 3^m 70 à 2^m 52 (ou plutôt à 2^m 36). De même la distance entre les axes des colonnes est de 3^m 90 et non pas de 4^m 50.

« D'un autre côté, le claveau n° 343, qui est situé à droite de la fenêtre C et dont le retour d'angle a été supprimé sur la planche I, doit être reporté à droite ainsi que le sommier qu'il supporte. De plus, les fûts de colonnes munis d'astragales ne sauraient rester au niveau des claveaux et doivent être élevés de deux assises, de façon que les astragales soient au-dessus des corps de chevaux qui surmontent les fenêtres C et D.

« M. Julliot a mis dans cette façade le chapiteau n° 424; on doit lui attribuer également le chapiteau n° 338, qui est semblable : ce dernier montre le pied d'un génie (n° 328), qui soutient une vaste écharpe flottant autour de la tête de Diane (321).

« La restitution de ces trois pierres confirme l'hypothèse émise par M. Julliot de la présence de Diane dans l'un des quadriges surmontant les fenêtres. L'examen du même sujet représenté sur le dyptique fait supposer que ce quadrigé était traîné par des taureaux.

« On pourrait probablement rattacher à cette façade ou à une autre partie des Thermes : 1° le génie tenant une banderolle au-dessus d'une coquille (ou de rayons lumineux) trouvé dans le mur de M. Lacaille; 2° les bas-reliefs représentant Diane et Endymion (nos 89 et 90), Ganymède (n° 329), Icारे (n° 437), et la source récemment découverte; ces dernières pierres ayant entre elles de nombreux rapports et

présentant des anfractuosités dont l'intégrité prouve qu'elles n'étaient pas exposées à la pluie. »

M. le docteur Moreau appuie sa démonstration par la production d'un dessin qui lui permet de faire ressortir les divergences de vues existant entre lui et M. G. Julliot au sujet du véritable plan de la façade à reconstituer.

Cet intéressant et savant travail vaut à M. le docteur Moreau les félicitations de l'assemblée. Toutefois, M. Rousseau croit devoir présenter quelques observations et formuler des réserves sur certaines de ses appréciations.

M. Kley, au nom de M. Paul Heuré, lit une étude de celui-ci sur une pièce notariée concernant les alliances de Jean Cousin.

M. l'abbé Chartraire fait une rectification à la description primitivement donnée de l'inscription récemment exhumée du mur gallo-romain.

Les deux dernières lettres ont exactement la même hauteur que les précédentes. Elles sont surmontées d'un trait horizontal se prolongeant sans interruption au-dessus des lettres. Ce détail indique suffisamment que les lettres qui suivent le mot *impe[rator]* forment le chiffre exprimant le nombre de salutations impériales qui peut être VI, VII, VIII ou VIII, mais plus probablement l'un de ces derniers.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 JUIN 1904

Extrait du registre des délibérations du conseil municipal de Sens.

Séance ordinaire du 5 mai 1903.

Présents : MM. Lucien Cornet, maire, Dupêchez, adjoint, Gaujard, Moreau, Chapron, Fromont, Frémy, Durand, Brullé, Gonthier, Giguet, Bouyer, Clément, Véro, Cleuvenat, Bailly-Salin, Causeret, Sauvage et Tantôt, conseillers.

Secrétaire élu pour la session : M. Chapron.

Au nom de la commission du contentieux, M. Sauvage donne lecture du rapport ci-après transcrit :

« Messieurs,

« Dans la séance du 6 mars 1903, notre collègue, M. le docteur Moreau a saisi le conseil municipal d'une proposition ayant pour but d'assurer la découverte des pierres sculptées ou gravées intéressantes au point de vue archéologique et qui composent, pour une majeure partie, les constructions des anciens remparts de la ville.

« M. Moreau a pensé qu'il serait utile, à cet effet, d'imposer désormais aux acquéreurs de ces anciennes murailles l'obligation de les démolir complètement jusqu'à la dernière assise.

« M. le maire, de son côté, au cours de la même séance, vous informait que M. le président de la Société archéologique l'avait entretenu sur ce même sujet et lui avait exprimé le désir de voir le conseil municipal se préoccuper de cette intéressante question.

« L'examen de la proposition de M. Moreau et de la demande de la Société archéologique a été renvoyée à la commission du contentieux, qui en a délibéré dans sa séance du 23 avril 1903.

« M. le maire a donné lecture à la commission de la lettre de M. le président de la Société archéologique du 24 mars 1903. Les motifs déduits dans cette lettre, et qui militent pour la proposition de M. le docteur Moreau, ont paru à votre commission devoir être pris en sérieuse considération.

« Elle a pensé qu'effectivement les mesures sollicitées s'imposaient, étant de nature à contribuer, dans une large mesure, à l'enrichissement de notre musée lapidaire, et elle a été d'avis d'en ordonner l'exécution.

« Les découvertes tout à fait intéressantes faites récemment dans les assises du mur de ville, au droit de la propriété Lacaille, cours Chambonas, permettent d'espérer des découvertes analogues dans les parties des anciens remparts qui sont encore intactes; et comme il est constant que les matériaux intéressants par leurs sculptures ou leurs

inscriptions se trouvent dans les substructions, il importe d'en assurer la découverte, en imposant aux nouveaux acquéreurs une complète démolition.

« Notre commission a pensé toutefois qu'il conviendrait de conserver dans son intégralité, tout au moins un spécimen des anciennes fortifications de la ville, notamment dans la partie dite « la Poterne, » sise boulevard du Quatorze-Juillet (immeuble de la Société coopérative).

« Cette portion de l'ancienne enceinte présente un ensemble qui mérite d'être respecté et il serait même à souhaiter qu'elle fût classée au rang des monuments historiques.

« Sous cette réserve, la commission du contentieux soumet à l'approbation du conseil municipal le projet de délibération qui suit :

« Le conseil,

« Vu la proposition de M. le docteur Moreau; vu la demande formulée par la Société archéologique;

« Considérant que, dans l'intérêt de la science archéologique et dans le but d'augmenter l'importance du Musée lapidaire de Sens, en ce qui concerne notamment les spécimens d'architecture gallo-romaine qui forment en majeure partie les substructions de l'ancienne enceinte, il importe de prendre des mesures à l'effet d'assurer la complète et prompte découverte en même temps que la conservation de ces documents historiques;

« Délibère,

« Dans les contrats de vente à intervenir entre la ville et les propriétaires relativement à la cession du mur de ville, il sera inséré désormais les clauses suivantes :

« I. L'acquéreur sera tenu, dans le délai d'un an, du jour du contrat, de démolir complètement le mur de l'ancien rempart jusque et y compris la dernière assise des fondations.

« II. Le délai d'un an ci-dessus spécifié sera de rigueur, et faute par l'acquéreur de l'observer, le contrat sera nul de plein droit.

« III. Les travaux de démolition pourront être surveillés par le maire ou son représentant et par un délégué de la Société archéologique; lesquels auront le droit d'indiquer et de réserver pour la ville les pierres présentant un intérêt artistique ou archéologique et de faire prendre les mesures nécessaires pour en assurer la conservation au moment de leur découverte.

« S'il y a lieu de procéder à un travail exceptionnel à cet effet, le surcroît de dépense sera à la charge de la ville.

« IV. Toutes les pierres dont la ville conservera ainsi la propriété seront estimées au prix courant de simples matériaux et cette valeur sera remboursée à l'acquéreur.

« Tous autres objets, d'une façon générale, qui pourront être découverts en démolissant le mur de ville et qui présenteraient un caractère historique ou artistique et qu'apprécieront le représentant de la ville et le délégué de la Société archéologique, resteront la propriété de la ville, et ce, sans droit à aucune indemnité pour l'acquéreur.

« La présente délibération annule, sans préjudice des droits acquis, toutes délibérations antérieures autorisant les propriétaires à construire sur le mur de ville ou permettant d'y pratiquer des ouvertures.

« Sens, le 5 mai 1903.

« *Le conseiller rapporteur,*

« (Signé :) Paul SAUVAGE. »

M. Moreau fait observer que le rapport ci-dessus décide que les représentants du maire et de la Société archéologique détermineront quelles sont les pierres qui présentent un caractère artistique; il estime que cette rédaction n'est pas suffisante, surtout en ce qui concerne les inscriptions, et il demande que le rapport soit complété par le mot *historique*.

Le conseil décide d'employer les termes : historique ou archéologique.

Les conclusions du rapport sont ensuite adoptées.

Ainsi délibéré, en séance, les jours, mois et an que dessus.

Le conseiller municipal délégué,

(Signé :) MALLUILE.

Approuvé,

Auxerre, 25 juin 1903.

Pour le préfet,

Le conseiller de préfecture,

(Signé :) BASSIGNOT.

Séance du 6 juillet

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente et un membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé.

Il signale :

1^o Un ouvrage paru sous le titre : *Documents sur la Révolution française. Département de l'Yonne. Procès-verbaux de l'administration départementale de 1790 à 1800*, par Charles Porée, archiviste de l'Yonne (tome V).

Ce volume, embrassant la période comprise entre le 4 juillet 1792 et le 9 juillet 1793, contient un travail historique fort important dû à M. Porée, archiviste de l'Yonne, et concernant les subsistances dans le département de l'Yonne, et en particulier dans les districts d'Auxerre et de Sens pendant la Révolution.

2^o Dans les *Mémoires de la Société éduenne* (nouvelle série, tome XXX, 1902) :

1^o La suite du travail fort intéressant de M. Bazin, intitulé : *la Bourgogne sous les ducs de la maison de Valois. 1361-1478*.

2^o Un article de M. H. Graillot sur le type particulier de

la plupart des stèles funéraires découvertes dans la région d'Autun.

Après quoi, M. le président donne lecture d'un acte curieux, reçu par M^e Laurent, notaire royal à Sens, le 2 août 1597, contenant un accord intervenu entre deux chanoines de Sens, à la suite de graves démêlés qui avaient existé entre eux.

Puis il annonce que M. l'abbé Chartraire, vice-président de la Société, a bien voulu se charger de rendre compte de l'excursion faite par la Société à Tanlay, Ancy-le-Franc et Tonnerre; mais il tient dès maintenant à faire connaître à l'assemblée avec quelle courtoisie et quelle obligeance les excursionnistes furent reçus par M. le duc et M^{me} la duchesse de Clermont-Tonnerre. Aussi propose-t-il à l'assemblée de conférer à M. le duc de Clermont-Tonnerre le titre de membre d'honneur de la Société. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

L'ordre du jour appelle ensuite le vote sur la présentation de M. le capitaine Espérandieu, correspondant de l'Institut, en qualité de même libre.

A l'unanimité des trente et un votants, M. le capitaine Espérandieu est nommé membre libre de la Société.

M. l'abbé Chartraire, M. Sépot et M. Venot présentent, en qualité de membre titulaire, M. Belot, industriel, demeurant à Sens, rue de Lyon.

Puis la parole est donnée à M. Porée, archiviste de l'Yonne, pour la lecture d'une étude, dont il est l'auteur, intitulée : Document sénonais établissant l'exactitude d'un continuateur de Monstrelet (1455).

M. Porée, a trouvé dans les archives de la fabrique de la cathédrale de Sens, mention d'un don fait à cette église par un Sénonais, Pierre Vieilchastel, à la suite d'un combat auquel il avait pris part sur les côtes d'Angleterre. L'importance de ce document serait mince si l'on se bornait à en tirer cette indication sur Pierre de Vieilchastel. Mais il prend un intérêt général dès qu'on le rapproche

d'un passage d'une ancienne chronique où il est question de cette escarmouche dans laquelle Pierre de Vieilchastel faillit périr. Tout concorde, en effet, entre la relation du continuateur de Monstrelet et les données du compte de la fabrique : date, lieu, détails de l'affaire; en sorte que, confirmée ainsi par ce document authentique, la chronique du continuateur de Monstrelet acquiert une autorité incontestable et peut être considérée comme une des sources les plus sûres de l'histoire du second tiers du xve siècle. (Cette étude a été imprimée dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques*, section historique et philologique, année 1902.)

M. Porée lit ensuite quelques notes sur l'Histoire du vol de la coupe de la cathédrale de Sens, en 1541. Tous les historiens sénonais ont raconté ce fait. Mais une enquête menée au sujet de ce vol par l'autorité ecclésiastique, et qui nous intéresse aujourd'hui par les mœurs curieuses qu'elle nous révèle, leur avait échappé. C'est cette enquête, retrouvée dans un registre de l'officialité, que fait connaître M. Porée. (V. le *Bulletin*, p. 1.)

Ces deux lectures sont accueillies par les applaudissements de l'assemblée, et M. Roy remercie M. l'archiviste d'avoir bien voulu venir faire à la Société ces intéressantes communications.

Séance du 3 août

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente et un membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président communique une lettre de M. le duc de Clermont-Tonnerre, remerciant la Société de lui avoir décerné le titre de membre d'honneur.

Il dépose sur le bureau le programme du congrès des Sociétés savantes qui se tiendra à la Sorbonne en 1904, et les publications reçues depuis la dernière séance.

Il adresse ses félicitations à M. le chanoine Mémain, notre collègue, dont le savant mémoire pour l'adoption du calendrier grégorien et la célébration de la fête de Pâques à la même date par les chrétiens de tous les rites, a été imprimé par l'Académie pontificale de Rome et compris dans l'un des trois volumes offerts par cette académie au pape Léon XIII, à l'occasion de son jubilé. Le Souverain Pontife, reconnaissant de cet hommage, a délivré à M. le chanoine Mémain une médaille d'argent rappelant les vingt-cinq années de son pontificat.

Il signale encore :

1^o Une notice parue dans le tome XXXIX des *Mémoires de la Société académique de l'Aube*, année 1902, sur l'abbaye de Seillières, de l'ordre de Cîteaux et de la filiation de Pontigny.

Cette petite abbaye, fondée vers le xii^e siècle, était située à deux kilomètres de Romilly-sur-Seine, arrondissement de Nogent-sur-Seine. L'auteur du mémoire, M. Louis le Clerc, conservateur du musée archéologique de Troyes, a fort bien documenté son étude et l'a fait suivre d'une analyse sommaire des chartes et pièces conservées aux archives départementales de l'Aube et à la bibliothèque de Troyes.

Un fait historique important se rattache à l'histoire de cette petite abbaye, c'est le séjour qu'y fit le corps de Voltaire. Le grand écrivain avait désigné dans son testament le cimetière de Ferney, dans l'Ain, comme devant être le lieu de sa sépulture ; mais sa famille aurait désiré le faire enterrer à Paris. On sait que le clergé parisien refusa à sa dépouille mortelle les honneurs de la sépulture chrétienne ; ses parents, craignant de rencontrer les mêmes difficultés à Ferney, résolurent de le faire inhumer à l'abbaye de Seillières, dont l'abbé était alors M. Mignot, le propre neveu de Voltaire.

Malgré les instructions de l'évêque de Troyes, la cérémonie funèbre eut lieu, le 2 juin 1778, à l'abbaye de Seillières et le corps de Voltaire fut inhumé dans le milieu de la nef

de l'église, près de l'entrée du chœur. Il y resta jusqu'en 1791, époque où l'abbaye fut vendue comme bien national. L'Assemblée nationale constituante décida à cette époque que le corps de Voltaire serait exhumé et transporté au Temple des grands hommes.

2^e Une publication de l'Institut de France, intitulée : *Recueil des historiens de la France. Obituaires de la province de Sens*. Tome I, diocèses de Sens et de Paris (première partie). Paris, Imprimerie nationale, 1902, in-4^e CIX-632 pages. Deuxième partie, pages 633 à 1380.

Les documents contenus dans ce premier volume et qui doivent plus particulièrement attirer l'attention de la Société, comme ayant trait au diocèse de Sens, sont ceux ci-après :

Page 1 et suivantes. — Notes nécrologiques du sacramentaire sénonais, conservé à la bibliothèque du Vatican, fonds de la reine, n^o 567, publiées précédemment par M. Delisle, puis par la Société archéologique de Sens dans le livre des *Reliques de Geoffroy de Courlon*.

Page 3 et suivantes. — Obituaire de la cathédrale, rédigé vers 1270, manuscrit n^o 45 de la bibliothèque de Sens.

Page 15 et suivantes. — Obituaire de Sainte-Colombe, d'après le manuscrit n^o 44 de la bibliothèque de Sens. Ce manuscrit a été exécuté dans le dernier tiers du XIII^e siècle et a reçu des additions jusqu'au XV^e siècle,

Page 23 et suivantes. — Livre de distributions de Saint-Pierre-le-Vif, d'après le manuscrit n^o 55 de la bibliothèque de Sens, précédemment publié par M. Julliot, à la suite du livre des *Reliques*.

Page 30. — Extrait d'un ancien nécrologe de l'abbaye de Ferrières.

Pages 31-32. — Extrait d'un ancien nécrologe de Notre-Dame de Melun.

Page 33 et suivantes. — Extraits d'un obituaire de l'abbaye de Barbeaux.

Page 37 et suivantes. — L'obituaire de l'abbaye du Jard, d'après le manuscrit 59 de la bibliothèque de Melun.

Page 53 et suivantes. — Des extraits de l'obituaire de l'abbaye de Vaultuisant.

Page 57 et suivantes. — L'obituaire de Saint-Jacques de Provins, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Provins.

Page 73 et suivantes. — Le nécrologe des Trinitaires de Fontainebleau, d'après le manuscrit latin 9970 de la Bibliothèque nationale.

Pages 76 et 77. — Des extraits des obituaires de Saint-Quiriace de Provins et du prieuré de Voulton.

Page 78 et suivantes. — L'obituaire de Saint-Nicolas de Provins, d'après le manuscrit de la bibliothèque de Provins.

Page 85 et suivantes. — L'obituaire des Dominicains de Provins, d'après le manuscrit n° 240 de la bibliothèque de Provins.

Page 87 et suivantes. — Un calendrier nécrologique de l'hôpital Saint-Jacques de Melun.

La deuxième partie de ce tome I^{er} contient un certain nombre d'autres obituaires du diocèse de Sens, omis dans la première partie, savoir :

Page 883 et suivantes. — L'obituaire de l'abbaye de Preuilly.

Page 888. — Notes nécrologiques des Cordelières du Mont-Sainte-Catherine, à Provins.

Page 889 et suivantes. — L'obituaire des Célestins de Sens, publié précédemment par M. Maurice Prou (*Annales de la Société archéologique du Gâtinais*), d'après un manuscrit du Musée britannique et un manuscrit des archives de l'Yonne.

Page 923 et suivantes. — L'obituaire de l'Hôtel-Dieu de Provins.

Page 971 et suivantes. — L'obituaire de la léproserie du Popelin, d'après un manuscrit conservé aux archives hospitalières de Sens.

Page 984 et suivantes. — L'obituaire de l'hôpital de Joigny.

Page 997 et suivantes. — Un martyrologe de l'église Saint-Martin d'Yèbles.

Puis, M. le président fait connaître à la Société :

Que MM. Chartraire, Larcena et Venot présentent, en qualité de membre titulaire, M. Charles Warrick, ancien négociant, rentier, demeurant à Sens, rue Allix.

Et que MM. Blondel, Joseph Perrin et Sépot présentent, en qualité de membre libre, M. l'abbé Jobin, chanoine titulaire de Sens, docteur en théologie et en droit canonique, demeurant à Gigny, par Sennevoy (Yonne).

Après quoi, il est passé au vote sur la présentation, en qualité de membre titulaire, de M. Belot, industriel à Sens.

M. Belot est admis, en qualité de membre titulaire, à l'unanimité des vingt-neuf votants.

Après ce vote, la parole est donnée à M. Paul Heuré, membre libre de la Société, pour la lecture d'une étude intitulée : *le Déluge de Deucalion*, tableau inconnu de Jean Cousin.

M. Heuré raconte qu'il a été assez heureux pour découvrir à Paris, sur les quais, un dessin original de Jean Cousin qui, pour lui, est sans aucun doute *le Déluge de Deucalion*.

Ce dessin, exécuté sur deux feuilles de papier, soudées bord à bord, fut collé depuis sur une feuille de papier vergé. En mirant au jour cette superbe composition, on remarque un filigramme du xvr^e siècle, représentant ce qu'il est convenu d'appeler le quatre de chiffre surmontant un cœur marqué des lettres capitales F J C posées en triangle.

L'artiste n'a même pas pris le soin de se servir de papier vierge; car des rubriques et des lettres gothiques figurent au verso du dessin. Sur le papier qui les recouvre, une main relativement moderne a écrit les mots : *Jean Cousin*. D'autres collectionneurs ont donc, avant M. Heuré, reconnu le style du maître.

M. Heuré pense que ce chef-d'œuvre n'est pas le croquis d'un tableau ou d'une gravure, mais l'esquisse d'un vitrail.

Les angles du haut, dont le dessin est fuyant, indiquaient que la partie supérieure se terminait en arc surbaissé. Cousin le destinait probablement à l'ornementation d'une fenêtre cintrée, comme celle qui encadre sa *Sibylle de Tibur* dans la cathédrale de Sens. Le sujet étant profane ne convenait pas à une église ; il devait être plutôt destiné à l'ornementation de quelque superbe château de la Renaissance.

M. Heuré examine quelles sont les raisons qui militent en faveur d'une attribution certaine de ce dessin au maître sénonais. Il s'appuie notamment sur le *Liber Fortunæ* qui est entièrement de la main de Jean Cousin. Quelques traits qui ne se lient nullement aux hachures du dessin permettent à M. Heuré d'affirmer que l'œuvre était signée : Jehan Cousin. Malheureusement, le dessin ayant été rogné, il ne subsiste plus de la signature que la partie supérieure du J, de l'H, du C et de l'S.

Après avoir établi ainsi l'authenticité de cet original, M. Heuré compare le *Déluge de Deucalion* avec le *Jugement dernier* de Jean Cousin, qui est au Louvre, et il fait ressortir l'analogie qui existe entre ces deux chefs-d'œuvre, divisés l'un et l'autre en deux grandes parties : *le ciel et la terre*. Il décrit les scènes et les personnages du *Déluge de Deucalion*, dont la facture est identique à celle du *Livre de Fortune*, ce qui lui fait assigner au dessin la date de 1570, alors que l'artiste avait près de 70 ans.

Le *Déluge de Deucalion* mesurait primitivement 0^m 60 sur 0^m 46 et, malgré sa mutilation, il n'a pas moins de 0^m 50 de hauteur sur 0^m 35 de largeur. C'est donc le plus grand dessin connu de Jean Cousin et le plus important.

Cette communication est écoutée avec le plus vif intérêt et M. le président félicite M. Heuré de sa belle découverte et le remercie d'avoir bien voulu en faire part à la Société.

M. Maurice Roy, prenant à son tour la parole, lit une notice sur les divers emplacements de l'hôtel de ville de Sens, depuis le xiv^e siècle. (V. le *Bulletin*, p. 27.)

Le travail de M. Maurice Roy, très intéressant et très do-

cumenté, est accueilli par les applaudissements de l'assemblée.

Séance du 5 octobre

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente-sept membres sont présents.

M. l'abbé Villetard, membre libre, assiste à la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé.

Il signale :

1^o Dans le *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1902, n^o 3 et 4, une communication de M. Porée, intitulée : Note pour établir l'exactitude d'un continuateur de Monstrelet. M. Porée s'appuie sur un extrait d'un compte de la Fabrique de l'Eglise de Sens, de 1457 à 1458, qui fait allusion à des événements contemporains. A la séance de juillet dernier, M. Porée a donné à la Société lecture de cette note et du curieux document qui l'accompagne.

2^o Dans le *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne*, année 1903, 2^e semestre, tome 56, quatre articles concernant :

I. Le règlement des bouchers de Joigny (1415-1440). Archives de l'Yonne, E. 361, par M. Drot.

II. La description des bâtiments de l'abbaye de Saint-Michel de Tonnerre, par M. Dormois.

III. La suite de l'histoire de Saint-Père-Sous-Vézelay, par notre collègue, M. l'abbé Pissier, curé de Saint-Père.

IV. Les souvenirs géologiques sur le Sénonais, par M. J. Lambert.

3^o Dans le *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, tome X, une notice sur la mort et les funérailles du comte de Marsy, l'archéologue distingué et universellement connu,

qui était venu assister aux fêtes du Cinquantenaire de notre Société et y avait lu un petit travail imprimé dans le *Bulletin*.

4^o Dans ce même volume, un travail fort important de M. le lieutenant-colonel Parot, intitulé : Compiègne en 1814.

5^o Une autre publication fort intéressante de la Société historique de Compiègne intitulée : *Description des Fouilles archéologiques* exécutées dans la forêt de Compiègne, sous la direction de M. Albert de Roucy, par V. Cauchemé, inspecteur du palais de Compiègne, 2^e partie, comprenant : 1^o les fouilles de la Carrière-du-Roi ; 2^o les caves gallo-romaines.

6^o Dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, année 1903, 1^{re} livraison, plusieurs notices intéressantes dues à M. l'abbé Poulaine, correspondant du Comité, à Voutenay (Yonne). La première a trait à l'exploration d'un tumulus à Annay-la-Côte (Yonne) ; la seconde donne la description d'un reliquaire en pierre, trouvé dans l'église d'Annéot (Yonne).

7^o Dans ce même volume, un travail fort remarquable sur la construction de la cathédrale de Mende (Lozère), dont l'auteur est M. Porée, le savant archiviste de l'Yonne.

Puis, M. le président donne lecture d'une lettre à lui adressée, le 20 août dernier, par le comité d'initiative qui s'est formé pour attirer les touristes, artistes, industriels, etc., dans le Sénonais, lettre demandant à la Société de vouloir bien seconder ses efforts en lui votant une subvention.

Après un échange d'observations entre M. Pagnier et M. le docteur Moreau, la Société consultée vote une subvention de 50 francs en faveur du comité.

M. le président communique encore une lettre de M. d'Estais qui, n'habitant plus la ville de Sens, demande à échanger son titre de membre titulaire contre celui de membre libre. Adopté par acclamation à l'unanimité.

Puis il est passé au vote sur les présentations de M. Charles Warrick et de M. le chanoine Jobin, qui, tous deux, sont nommés membres de la Société.

Ces élections terminées, M. l'abbé Chartraire lit une note de M. Chocat, négociant à Sens, au sujet d'une récente découverte de monnaies d'argent romaines. Au mois de mars dernier, des ouvriers de la ferme de Mont-Dogat, commune de Lailly, en labourant un champ à proximité d'un chemin connu dans le pays sous la dénomination de Champ-des-Romains, mirent à découvert un vase de poterie grossière qui, en se brisant, laissa échapper plus de 120 pièces appartenant toutes à l'époque romaine.

Toutes ces monnaies sont en billon d'argent et d'une conservation remarquable.

M. Chocat a prélevé pour sa collection particulière quarante pièces choisies parmi les meilleures. Il a pu constater que toutes ces monnaies datent de la seconde partie du III^e siècle. La plus récente est une monnaie de Gallien (260-268).

Voici l'énumération des pièces acquises par M. Chocat :

Une monnaie d'Antonin (probablement Uranius Antoninus, proclamé empereur en Orient, sous Alexandre, vers 253) ;

Quatre monnaies de Trajan-Dèce ; une d'Etruscilla, femme de Dèce ; une d'Emilien ; trois de Gallien ; une de Salonine, femme de Gallien ; douze de Cordien ; six de Philippe I ; une d'Otacilie, femme de Philippe ; trois de Philippe II ; deux de Trébonien-Gallus ; quatre de Valérien-Saloninus, et une de Volusien.

Les pièces d'une même effigie ont des revers différents.

M. l'abbé Chartraire lit ensuite, en les accompagnant de commentaires, des notes intitulées : *Objets d'art remarquables à Sens et aux environs*, écrites par Théodore Tarbé, au commencement du XIX^e siècle.

Outre un certain nombre de tableaux, de meubles anciens et d'objets curieux signalés par Tarbé dans les maisons particulières de Sens, il décrit nombre de pièces intéressantes conservées dans les églises et dont la plupart nous sont parvenues ; ces tableaux formaient alors, dans une salle du collège où Millin les a visités, le premier fonds du musée de

Sens ; les tapisseries du tribunal ont depuis longtemps disparu.

M. Maurice Roy, prenant ensuite la parole, lit une notice intitulée : *Un ancien plan de Sens en 1721*. Il s'exprime ainsi :

« Vous savez, messieurs, qu'il n'existe aucun ancien plan détaillé de la ville de Sens.

« De jolies gravures du ^{xvii}^e siècle, telles que celles de Boisceau-Giovanni, Mérian, nous donnent le profil élégant de la métropole des Séquanais sur lequel se découpent les silhouettes des tours et clochers de nombreux édifices, mais ces vues ne nous fournissent pas d'indications précises en ce qui concerne la topographie de la cité.

« Sens, sous ce rapport, est moins bien partagé que beaucoup d'autres villes de population à peu près égale et qui n'ont pas joué un rôle historique aussi important.

« Cependant le plan de la ville a dû être levé plusieurs fois, mais aucun document de ce genre antérieur au ^{xviii}^e siècle n'est malheureusement parvenu jusqu'à nous. Nous rappellerons, en effet, d'après les chroniqueurs, qu'un arpentage de la ville fut fait en septembre 1368, sur l'initiative du bailli Guichard d'Ars, et que sa superficie était alors de 71 arpents. On procéda à un nouvel arpentage en 1559 ; Vincent Bonneau, arpenteur, chargé de cette opération, constata que la ville contenait 80 arpents, y compris les murailles, et les fossés 22 arpents.

« Au mois d'avril 1614, Jean Pouville, couvreur, mesura l'enceinte de la ville et lui trouva 1340 toises de circonférence y compris les portes, tourelles et corps de garde.

« Une estampe du ^{xvii}^e siècle, conservée à la bibliothèque d'Auxerre, donne une petite vue de l'enceinte avec ses portes et ses tours ainsi que le chemin de l'île et du faubourg d'Yonne. Elle a été reproduite dans l'*Annuaire de l'Yonne*, et dans la deuxième édition de l'*Histoire de Sens* de Tarbé (1888).

« La carte topographique du diocèse de Sens, dédiée à

Monseigneur Languet et levée en 1741, sur les ordres de cet archevêque, par Outhier, prêtre du diocèse de Besançon, correspondant de l'Académie des sciences, contient dans l'angle gauche un assez bon petit plan de la ville de Sens et de ses faubourgs; il a été exactement copié à une plus grande échelle par Jules Mauclerc, dans son manuscrit de l'*Histoire de Sens*, 1824-1828. (Bibliothèque de Sens, ms n° 80.)

« Divers plans de plusieurs quartiers de la ville existent aux archives départementales, mais ces plans sont, en général, fort sommaires et n'embrassent que des surfaces restreintes; nous signalerons, cependant, comme dignes d'intérêt, un plan du clos de Saint-Rémy, du xvii^e siècle (H 358), deux autres plans parcellaires du même clos et des rues de la ville où les Pères de la Mission avaient droit de cens, qui paraissent avoir été dressés en exécution d'un traité passé, en 1779, avec Gondet, arpenteur (H 360 et 363). L'un des deux plans comprend tout le quartier longeant la rivière depuis la Grosse-Tour, la porte d'Yonne et le bailliage jusqu'à la rue de la Grande-Juiverie; l'autre, depuis la rue de l'Ecrivain et la porte Saint-Rémy, jusqu'à la moitié de la rue Haut-le-Pied et la tour du mur romain limitant la maison actuelle de M. Lacaille. Un plan général et détaillé du petit et du grand clos Saint-Rémy, levé en 1701, par Gondet (H 363), des minutes de plans présentant en détail les quartiers de Saint-Hilaire et de Saint-Pregts, un dessin du lieu appelé « le Crottereau, » aboutissant à la rue Couverte, exécuté par le peintre Dapremont en 1697, ainsi qu'un plan représentant en élévation les maisons qui environnaient le parvis Saint-Etienne, existent encore dans le fonds du Chapitre (G 1366); mais parmi tous les plans conservés dans les archives de la préfecture, ceux de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, du faubourg Saint-Savivien, des jardins de l'abbaye de Saint-Jean et de la chapelle Sainte-Béate se distinguent par leur remarquable exécution. Ils sont renfermés dans un magnifique atlas, grand in-folio, de 117 feuillets, œuvre de l'arpenteur Gondet en 1755 (H 233^{his}). Je signalerai aussi un

plan du couvent des Annonciades dressé en 1743 par le chanoine Hédiard et qui comprend le quartier circonscrit : 1^o par le boulevard de la porte Formeau à la porte Saint-Hilaire, et 2^o par la Grande-Rue et la rue du Lion-d'Or (H 954).

« Les archives communales de Sens conservent aussi quelques plans, mais qui reproduisent seulement des points isolés de la ville, tels que la porte Saint-Didier (1753), DD, 6, le Clos de Bellenave (1756), DD, 7, et le prolongement de la rue Dauphine à travers le cloître (1786), DD, 9. Un plan daté de 1685 (appartenant à M. Gibez) et représentant le quartier Saint-Symphorien et Saint-Paul, avec la vue cavalière des églises Saint-Pregts, Saint-Symphorien, Saint-Paul et Saint-Rémy, a été autrefois communiqué à la Société archéologique. M. l'abbé Chartraire en possède un croquis.

« Enfin un arpentage fut exécuté, en janvier 1786, par Ambroise Fillemin, arpenteur royal au bailliage, sur l'ordre du corps municipal ; c'est le plan d'ensemble le plus complet que nous possédions, il est ainsi intitulé : Plan de la ville de Sens, des fossés, places et promenades qui appartiennent à ladite ville, etc. » L'exemplaire, qui se trouve à la bibliothèque de Sens, indique les noms de presque toutes les rues de la ville ; un autre exemplaire du même plan, mais portant la date de 1789, existe aux Archives nationales ; il est moins intéressant, car il ne donne aucun nom de rues.

« Le plan sur lequel j'appelle principalement votre attention n'a pas encore été signalé ; sur une indication du catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Sens, publié par A. Molinier, je l'ai trouvé dans une liasse portant le n^o 281, il était dans un triste état, chiffonné et presque en lambeaux ; certaines parties entièrement déchirées, ont même disparu, notamment tout le coin droit qui contenait probablement une légende à laquelle doivent correspondre les lettres et numéros qui figurent sur le plan ; pour qu'il fût préservé d'une destruction complète, j'ai demandé et obtenu un collage sur toile.

« Malheureusement ce plan présente bien des défauts, ainsi que vous pouvez le constater à première vue ; le plus grave est qu'il manque absolument de proportions, bien qu'une échelle y soit tracée ; en outre les rues sont mal indiquées et l'on a beaucoup de peine à les retrouver entre les figures symétriques et fantaisistes des groupes de maisons qui laissent plus d'espaces vides qu'il n'y avait réellement de rues ou de ruelles.

« Au dos du plan se trouvait inscrite, en écriture du XVIII^e siècle, la mention suivante, aujourd'hui cachée sous l'entoilage : *Plan très exact fait de la ville et faubourgs de Sens, par les soins de M. Dauthun, maire en 1721*. Cette expression de *très exact* paraît, dans la circonstance, tant soit peu ironique. Antoine Benoist d'Autun, auquel nous devons le dessin dont il s'agit, fut pendant soixante ans conseiller au présidial, de 1679 (30 novembre) à 1730, et maire électif de la ville de 1717 à 1721.

« Cependant, malgré toutes ses imperfections, ce plan, de grandes dimensions (0^m90 sur 0^m88), forme un ensemble intéressant et a le mérite d'être le plus ancien connu jusqu'à présent ; il offre encore l'avantage de donner des petits dessins des anciens monuments et établissements de la ville et des faubourgs.

« Nous avons donc pensé qu'il convenait de le signaler et et d'assurer sa conservation en le faisant calquer et reproduire à quelques exemplaires.

« Je suis heureux d'offrir un de ces exemplaires pour les archives de la Société archéologique. »

Séance du 9 novembre

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente-trois membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président présente ses souhaits de bienvenue à

M. Maurice Prou, professeur de l'Ecole des chartes, qui assiste à la séance.

Il dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé.

Il communique :

1^o Une lettre de M. le président du Comité d'initiative sénonais remerciant la Société archéologique de la subvention de 50 francs qu'elle a bien voulu lui accorder ;

2^o Une lettre de M. le chanoine Jobin remerciant la Société de l'avoir agréé en qualité de membre libre ;

3^o Et une lettre de M. Warrick remerciant la Société de l'avoir agréé en qualité de membre titulaire.

Il informe la Société que MM. Maurice Roy, Chartraire et Schaumann présentent, en qualité de membre titulaire, M. Heurtefeu, professeur au lycée de Sens.

Enfin, M. le président lit une note sur Jean Cousin. Il s'exprime ainsi :

« Messieurs,

« Je tiens à vous signaler un travail fort intéressant, publié, il y a déjà longtemps, une vingtaine d'années, par M. Guiffrey, dans les *Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France*.

« Cet article intitulé : la Famille de Jean Cousin, a été, il est vrai, au moment de son apparition, communiqué à la Société archéologique par M. le chanoine Blondel ; mais, depuis cette époque, il paraît être tombé dans l'oubli ; car je ne vois pas que les érudits, qui se sont occupés récemment de notre grand artiste, y aient fait allusion, même indirectement. Nous connaissons si peu de choses sur la biographie de Jean Cousin que l'article dont il s'agit est d'une réelle importance. M. Guiffrey a, en effet, découvert dans un registre d'insinuations conservé aux Archives nationales (Y 88, fol. 240), une donation par Jehan Cousin, maître peintre, bourgeois de Paris, au profit de Jehan Cousin, son fils, écolier étudiant en l'Université de Paris, d'une rente de 8ⁿ 14^s 6^d, représentant les cinq sixièmes d'une rente due par vingt-

trois habitants de Sens, Collemiers, les Bruyères et Paron. L'acte fait en même temps connaître que le dernier sixième de ladite rente appartenait au fils mineur de feu Colas Couste, en son vivant marchand à Sens. Cette pièce porte la date du 20 novembre 1542. Or, si l'on rapproche de ce dernier passage la mention extraite par M. Quantin d'un censier de l'abbaye de Saint-Remy (année 1537, H 280) et ainsi conçue : « Reçu de M^e Jehan Cousin, peintre à Sens, pour les terres qu'il tient à Collemiers et qu'il a acquises de sa belle-mère, veuve de Colas Couste, 2^e parisis, » il apparaît clairement que la rente abandonnée par Jehan Cousin devait lui venir de sa femme, fille de Colas Couste, et que la donation qu'il en fait à son fils est une restitution de biens provenant de la famille de sa mère.

« Vous apercevez maintenant l'importance du document retrouvé qui établit la preuve d'un premier mariage de Jehan Cousin avec une fille de Colas Couste, — celui-ci figure dans un acte du 28 mai 1512 comme marchand-bourgeois de Sens (Reg. de J. de la Fousse), not. à Sens — et nous donne le nom d'un fils de Jehan Cousin, dont on ignorait complètement l'existence. Jusqu'alors Marie Cousin, femme d'Etienne Bouvier, apothicaire, paraissait avoir été le seul enfant du maître.

« Toutefois, il est un point sur lequel nous ne sommes pas d'accord avec M. Guiffrey, c'est quand il présume que le fils de Jehan Cousin a pu être le chanoine de Sens portant le même nom. En effet, ce dernier a été élu chanoine de l'autel Saint-Jean le 11 septembre 1539, c'est-à-dire trois ans avant la date de l'acte (1542) où le fils de Jehan Cousin est qualifié d'étudiant en l'Université de Paris. L'identification paraît donc peu vraisemblable.

« Enfin la découverte de Guiffrey offre surtout ce mérite qu'elle peut nous mettre sur la voie de nouvelles révélations. Par elle nous connaissons le nom du notaire parisien de Jehan Cousin, qui s'appelait Jehan Cordelle. Une partie de ses minutes existeraient encore, d'après le tableau des

notaires de Paris, et se trouveraient dans l'étude de Me Grange, 3, boulevard Saint-Martin.

« J'espère pouvoir tenter quelques recherches de ce côté. »

M. Vignot, membre libre de la Société, fait une lecture intitulée : Inventaire fait, en 1418, après le décès de Jehan Roquere, prieur de Notre-Dame de Joigny (V. le *Bulletin*. p. 54).

M. le président remercie M. Vignot de son intéressante communication et exprime l'espoir qu'il voudra bien continuer à faire profiter la Société du fruit de ses recherches.

La parole est ensuite donnée à M. le docteur Moreau, qui lit une notice biographique sur Claude-Etienne Dechambre, dont le nom vient d'être donné à l'une des rues de la ville, et sur quelques autres victimes des épidémies de 1812 et 1814 dans le personnel des hospices de Sens, notamment M. et Mme Nicolas Damien et M. Blaise-Nicolas Lacave. (V. le *Bulletin*. p. 45).

Cette lecture est écoutée avec le plus grand intérêt et l'assemblée tout entière s'associe par de chaleureux applaudissements au juste tribut d'hommages si éloquemment rendu par M. le docteur Moreau à ces nobles victimes du devoir.

Séance du 7 décembre

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente-neuf membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président communique une lettre du ministère des beaux-arts relative au quarante-deuxième congrès des Sociétés savantes, qui s'ouvrira à la Sorbonne le 5 avril 1904,

Puis il dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé.

Il signale dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1903, 2^e livraison.

d

la publication du rapport de M. l'abbé Chartraire sur la démolition d'une partie de l'enceinte romaine de Sens en 1903, (V. le *Bulletin* p. 66) rapport dont M. Héron de Villefosse a rendu compte à la séance tenue à Bordeaux le 11 mai 1903, par la Société d'archéologie au quarante et unième congrès des Sociétés savantes de France.

Ce *Bulletin* contient plusieurs planches reproduisant l'inscription, deux des bas-reliefs et la stèle funéraire romaine trouvés dans le mur d'enceinte.

M. l'abbé Chartraire fait observer à ce sujet que le même *Bulletin* contient un rapport de M. Véron, architecte des monuments historiques, sur les fouilles du rempart d'Arles en 1903, fouilles qui ont amené la découverte de fragments d'architecture offrant des points de ressemblance avec ceux trouvés dans les remparts de la ville de Sens, ainsi qu'en témoignent les planches qui accompagnent le rapport de M. Véron.

M. le président informe la Société que M. F. Chandenier lui a signalé l'existence de documents intéressants pour l'histoire du collège de Sens pendant les dernières années de la période révolutionnaire, le Consulat et le premier Empire. Ce sont des papiers provenant de MM. les abbés Roger et Séguier, anciens chanoines de Sens, puis directeurs du collège. Ces deux personnages ont rendu des services importants à la ville. M. Chandenier a déjà appelé l'attention de la Société sur l'abbé Roger, dans son étude sur le Père Laire (*Bulletin de la Société*, tome XIX, p. 168).

L'abbé Roger, membre de l'ancien Chapitre et archidiacre de Provins, était venu à Sens à la suite du cardinal Loménie de Brienne, dont il avait été le vicaire général à Toulouse; persécuté pendant la Terreur, il fut maintenu en état d'arrestation.

Rentré à Sens sous le Consulat, les magistrats de cette ville l'accueillirent avec empressement et furent heureux de lui confier la réorganisation du collège, fermé depuis le départ de M. Salgues. Il a dirigé cet établissement jusqu'à sa

mort arrivée le 30 décembre 1807. L'abbé Roger avait succédé au Père Laire comme bibliothécaire, et c'est à sa courageuse conduite, lors de la mission de Prunelle, que nous devons la conservation dans notre musée du *Missel de la fête des Fous et de ses dyptiques*.

Il eut pour collaborateur et successeur au collège l'abbé Séguier, ancien chanoine et archidiacre de Melun. Ce dernier fut directeur du collège de 1807 à 1810.

Les papiers de ces deux abbés existent encore et se trouvent actuellement dans la bibliothèque de M. Lion, à Bolan, près de Sedan (Ardennes), héritier de M. Tribouilleau qui habitait Sens vers 1870 et avait recueilli la bibliothèque de MM. Roger et Séguier.

Voici un état de ces papiers. Au milieu de divers ouvrages de rhétorique et de littérature classique, on remarque certaines pièces intéressantes :

1^o Discours que j'ai faits pour la distribution des prix en 1807;

2^o Principes abrégés de la rhétorique, composés et dictés en 1805 par M. Roger, directeur du collège de Sens;

3^o Satires et odes d'Horace, traduites au collège de Sens, en 1804, par M. Roger;

4^o Mœurs des Germains, de Tacite, traduites en 1804 par M. Roger;

5^o La Milonienne, traduite par M. Roger en 1807;

6^o Logique composée par M. Roger, grand vicaire de Toulouse et de Sens, directeur de l'école secondaire;

7^o Traduction du discours de Rivarol sur l'universalité de la langue française (couronnée à l'Académie de Berlin, en 1784);

8^o Notes sur la façon d'agir de M. Roger;

9^o Liste des livres demandés en échange pour la bibliothèque de Sens;

10^o Satires d'Horace, traduites par M. Roger;

11^o Règlement et usage du collège de Sens;

12^o Discours sur le goût prononcé aux exercices publics

du collège de Sens, le 28 fructidor An II, par M. Roger ;

13^e Règlements et usages du collège de Sens, établis par M. Roger, à la restauration de l'instruction publique, le 8 octobre 1803 ;

14^e Discours pour la fin de l'an XIII (1805) ;

15^e Enquête des experts de la sous-préfecture de Sens, sur les dépenses du collège et réponse de M. Roger (22 mai 1809) ;

16^e Lettres de réception de M. Roger à la Société de la Sorbonne, 18 janvier 1784. Parchemin (signé : Rohan) ;

17^e Testament de M. Roger pour M. Séguier (24 décembre 1807) ;

18^e Enquête sur les biens du collège de Sens (21 novembre 1789) ;

19^e Papiers de M. Roger ;

20^e Bref de Pie VI, adressé à M. Roger (1781) ;

21^e Lettre du cardinal de Luynes, archevêque de Sens, à M. Séguier (1782) ;

22^e Protestation de M. Séguier, directeur de l'école secondaire de Sens ;

23^e Papiers de M. Séguier ;

24^e Lettre de M. d'Yauville, maire de Sens, à M. Guille-mard, 29 décembre 1807, au sujet de la mort de M. Roger et de son remplacement par M. Séguier ;

25^e Deux lettres du cardinal de Loménie, au pape Pie VI, en 1790-1791.

M. Roy signale encore un travail, fort bien documenté, de M. H. Gross, paru autrefois dans la *Revue des Etudes juives*, tomes VI et VII, p. 167 et 40, 1882 et 1883, et qui lui est tombé, par hasard, sous les yeux.

Ce travail a pour titre : *Etude sur Simson ben Abraham de Sens, XIII^e siècle*. Ce personnage était placé à la tête d'une école juive de Sens et surnommé « le prince de Sens. » Il est universellement connu dans la littérature talmudique. M. Gross consacre quelques lignes à l'histoire des Juifs à Sens, non seulement à propos de Simson ben Abraham,

mais aussi à propos d'autres savants originaires de cette ville, qui est souvent nommée dans la littérature juive.

A Sens, les Juifs formaient au moyen âge une communauté considérable. Ils y habitaient un quartier particulier, les rues de la Grande-Juiverie, de la Petite-Juiverie et de la Synagogue; ils eurent à des époques diverses deux cimetières, l'un dans la rue Saint-Pregts, l'autre dans la rue de la Parcheminerie. Dans la rue de la Synagogue, dont les maisons furent en grande partie dévorées par un incendie en 1548, il y avait, à une époque très reculée, une forte tour qui servait probablement de refuge aux Israélites aux époques de la persécution. La synagogue, dans laquelle se trouvaient de belles peintures représentant des cérémonies juives, paraît avoir été démolie en 1750 pour faire place au grenier à sel.

L'auteur de cette étude fait remarquer ensuite que Sens était un important foyer de science juive et cite les savants qui joignirent à leur nom celui de cette ville et qui y ont vécu :

1^o Isaac ben Salomon, contemporain des frères Samuel et R. Tam, avec lesquels il a signé la décision d'un synode auquel avaient participé 150 rabbins;

2^o Eliezer de Sens;

3^o Moïse de Sens, qui a composé des *tosaphots*, et qui vivait vers le milieu du XIII^e siècle;

4^o Nathan, official vers 1240;

5^o Isaac Halevi ben Jehuda, qui a composé vers la fin du XIII^e siècle une compilation sur le *Pentateuque*;

6^o Jehuda de Sens;

7^o Enfin le fameux Simson ben Abraham, qui vécut à Sens et fut placé à la tête de l'école. De nombreux détails sont donnés sur sa famille, ses maîtres et disciples, ses avis et décisions rituelles, ses lettres avec Méir Halévi Abulafia au sujet de la question de la Résurrection telle qu'elle est enseignée par Maïmonide, ses poésies liturgiques, ses *tosaphots*, additions complémentaires ou commentaires sur le *Talmud*.

Après ces diverses communications, M. le président lit un rapport sur les travaux de l'année et sur la situation de la Société.

Il s'exprime ainsi :

« Messieurs,

« Quand, à pareille époque, l'année dernière, vous m'avez appelé à l'honneur de présider vos réunions, non seulement j'ai éprouvé une surprise bien grande, mais j'ai senti en même temps tout le poids de la responsabilité qui allait m'incomber, et ce n'est pas sans une certaine inquiétude que j'ai abordé cette tâche redoutable et absolument nouvelle pour moi. Car, après un stage d'une année à peine à la vice-présidence, vous m'avez élu sans me laisser le temps d'apprendre un peu les devoirs de la charge présidentielle.

« Heureusement, votre bienveillance, l'union cordiale qui règne parmi nous, la compétence et le dévouement des membres du bureau, fidèles gardiens des traditions de notre Compagnie, ont rendu l'accomplissement de ma mission plus facile que mes faibles moyens ne me permettaient de l'espérer.

« Une sage disposition de nos statuts nous impose l'obligation de jeter, chaque année, un regard en arrière, de rappeler l'œuvre accomplie, de mesurer le chemin parcouru, d'en signaler les écueils et les dangers afin de préparer en quelque sorte l'avenir par l'enseignement du passé.

L'année qui s'achève a été féconde en heureux résultats pour nos études et découvertes archéologiques.

« Dès les premiers mois, grâce à l'obligeante autorisation de notre collègue, M. Lacaille, au concours financier du ministère de l'instruction publique et de la ville de Sens, nous avons pu explorer les antiques soubassements d'une petite portion du mur gallo-romain formant l'ancienne enceinte de la cité. Vous avez partagé notre satisfaction et chacun est venu admirer, au musée, les intéressantes dé-

couvertes dont M. l'abbé Chartraire, dans un savant rapport, nous a fait ressortir tout l'intérêt et la valeur. En outre, cet heureux résultat a été l'occasion d'une excellente mesure prise par l'administration municipale et nous apprécierons bientôt, je l'espère, tous les avantages de son application.

« Il eût été, en effet, impossible à notre Société, même aidée par des subventions, de continuer des explorations de ce genre qui entraînent des dépenses considérables ; faute de ressources suffisantes ou même d'entente avec les propriétaires, nous étions fatalement exposés à voir de nouvelles constructions s'élever sur les antiques fondations romaines et dérober, pour longtemps encore, à notre légitime curiosité les derniers vestiges des splendeurs d'*Agendicum*.

« Sur ma proposition, soutenue par M. le docteur Moreau, le Conseil municipal, par une délibération du 5 mai dernier, revêtue de l'approbation préfectorale le 25 juin suivant, a décidé que, à l'avenir, les contrats d'aliénation des murs de ville devraient renfermer l'obligation pour les acquéreurs de démolir en totalité, jusqu'aux dernières assises, les fondations dans lesquelles ont été employées, ainsi que l'expérience l'a prouvé, les pierres sculptées ou gravées provenant des parties supérieures des monuments gallo-romains. En vertu de la même délibération, la Société archéologique est autorisée à surveiller les travaux de démolition et à faire prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer la conservation des pierres ou objets présentant un intérêt historique ou archéologique. L'avenir de nos fouilles dans les portions subsistantes de l'ancien rempart appartenant encore à la ville paraît maintenant assuré et les garanties obtenues nous permettent d'espérer que nous pourrions désormais poursuivre de ce côté, sans entraves, l'accomplissement de notre mission. De nouvelles découvertes viendront, sans aucun doute, enrichir notre beau musée, qui, par suite du transfert prochain des services

municipaux dans le nouvel hôtel de ville, disposera d'un emplacement suffisant et est appelé, dans un temps peut-être assez rapproché, à former la plus importante collection d'antiquités nationales.

« Notre sollicitude a été également appelée à provoquer d'autres mesures de préservation en faveur de documents intéressants pour l'histoire du bailliage de Sens. Les archives de notre ancien tribunal ont, malheureusement, subi de nombreuses vicissitudes et ne représentent plus aujourd'hui qu'une faible partie d'un dépôt qui devrait être considérable; cependant, ce qu'il en reste présente encore un réel intérêt. M. Tonnellier, à qui revient le mérite d'avoir, le premier, signalé l'importance de ces archives dans un rapport publié en 1875, dans le tome XI de notre *Bulletin*, nous a fait connaître qu'elles se composaient de registres d'intrusions, de provisions d'offices, de réceptions de maîtres chirurgiens, de plunitifs d'audiences, de cahiers de vœux et doléances présentés en 1789 et de 524 dossiers de minutes des anciennes juridictions, dont quelques pièces remontent jusqu'au xvi^e siècle. Convenablement placées, à cette époque, sur des rayons, dans un local fermé, elles sont, depuis quelque temps, par suite de l'accroissement incessant des archives modernes, reléguées dans un grenier et exposées à toutes les dilapidations. Mais, pour dissiper vos inquiétudes, je m'empresse de vous annoncer que nous devons à l'intervention de notre obligé collègue, M. Polin, chef des services du greffe, une excellente mesure prise par l'autorité supérieure qui vient de décider le transport de ces documents historiques à la bibliothèque de la ville, où ils trouveront une place honorable à côté des archives municipales et départementales, dont quelques séries sont heureusement restées, en vertu de décisions ministérielles, dans la région qu'elles concernent.

« Laissez-moi maintenant passer rapidement en revue les divers sujets traités au cours de nos séances mensuelles. La satisfaction bien légitime d'un président est de constater

en fin d'année que les ordres du jour ont été chargés et que les membres les plus érudits de la Société ont répondu à son appel avec un empressement digne d'éloges.

« Vous n'avez pas oublié le savant mémoire de M. le chanoine Mémain sur l'adoption du calendrier grégorien et la célébration de la fête de Pâques à la même date par les chrétiens de tous les rites. Cette étude remarquable, publiée dans les *Annales* du Bureau des longitudes, a été récemment réimprimée par l'Académie des *Nuovi Lincei* et elle a valu à son auteur une médaille pontificale.

« M. l'abbé Chartraire nous a donné un avant-goût de l'intérêt des documents que doit nous révéler la publication du *Cartulaire du Chapitre*, en nous lisant le récit des fêtes qui marquèrent l'entrée solennelle à Sens, le 11 septembre 1602, de l'archevêque Renaud de Beaune. Le texte de cet ouvrage est entièrement imprimé et nous exprimons l'espoir que notre distingué vice-président pourra trouver, au milieu de ses multiples occupations, quelques instants de loisir pour composer la préface de ce recueil et nous l'offrir, sinon pour nos étrennes, au moins dans les premiers mois de l'année prochaine.

« Avec son goût de fin lettré, M. F. Chandenier a poursuivi ses recherches pleines d'intérêt sur les origines de l'imprimerie à Sens et nous a décrit les plus beaux spécimens des publications de Gilles Richeboys, l'un des meilleurs imprimeurs du xvi^e siècle, mort tragiquement le 12 avril 1562. La réunion de ces mémoires si bien documentés forment une véritable histoire de l'imprimerie à Sens, et nous sommes heureux que notre aimable collègue veuille bien en faire les honneurs à notre *Bulletin*.

« Une note originale a été fournie par notre nouveau collègue M. Thorin, qui a retrouvé dans les anciennes archives du bailliage l'acte de réception d'une sage-femme par le curé de Mâlay-le-Vicomte en 1739 et nous a donné un aperçu des règlements applicables aux sages-femmes pendant le xviii^e siècle.

« M. le docteur Moreau, témoignant d'un zèle ardent, qui rend sa nouvelle collaboration si précieuse, nous a fait entrevoir qu'il était possible de compléter l'œuvre de notre regretté président honoraire sur la restitution de la façade des thermes romains.

« Nous avons eu encore la bonne fortune d'entendre cette année deux intéressantes communications de notre savant archiviste départemental M. Porée; la première sur un extrait des comptes de la fabrique de la cathédrale établissant l'exactitude d'un continuateur de Monstrelet (1455), document publié depuis dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques*; la seconde sur le vol de la coupe de la cathédrale en 1541 et le texte de l'enquête ecclésiastique retrouvé dans les registres de l'officialité et contenant mille détails pleins de saveur sur les mœurs des clercs chargés de la garde du trésor au xvi^e siècle. Vous aurez la satisfaction de relire ce curieux document dans le prochain *Bulletin*.

« Un grand artiste, dont le nom, entouré d'une auréole incertaine revient souvent dans nos dissertations, et qui excite d'autant plus la curiosité que sa vie et son œuvre restent toujours impénétrables, malgré les patientes recherches de toute une génération d'érudits, Jehan Cousin a été, cette année encore, l'objet de communications de M. Paul Heuré, qui nous a signalé une pièce notariée concernant l'alliance du maître avec la famille Couste et nous a montré un superbe dessin original, *le Déluge de Deucalion*, retrouvé par hasard à Paris et paraissant signé du peintre sénonais.

« Pour ma modeste part, je m'estime heureux d'avoir pu vous apporter quelques notes sur nos anciens hôtels de ville et vous offrir un vieux plan de Sens de 1721.

« M. Vignot a étendu notre champ d'études jusqu'à Joigny en nous signalant un curieux inventaire fait, en 1418, après le décès d'un prieur de Notre-Dame.

« Enfin, nous avons entendu M. le docteur Moreau nous retracer en termes émus le dévouement de Claude Dechambre et de quelques autres victimes des épidémies de 1812 et

1814 à l'hospice de Sens. Le *Bulletin de la Société archéologique* conservera le souvenir de ces hommes courageux qui sacrifièrent leur vie au soulagement de leurs concitoyens.

« Mais cette énumération, déjà longue, serait incomplète si nous oublions de rappeler la belle excursion entreprise au mois de juin dernier dans la partie méridionale de notre département, où nous sommes venus admirer, à Tonnerre ce vieil hôpital, objet de notre sollicitude, à Tanlay, la curieuse architecture d'ordre toscan et composite du xvii^e siècle, et à Ancy-le-Franc, les merveilles de la Renaissance, qu'un gracieux accueil nous a rendues plus agréables encore.

« Après avoir exposé les résultats de notre activité pendant le cours de cette année et constaté non seulement le mérite, mais aussi la variété des sujets traités, je crois utile de vous entretenir quelques instants de vos nouvelles publications et de faire ressortir le progrès réel réalisé sous ce rapport; deux publications annoncées depuis longtemps ont enfin vu le jour : en première ligne, le texte du *Musée gallo-romain de Sens*, œuvre capitale de M. Julliot; puis le tome XX du *Bulletin* qui vient d'être distribué avec un retard de près de deux années, malgré nos efforts et ceux de notre honorable prédécesseur. Afin d'éviter le retour d'une attente aussi prolongée qui pourrait nuire au crédit de notre Société et pour assurer la périodicité de notre *Bulletin*, votre bureau ainsi que le comité de publications ont pensé qu'il convenait de le faire paraître, à l'avenir, sous la forme de fascicules annuels dont la réunion constituera tous les deux ou trois ans, suivant l'abondance des matières, un volume de la même importance que ceux donnés jusqu'à présent. L'impression du fascicule de l'année 1904 est déjà commencée et vous pourrez, je l'espère, le recevoir dans quelques mois; le *Cartulaire du Chapitre* viendra ensuite compléter le prochain exercice.

« Pourquoi faut-il qu'une année aussi bien remplie à tant de points de vue ait été malheureusement marquée par des

deuils particulièrement cruels, par deux pertes irréparables ! Le triste devoir nous est incombé de rendre un hommage mérité à la mémoire du vénérable président honoraire dont la carrière scientifique est unique dans les fastes de notre Société ; nous avons senti le vide que cause la mort prématurée de M. Paul Quesvers, l'infatigable historien de l'ancien diocèse de Sens. Mais si la disparition de ces hommes distingués nous attriste profondément, elle ne doit pas nous décourager ; il faut, au contraire, adoucir l'amertume de nos regrets en les prenant pour modèles, en nous inspirant de leur zèle, de leur sagacité, et redoubler d'efforts pour continuer leur œuvre dans la voie qu'ils nous ont tracée. Le flambeau de la science, comme celui de la vie, se transmet de générations en générations.

« Notre Société a traversé ces épreuves sans rien perdre ni de sa foi, ni de sa cohésion. Par suite d'une démission et de diverses mutations survenues parmi quelques-uns de nos collègues, qui ont échangé leur titre de membre titulaire contre celui de membre libre et d'adhésions nouvelles, celles de MM. Venot, Thorin, Lacaille, docteurs Moreau et Bailly-Salin, Belot et Warrick, la Société Archéologique comprend, à l'heure présente : neuf membres d'honneur, un membre honoraire, cinquante-deux membres titulaires, au lieu de cinquante-cinq en 1902, cinquante-trois membres libres, trois de plus que l'année précédente et vingt-cinq correspondants, au total cent trente membres. Il convient d'ajouter que cent deux sociétés savantes envoient actuellement leurs publications à titre d'échange.

« Notre Compagnie conserve donc, à peu près intacte, son importance numérique ; c'est la meilleure preuve de sa vitalité, de son utilité et du besoin réel de s'instruire auquel elle correspond ; mais nous voudrions voir son influence grandir, son attrait s'exercer plus largement encore et de nouveaux membres venir en foule, non seulement nous apporter leur concours pécuniaire, mais aussi leur collaboration, afin de soulager un peu le labeur continu de leurs ai-

nés et poursuivre l'œuvre dans le même esprit d'impartialité et avec les perfectionnements qu'exige le progrès incessant des études historiques. Il appartient à chacun de vous, Messieurs, de seconder nos efforts dans ce but, par une propagande habile autant que séduisante.

« Nous pourrons ainsi entreprendre de nombreuses publications, mettre à la portée de tous les travailleurs de nouveaux instruments d'étude qui leur permettront de puiser plus abondamment aux sources vives de l'histoire locale ; nous aurons la satisfaction d'introduire dans le cœur de nos concitoyens le respect des anciens monuments et, en contribuant à faire mieux connaître le glorieux passé de notre cité, nous servirons, en même temps que les intérêts de la science, les intérêts moraux de notre pays. »

Après la lecture de ce rapport qui est accueilli par de chaleureux applaudissements, il est passé au vote sur la présentation, en qualité de membre titulaire, de M. Heurtefeu, professeur au lycée de Sens.

M. Heurtefeu est admis en qualité de membre titulaire à l'unanimité des trente-huit votants.

L'ordre du jour appelle le vote pour l'élection des membres du bureau, à l'exception du président (art. 5 des statuts).

Mais auparavant, M. le président donne lecture d'une lettre de M. Guiollot, qui, en raison de ses nombreuses occupations, exprime le regret de ne pouvoir continuer à remplir les fonctions de pro-secrétaire et prie ses collègues de vouloir bien porter leur voix sur un autre candidat.

Un premier scrutin est ouvert pour la nomination du vice-président, du secrétaire, de l'archiviste, du trésorier et du vice-archiviste.

Sont élus pour une nouvelle période de deux ans :

Vice-président : M. l'abbé CHARTRAIRE, membre sortant

Secrétaire : M. MARQUIAND, id.

Archiviste : M. Paul ROY, id.

Trésorier : M. SÉPOT, id.

Vice-archiviste : M. THORIN, id.

Un second scrutin est ouvert pour la nomination du pro-secrétaire. Aucun candidat n'ayant obtenu la majorité absolue et l'assemblée ne se trouvant plus en nombre, l'élection du pro-secrétaire et des membres du Comité de publication est renvoyée à la prochaine séance.

MM. Dechambre, Marquiand et Paul Roy, présentent, en qualité de membre titulaire, M^e Simonnet, notaire à Egri-selles-le-Bocage.

Après quoi, M. le président donne la parole à M. le docteur Moreau pour la lecture d'un travail fort intéressant dont il est l'auteur, intitulé : *Une fenêtre à meneau et à croisillon, de l'époque gallo-romaine* (V. le *Bulletin*, p. 84).

EXTRAITS
DES
PROCÈS VERBAUX DES SÉANCES
TENUES
PENDANT L'ANNÉE 1904

Séance du 11 janvier 1904

PRÉSIDENTE DE M. MAURICE ROY

Trente-six membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé, parmi lesquelles figure la *Monographie de l'église Notre-Dame, cathédrale d'Amiens*, par Georges Durand, archiviste de la Somme, président de la Société des Antiquaires de Picardie, tome II, *Mobilier et Accessoires*.

La Société, qui possède déjà le tome I^{er} de ce magnifique ouvrage, charge son secrétaire de transmettre à la Société des Antiquaires de Picardie ses vifs remerciements et autorise le trésorier à engager la dépense nécessaire à la reliure de ce second volume.

M. le président signale le tome IV du *Recueil des Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, par M. Stein et le regretté M. P. Quesvers. Ce volume comprend toutes les inscriptions recueillies dans les paroisses de l'archidiaconé du Gâtinais (doyennés de Milly et du Gâtinais).

Il communique une invitation de la Société nationale des

c

Antiquaires de France à assister à la séance publique et solennelle qu'elle tiendra au musée du Louvre, le 11 avril 1904, à l'occasion de la célébration de son centenaire. L'assemblée désigne M. l'abbé Chartraire, vice-président, pour représenter la Société archéologique de Sens à cette solennité.

M. le président communique encore une lettre de faire part du décès de M. Joseph-François Garnier, conservateur des archives de la Côte-d'Or, membre de l'Académie de Dijon et de la Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Dijon, le 14 novembre 1903, dans sa quatre-vingt-neuvième année, après soixante-treize ans de service.

Puis il adresse ses félicitations à M. le docteur Moreau qui vient d'obtenir de l'Académie de médecine et du ministère de l'Intérieur une médaille de bronze pour son rapport sur les épidémies de l'arrondissement de Sens. L'assemblée s'associe par de chaleureux applaudissements aux félicitations de M. Roy.

M. le président fait connaître que, dans la dernière séance de la Société nationale des Antiquaires de France, tenue au Louvre, le 6 janvier dernier, notre savant collègue M. Maurice Prou a rendu compte du très curieux mémoire de M. le docteur Moreau sur la fenêtrée à meneau et à croisillon de l'époque romaine et la restitution tentée, d'après les fragments trouvés au printemps de 1903 dans les fouilles de la propriété de M. Lacaille. Cette communication a été accueillie avec le plus vif intérêt par les savants parisiens, dont la première impression est de considérer le meneau signalé comme un exemple unique à l'époque gallo-romaine. Le musée de Sens possède donc un morceau fort curieux et dont on ne connaît jusqu'à présent aucun type analogue.

M. le président annonce en outre que M. Maurice Prou a bien voulu, pendant les dernières vacances, s'occuper de rédiger la table du *Musée gallo-romain* et qu'il vient d'achever ce travail, complètement indispensable de la belle publication de M. G. Julliot.

La Société vote des remerciements à M. Maurice Prou pour le nouveau et important service qu'il vient de lui rendre.

MM. Joseph Perrin, Buvignier et Polin présentent, en qualité de membre titulaire, M. Joseph de Cussac, inspecteur des Forêts à Sens.

L'ordre du jour appelle le scrutin de ballottage pour l'élection d'un pro-secrétaire.

Votants : 34. Obtiennent : M. Dapoigny, 25 voix ; M. Venot, 7 voix ; MM. Mémain et Dechambre, chacun 1 voix.

M. Dapoigny ayant obtenu la majorité des suffrages, est élu pro-secrétaire pour une période de deux ans.

Puis il est passé au vote pour l'élection des membres du comité de publication.

A l'unanimité, M. l'abbé Guillet, MM. Roblot et Gérard, membres sortants, sont réélus pour une nouvelle période, de deux ans.

Enfin l'assemblée vote sur la présentation de M. Simonnet, notaire à Egriselles-le-Bocage, qui est élu membre titulaire à l'unanimité des trente-deux votants.

Après ces divers scrutins, M. Joseph Perrin dépose sur le bureau, après en avoir rendu compte, un ouvrage offert à la Société par M. Henri Chérot, intitulé : *la Princesse Louise-Adélaïde de Condé en exil et dans le cloître, d'après une correspondance inédite (1791-1823)*.

Des remerciements sont votés au donateur.

Puis M. Perrin, au nom de M. Edgar Bouvyer, fait une lecture ayant pour titre : *Cinq Portraits attribués à Jean Cousin*.

Cette lecture que M. J. Perrin fait suivre de différentes observations, est écoutée avec le plus vif intérêt.

Avant de se retirer, M. Perrin annonce que M^{me} veuve Fournier, propriétaire de la maison dite *Maison-au-Pilier*, située à Sens, rue Jean-Cousin, à côté de la maison d'Abraham, a reçu dernièrement les offres d'un amateur disposé à acquérir les fenêtres sculptées du vieux logis. Il demande que la Société examine s'il y aurait un moyen de préserver

de cette mutilation l'une des maisons les plus curieuses et les plus intéressantes de la ville.

M. l'abbé Chartraire rend compte que, le 24 décembre dernier, en prolongeant, vers le boulevard de l'Esplanade, une tranchée destinée à l'établissement de l'égout du nouvel hôtel de ville, les ouvriers ont rencontré, barrant le sous-sol de la rue, à son débouché sur la promenade, l'ancien mur d'enceinte gallo-romain. Après avoir fait l'historique de la création de la rue actuelle, allant de la place Saint-Etienne à la rue de Paris et prolongeant l'ancienne rue Dauphine, M. l'abbé Chartraire dit que les membres du bureau se sont préoccupés des mesures à prendre pour étudier les documents que cette fouille pourrait révéler et aussi pour obtenir que les pierres sculptées, s'il s'en rencontrait, ne soient pas brisées. La tranchée a été explorée par M. l'abbé Chartraire, MM. Sépot, Roblot et Moreau. Mais aucune découverte intéressante n'a été faite.

« Un détail cependant à noter, dit M. l'abbé Chartraire, A l'intérieur de la ville, à un mètre environ du mur d'enceinte, s'élevait, à gauche de la tranchée, le jambage d'une porte, en pierre de taille de moyen appareil et de construction paraissant relativement moderne. Deux hypothèses ont été émises. Cette porte pouvait appartenir aux substructions d'une maison appuyée au mur de ville, ou donnait entrée dans l'étage de la tour en demi-cercle qui flanquait extérieurement le mur, précisément à cet endroit.

« Du côté du boulevard, en effet, la tranchée a mis à nu la base légèrement arrondie d'une muraille amorcée sur le mur d'enceinte. Bien que l'appareil ne parût pas romain, on s'est accordé à y reconnaître la base de l'une des tours de fortifications.

« Les chroniqueurs sénonais ne paraissent pas très fixés sur le nombre de ces tours : Mauclerc en compte vingt-deux ou vingt-quatre ; Tarbé, vingt-six.

« Quoi qu'il en soit, si l'on consulte la vue de Sens du ^{xvii}^e siècle, ou le plan dressé par Fillemin en 1785, — et qui

se voit maintenant à la bibliothèque, — on peut constater qu'une de ces tours existait sur le rempart du nord, à peu près dans l'axe de la rue Dauphine, et par conséquent sur l'emplacement de la chaussée de la route de Paris à Lyon.

« Le plan dressé pour le percement de la rue Royale indique bien aussi sur le tracé de la route projetée deux amorces de murs se détachant du mur d'enceinte. A cette époque, probablement, la tour avait été presque totalement démolie et la brèche ouverte à cet endroit paraît fermée, soit d'un petit mur de clôture, soit même d'une porte cochère, qui pouvait avoir été pratiquée pour le service du grand jardin établi sur la terrasse du rempart. »

Après cette communication, M. le président fait ressortir quel intérêt il y a de conserver trace de toutes les substructions que les travaux de voirie ou autres peuvent mettre à jour. C'est pourquoi il propose la nomination d'une commission permanente qui serait chargée de surveiller les travaux qui vont être exécutés pour l'élargissement du faubourg d'Yonne et qui peuvent donner lieu à la découverte de quelques substructions inconnues ou tout au moins permettre de recueillir des fragments de pierres sculptées ou gravées, employées ou engagées dans des constructions modernes. Il demande que, suivant un vœu déjà formulé autrefois par M. Roblot, cette commission soit autorisée par la municipalité à pénétrer dans les chantiers, sur les lieux même des travaux et à prendre les mesures nécessaires pour la conservation des pierres ou autres objets présentant un intérêt quelconque.

L'assemblée consultée s'empresse d'adopter la proposition et nomme pour faire partie de cette commission :

M. le président ou, à son défaut, M. le vice-président ;

MM. Roblot, Rousseau Dapoigny, docteur Moreau et M. Ninot.

Séance du 1^{er} février 1904

PRÉSIDENTENCE DE M. MAURICE ROY

Quarante membres sont présents.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté, M. le président communique le programme des fêtes organisées par l'Académie d'Arras (Pas-de-Calais), à l'occasion de la célébration de son centenaire. Il signale, au trésor de la cathédrale d'Arras, fort riche en reliques, un rochet ayant appartenu à saint Thomas Becket. La ville possède les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Waast (1754).

Il communique encore une lettre de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, concernant une proposition émise par M. le docteur Lancry, archiviste de cette société, pour la création d'un *Bulletin bibliographique* des travaux de toutes les sociétés de province. Ce bulletin comprendrait, après l'indication de chaque article, un court résumé de son contenu et permettrait, sans longues recherches, de retrouver aisément, chaque année, tout ce qui a pu paraître sur n'importe quelle question.

M. Lancry pense que cette publication serait très utile et demande à ce sujet l'appréciation de chaque société.

La lettre de la Société dunkerquoise était accompagnée d'une brochure intitulée : *Projet de fédération amicale des Sociétés savantes de province avec Essai de Bulletin bibliographique de cette fédération pour l'année 1901*, par le docteur Lancry, ancien interne des hôpitaux de Paris, archiviste de la Société dunkerquoise.

L'assemblée consultée donne son adhésion à ce projet, en considérant qu'il rendrait les plus grands services s'il pouvait être réalisé.

Après ces communications, M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé.

Puis il donne lecture d'un intéressant document décou-

vert par lui. C'est le testament reçu par M^e le Riche, notaire royal à Sens, le 26 février 1690, d'un artiste peintre du nom de Michel le Sueur, décédé, au cours d'un voyage, à l'Hôtel-Dieu de Sens. Par ce testament, Michel le Sueur lègue plusieurs tableaux et dessins aux pauvres dudit Hôtel-Dieu. M. Roy fait remarquer que le nom de cet artiste a été porté par l'un des peintres les plus célèbres de l'Ecole française, Eustache le Sueur, qui mourut à Paris en 1655, et l'on peut se demander si le modeste artiste, de passage à Sens, n'appartenait pas à cette illustre famille des Lesueur qui fut très nombreuse. Le grand peintre avait trois frères qui l'aiderent dans ses travaux et laissa lui-même plusieurs enfants, dont un fils. La découverte de quelque nouvelle pièce révélera peut-être un jour le lien de parenté de Michel le Sueur, et, en raison du rapprochement possible, il n'était pas sans intérêt de recueillir ce document.

Après cette lecture, l'assemblée vote sur la présentation de M. J. de Cussac, inspecteur des eaux et forêts, à Sens, qui, à l'unanimité des trente-huit votants, est admis en qualité de membre titulaire.

M. l'abbé Chartraire, MM. Sépot, Buvignier, Moreau et Venot présentent, en qualité de membre titulaire, M. Genty, directeur de la succursale de la Banque de France, à Sens.

M. Sépot, trésorier, présente son compte de recettes et dépenses de l'année 1903, établit un projet de budget de l'année 1904 et expose la situation financière de la Société.

Les comptes et budget présentés par M. le trésorier sont approuvés et des remerciements lui sont votés par la Société.

M. de Traynel lit un travail sur le service des postes en France, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Il cite les différents édits, en particulier celui de Louis XI, qui ont réglementé ce service. Il insiste sur ce point que l'invention des timbres-postes, qu'on croit généralement très moderne et étrangère, doit être restituée à son véritable auteur, le sieur de Vélayer, qui en fit l'essai en 1657. Il donne des ren-

seignements sur les différentes émissions de timbres-poste et termine en faisant remarquer que nos timbres-poste n'ont aucun caractère véritablement français.

M. de Traynel fait circuler dans les rangs de l'assemblée vivement intéressée par cette lecture quelques-uns des spécimens les plus rares de sa belle collection de timbres.

Séance du 7 mars 1904

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente-huit membres sont présents.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté sans observation, M. le président fait part de la mort de M. Bénoni Roblot, architecte, conservateur du musée de la ville de Sens, inspecteur des édifices diocésains de Sens, membre titulaire de la Société archéologique de Sens et l'un de ses anciens présidents, décédé à Sens, le 24 février 1904.

Il s'exprime ainsi :

« Messieurs,

« En moins d'une année, la Société archéologique a perdu deux anciens présidents qu'elle entourait à juste titre de son affectueuse estime. Après avoir rendu hommage au savant éminent qui fut l'honneur de notre association, nous devons malheureusement acquitter aujourd'hui un autre tribut de regrets et de reconnaissance à la mémoire de M. Bénoni Roblot, que la mort impitoyable vient de nous ravir au moment même où sa santé chancelante semblait se raffermir un peu et nous donner l'illusion d'un espoir, hélas ! trop vite déçu.

« Enfant d'une modeste famille des environs de Sens, M. Roblot s'était élevé par ses seuls efforts et son propre talent à la situation d'architecte distingué où vous avez pu l'apprécier à l'œuvre.

« Il apportait, dès 1859, son concours dévoué à notre So-

ciété et s'y fit bientôt remarquer par ses aptitudes spéciales, son esprit judicieux et l'intérêt passionné qu'il portait aux anciens monuments.

« La part active qu'il prit à la restauration de nos édifices religieux et la connaissance approfondie de leurs moindres détails architectoniques l'avaient d'ailleurs admirablement préparé aux études archéologiques dont il appréciait encore plus vivement le prix depuis son alliance avec une famille d'architectes de premier ordre, élevés à l'école du grand Viollet le Duc.

« Ses qualités d'observateur rigoureux, sa grande affabilité et son large esprit de conciliation le portèrent d'emblée, sans qu'il eût fait, suivant l'usage, un stage préalable comme membre du bureau, à la présidence de la Société archéologique qui, sous sa direction, se fortifia de nombreuses adhésions et reprit un nouvel essor d'activité.

« Il obtenait cette charge honorable en 1892, à la veille du jour où l'œuvre fondée en 1844 allait atteindre son demi-siècle d'existence et conçut le premier l'idée de célébrer avec éclat les noces d'or de notre Compagnie. C'est à son initiative que nous devons l'élaboration du programme merveilleux qui fit le grand succès de notre cinquantenaire en attirant dans la vieille cité sénonaise des savants illustres et une affluence considérable de visiteurs.

« Pendant ces fêtes inoubliables, M. Roblot se montra le digne représentant de nos traditions, souhaitant en termes excellents la bienvenue aux notabilités accourues et prodiguant à tous le meilleur accueil. Avec un zèle digne d'éloges, il se consacra tout entier pendant les trois années de sa présidence aux intérêts financiers et moraux de la Société. Sur le premier point, il réussit à augmenter nos ressources par l'accroissement notable du nombre des sociétaires et en obtenant du conseil général une subvention importante qui, depuis, a été renouvelée. En ce qui concerne le côté intellectuel, il fit de louables efforts pour exciter l'ardeur de ses collaborateurs, traçant à chacun d'eux un plan

d'études sur les sujets historiques les plus conformes à leurs goûts et à leurs travaux antérieurs, provoquant ainsi la préparation de mémoires fort intéressants, parmi lesquels il me suffira de citer, pour constater le succès de sa bienfaisante intervention, le beau livre de M. Joseph Perrin sur *les Sièges de Sens*.

« Depuis lors, rentré modestement dans le rang, nous l'avons vu se mêler souvent à nos discussions scientifiques, auxquelles il apportait le poids de ses réflexions profondes ainsi que l'initiative de sages et heureuses propositions. Notre *Bulletin* lui doit divers articles appréciés, notamment un rapport au maire de Sens sur le projet de reconstruction de la façade de l'ancien Hôtel-Dieu, et une étude sur le grand pont de Sens et son auteur, l'architecte Germain Boffrand; enfin, la direction du musée de la ville avait été récemment confiée à ses soins éclairés et il était devenu notre doyen depuis quelques mois.

« Nous conserverons toujours le souvenir de cet homme bon, sympathique et dévoué, qui a tenu pendant quarante-cinq ans une place des plus honorables dans notre Société, en la gratifiant des précieuses ressources de son érudition et de sa grande expérience. »

L'assemblée s'associe par d'unanimes applaudissements à ce tribut d'éloges et de regrets.

M. le président ajoute qu'il a encore le triste devoir de faire part de la mort de M. de la Souchère, sous-préfet de Sens, membre d'honneur de la Société. Bien que n'assistan pas à nos réunions, M. de la Souchère s'intéressait aux travaux de la Société, qui était assurée de sa bienveillance administrative. Aussi la Société archéologique s'unit aux regrets qu'inspire la disparition prématurée de ce fonctionnaire de mérite, dévoué aux intérêts de notre arrondissement.

Le bureau et le comité de publications déposent une proposition d'addition au texte de l'article 24 du règlement intérieur.

Cette proposition est ainsi conçue :

« Le bureau et le comité de publications, dans leur réunion de ce jour, 7 mars 1904, ont, sur la proposition du président, examiné s'il ne conviendrait pas, à l'exemple de ce que font aujourd'hui presque toutes les sociétés savantes, d'attribuer à l'auteur d'un mémoire inséré dans le *Bulletin* ou dans les *Mémoires* publiés par la Société quelques exemplaires de son travail.

« Après avoir constaté, par l'examen des statuts et du règlement intérieur de la Société,

« 1^o Qu'aucune disposition spéciale ne règle cette question ;

« 2^o Que l'article 24 du règlement intérieur, interdisant d'attribuer à un membre de la Société deux exemplaires, ne prévoit pas le cas de tirages à part en faveur de l'auteur ;

« 3^o Que l'article 15 des statuts exige pour toute modification aux statuts et au règlement que la proposition en soit faite au moins un mois avant la séance où elle doit être discutée ;

« Considérant qu'il importe à la Société d'encourager le travail de ses membres en leur assurant un avantage que les sociétés similaires attribuent aux auteurs de mémoires ;

« Considérant que les frais supplémentaires à supporter par la Société pour une légère augmentation de tirage ne sauraient être considérables ;

« Le bureau et le comité de publication proposent l'addition suivante au texte de l'article 24 du règlement intérieur :

« Dans aucun cas, le même membre n'a droit à deux exemplaires des volumes publiés par la Société ;

« Toutefois, l'auteur d'une étude insérée dans le *Bulletin* ou les *Mémoires* pourra recevoir un tirage à part de vingt-cinq exemplaires de son travail. »

La délibération sur cette proposition sera mise à l'ordre du jour de la prochaine séance.

M. le président dépouille la correspondance. Il communique :

1^o Une lettre de M. de Cussac remerciant la Société de l'honneur qu'elle lui a fait en l'admettant parmi ses membres titulaires ;

2^o Une lettre du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, concernant la réunion à Athènes, en 1905, d'un congrès international archéologique, auquel les sociétés savantes françaises sont invitées à participer.

Après quoi, M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé.

Il signale :

I. — Dans les *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, 3^e et 4^e trimestre 1903 :

1^o Un article posthume du regretté M. Paul Quesvers, sur une famille du Gâtinais, les Pampelune, famille originaire de Navarre, qui vint s'établir en Champagne au XIII^e siècle et dont une branche se fixa dans le Gâtinais au XV^e siècle, où elle posséda des terres à Châteaurenard, Gréz, etc.

2^o La suite des curieuses recherches faites par M. Stein sur quelques fonctionnaires royaux des XIII^e et XIV^e siècles, originaires du Gâtinais, parmi lesquels nous remarquons Pierre de Villeblevin, inquisiteur du diocèse de Sens sur le fait des nouveaux acquêts en 1294 ; puis sénéchal de Poitou et Limousin, de 1304 à 1314, et Jean de Villeblevin, sans doute son frère, qui fut bailli de Troyes en 1287.

3^o Un compte rendu par M. Stein de la thèse de doctorat ès lettres de M. Georges Dubois, consacrée à Henri de Par-
daillan de Gondrin, archevêque de Sens de 1646 à 1674. (Alençon, 1902, in-8^o.)

II. — Dans le *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, 3^e série, t. X, page 251, une étude de M. Mirot, sur la famille de Bèze et l'exploitation des mines argentifères du Nivernais au XVI^e siècle.

Des mines d'argent et de plomb avaient été découvertes à la fin du XV^e siècle, à Chitry, dans le Nivernais, et à Pontaubert, en Bourgogne. Elles furent exploitées par Jean de Bèze, puis par Pierre de Bèze, élu du roi à Vézelay, qui épousa

Marie Bordelot, et donna le jour à l'un des chefs les plus considérables de la réforme, Théodore de Bèze.

III. — Dans le *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques du Ministère de l'Instruction publique*, année 1903, nos 1 et 2, un travail fort utile de M. Thoison sur les anciennes mesures en usage dans la région du Gâtinais comprise en Seine-et-Marne et sur leur valeur en mesures métriques.

La Société vote sur la présentation de M. Genty, directeur de la succursale de la Banque de France, à Sens, qui est admis, en qualité de membre titulaire, à l'unanimité des trente-huit votants.

L'ordre du jour appelle ensuite les votes pour l'élection d'un membre du comité de publication et d'un membre de la commission permanente des fouilles, en remplacement de M. B. Roblot, décédé.

Par trente-cinq voix sur trente-six votants, M. J. Perrin est élu membre du comité de publication.

Et à l'unanimité des trente-six votants, M. O. de Traynel est élu membre de la commission permanente des fouilles.

M. l'abbé Chartraire présente, au sujet du drame des Loges, une série de documents qui fournissent des détails intéressants et précis sur cette épisode de l'époque révolutionnaire, qui causa à Sens une profonde impression. On sait qu'une famille de cultivateurs, habitant le hameau des Loges, commune de Vaudeurs, s'était refusée à laisser procéder au recensement des grains prescrit par un arrêté de la Convention. Les injonctions de la gendarmerie n'ayant pu intimider les frères Chaperon, qui s'étaient barricadés dans leur ferme et avaient gravement blessé un gendarme, le terroriste Maure, alors à Sens, mobilisa contre eux la garde nationale de Sens avec ses deux canons. Le résultat de l'expédition fut l'incendie de la ferme où périrent les frères Chaperon, après avoir tué cinq des assaillants et en avoir blessé vingt-six.

M. l'abbé Chartraire lit les rapports dressés sur cette affaire par les agents nationaux des deux districts de Saint-Florentin et de Sens, les délibérations de la municipalité de Sens décidant l'érection d'un monument et la célébration d'une fête à la mémoire des victimes, le programme officiel et le récit de cette fête. Il ajoute à ces documents de curieux détails sur les dévastations dont les monuments sénonais furent victimes à cette époque, spécialement dans le but d'ériger le cénotaphe des héros des Loges.

Après cette lecture vivement applaudie, il est procédé à la distribution du *Cartulaire du Chapitre de Sens*, publié par M. l'abbé Chartraire.

Séance du 11 avril 1904

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente-six membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président communique une lettre de M. Genty, remerciant la Société de l'avoir admis en qualité de membre titulaire.

Il adresse ses félicitations à M. Rousseau pour sa nomination d'inspecteur des édifices diocésains de Sens, en remplacement de M. Roblot.

Il dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé.

Il signale dans le *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne* : 1^o la fin de la Notice historique de Saint-Père-sous-Vézelay, par M. l'abbé Pissier, curé de Saint-Père ; 2^o une étude sur la chapelle Notre-Dame-de-la-Conception ou des Porcher en l'église Saint-Thibault de Joigny, 1369-1790, par M. Charles Demay. Cette chapelle fut fondée vers 1369, par Etienne Porcher, bourgeois de Joigny, sergent d'armes du roi. Il eut un fils nommé Jean, conseiller au Parlement

de Paris en 1399, qui épousa Jeanne de Chanteprime, d'une famille sénonaise qui a joué un rôle important aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Le *Bulletin* de cette société avait déjà donné, année 1876, une notice sur Etienne Porcher.

Il signale encore dans les *Mémoires de la Société archéologique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer* une étude sur les marques de potiers gallo-romains.

M. l'abbé Chartraire, MM. Buvignier, Schaumann et Ninot présentent, en qualité de membre titulaire, M. Barreau, conducteur des ponts et chaussées à Sens.

Et MM. les abbés Chartraire et Guillet, MM. Sépot, Buvignier et Beaudouin présentent, en qualité de membre titulaire, M. Baudry, négociant à Sens.

L'ordre du jour appelle le vote sur la modification proposée, dans la séance du 7 mars dernier, à l'article 24 du règlement intérieur.

M. le président rappelle que l'article 24 est ainsi conçu :

« Dans aucun cas, le même membre n'a droit à deux exemplaires. »

Et que le nouveau texte proposé est celui-ci :

« Dans aucun cas, le même membre n'a droit à deux exemplaires des volumes publiés par la Société. Toutefois, l'auteur d'une étude insérée dans le *Bulletin* ou les *Mémoires* pourra recevoir un tirage à part de vingt-cinq exemplaires de son travail. »

Avant de mettre aux voix la proposition, M. le président fait observer qu'en vertu des articles 15, 18 et 19 des statuts, le règlement ne peut être modifié qu'à la majorité absolue des deux tiers des membres présents, que l'assemblée doit se composer du quart au moins des membres en exercice et que la délibération doit être soumise à l'approbation du gouvernement.

Le nouveau texte proposé, ayant été mis aux voix, est adopté à l'unanimité des membres présents.

M. le président constate que les membres titulaires en exercice étant actuellement au nombre de cinquante-qua-

tre, le vote de la proposition réunit les conditions exigées par les statuts, et annonce que cette addition au texte du Règlement sera soumise à l'approbation du Gouvernement.

M. Thorin donne lecture d'un travail, dont il est l'auteur intitulé : *La Communauté des Chirurgiens de Sens au XVIII^e siècle*. L'historique de cette Communauté est suivi d'une liste comprenant les noms de cent soixante-quinze chirurgiens reçus pour la ville et le bailliage de Sens, de 1731 à 1790. (Voir le *Bulletin*, p. 205 à 234.)

M. l'abbé Chartraire signale dans l'église Saint-Pierre, à Sens, chapelle de la Sainte-Vierge, des fragments de vitraux anciens du xvi^e siècle, représentant les saints Cosme et Damien, auxquels M. Thorin fait allusion dans son mémoire.

M. Rousseau donne lecture d'une étude relative au vieux pont situé sous la rue du Faubourg-d'Yonne et mis à jour par suite de la démolition des maisons bordant cette voie. (Voir le *Bulletin*, p. 94 à 103.)

M. Sépot signale, dans le tome XV du *Bulletin* de la Société, une lettre de M. l'abbé Fenel sur *la Noue*, qui a fait le sujet du travail de M. Rousseau.

M. le président, au nom de l'assemblée, adresse ses félicitations et ses remerciements à MM. Thorin et Rousseau pour les intéressantes communications qu'ils viennent de faire à la Société.

M. J. Perrin signale la démolition d'une maison sise rue Pasteur, à Sens, appartenant à M^{lle} Beau, et qui était ornée d'une fenêtre du commencement du xvi^e siècle.

Après avoir été photographiée par M. Lehmann, cette fenêtre a été déposée dans le jardin de l'hôtel de ville. Un souterrain existait sous cette maison.

Séance du 2 mai 1904

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ CHARTRAIRE

VICE-PRÉSIDENT

Trente-cinq membres sont présents.

En l'absence de M. Maurice Roy, empêché, M. l'abbé Chartraire préside la réunion.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le vice-président dépouille le courrier.

Il communique :

1^o Le programme du congrès archéologique qui sera tenu au Puy (Haute-Loire), du 21 au 28 juin 1904, par la Société française d'archéologie.

2^o Une lettre de M. Morin de Champrousse, bibliothécaire de la ville de Sens, en date du 30 avril 1904, concernant une proposition d'échange par M. Waltzing, professeur à l'Université de Liège, d'un ouvrage publié par lui sur Arlon, à l'époque romaine, contre le musée gallo-romain de M. Julliot.

Le Bureau est chargé d'examiner cette proposition.

M. l'abbé Chartraire dépose les publications reçues pendant le mois écoulé. Puis il entretient la Société d'un projet d'excursion archéologique à faire dans le cours de l'été prochain. L'assemblée nomme une commission chargée d'étudier la question; elle est composée des membres du Bureau, de MM. Tonnellier, Perrin, de Traynel et Des Tombes.

Après quoi, M. l'abbé Chartraire informe l'assemblée que, dans le courant du mois d'avril dernier, le Bureau a acquis, pour le médaillier de la Société archéologique, un certain nombre de monnaies et de médailles provenant de diverses collections, et dont il fait l'énumération.

En voici le tableau :

MONNAIES FRANÇAISES

	arg.	billon		arg.	billon
Philippe IV . . .	2	»	Charles VI . . .	1	»
Philippe VI . . .	2	»	Charles VII . . .	3	»

f

MONNAIES FRANÇAISES		MONNAIES ROMAINES	
	arg. billon		arg. billon
Louis XI	5	» Néron	» 1
Charles VIII . . .	6	» Vespasien	» 1
François I ^{er} . . .	1	» Titus	» 1
Henri II	5	» Domitien	» 2
Charles IX	1	» Faustine	» 1
Henri III	3	5 Hadrien	1 »
Charles X (cardinal de Bourbon) . . .	5	Marc-Aurèle	» 2
Henri IV	1	» Philippe	1 1
Louis XIII	2	5 Alexandre Sévère .	1 2
Louis XIV. . . .	19	5 Gordien	1 »
Louis XV. . . .	7	2 Gallien	1 1
Napoléon I ^{er}	2	7 Mariniana (femme de Valérien) . . .	» 1 »
Charles X. . . .	1	» Postume	2 3
JETONS		Tétricus	» 1
Epoque Louis XIII	1	2 Claude le Gothique	» 2
— Louis XIV	»	12 Aurélien	» 1
— Louis XV.	12	2 Probus. . . .	» 2
Ville de Beaune . .	»	1 Dioclétien	» 4
MONNAIE ÉTRANGÈRE		Maximien. . . .	» 2
Pape Benoît XIV . .	1	» Constantin	» 4
MONNAIES ROMAINES		Maxence	» 1
Agrippa	»	11 douteuse	» 1
Tibère	»	1 Total. . . .	89 77
Claude	»	2	

L'assemblée félicite vivement le Bureau pour cette acquisition, et ratifie la dépense de 80 francs faite pour cet objet.

Puis il est passé au vote sur les présentations, en qualité de membres titulaires, de MM. Barreau, conducteur des ponts et chaussées à Sens, et Baudry, négociant à Sens.

Par deux votes distincts et à l'unanimité des trente-quatre votants, MM. Barreau et Baudry sont admis en qualité de membres titulaires.

La parole est donnée à M. F. Chandenier pour la lecture d'une étude sur M^{sr} Taffoureau de Fontaine.

Plusieurs pièces manuscrites importantes pour la vie de M^{sr} Taffoureau de Fontaine, ancien doyen du Chapitre de Sens, évêque d'Alet (1699-1708), étant tombées entre ses mains, M. F. Chandenier a continué ses notes sur la vie de cet évêque d'origine sénonaise.

Il l'a représenté docile aux conseils de M. de Rancé, son ami, imitant les bons exemples des disciples du réformateur de la Trappe, et luttant avec une courtoisie délicate dans la forme, très ferme au fond, contre les évêques jansénistes et en particulier contre M^{sr} Percin de Montgaillard, évêque de Saint-Pons, son co-provincial, qui avait cherché à l'attirer dans le parti.

M. Chandenier communique plusieurs lettres et manuscrits relatifs à M^{sr} Taffoureau et rappelle sa magistrale lettre à l'évêque de Saint-Pons, qui est à la bibliothèque de Sens.

Séance du 6 juin 1904

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ CHARTRAIRE

Trente-six membres sont présents.

En l'absence de M. Maurice Roy, la séance est présidée par M. l'abbé Chartraire, vice-président.

M. Marquiand, secrétaire, empêché d'assister à la séance, est remplacé au bureau par M. Dapoigny, pro-secrétaire.

En ouvrant la séance, M. l'abbé Chartraire présente les excuses de MM. Roy et Marquiand ; puis il donne la parole à M. Dapoigny pour la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Il communique :

1^o Le *Bulletin*, n^o 26, du 21 mai 1904, du Comité des So-

ciétés des Beaux-Arts des départements, contenant le texte de l'arrêté fixant la date de la vingt-neuvième session des Sociétés des Beaux-Arts des départements en 1905 et une circulaire de M. le Directeur des Beaux-Arts relative à cette session.

2^e Une lettre de l'Académie d'Arras concernant le congrès des Sociétés françaises et étrangères, qui aura lieu à Arras du 7 au 10 juillet 1904, pendant l'Exposition de la région du Nord.

3^e Le programme des concours organisés par la Société dunkerquoise, pour l'année 1904.

4^e Une lettre du président de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo, demandant un échange de publications entre les deux sociétés.

Cette demande d'échange est adoptée.

5^e Une lettre de M. Morin de Champrousse, bibliothécaire de la ville de Sens, qui retire sa demande d'un exemplaire du *Musée gallo-romain*.

6^e Une lettre de M. le président du Touring-Club de France, réclamant le concours de la Société pour lui faire connaître les sites et beautés naturelles de notre région et lui signaler les mesures à prendre, s'il y a lieu, pour les préserver de la dégradation ou de la destruction.

Une commission, composée de MM. Joseph Perrin, Bailly, Moreau, Polin et de Traynel, est nommée pour s'occuper de la question.

7^e Une lettre de MM. André et Simon Roblot, qui adressent à M. Maurice Roy leurs remerciements pour l'hommage rendu par lui, au nom de la Société, à la mémoire de leur père.

Enfin, M. le vice-président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé, parmi lesquelles il signale :

1^o Deux brochures de notre collègue M. le chanoine Mémain, intitulées : *les Soixante-Dix Semaines de la Prophétie de Daniel*, 2^e édition. Exégèse et chronologie, 1904. — *l'Apo-*

calypse de saint Jean avec son interprétation, nouvelle édition revue et notablement augmentée.

2° Une brochure de M. Jules Baillet, professeur au lycée d'Angoulême, membre libre de notre Société, ancien membre de la mission archéologique du Caire, intitulée : *TRYPHIQUE* : 1° *la Chanson du harpiste du roi Autouf* (3000 ans avant Jésus-Christ) ; 2° *le Glas de Sérapion l'anachorète* (v^e siècle de notre ère) ; 3° *Accents modernes* (xx^e siècle), 1904.

M. J. Perrin dépose également sur le bureau une brochure offerte à la Société par M. H. Chérot, intitulée : *le Deuxième Centenaire de la mort de Bourdaloue et la paroisse Saint-Paul-Saint-Louis*. Il fait un résumé sommaire de cette intéressante notice.

La Société vote des remerciements à MM. Mémain, Baillet et Chérot.

M. l'abbé Chartraire fait connaître que la démolition du mur gallo-romain de la propriété Nourry, promenade du Tapis-Vert, n'a encore donné aucun résultat intéressant. Toutefois M. Dapoigny, architecte de M. Nourry, déclare que les ouvriers sont arrivés aux pierres de taille et qu'elles pourront être prochainement dégagées.

M. l'abbé Chartraire signale, dans une tranchée faite à l'extrémité sud de la rue de la République, près de l'emplacement de l'ancienne porte Dauphiné, à l'occasion de travaux de canalisation, la découverte de parties du mur romain et notamment deux morceaux d'entablement différents.

M. Rousseau, architecte, a été prié de relever l'emplacement exact des fondations ainsi mises à jour.

L'assemblée discute les projets d'excursion figurant à l'ordre du jour ; mais, aucun de ces projets n'ayant réuni une majorité suffisante, il est convenu que le choix de l'excursion sera fixé ultérieurement.

La parole est donnée à M. de Traynel, qui fait une très intéressante conférence sur les gorges du Tarn. Il montre

certaines objets fort curieux trouvés par lui au cours de fouilles exécutées dans la grotte de la Caxe (Lozère).

Il termine cette conférence en présentant à la Société une statuette minuscule en bronze, représentant *Mercur*, trouvée dans les fouilles faites lors de la construction de l'école des garçons, boulevard du Mail, à Sens.

M. le vice-président fait connaître à l'assemblée que M. de Traynel a offert à la Société plusieurs monnaies trouvées dans les fouilles de la maison Domange, rue des Tanneries. Des remerciements lui sont adressés.

Puis il entretient l'assemblée d'un projet d'acquisition destinée à enrichir le médaillier de la Société. Il s'agit d'une série de monnaies du ^{xvii}^e siècle trouvées à Darcey (Côte-d'Or), comprenant six pièces d'argent et quatre-vingt-dix-huit de billon. Le Bureau statuera sur l'opportunité de cette acquisition.

M. J. Perrin signale qu'on a découvert, dans une cour de la maison Durand, rue de l'Ecrivain, à Sens, un souterrain ayant 1^m80 de largeur et 1^m70 de hauteur, voûté en berceau avec petits moellons appareillés.

M. de Traynel propose à la Société de décerner, chaque année, des récompenses aux entrepreneurs ou ouvriers qui lui auront signalé des pierres, monnaies ou autres objets représentant un intérêt archéologique. La commission des fouilles étudiera cette proposition.

Séance du 4 juillet 1904

• PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente-sept membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président annonce que la *Revue de Champagne et de Brie*, ayant cessé de paraître, sera remplacée par la *Revue champenoise et bourguignonne*, publiée sous le patro-

nage de MM. Ernest Babelon et Auguste Longnon, membres de l'Institut, et paraîtra deux fois par mois. L'assemblée, consultée, décide de souscrire à la nouvelle revue.

M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé. Il signale celles qui doivent plus particulièrement attirer l'attention de la Société.

Il communique une décision du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 7 juin 1904, autorisant le dépôt à la bibliothèque de la ville des archives de l'ancien bailliage de Sens.

M. le président fait observer que cette décision, qui mettra à la disposition de tous une nouvelle et abondante source d'études historiques, a pu être obtenue grâce à l'active intervention de M. le maire de Sens. M. le docteur Moreau, de son côté, constate que si la ville de Sens a pu conserver ce précieux dépôt, malgré la résistance du chef-lieu du département, jaloux de ses prérogatives, elle le doit aussi pour une bonne part à notre président.

Voici les termes de cette décision :

« *Archives départementales; réintégration des archives du bailliage de Sens et dépôt de ce fonds à la ville.*

« *Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à M. le préfet de l'Yonne,*

« Pour faire suite aux diverses communications de mon administration relatives à la réintégration aux archives départementales du fonds du bailliage de Sens, j'ai l'honneur de vous informer que, d'accord avec mon collègue, M. le garde des sceaux, et M. le député Cornet, maire de la ville de Sens, j'ai décidé ce qui suit :

« 1^o Les archives de l'ancien bailliage de Sens, restées au greffe du tribunal de cette ville depuis la Révolution, seront, aussitôt que faire se pourra, réunies aux collections départementales que la ville de Sens a obtenu de garder en dépôt.

« 2^o Ces documents resteront la propriété de l'Etat, seront estampillés du timbre des archives de l'Yonne, classés

dans l'ordre réglementaire et analysés dans l'inventaire officiel de ce dépôt.

« 3^o M. l'archiviste du département, au moment du transfèrement de ces papiers à la mairie, se rendra à Sens pour en prendre livraison et en faire le récolement en présence d'un délégué de la municipalité. Ce récolement et la prise en charge de cette collection par la ville de Sens seront attestés par un procès-verbal signé des représentants de l'Etat et de la municipalité, procès-verbal dressé en triple expédition et dont l'une devra être envoyée au Ministère de l'Instruction publique, la seconde, déposée dans les archives départementales, et la troisième, versée dans celles de la ville de Sens.

« 4^o Ces documents seront adressés successivement à la préfecture d'Auxerre pour qu'il en soit rédigé un inventaire par les soins de M. l'archiviste départemental, qui conservera toujours la faculté de se faire adresser en communication, pour en effectuer la vérification, telle ou telle partie des collections départementales déposées à Sens.

« 5^o La faveur accordée à la ville de Sens pourra toujours lui être retirée, par ordre ministériel, sur la constatation d'une négligence compromettant gravement les archives dont la garde lui est confiée.

« 6^o Tous les frais de transport et de conservation matérielle des documents dont il s'agit resteront à la charge de la ville de Sens.

« En m'adressant le procès-verbal du récolement des papiers en question, vous voudrez bien y joindre copie du rapport que M. l'archiviste vous aura adressé sur la mission à lui confiée.

« *Le Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts,*

« (Signé :) CHAUMIÉ.

« Pour copie conforme :

« *Le Directeur des Archives,*

« (Signé :) E. DEJEAN. »

M. Maurice Roy lit la note suivante sur un document ayant trait à l'abbé Bourdelot :

« Une société d'érudition comme la nôtre doit reconnaître ses erreurs et soumettre à la critique les documents qu'elle publie, bien qu'en principe elle n'assume en aucune façon la responsabilité des articles insérés dans son *Bulletin*.

« Dans cet ordre d'idées, je crois devoir vous entretenir quelques instants d'un document paru, en 1880, dans le tome XII du *Bulletin*, pages 192 à 213, et intitulée : *une Lettre de l'abbé Bourdelot*.

« Pierre Michon, dit Bourdelot, est né à Sens, le 1^{er} février 1610, de Maximilien Michon et d'Anne Bourdelot. Ses deux oncles maternels, natifs également de Sens, l'un Jean Bourdelot, jurisconsulte habile et littérateur distingué, l'autre, Edme Bourdelot, médecin de Louis XIII, l'encouragèrent dans ses études littéraires et médicales et voulurent qu'il prit leur nom, changement qui fut autorisé par lettres de Louis XIII de 1634. L'abbaye de Missay, en Berry, lui fut donnée plus tard ; il eut, vous le savez, une certaine célébrité comme médecin de la reine Christine de Suède et du grand Condé ; il réunissait à Paris, à l'hôtel Condé d'abord, puis dans sa maison, une véritable académie fréquentée par les plus grands savants de l'époque, comme Pascal, Gassendi, le physicien Mariotte, le médecin Pequet, les mathématiciens Borelli et Roberval, etc. M^{me} de Sévigné elle-même ne dédaigna pas d'avoir recours aux soins médicaux de Bourdelot (lettres du 24 mars 1675, des 5 et 16 août 1676). Sous le titre : *Un Médecin du grand monde au XVII^e siècle*, M. A. Chérest lui a consacré un intéressant article dans l'*Annuaire de l'Yonne* de 1861.

« Bourdelot mourut à Paris, le 9 février 1685 dans sa soixante-seizième année. Nous avons retrouvé parmi les minutes de le Riche, notaire à Sens, l'un des prédécesseurs de notre dévoué secrétaire, M^e Marquiand, le dépôt, à la date du 8 août 1689, d'un traité sous seings privés fait entre

ses héritiers, le 9 avril 1685, par lequel son neveu et légataire universel, Pierre Bonnet, cède à Anne Bonnet, veuve de Jean-Baptiste Pigeon, bourgeois de Paris, tous ses droits à la succession de leur oncle, moyennant le paiement d'une somme de 13500 livres, se réservant seulement la bibliothèque et certains meubles et tableaux qui lui avaient été adjugés lors d'une vente faite devant un commissaire au Châtelet, ainsi que les créances ou prétentions de feu M. Bourdelot sur la reine de Suède.

« J'ai cru devoir communiquer cette pièce intéressante à M. Jean Lemoine, bibliothécaire du ministère de la guerre, qui prépare, avec la collaboration de M. Lichtenberger, une étude des plus curieuses sur l'abbé Bourdelot. Cet important travail doit paraître prochainement dans la *Revue de Paris*.

« Les quelques recherches sur Bourdelot que j'ai faites à cette occasion avec M. Lemoine, m'ont naturellement amené à m'occuper de la lettre publiée dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*. Cette lettre, datée de Stockholm le 15 mars 1652, aurait été adressée par Bourdelot à son ami Pierre le Gallois, de Paris. Elle retrace des scènes curieuses qui se seraient passées à la cour de Suède entre Bourdelot et plusieurs de ses contradicteurs. Malheureusement ce n'est pas le style ordinaire de Bourdelot, dont nous possédons de nombreuses lettres, et l'on y remarque plusieurs détails en opposition absolue avec ce que l'on sait par ailleurs. C'est ainsi que Bourdelot s'y vante d'avoir reçu de l'argent et des présents; or, dans une série de lettres à Saumaise, de dates postérieures, il déclare n'avoir rien reçu et s'en plaint vivement. En outre, et c'est là le *criterium* le plus important, il y est question d'un prétendu dîner où notre personnage se serait trouvé chez la reine de Suède avec Saumaise et Naudé. Or jamais Saumaise et Bourdelot n'ont été ensemble à Stockholm et à la date du 15 mars 1652, Naudé n'y était pas encore arrivé. L'authenticité de cette lettre me parut donc, dès le premier abord, extrêmement

douteuse ; en poursuivant mes recherches, je finis par retrouver que cette même lettre avait déjà été publiée dans la *Revue de Paris*, n° du 1^{er} avril 1854, sous la signature de M. Halévy. Elle est évidemment apocryphe et due à l'imagination du spirituel académicien qui a voulu retracer en cette forme et dans un document supposé le caractère burlesque de Bourdelot. Il m'a donc semblé que la rectification était intéressante à produire comme témoignage de notre bonne foi et de notre souci pour la sincérité des sources historiques.

« L'étude de cette question m'a procuré en même temps l'occasion de retrouver un petit détail assez curieux qui se rapporte à l'ancien collège de Sens. Vous avez souvent entendu parler du célèbre maréchal de la Feuillade, François d'Aubusson, duc de Roannais, né vers 1625, mort à Paris, le 19 septembre 1691. Ce grand seigneur se signala dans la campagne de Hongrie contre les Turcs, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, fut fait maréchal de France en 1675, et nommé en 1677 roi de Sicile et gouverneur de Messine. Mais il se rendit surtout fameux par l'adoration qu'il manifestait en toute circonstance pour Louis XIV, à qui il fit élever, à Paris, une statue en bronze doré sur une place construite en partie à ses frais, la place des Victoires.

« Or, il résulte d'une lettre adressée par Bourdelot à Condé, lettre conservée dans les archives de Chantilly, et que M. Lemoine a bien voulu me signaler, que la Feuillade aurait fait ou tout au moins commencé ses études à Sens ; voici un extrait de la lettre en question :

« *Bourdelot à Condé,*

(Archives de Chantilly, série P., vol. 94, folio 366.)

« Paris, 26 janvier 1684.

« Je suis bien obligé à V. A. S. d'avoir approuvé la consultation que j'ai faite pour M. de la Feuillade. La méthode curative est aisée, une diète exacte avec potage, sans vin, quelques lavements détersifs, quelque sirop ma-

« gistrat ; pourvu qu'on restaure le tempérament, le mal se
« guérira de luy-mesme. Les médecins ont-ils peut-être les
« mêmes intentions, mais ils n'oseraient lui dire, il les chas-
« serait ; si je lui envoyais ma consultation, il ne la com-
« prendrait pas, surtout parlant d'abstinence. Monsieur de
« la Reynie, qui est son ami intime, a lu mon raisonnement
« et l'approuve ; il songeait à le faire voir à son frère. Il dit :
« c'est le moyen de luy en donner l'adversion, mademoi-
« moiselle Marton ne saurait comprendre tout cela. Je ne
« crois pas qu'en l'envoyant aux médecins du Roy, cela fît
« un meilleur effet, j'en suis bien marry, car il est fort de
« mes amis, je l'ay connu tout jeune qu'il-était en pension à
« Sens. »

« Cette pension devait être, semble-t-il, l'ancien collègue
qui était confié à la direction des Jésuites depuis 1623.

« Par suite de quelles circonstances, le futur maréchal de
la Feuillade se trouvait-il à Sens en même temps que Bour-
delot, qui, lui, y passa toute sa jeunesse, et dont le témoi-
gnage contemporain ne saurait être mis en doute ? D'autres
documents nous l'apprendront peut-être un jour. »

M. l'abbé Chartraire lit un mémoire au sujet des insignes
royaux, manteau et collier des ordres, conservés au Trésor
de la Métropole. Après les obsèques du Dauphin et de la
Dauphine, leurs couronnes et le manteau qui avaient orné
le cercueil avaient été déposés au Trésor. A l'époque de la
Révolution, les couronnes furent comprises dans les envois
d'orfèvrerie faits à la Monnaie ; le manteau lacéré fut traîné
dans les fêtes civiques. Sous la Restauration, le cardinal de
la Fare, désireux de donner à la célébration des services
anniversaires fondés par le roi Louis XVIII toute la pompe
convenable, adressa plusieurs demandes au Mobilier de la
Couronne pour obtenir les ornements liturgiques et les in-
signes royaux nécessaires pour ces solennités. C'est dans
l'un de ces envois, faits par le Surintendant des Beaux-Arts,
que fut compris le manteau royal. M. Chartraire a retrouvé,
aux Archives Nationales, le devis du brodeur et les dates

exactes de la confection de ce manteau. Ainsi finit donc la légende qui en faisait le manteau royal porté par le roi Charles X à la cérémonie de son sacre. Le collier est un de ceux qui avaient été faits en prévision des promotions que devait faire Charles X le jour du sacre.

Quant aux couronnes, elles ont été remplacées par des couronnes de zinc doré actuellement conservées à la salle Synodale.

Au nom de M. F. Chandenier, retenu à Paris, M. l'abbé Chartraire fait une communication sur un manuscrit du ^{xv}^e siècle, portant sur le plat, en lettres d'or, le titre suivant :

Assemblées du Chapitre de Sens relatives à la perception et à l'évaluation des revenus de l'Eglise, année 1510.

Ce manuscrit, après avoir appartenu à M. Amand-Alexis Monteil et à M. J.-A. Jaquot, de Troyes, est devenu la propriété de M. F. Chandenier. C'est un in-folio de douzes pages sur vélin. Il renferme des renseignements intéressants sur les revenus de l'Eglise de Sens en 1510 et permet d'établir la liste des chanoines présents ou nommés à l'assemblée du 5 août 1510. M. F. Chandenier donne une courte notice sur chacun d'eux, dont plusieurs sont les insignes bienfaiteurs de l'Eglise de Sens.

Séance du 1^{er} août 1904

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Trente-deux membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président a le regret de faire part à l'assemblée de la mort de M. E. Balézeaux, capitaine de frégate en retraite, membre libre de la Société. Il annonce que M. Balézeaux a légué à la société une collection de livres.

Un inventaire détaillé en sera dressé et un rapport sera présenté sur ce sujet à l'une des prochaines séances.

Puis, M. le président donne lecture d'une lettre de M. Waltzing, professeur à l'Université de Liège, directeur du Musée belge, qui demande à échanger un ouvrage qu'il prépare sur Arlon romain avec le *Musée gallo-romain de Sens*, par M. Julliot. Le Bureau examinera la question.

Puis il dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé, parmi lesquelles il signale une étude sur les cryptes de Sens, par M. Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure, membre correspondant de la Société académique de l'Aube. (*Mémoires de la Société académique de l'Aube*, année 1903, tome XL.) Dans ce savant ouvrage, M. Maître étudie les nombreuses cryptes qui existaient à Sens dès les premiers temps de la chrétienté et avant l'an 1000 : les cryptes de Saint-Savinien, de Saint-Pierre-le-Vif, de Saint-Sauveur, de l'abbaye Sainte-Colombe et la cave de l'église Sainte-Colombe du Carrouge, sur laquelle M. Joseph Perrin a appelé récemment l'attention.

M. Roy fait appel à la compétence de M. le chanoine Mémain pour présenter à la Société un compte rendu de cet ouvrage à la prochaine séance. M. le chanoine Mémain veut bien accepter cette mission.

M. P. Heuré fait connaître à la Société que, récemment, le hasard lui a fait découvrir chez un marchand d'antiquités, à Paris, un tableau représentant la Motte-du-Ciar au ^{xvi}^e siècle et qui, d'après lui, peut être attribué à Jean Cousin.

Après cette communication, il est passé au vote sur l'admission, en qualité de membre titulaire, de M. Auguste Morel, industriel, rue de Mondereau, à Sens.

A l'unanimité des vingt-neuf votants, M. Morel est admis comme membre titulaire.

M. le docteur Moreau rend compte des découvertes faites récemment dans la tranchée creusée pour l'établissement d'un siphon allant de la rue de la République à la rue de Lyon, et dans la démolition de la partie du rempart cédée à M. Nourry, près du Tapis-Vert. Il n'a été trouvé ni inscriptions, ni stèles, ni bas-reliefs ; on a pu néanmoins recueillir

vingt-cinq pierres fournissant des renseignements intéressants au point de vue de l'architecture.

M. Moreau indique notamment, en montrant les analogies ou les différences avec les pierres existant déjà au musée :

1^o Pour les fouilles pratiquées à l'extrémité de la rue de la République :

Quatre fragments de deux corniches à peu près semblables avec caissons et consoles ; la partie centrale d'une marche d'escalier en spirale, provenant probablement de la porte Commune.

2^o Dans la démolition du mur cédé à M. Nourry :

Huit pierres, de dimensions moyennes, présentant des moulures semblables ;

Une corniche analogue à celle de la rue de la République ;

Quatre tambours de colonnes unies, dont un avec sa base ; un tambour de colonne et deux pierres avec cannelures ; l'une de celles-ci présente des cannelures sur trois faces et, sur la moitié de sa face antérieure, une colonne à demi engagée avec son astragale ; une grande pierre de recouvrement avec large encoche dans la moitié de son épaisseur ; une pierre avec rigole, profonde de 0^m12 et large de 0^m40.

3^o Dans les terrassements effectués le long de ce mur :

Trois fragments de colonnes, de 0^m50 de diamètre, à feuilles imbriquées, dont deux avec astragale et naissance d'un chapiteau à feuilles d'acanthé ; deux fragments de bases de colonnes unies, l'une petite et l'autre d'assez grande dimension ; plusieurs fragments de poterie et de tiges de verre, dont l'une avec spirale en relief ; enfin deux fragments des angles supérieurs d'un chapiteau corinthien, actuellement entre les mains de M. Nourry.

M. Laboise, curé de Saint-Savinien, à Sens, qui assiste à la séance, demande à échanger son titre de membre libre contre celui de membre titulaire ; ce qui lui est accordé par acclamation des membres présents.

M. Paul Roy, archiviste, offre un certain nombre de monnaies pour le médaillier de la Société. Des remerciements lui sont votés.

Séance du 10 octobre 1904

PRÉSIDENTE DE M. MAURICE ROY

Trente-deux membres sont présents.

M. Vignot, membre libre, assiste à la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président communique :

1^o Une lettre de M. le sous-préfet de l'arrondissement de Sens, en date du 4 août 1904, transmettant copie d'un arrêté de M. le ministre de l'intérieur, du 20 juillet 1904, approuvant la modification de l'article 24 du règlement intérieur de la Société.

(Voir à la suite du présent procès-verbal le texte de cet arrêté.)

2^o Une lettre de M. Morel, remerciant la Société de l'avoir admis en qualité de membre titulaire.

Puis il dépose sur le bureau :

1^o Le programme du congrès des sociétés savantes de Paris et des départements, qui se tiendra à Alger en 1905.

2^o Les publications reçues depuis la dernière réunion.

Dans la *Revue champenoise et bourguignone* (juillet-août 1904, 1^{re} livraison) se trouvent signalés les deux documents suivants, intéressant la ville de Sens et offerts en vente par la librairie Claudin, à Paris :

18805. SENS. *Officium Festi stultorum ad usum seu potius ad abusum metropolitanæ ac primatialis Senonensis ecclesiæ*. Petit in-8 de 104 ff. chiffr. (208 pag.), v. br. tr. dor.

Manuscrit du XVII^e siècle, d'une bonne écriture, en encres rouge et noire, avec musique notée à chaque page. C'est une copie du fameux office de la *Fête de l'âne à Sens*, faite exactement d'après le manuscrit original du moyen âge, tel qu'il existait dans la cathédrale de Sens, sur lequel il a été collationné mot à mot, et ensuite authentiqué par le notaire de l'archevêque, suivant acte qu'on lit à la fin et qui est daté de 1672. Ce manuscrit contient en outre vingt-cinq pages, servant de

gardes au commencement et à la fin, qui sont couvertes de notes et d'anecdotes relatives aux cérémonies burlesques qui se célébraient autrefois à l'occasion de cette fête des fous. Ces additions sont d'une écriture qui ressemble beaucoup à celle de l'abbé Fenel, sans qu'on puisse la garantir comme étant de ce dernier. Quel qu'en soit l'auteur, elles sont fort intéressantes au point de vue historique et liturgique.

18806. SENS. Nomination de Jean Joseph Languet de Gergy, évêque de Soissons, à l'archevêché de Sens. Bulle de notification au Chapitre de l'Eglise de Soissons. Original sur vélin, avec transcription sur un feuillet séparé.

M. le président fait un rapport sur le legs Balézeaux. Les ouvrages composant ce legs, presque tous relatifs à l'histoire sénonnaise, ont été remis à la Société. Il en donne la liste en signalant les plus précieux et les plus rares. En terminant son rapport, M. Roy dit que la Société conservera avec reconnaissance le souvenir du généreux donateur, et il adresse à sa famille, qui a bien voulu faire la délivrance de ce legs et en acquitter les droits de mutation, les sincères remerciements de la Société et l'expression des regrets que lui inspire la perte d'un aimable et bienveillant collègue.

Après quoi M. le président rend compte du transport des archives de l'ancien bailliage de Sens dans un local annexe de la bibliothèque de la ville, conformément à la décision du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts du 7 juin 1904.

Avec le concours de M. l'archiviste départemental et de l'archiviste dévoué de notre Société, M. Paul Roy, un premier classement partiel et sommaire a été opéré. En comparant les liasses et les registres remis avec les indications données par l'inventaire dressé, en 1875, par M. B. Tonnelier, M. le président a pu constater avec satisfaction que les précieuses archives des anciennes juridictions de notre ville n'avaient pas trop souffert de leur séjour prolongé

dans le grenier du tribunal. L'aperçu des diverses séries de ces documents et les quelques pièces curieuses déjà entrevues permettent de croire qu'il y a là une source toute nouvelle et fort importante de faits très intéressants pour l'histoire de Sens.

MM. Maurice Roy, Sépot et Marquiand présentent, en qualité de membre titulaire, M. Virally, pharmacien à Sens.

M. Maurice Roy donne lecture d'un acte passé devant Me le Riche, notaire à Sens, le 14 juin 1694, contenant vente par Jacques Boileau, prêtre, docteur de la maison et société de Sorbonne, chanoine de la sainte chapelle royale du Palais, à Paris, doyen de l'Eglise métropolitaine de Sens, demeurant cour du Palais, à Paris, à Charles Fenel, aussi chanoine de la même Eglise, demeurant à Sens, d'une maison claustrale, appartenant audit Boileau et sise dans l'enclos du cloître de ladite Eglise, à côté du jardin de l'archevêché.

M. Roy termine sa lecture par une courte notice biographique sur Jacques Boileau, qui était le frère aîné du célèbre poète, et en citant le portrait qu'en a tracé Sainte-Beuve.

M. le chanoine Mémain rend compte d'une étude de M. Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure, sur les *Cryptes de Sens*, parue dans les *Mémoires de la Société académique de l'Aube*, tome LXVII, pages 157 à 179.

C'est une notice sur la crypte de l'église Saint-Savinien, encore existante aujourd'hui, puis sur les cryptes de Saint-Pierre-le-Vif, aujourd'hui complètement disparues, et sur celle de l'ancienne église de Sainte-Colombe *extra muros*, d'après la description donnée par M. l'abbé Brullée.

M. le chanoine Mémain lit et commente les principaux passages de l'ouvrage de M. Maître et en indique les conclusions.

M. Joseph Perrin croit devoir faire des réserves sur certaines de ces conclusions.

Avant de se retirer, M. le chanoine Mémain lit une lettre de M. de Charmasse, président de la Société éduenne, signa-

lant un fragment de crosse portant le nom de Wilharius (Willicaire), décrit dans le tome XXVIII des *Mémoires de la Société éduenne*.

M. J. Perrin signale l'existence d'un souterrain existant sous un immeuble de la rue de l'Ecrivain, appartenant à M^{me} Durand. Il en donne la description et dépose sur le bureau le plan qu'il a bien voulu lever pour la Société.

Au nom de M. l'abbé Chartraire absent, le secrétaire lit un travail de celui-ci, intitulé : *Anciens Inventaires de l'abbaye Saint-Jean et du Popelin*. (Voir le *Bulletin*.)

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, il est procédé à la distribution du premier fascicule du tome XXI du *Bulletin* (année 1904) et la séance est levée à 9 heures un quart.

ARRÊTÉ

PORTANT MODIFICATION DE L'ARTICLE 24

DU RÉGLEMENT INTÉRIEUR

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DE L'YONNE

Le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur et des Cultes,

Sur la proposition du conseiller d'Etat directeur de l'administration départementale et communale ;

Vu le décret du 21 mai 1897, qui a reconnu la Société archéologique de Sens comme établissement d'utilité publique ;

Vu l'arrêté en date du 15 octobre 1897, qui a approuvé le règlement intérieur de cette association ;

Vu les procès-verbaux des séances tenues par ladite association les 7 mars et 11 avril 1904, et au cours desquels a été votée la modification de l'article 24 du règlement intérieur ;

Vu l'avis approbatif de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ;

Arrête,

ARTICLE PREMIER. — L'article 24 du règlement intérieur de la Société archéologique de Sens (Yonne) est modifié ainsi qu'il suit :

« Dans aucun cas, le même membre n'a droit à deux exemplaires des volumes publiés par la Société ;

« Toutefois, l'auteur d'une étude insérée dans le *Bulletin* ou les *Mémoires* pourra recevoir un tirage à part de vingt-cinq exemplaires de son travail. »

ARTICLE 2. — Le conseiller d'Etat, directeur de l'administration départementale et communale, est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris, le 20 juillet 1904.

(Signé :) E. COMBES.

Pour ampliation :

Le chef de cabinet,

(Signé :)

Pour copie conforme :

Le secrétaire général,

(Signé :) JUILLARD.

Séance du 7 novembre 1904

PRÉSIDENCE DE M. MAURICE ROY

Quarante membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté

M. le président dépose les publications reçues pendant le mois écoulé.

Au nom de M. l'abbé Bertrand, M. le commandant Buvi-gnier, offre :

1^o Un annuaire illustré de la noblesse anglaise, 1869. Le texte est accompagné de planches reproduisant un grand nombre d'armoiries et les insignes des différents ordres anglais ;

2^o Un programme d'exercice public sur les règles de la

méthode et de la syntaxe, devant avoir lieu dans la salle du collège de Sens, le 26 août 1786, par des élèves des classes de 5^e et de 6^e. On relève dans ce programme les noms de plusieurs familles bien connues dans le Sénonais.

Des remerciements sont votés à M. l'abbé Bertrand.

M. l'abbé Chartraire, au nom de M. Maurice Prou, empêché d'assister à la séance, remet un superbe volume : *Société nationale des Antiquaires de France. Centenaire 1804-1904. Recueil de mémoires publiés par les membres de la Société.*

M. l'abbé Chartraire, après cette communication, signale dans les *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, 4^e trimestre de 1904, une étude de M. Abel Rigault, sur Simon Festu, originaire de Fontainebleau, qui fut doyen de l'Eglise de Sens, vers 1306, puis évêque de Meaux, en 1308. Ce personnage remplit un rôle fort important auprès du roi Philippe le Bel.

M. Maurice Roy communique à la Société une copie du contrat de mariage de Jacques Taveau, fils de Balthazar Taveau. Il s'appuie sur ce document pour compléter sur certains points les renseignements biographiques donnés par M. G. Julliot sur la famille Taveau, lors de la publication qu'il fit, en 1884, de l'inventaire des titres, charges et privilèges de la ville de Sens, dressé par Balthazar Taveau.

« Jacques Taveau, dit M. Maurice Roy, était fils de Balthazar Taveau, procureur au bailliage et greffier de la chambre de ville, l'auteur de ce précieux inventaire des titres, chartes et privilèges de la ville de Sens, publié, en 1884, par M. G. Julliot, qui, dans son introduction, a donné quelques renseignements biographiques sur la famille Taveau. Le contrat de mariage que le hasard nous a fait retrouver complète sur certains points ce que nous savions déjà de cette famille. Il nous apprend, en effet : 1^o que Balthazar eut un troisième fils nommé Grégoire, avocat au bailliage de Sens; 2^o que Jacques Taveau s'est marié en janvier 1574, étant alors âgé de vingt-sept ans, et que sa femme, Jacqueline Maumirey, avec laquelle, ainsi que le mentionne son épitaphe, « il

vécut plus de cinquante ans dans l'union la plus parfaite, » était fille de Jérôme Maumirey, également avocat au bailliage de Sens, et de Jehanne Chappon, qui elle-même descendait de Gilles Chappon et de Marie Ferrand.

« Jacques Taveau fut un avocat distingué. Il remplissait en même temps la charge de bailli du temporel de l'archevêché et du Chapitre. Il devint échevin en 1583-1584 et exerça les fonctions de maire de la ville de 1590 à 1591 dans des circonstances difficiles, mais il acquit surtout une grande notoriété par ses travaux historiques. Nous avons de lui une *Vie des Archevêques de Sens*, imprimée par Georges Niverd en 1608 ; un catalogue des Sénonais illustres. M. Julliot indique en outre que M. Tarbé possédait un manuscrit in-folio de 209 feuillets intitulé : *Recueil des antiquités et choses mémorables de la ville et pays sénonais*, par Jacques Taveau. Nous ne savons ce qu'est devenu ce manuscrit.

« Jacques Taveau mourut le 20 août 1623, à l'âge de soixante-seize ans, et son fils Jérôme, chanoine et doyen de Sens, lui fit élever un monument dans l'église Saint-Romain. »

Après cette intéressante communication, la Société vote sur la présentation de M. Virally, pharmacien à Sens, qui est admis en qualité de membre titulaire.

Continuant la lecture de ses notes sur la *Vie de Monseigneur Taffoureau de Fontaine, évêque d'Alet*, M. Félix Chandenier, après avoir rappelé les services que ses grandes relations et son aptitude pour les affaires lui permettaient de rendre aux populations de son pauvre diocèse, nous le fait suivre dans ses pénibles et périlleuses tournées à travers les Pyrénées, au milieu des peuplades sauvages et insoumises des Miquelets et du pays de Capsir.

Rappelant un mot de M. l'abbé de Rancé : « Toute la nature ensemble n'a rien de si affreux que le pays et les gens avec lesquels il faut qu'il passe sa vie, » le biographe oppose, comme preuve de la soumission de Monseigneur Taffoureau aux ordres de la Providence, ce passage d'une de

ses lettres à son neveu, le doyen Fenel : « Dieu ayant permis que je fusse évêque, je ne puis trop le remercier de m'avoir placé dans ce pays-ci. »

Soulignant les applaudissements de l'assemblée, M. le président adresse ses félicitations à M. F. Chandenier et le remercie d'avoir bien voulu communiquer à la Société, la biographie si intéressante et si bien documentée de l'évêque d'Alet.

Séance du 5 décembre 1904

PRÉSIDENTE DE M. MAURICE ROY

Quarante-deux membres sont présents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président communique une lettre de M. le docteur Lorne, qui, ne pouvant plus assister aux séances ni prendre part aux travaux de la Société, donne sa démission de membre titulaire.

Sur la proposition de M. le président, M. le docteur Lorne est nommé, par acclamations et à l'unanimité des membres présents, membre honoraire de la Société.

Au nom de M. l'abbé Boulet, M. le chanoine Blondel offre un ouvrage intitulé : « Vie admirable de sainte Alpais, vierge à Cudot, diocèse de Sens, par l'abbé Boulet, ancien curé-doyen de Bléneau, ancien curé de Cudot, deuxième édition, avec préface par M. l'abbé Olivier, archiprêtre de la Métropole. »

Des remerciements sont votés à M. l'abbé Boulet.

M. le président dépose sur le bureau les publications reçues pendant le mois écoulé et, conformément à l'article 8 des statuts, présente le rapport suivant sur les travaux de l'année et sur la situation de la Société.

« Messieurs,

« L'année présente sur laquelle le temps va bientôt apposer le sceau de l'histoire, aura marqué, en quelque sorte,

la consécration des résultats importants acquis en 1903. Je me contenterai donc de vous exposer sommairement les principales manifestations de notre vie intellectuelle pendant cette courte période.

« Ainsi que je vous l'annonçais dès le mois de décembre dernier, l'autorité supérieure se préoccupait, sur mon initiative, de sauver de la destruction les curieuses archives de l'ancien bailliage de Sens reléguées dans les greniers du Tribunal. Après quelques difficultés nées de revendications heureusement écartées, ces précieux documents sont maintenant déposés dans un local annexe de la Bibliothèque, et dès que M. l'archiviste départemental aura pu en terminer le classement et l'inventaire, ils formeront une mine nouvelle et longtemps fructueuse ouverte à l'activité des travailleurs. Ce résultat appréciable restera pour moi un des plus agréables souvenirs de mon passage à la présidence.

« Dans un autre ordre d'idées, nous avons assisté à la première application de la clause récente introduite dans les contrats d'aliénation des portions de l'enceinte gallo-romaine appartenant encore à la Ville. Une dizaine de mètres, à peine, de longueur du mur de l'ancien rempart, situé près du Tapis-Vert, a été explorée au mois de juillet, et si ces fouilles n'ont pas donné cette fois, au point de vue des découvertes, les résultats que nous espérions, elles permettent cependant de constater que la nouvelle mesure pourra, à l'avenir, sans engager nos finances, recevoir son exécution avec les garanties qu'exige la préservation des précieux débris de nos antiques monuments. Les quelques pierres moulurées, fûts et colonnes unies ou à cannelures, retirées de cette dernière exploration, offrent d'ailleurs un certain intérêt architectural. M. le docteur Moreau vous l'a signalé et, revenant sur la description d'autres pierres extraites au printemps de 1903, du mur de M. Lacaille, il a eu le premier le mérite d'appeler l'attention du monde savant sur divers fragments qui permettent de reconstituer une fenêtre à meneau et à croisillon de l'époque gallo-romaine, exemple pa-

raissant unique jusqu'à présent. Son intéressant mémoire, communiqué par M. Maurice Prou, à la Société nationale des Antiquaires, vient de paraître dans le premier fascicule du tome XXI du Bulletin.

« Comme tous les ans, le grand Sénonais, Jehan Cousin, devait occuper quelques-uns des instants que vous consacrez chaque mois à l'étude du passé. M. J. Perrin, au nom de M. Edgar Bouvyer, vous a lu sur les cinq portraits attribués à Jehan Cousin, une notice dans laquelle le descendant du célèbre artiste expose comment ces tableaux ont été transmis de génération en génération dans la famille Bouvyer, sont ainsi arrivés jusqu'à lui et présentent, par conséquent, toutes les garanties d'authenticité qui peuvent les faire reconnaître pour des originaux. De belles photographies accompagnent cette étude et seraient intéressantes à reproduire dans notre bulletin. De son côté, M. Paul Heuré poursuivant à Paris ses heureuses recherches vous a fait part de sa découverte d'un tableau paraissant représenter la Motte du Ciar au ^{xvi}^e siècle et dans lequel il croit reconnaître le talent de Jehan Cousin.

« Bien que traitant d'un sujet en dehors du champ habituel de nos études, notre aimable collègue, M. de Traynel, en philatéliste distingué et habile conférencier, s'est chargé de captiver votre attention par des aperçus nouveaux sur le service des postes en France depuis les temps les plus reculés, sur le premier essai de timbre tenté, en 1657, par le sieur de Valayer, et en faisant passer sous vos yeux des spécimens des diverses émissions les plus rares de sa belle collection. A une séance suivante, il vous a entretenu de ses explorations aux gorges du Tarn et montré plusieurs objets curieux trouvés dans les fouilles exécutées à la grotte de la Caxe (Lozère).

« Avec M. l'abbé Chartraire, nous assistions au tragique dénouement du drame des Loges, l'un des plus terribles épisodes de l'époque révolutionnaire dans nos campagnes. Notre distingué vice-président nous a communiqué aussi le

résultat de ses recherches aux Archives nationales sur la véritable origine du manteau royal conservé au trésor de la cathédrale. Dernièrement, il extrayait encore de ses cartons, si riches pour notre histoire ecclésiastique, plusieurs inventaires fort curieux des objets mobiliers de l'abbaye Saint-Jean et du Popelin.

« Avant même que les archives de l'ancien bailliage fussent transportées à la bibliothèque de la ville, M. Thorin en avait tiré la matière d'un travail sur la communauté des chirurgiens de Sens au XVIII^e siècle, dans lequel il nous retrace l'organisation de cette association, ses usages, le mode de réception des maîtres en chirurgie, et qui se termine par une liste fort précieuse de cent soixante-quinze chirurgiens reçus pour la ville et le bailliage de Sens de 1731 à 1790.

« La démolition de la rue du Faubourg-d'Yonne devait être, pour notre collègue M. Rousseau, l'occasion de nous prouver que, s'il écoute avec intérêt les communications faites à nos séances, il sait aussi, avec une réelle aptitude, mettre en œuvre un sujet historique. Sa bienvenue a été marquée par une intéressante étude toute d'actualité sur la noue d'entre les ponts de l'Yonne. A cette occasion, permettez-moi d'exprimer le vœu que cet exemple encourageant soit suivi et que de nombreux auditeurs d'aujourd'hui, transformés demain en lecteurs érudits, viennent à leur tour renforcer d'abord, renouveler ensuite, la petite phalange de chercheurs et de travailleurs indispensables à l'existence et à l'expansion de notre œuvre.

« Dans cette revue des diverses questions historiques traitées au cours de l'année, je me reprocherais d'oublier la remarquable étude de M. F. Chandenier, sur M^{sr} Taffoureau de Fontaine, ancien doyen du Chapitre de Sens, évêque d'Alet (1699-1708). Il est impossible de faire mieux revivre la noble figure de ce personnage dans sa lutte contre les évêques jansénistes, de présenter avec autant de délicatesse son talent, son caractère, et de mettre plus en relief le zèle,

la simplicité, l'extrême modestie et la résignation du saint prélat que nous avons suivi, sous la conduite de notre éloquent historien, jusque dans ses tournées pastorales, à travers les difficultés sans nombre et les désagréments de tous genres qu'il rencontrait au milieu d'un pays primitif, presque sauvage.

« L'année 1903 avait été particulièrement cruelle pour notre Société, celle-ci nous a encore enlevé, en la personne de M. Bénoni Roblot, un ancien président, un collègue sympathique, dont le zèle, l'expérience et l'initiative nous apportaient le plus précieux concours. Adressons aussi un dernier salut à la mémoire de M. de la Souchère, sous-préfet de Sens, administrateur bienveillant autant qu'éclairé.

« Heureusement, nous trouvons quelque adoucissement à ces pertes regrettables dans les nouvelles adhésions qui sont venues renforcer nos rangs : celles de MM. Simonnet, de Cussac, Genty, Barreau, Baudry, Morel et Virally. Nous comptons, aujourd'hui, neuf membres d'honneur, un membre honoraire, soixante et un membres titulaires au lieu de cinquante-deux en 1903, un nombre de membres libres et correspondants égal, moins une unité, à celui de l'année précédente.

« Votre Association est donc en bonne voie de prospérité et vos ressources financières paraissent assurées ; en même temps les publications sont distribuées normalement ; vous avez reçu, cette année, le *Cartulaire du Chapitre*, très important recueil des privilèges et usages de l'Eglise métropolitaine de Sens, dont l'édition fait grand honneur à notre savant vice-président ; enfin, la distribution faite, au mois d'octobre dernier, du premier fascicule du tome XXI du *Bulletin* réalise un progrès notable dans la régularité de nos publications ; c'est la première fois, en effet, depuis bien longtemps, que nous sommes parvenus à donner, à une date aussi rapprochée, les procès-verbaux de nos séances, suivis de quelques-uns des plus récents mémoires présentés à nos réunions.

« Je souhaite que cette amélioration se poursuive et que, chaque année, nous apporte, à époque fixe, la relation du contingent historique de sa devancière. Les prévisions sont favorables pour l'année prochaine; la préparation du deuxième fascicule du tome XXI du *Bulletin* est déjà commencée et il pourra porter régulièrement le millésime de 1905; la table du *Musée gallo-romain*, complément indispensable du grand travail de M. Julliot et dont nous devons la confection au zèle infatigable de notre éminent collègue, M. Maurice Prou, sera sans doute achevée d'imprimer dans le même délai. Nous aurons ainsi, dans l'exercice prochain, un ensemble de publications digne du bon renom de notre Société.

« En terminant ce rapide exposé de notre situation morale, laissez-moi vous rappeler que, cette année, prend fin le mandat que vous avez bien voulu me confier. Je me suis efforcé de le remplir de mon mieux, avec tout le dévouement que je puis mettre au service des intérêts de la région sénonaise, dont l'étude du glorieux passé m'a toujours attiré, je dirai même séduit. Si le temps a manqué pour réaliser tous les progrès que j'avais entrevus au début, j'emporte cependant la satisfaction d'avoir obtenu les quelques résultats que je vous ai signalés et qui témoignent de notre influence salutaire; le mérite en revient surtout à notre entente cordiale, qui ne s'est pas un seul instant démentie et a été pour moi un appui moral considérable, une grande force, dans l'accomplissement de ma tâche. Je vous en exprime ma sincère reconnaissance, en même temps que j'adresse l'expression de ma gratitude à tous les membres du Bureau qui m'ont prêté, pendant ces deux années, leur dévoué concours et qui restent, alors que les présidents passent, les fidèles gardiens de nos traditions. Il est vrai que vos statuts autorisent une fois le renouvellement des pouvoirs du président, mais je vous demanderai de ne pas user à mon égard de cette faculté. Les occupations de plus en plus nombreuses et laborieuses de mes fonctions judiciaires, des

études historiques commencées et que je tiens à terminer, ne me permettraient pas d'accepter la continuation d'un surcroît de travail, que je ne pourrais remplir suffisamment sans négliger des devoirs auxquels ma conscience m'ordonne de me consacrer complètement. Vous comprendrez, je l'espère, la valeur des motifs qui m'imposent cette réserve et vous m'épargnerez l'obligation pénible de décliner immédiatement l'honneur de nouveaux témoignages de confiance et de bienveillante sympathie. »

Conformément à l'article 5 des statuts, il est passé au vote sur l'élection du président.

Votants : 41.

M. Maurice Roy obtient 37 voix ; M. Maurice Prou, 3 voix ; et M. le chanoine Mémain, 1 voix.

Aux applaudissements de tous, M. Maurice Roy est élu président, pour une nouvelle période de deux ans.

M. Roy remercie l'assemblée du témoignage de confiance et de sympathie qu'elle vient de lui donner, mais, pour les raisons déjà invoquées et malgré la pressante insistence de ses collègues, il persiste dans sa résolution de ne pas accepter le renouvellement de son mandat.

Il est donc procédé à un second tour de scrutin, qui donne les résultats suivants :

Votants, 40.

Obtiennent :

M. Maurice Prou, 33 voix ; M. l'abbé Chartraire, 5 voix ; MM. Maurice Roy et J. Perrin, chacun 1 voix.

En conséquence, M. Maurice Prou, chevalier de la Légion d'honneur, membre du Comité des Travaux historiques et scientifiques, professeur à l'Ecole des chartes, est élu président de la Société, pour une période de deux ans.

De chaleureux applaudissements accueillent la proclamation du scrutin.

Au nom de M. de Traynel, M. l'abbé Chartraire dépose sur le bureau, pour le médaillier de la Société, une monnaie

en bronze de Maximien Hercule (fin du III^e siècle) trouvée dans les fouilles du nouvel hôtel de la Banque de France, Grande-Rue, à Sens.

Puis la parole est donnée à M, le chanoine Blondel pour la lecture inscrite à l'ordre du jour, qui est une réponse à la question suivante : « Jean Cousin, chanoine de Sens, mort en 1571, était-il fils du célèbre peintre sénonais ? »

M. Blondel rappelle que cette question avait été déjà soulevée en 1882, alors qu'il était rédacteur de la *Semaine religieuse de Sens*. Il avait résumé, pour cette feuille, un travail de M. Guiffrey, publié, cette année-là, dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*.

Voici les conclusions émises par ce savant membre de l'Institut : « 1^o Jean Cousin eut de demoiselle Coste, sa première femme, un fils, inconnu jusqu'ici, portant le même prénom que son père, prenant ses grades, en 1543, dans l'université de Paris, et assez âgé, à cette date, pour recevoir une donation de plusieurs portions de terre ; 2^o un Jean Cousin, peut-être le fils du peintre-verrier, était chanoine à l'autel de Notre-Dame avant 1571 (année de sa mort). »

Ces conclusions sont appuyées sur des actes publics et authentiques qui constatent, d'une manière certaine, l'existence d'un fils de Jean Cousin, entièrement inconnu des historiens du célèbre peintre, qui croyaient qu'il n'avait qu'une fille ; de sorte que l'étude de M. Guiffrey est toute une révélation. Il en ressort également que ce fils était chanoine de Sens.

Cette conclusion, notre distingué président se refuse à l'admettre, attendu, comme il l'a déclaré dans la séance du 9 novembre 1903, que Jean Cousin a été nommé chanoine en 1543 et que, en 1539, quatre ans auparavant, il est qualifié étudiant en l'université de Paris ; conséquemment l'identification lui paraît peu vraisemblable.

« Mais, dit M. Blondel, pour résoudre cette difficulté, il suffit de se rappeler les us et coutumes de l'ancien régime. On sait que souvent on nommait des chanoines très jeunes,

qui n'étaient même pas dans les ordres, et qu'on envoyait finir leurs études dans les universités. » Ce doute écarté, M. Blondel regarde comme certain que le chanoine en question était bien le fils de Jean Cousin.

Après cette intéressante lecture, M. J. Perrin présente une pierre trouvée dans la cave de la maison Landry, rue Edouard-Charlon, provenant sans doute de la collection de M. Tarbé, sur laquelle est gravée une inscription paraissant remonter au ^{xvii}^e siècle.

La pierre est mutilée en plusieurs endroits; le haut et un fragment du bas ont disparu. M. J. Perrin donne le texte des parties qu'il a pu reconstituer de cette inscription :

ET P(AR) CHASCUN AN
CÉANT LE JOUR D(E LA FÊTE DE SAINT PIERRE)
ES LIENS, A VII HEURES DU SOIR, PA'R)
AVANT LE DIE LA PASSION ET A L'ISSU(E)
CE CHANTERA SALVATOR MOND(I)
O CLAVIGER REGNI CELORUM, AVE
MARIE (1) STELLA. LE TOUT SOLEM(P)
NEL AVEC LE' CHAPES DUD. JOUR LES
ORGUES JOUANT APRÈS LE DE PROFO(N)
DIS SUR LA SÉPULTURE ET LENDEMAIN
SE DOIBT DIRE SO(N) ANNIVERSAIRE
ELLES UNE MESSE DE TREPAS(SÉ) AVEC VIG[ILES]
LIBERA, DE PROFONDIS. LE TOUT (SOLEM)
PNEL A LA CHARGE DE PA(R MESSIEURS)
LES MARGUILLIERS AVOIR
QUI EST TENU DE FOUR(NIR)
.

Avant de se retirer, M. J. Perrin signale un puits portant la date de 1534, avec une inscription incomplète. Ce puits, à demi engagé dans le mur mitoyen avec la propriété voisine, se trouve dans la cour de la maison Gerst, rue Bénard, n° 1, à Sens. M. Perrin dépose sur le bureau la photographie que M. Colombet a bien voulu en faire pour la Société.

(1) Sic.



LE VOL DE LA COUPE

DE LA

CATHÉDRALE DE SENS

(19 JUILLET 1541)

Le ciboire de vermeil conservé aujourd'hui au trésor de la cathédrale de Sens, sous le n° 185 (1), a une histoire qui a été souvent racontée.

Le matin du mardi 19 juillet 1541, un vicaire de la cathédrale de Sens, Jean Serpédieu, en allant célébrer, à l'aube, la messe coup~~petée~~^{pétée}, s'aperçut que le ciboire, la veille encore suspendu au-dessus du grand autel, avait disparu (2), dérobé avec les hosties qu'il renfermait. La nouvelle de ce sacrilège se répandit aussitôt dans la ville, jetant partout la consternation. Le jour même, après une procession où l'on porta aux Cordeliers toutes les reliques de

(1) Voir la description de cette coupe, œuvre d'un orfèvre de la fin du XII^e siècle, dans CHARTRAIRE (l'abbé E.), *Inventaire du Trésor de l'église primatiale et métropolitaine de Sens*, p. 69 (Sens, Duchemin, 1897, in-8).

(2) Voir *infra*, pièce justificat. n° IV.

l'église, le Chapitre fit célébrer une grand'messe du Saint-Esprit. Trois processions générales eurent lieu successivement, « pour apaiser l'ire de Dieu, » le vendredi suivant 22 juillet, jour de la Madeleine, et les dimanches 24 et 31 juillet, aux Jacobins (1), à Saint-Paul et à Saint-Savinien. Les religieux de toutes les abbayes de Sens y assistèrent, têtes et pieds nus, suivis des chanoines, du clergé des paroisses, des officiers du bailliage et des diverses juridictions, du maire, des échevins et d'une foule immense de peuple. Chacune d'elles se termina par un sermon d'un éloquent religieux jacobin, le F. Cognati (2), « pour esmouvoir de plus en plus les peuples à faire prier pour le recouvrement de la coupe et des saintes hosties (3). »

De son côté, le prévôt de Sens, Guillaume Luillier, enquêtait pour retrouver le coupable. Le 4 août, un jeune pâtissier, Jean Pagnard, originaire, dit-on, de Nevers, qui, sur de vagues indi-

(1) « Le xii^e jour d'aoust a esté payé à Jehan Symon, crier, la somme de vingt solz t., pour la diminution de cire des cierges qui furent portez a la procession aux Jacobins, le jour de la Magdeleine, a laquelle Messieurs portèrent chacun un cierge en sa main, nue teste et pieds nuz, pour apaiser l'ire de Dieu et qu'il luy pleust reveler son precieux corps qui avoit esté desrobé. Pour ce icy, xx s. t. » (Comptes de la fabrique, mai 1541-mai 1542.) Arch. de l'Yonne, G 1153, fol. 78 v^o. — « Le xii^e jour d'aoust a esté payé a Mathurin le Bailleux, sonneur, la somme de soixante solz t., pour cause d'avoir sonné les processions extraordinaires pour l'indisposition du temps et pour celles qui ont esté sonnées pour l'exécrable sacrilège, commis en l'esglise, du saint Sacrement de l'autel et de la coupe... Pour ce icy, lx s. t. » *Ibid.*

(2) Dès 1538, ce religieux était à Sens où il prêchait à l'Hôtel-Dieu. Arch. de l'Yonne. H. suppl., 3625.

(3) Arch. de l'Yonne, F 2.

ces, avait été arrêté dès le lendemain du vol, s'avoua l'auteur du sacrilège et révéla qu'après avoir dérobé la coupe, il l'avait cachée sous des décombres entassés contre le mur septentrional de la chapelle de l'Hôtel-Dieu, dans la petite rue joignant le parvis à la Charronnerie. La coupe fut en effet retrouvée à cet endroit et, avant d'être réintégrée à son ancienne place (1), proménée en grande pompe à travers la ville au milieu de l'allégresse générale. « La plupart des habitants de la ville, dit un ancien mémoire, firent ce jour-là grande chère les uns avec les autres, soupant au long des rues sur des tables rondes et autres, faisant des feux de joye et chantant des antiennes avec grande dévotion et humilité. »

Le procès de Jean Pagnard ne traîna pas. Le 31 août, une sentence du prévôt de Sens, que confirma peu après le Parlement de Paris (2), le condamna « a estre trainé sur une claye, attaché au bout d'un tombereau bourbé, depuis les prisons du roy jusques devant le lieu ou fut recouverte la-

(1) Elle devait y rester jusqu'en 1824, époque où elle fut déposée au trésor; elle avait été, pendant la Révolution, sauvée de la destruction par un orfèvre, M. Thomas. Voy. CHARTRAIRE (l'abbé), *op. cit.*, p. 70. — Après le vol elle avait été momentanément remplacée par un autre ciboire : « Le xxv^e jour de juillet a esté payé a Nicolas Balduc, orfèvre, la somme de quarante solz t. pour cause d'avoir racoustré et faict plusieurs reparacions en la chapse de Madame sainte Paule..., aussy pour avoir ressouldé la coppe qu'on y a mis nouvellement sur l'aultel pour mettre le corps de Nostre Seigneur... Pour ce icy, xl s. t. » (Comptes de la fabrique, mai 1541-mai 1542. Arch. de l'Yonne, G 1153, fol. 77 v°.

(2) Les annalistes sénonais rapportent que l'arrêt du Parlement est du 17 septembre 1541. Aux Archives nationales, il y a, à cette date, une lacune dans les registres du criminel.

dicte coupe, et là faire amende honorable, puis devant la porte de l'esglise Saint-Estienne de mesmes, et ensuite estre brûlé devant le parvis de ladicte esglise. » L'exécution eut lieu le 24 septembre, sans que nous sachions ce qui advint du complice de Jean Pagnard, Guillaume de Lacroix, ni d'Etienne Marcelat, orfèvre établi sur le parvis, que le pâtissier avait dénoncé, avec son fils, Jean Marcelat, comme l'instigateur du vol (1).

Sur l'emplacement où la coupe avait été retrouvée, une petite chapelle, démolie en 1864 (2), fut élevée, dès 1542 (3), par l'archidiacre de Sens, Jean Ferrand, et consacrée, au dire de Fenel, en 1556 (4). Un dessin de Victor Petit (5) nous la représente, entre deux contreforts de l'ancienne chapelle romane de l'Hôtel-Dieu, couverte d'un toit à quatre rampants, cantonnée à ses angles par des pilastres

(1) Cette assertion des anciens auteurs, que les Marcelat avaient été impliqués dans les poursuites et que Jean Marcelat avait pris la fuite après le vol, est confirmée par cet extrait des comptes de la fabrique : « Le lundy *xxiiii* jour d'octobre [1542], a esté baillé par l'ordonnance de Messieurs a Girard Baron, messenger, sergent de Dijon, la somme de deux escus soleil, pour raison de certaines lettres par luy apportées en ceste ville, tant a Messieurs que a M. le Prevost, *touchant l'emprisonnement de Jehan Marcelat, estant de present es prisons de Digeon pour cause de l'execrable sacrilege a lui imposé du Saint Sacrement de l'autel pris en ladicte eglise de Sens...* Pour ce icy, *iiii l. x s. t.* » (Comptes de la fabrique, mai 1542-mai 1543.) Arch. de l'Yonne, G 1 154, fol. 42.

(2) CHARTRAIRE (l'abbé), *op. cit.*, p. 70.

(3) Voy. *infra*, p. 5, n° 2.

(4) Arch. de l'Yonne, G 700, fol. 122 (catalogue Fenel). La date de 1556, donnée par Fenel pour la consécration de cette chapelle nous paraît erronée, puisque dès 1543 la chapelle était construite. Voy. *infra*, p. 5, n° 2.

(5) Reproduit, entre autres, par Tarbé dans ses *Recherches historiques... sur la ville de Sens*, p. 84 (édit. de 1888).

dans le style de la Renaissance, éclairée à sa partie supérieure par six baies en plein cintre, longues et étroites, décorée au-dessous de deux bandeaux où l'on avait sculpté les principales scènes du vol de la coupe et de sa récupération (1). Dans cette chapelle fut érigée une confrérie du Saint Sacrement (2) et

(1) M. l'abbé Chartraire nous signale que les débris, très mutilés, de ces bas-reliefs se trouvent actuellement dans le jardin du couvent de la Providence, au faubourg Saint-Antoine. Notre obligé collègue a bien voulu nous fournir la description que Maucler a donnée de ces sculptures, alors qu'elles étaient encore en place et moins effritées. Maucler, en qui l'on peut avoir confiance quand il se borne à retracer ce qu'il a vu de ses yeux, car il est à l'ordinaire très sujet à caution, s'exprime ainsi : « Parmi les bas-reliefs et autres sculptures, qui paraissent avoir été en grand nombre, on remarquait au mur extérieur de cette petite chapelle un bas-relief où on voyait le prévôt avec ses officiers de justice, qui vient, accompagné du criminel, devant le tas de pierres dans lequel on aperçoit la coupe ; à côté est un ecclésiastique, en habit d'église, qui se met en devoir de la lever. — Dans un second bas-relief, on voit l'archidiacre qui élève la sainte hostie pour l'exposer à la vénération du peuple, en faisant voir que les hosties n'ont point été profanées ; on n'aperçoit que la croix de la cathédrale et un petit nombre d'ecclésiastiques. — Au-dessus, est la procession générale, dans laquelle on reporte la coupe ; on y remarque plusieurs croix ; le S. Sacrement est sous un dais ; on y voit l'accusé qu'il est aisé de reconnaître. — Toutes les sculptures qui ornent l'intérieur et l'extérieur de cette chapelle ont un rapport très direct avec le motif de sa construction. Sur le rétable du maître-autel était la Cène ; au-dessous étaient les figures de la sainte Trinité dont les piédestaux étaient formés par des anges qui tenaient la sainte coupe. Cette sainte coupe se trouvait peinte sur toutes les vitres, sculptée sur toutes les murailles. » — Biblioth. de Sens, ms. 80.

(2) « En l'an de ce présent compte a esté érigée nouvellement une notable confrairie du Sainet Sacrement de l'Autel, en la chapelle de nouveau bastie e construite par vénérable et scientifique personne M^r Jehan Ferrand, archidiacre et chanoyne de Sens, le quatriesme jour d'aoust en l'an de ce présent compte, qui fut le jour de l'invention de la saincte et très sacrée Hostie ; auquel jour se fait et célèbre une procession généralle par Messieurs de l'eglise dudict Sens et autres, avec plusieurs prières et oraisons et aulmosnes par les habitans de la ville. Auquel jour, et autres jours ensuyvans, a esté receu quatre vingt unze livres dix huict solz sept deniers tournois. » (Comptes de l'Hôtel-Dieu de Sens, 1^{er} sept. 1542 — 1^{er} sept. 1543.) Arch. de l'Yonne, H suppl. 3625.

plus tard, non loin de là, sur le parvis, l'enseignée d'une boutique perpétua le souvenir de l'événement parmi le peuple (1).

La plupart des faits que nous venons de rapporter sont connus. La plus ancienne relation que nous en possédions est datée de 1662 et paraît l'œuvre d'un nommé Bertin, qui l'a signée (2). Bien que rédigée plus d'un siècle après l'événement, elle semble d'une parfaite exactitude, si l'on en juge par les dates qu'elle indique et par certains détails que des documents encore subsistants, et reproduits par nous dans nos notes, viennent confirmer. Il est à supposer que l'auteur eut à sa disposition ou les archives du Chapitre et de la prévôté, ou plutôt une relation contemporaine des événements, aujourd'hui perdue. Tous les annalistes de Sens ont répété le récit de Bertin, et Tarbé après eux dans ses *Recherches historiques et anecdotiques sur la ville de Sens*.

Mais, outre qu'ils n'ont appuyé leur récit sur aucun texte, ils ont ignoré que, parallèlement à l'enquête menée par la justice laïque, l'autorité ecclésiastique avait pris des informations. Au lendemain du vol de la coupe, le Chapitre déléguait un de ses membres, Jean Roulleau, à Melun, à la poursuite

(1) Arch. de l'Yonne. G 1357.

(2) Cette relation manuscrite, conservée aux Archives de l'Yonne sous la cote F 2, comprend treize pages de 0^m29 × 0^m18 et a pour titre : *Mémoire de ce qui fut fait à Sens, lorsque la coupe de Saint-Etienne fut prise et retrouvée.*

de personnes soupçonnées (1). De son côté, l'official faisait interroger les clercs commis par les deux chanoines du trésor à la garde des ornements et des vêtements du culte, et qui, couchant au trésor même, pouvaient fournir des témoignages sur les événements de la nuit. Par une rencontre fâcheuse, l'un des deux clercs, Laurent Lhomme, qui, semble-t-il, n'avait de religieux que l'habit, avait précisément découché cette nuit-là. Craignant d'être réprimandé pour ce manquement à ses devoirs, il ne l'avoua point et prétendit, à l'encontre de témoignages irréfutables, qu'il avait passé la nuit au trésor. Emprisonné le 23 juillet, ses réticences et ses mensonges firent peser sur lui les plus graves soupçons jusqu'aux aveux du vrai coupable. Mais, au cours de l'enquête, trop de fautes furent relevées contre lui pour qu'il pût sortir indemne de cette affaire. Il fut établi qu'il découchait fréquemment, qu'il aimait trop la bonne chère, et ses mœurs parurent suspectes. Une sentence de l'official, du 3 septembre 1541 (2), le déclara déchu de sa charge de clerc du trésor et le condamna à la prison jusqu'au paiement d'une amende de trois livres de cire au profit de la fabrique de la cathédrale. Le trésorier Thion s'étant porté garant du

(1) « Le xxvr^e jour de juillet [1541] a esté payé a M. Roulleau la somme de soixante six solz six deniers tournois pour avoir faict la poursuite après ceulx qu'on disoit avoir derobé la coppe du cueur de l'eglise, en laquelle reposoit le précieux corps de Nostre Seigneur, jusques a Melun.. » (Comptes de la fabrique, mai 1541-mai 1542.) Arch. de l'Yonne, G 1153, fol. 78.

(2) Voir *infra*, pièce justificative n° VIII.

paiement de cette amende, Laurent Lhomme fut relâché le jour même, après un emprisonnement de deux mois et demi. L'aventure avait menacé un instant de lui être plus cruelle.

C'est l'enquête dont il fut l'objet, retrouvée par nous dans un des rares registres qui nous aient été conservés des audiences de l'officialité, que nous reproduisons ci-dessous. Ces documents ont une saveur particulière, on y verra *des* détails curieux sur les mœurs de certains clercs au xvi^e siècle, et l'archéologue pourra peut-être y glaner, pour l'histoire de la cathédrale de Sens, quelques indications utiles.

I

PREMIER INTERROGATOIRE DE LAURENT LHOMME

CLERC DU TRÉSOR

(19 juillet 1541)

L'an mil v^e quarente et ung, le xxⁱe jour de juillet.

Laurent Lhomme a esté interrogé, assavoir s'il est l'ung des clerks du tresor de l'eglise de Sens.

Dict que ouy; et sous feu maistre Jehan Guerin (1) et maistre François Richard (2), sacristes, quatre ans aura aux Roys prouchenement venans, y a esté commis et receu.

Interrogé si lors qu'il fut receu et admis a l'estat du trésor, soubz les sacristes susdictz, si luy declarerent point les charges esquelles il estoit tenu.

Dict que ouy et que premierement luy dirent qu'il coucheroit au tresor de l'eglise de Sens journellement, avec le clerc deputé par l'autre sacriste, et qu'il falloir qu'il se donast garde tant du tresor d'en bas que celluy d'en hault, et que en prenant ceste charge luy fut baillée une clef de l'huis de la porte d'Abraham pour entrer et sortir en l'église dudict Sens quant il se vouldroit retirer au soir pour aller

(1) « Jean Guérin, chanoine du Trésor, se trouve au *feci* de l'année 1538 pour la première fois. Il mourut vers la fin du mois de juillet de la mesme année. » (FENEL, *Catalogue manuscrit des Chanoines de Sens*, f° 331.) Arch. de l'Yonne, G 700.

(2) « François Richard, chanoine du Trésor, se trouve au *feci* de 1539 pour la première fois. Il avoit esté eslu le 30 juillet 1538. après la mort de M. Guérin, et avoit pris possession le 2 aoust suivant. Il se démit purement et simplement entre les mains du Chapitre en 1557. » *Ibid.* f° 331, v°.

coucher audict tresor, comme pour en yssir quant il en auroit besoing; et pareillement auroit deux clefz du tresor d'en bas et deux du tresor d'en hault.

Interrogé quelles charges luy donna ledict Richard.

Dict que entre autres charges luy donna charge des deux chandelliers, deux encensouers, de la navette, de la cueilliere, des deux potetz et troys....., le tout d'argent; et aussi des chappes et generalement de toutes autres choses estans au tresor, et pour les administrer a ceulx qui officient, quant il en est besoing.

Interrogé si, satisfaisant ausdictes charges, a toujours couché audict tresor.

Dict que ouy, depuys ledict temps, s'il n'a esté malade; et n'y a aucun commis pour luy, au moyen que la charge est trop grande.

Interrogé si, ceste nuyt passée, il a couché audict tresor.

Dict que ouy. Et entra en l'eglise peu après neuf heures du soir, et illec arrivé, alla par les elles de l'eglise, comme il a de coustume, pour veoir s'il trouveroit quelcun en l'eglise caché; et ne trouva personne, mais ne regarda si les portes du cueur estoient fermées, pour que ce n'est pas sa charge. Ce fait, se retira en la chambre du tresor, en laquelle il a de coustume de coucher, en laquelle trouva son compaignon couché en ung lict separé; ne scait s'il dormoit, car il ne parla a luy.

Interrogé si ceste nuyt a ouy bruit en l'eglise.

Dict que non, ne sur le matin.

Interrogé à quelle heure il s'est levé.

Dict que, incontinent qu'il a ouy sonner la messe coppe-tée, il est sorti pour prendre sa robe qui estoit au tresor d'en bas; et a laissé son compaignon au lict, qui ne c'est levé, sinon après que le derrenier coup de matines ayt été sonné.

Interrogé, quant il est sorty, quelz gens il a trouvé en l'église.

Dict qu'il y avoit environ demye douzaine de personna-
ges, qu'ilz se promenoient pendant qu'on sonnoit ladicte
messe.

Interrogé, alors que les assistans et personnages se pro-
menoient, se sont pointct apperceuz d'ung sacrilege commis
en l'église.

Dict que non et qu'il n'en a ouy parlé ; et voyant qu'on ne
sonnoit pointct matines, s'est retiré en sa chambre et mys
dessus son lict.

Interrogé si son compaignon c'est pointct levé ceste nuyt.

Dict qu'il ne scayt et, si ce fust levé, il eust bien ouy.

Interrogé savoir s'il oirroit bien marcher en l'église de
son lict.

Dict que, si on faisoit grant bruyt, comme forcer une
porte et frapper d'ung marteau, oy, le pourrait ouyr.

Interrogé comment a non son compaignon.

Dict qu'il se nomme Estienne Machefer.

II

INTERROGATOIRE DE ETIENNE MACHEFER, CLERC DU TRÉSOR (19 juillet 1541)

Ledict jour.

Messire Estienne Machefer, prebstre, aagé de xxv ans, in-
terrogé depuys quel temps il est clerc au tresor.

Dict qu'il y aura quatre ans a la Saint Martin d'Yver
prouchene, soubz messire Jehan Robert (1), prebstre, cha-
noine du tresor de l'église de Sens.

(1) « Jean Robert, résignataire de M. Fritart, prit possession du [second
canonicat du Thrésor le 25 février 1533 (v. s.), suivant les tables du chœur,
et fut installé *a parte sinistra*. Il se trouve pour la dernière fois au *fet* de
1542, estant mort dans ce temps après avoir résigné en faveur de M. Voy-
sin, » (FENEL, *op. cit.* p. 335.) Arch. de l'Yonne G 700,

Interrogé a quelles charges il a esté mys clerck audict tresor.

Dict qu'il a esté mys par ledict Robert a la charge de garder les calices, potetz, et encensiers et autres choses estant audict tresor et selon l'inventaire qui est par devers son maistre, dont il a eu..... et icelles choses garder, tant jour que nuyt ; pourquoy faire luy a baillé une clef de la porte d'Abraham pour entrer en ladicte eglise, et encores deux clefz du tresor d'en bas et deux du tresor d'en hault, fermans a deux serrures, avec quatre clefz des aulmaires dudict tresor d'en bas, pour distribuer et administrer les chappes et autres choses quant il est besoing.

Interrogé si, depuys ledict temps de la charge par luy ainsi acceptée, il a par chacune nuyt couché audict tresor.

Dict que ouy, luy estant en la ville.

Dict, sur ce interrogé, que hier au soir, a l'heure de neuf heures et demye, partit de la maison des enfans de cuer, entra en l'eglise en laquelle feist son oraison devant le crucifix seulement, et ne regarda es elles d'icelle eglise pour veoir s'il y avoit quelcun caché ; mais incontinent s'en alla couché tout seul et ne trouva son compaignon.

Interrogé s'il veit arriver en sa chambre son dict compaignon et s'il y a couché et a quelle heure.

Dict qu'il ne scait quant il vint couché ne a quelle heure, parce qu'il ne le veit ne ouyt. Toutesfois scayt qu'il y a couché, pour ce que peu avant les appeaulx de matines ledict Robert, son maistre, a frappé fort rudement à l'huys dudict tresor ou luy qui parle estoit couché ; au moyen de quoy son dict compaignon s'est levé de son lict pour ouvrir l'huys au dict Robert, son maistre.

Interrogé si, quant son dict compaignon s'est levé, estoit couché dedans le lict et s'il estoit habillé ou deshabillé.

Dict qu'il estoit chaussé et estoit couché sur le lict avec ses chausses ; ne scayt s'il avait robbe ou pourpoint ; ne

scayt aussi si s'estoit habillé devant que son maistre frappast ou s'il s'est couché tout habillé.

Interrogé à quelle heure il s'est levé.

Dict qu'il s'est levé peu après que son maistre est la venu, et n'a ouy aucun bruyt ceste nuyt en l'eglise.

III

SECOND INTERROGATOIRE DE LAURENT LHOMME

(21 juillet 1541)

Du ^{xxi}^e juillet ^{vc} xli.

Interrogé ledict Lhomme a quelle heure il s'en alla coucher.

Dict que ce fut ung peu après neuf heures.

Remonstré au dict Lhomme comme ce peult accorder a l'interrogatoire faict a son compaignon, qui a dict et déposé qu'il partit de chez le maistre des enfans après la demye de neuf sonnée, et toutesfoys il ne trouva il qui presentement parle ne autre et se coucha tout seul.

Respond, que puy qu'il fut entré en l'eglise, il tourna par les allées, achevant ses complies qu'il n'avoit dictes, puy il s'en vint en leur chambre ou il couche, ou de la se retira au tresor d'en hault pour dire ses vigilles devant les saintes reliques, cômme il a accoustumé ; et peult estre que son compaignon lors estoit allé a ses affaires nécessaires, qui s'en alla couché pendant qu'il disoit ses vigilles.

Interrogé, quant il arriva à l'huys de leur chambre ou il couche, s'il trouva l'huys ouvert.

Dict que non, mais la clef estoit dedans.

Et si, pendant qu'il fut a dire ses vigilles au tresor d'en hault, il entendit point retourner son dict compaignon et entrer en sa dicte chambre.

Dict que non, et qu'il ne s'en donna point de garde.

Interrogé si l'huys faict pas bruyt quant on l'ouvre ou on le ferme.

Dict que ouy, mais toutesfoys on le pourroit si doubcement ouvrir qu'on ne le pourroit pas ouyr de la chambre des sonneurs qui [est] en bas, viz a viz du trésor.

Interrogé qu'il le meut, mardi derrenier matin, se lever devant son compaignon.

Dict, comme il a faict cy devant, que c'estoit pour avoir sa robbe et son surpeliz qui estoient au tresor d'en bas, de paour d'estre surpris et qu'il ne se peust esveiller quant on sonneroit matines.

Interrogé si descendit en chemise.

Dict que non, mais qu'il avoit sa robbe courte sur ses épaules et tout habillé de chaules et de pourpoinct.

Interrogé si, devant qu'il prist sa robbe longue, alla pas par l'église devant que entrer au tresor d'en bas.

Dict que ouy et qu'il alla presque a la porte près la chapelle Notre-Dame ; et veit alors cinq ou six hommes en ladicte eglise, tant en la nef que aux elles que soubz les cloches.

Interrogé s'il veit poinct l'huys qui est vers l'arcevesché estre ouvert et s'il parla poinct aus dictz personnages qui estoient en ladicte église.

Dict que non, et ne scayt lequel des sonneurs sonnoit la cloche de la messe coppetée.

Interrogé si parla poinct au dict sonneur.

Dict que non.

Interrogé s'il alors il alla poinct a la porte de la Commune.

Dict que non, ne saillit alors hors de l'église.

Interrogé s'il s'en veut rapporter aux tesmoings.

Dict que ouy.

Interrogé s'il sceut, alors que sortit du dict tresor, que le sacrilege faict en l'esglise eust esté faict.

Dict que non, et n'en sceut rien, sinon après que Messire Jehan Robert vint frapper a l'huys du dict tresor, comme il a ja deposé.

IV

INTERROGATOIRE DE JEHAN SERPEDIEU, VICAIRE DE L'ÉGLISE DE SENS

(22 juillet 1541)

In loco capitulari, coram domino Boucher, auditore, presentibus dominis Michel et Macon, canonicis ecclesie Senonensis, die xxii^a julii, festo beate Marie Magdelene, anno Domini millesimo quingentesimo quadragesimo primo, dominus Johannes Serpedieu, presbyter Belvacensis diocesis, vicarius habituatius ecclesie Senonensis, etatis quadraginta annorum vel circa, adjuratus in verbo sacerdotis, deposuit que sequuntur.

Interrogé si n'estoit pas intabulé, mardy dernier, pour celebrer la premiere messe coppetée qui se dit du matin.

Dict que oy.

Interrogé a quelle heure il vint, ce dict jour de mardy, a l'esglise de Sens pour soy acquiter et celebrer la dicte messe.

Dict qu'il se leva environ trois heures du matin, se trouva a la porte d'Abraham demye heure après les dictes trois heures.

Dict plus, sur ce interrogé, qu'il ne trouva la dicte porte ouverte, ou sejourna quelque peu de temps disant ses heures. Survint l'un des sonneux de la dicte esglise, qu'il connoist de veue, et estoit boiteux, et qu'il a veu ordinairement sonner. Ouvrit l'huys d'icelle porte d'Abraham, entreurent ensemble en l'esglise, adorèrent le crucifix. Ce faict, le dict sonneulx boiteux ouvrit l'huys de la chapelle Nostre Dame, alla appeller a la chambre des sonneux, assise et

estant entre deux pilliers de la dicte esglise, assavoir entre le tresor et le grand autel; et, voyant le dict sonneux qu'on ne luy fist aucune response, ouvrit l'huys de la dicte chambre, ou il prist ung trosseau de clefz, desquelles ouvrit la porte du cueur près et du cousté d'icelle chambre, ung pillier entre deux; se mist a genouz devant le grand autel près la chaise de Monseigneur de Sens, et après sa devotion qui fut assez courte, ferma le dict huys a clef et s'en alla a la porte que est du cousté de l'archevesché, tenant le dict trosseau de clefs, hastivement. Et, incontinent que fut a la dicte porte, ovra a diligence le guychet, ne scet s'il y mist la clef ou s'il estoit ouvert; entra le dict sonneux boiteux en la court de l'archevesché, ou illec demoura peu de temps; et pour ce qu'il alloit hastivement, le suyvit luy qui depose, comme soy doubtant qu'il fust pressé d'aller a l'esbat ou autres affaires; vid icelluy deposant que le dict sonneur boiteux, incontinent qu'il fut entré en la dicte esglise par la dicte porte, ferma a clef le dict huys ou guychet; le scet pour l'avoir veu entrer, saillir et mettre la clef ou dict guychet.

Enquis de la maniere de la priere que fist le dict sonneur au cueur, et s'il avoit l'eul au grand autel et si, depuys qu'il fut hors du cueur, dict au dict deposant que le cyboire fust pris et emporté.

Dict que non; mais incontinent qu'il eust refermé le dict huys, se retira vers la porte de l'archevesché, ainsi que dessus a dict.

Interrogé si ce dict jour de mardy du matin il n'aperceut point ung nommé Laurent Lhomme, clerc du tresor de la dicte esglise.

Dict que oy, pendant qu'on sonnoit la dicte messe coppetée, ung peu au dessus de l'autel Sainte Croix, vestu de sa robbe courte, sans surpeliz, lequel vid entrer en l'esglise par la porte Sainte Croix. Parla a luy, demandant dont il venoit; fist response qu'il venoit de la ville. Luy fust repli-

qué par luy : « Tu n'as donc pas couché ceans? » Lequel Lhomme fist response que non; et lors se retira vers le tresor, auquel depuys a oy dire qu'il se gecta sur son lict ou dict tresor, faignant y avoir couché la nuyt.

Dict plus, sur ce interrogé, qu'il aperceut en la dicte esglise, es chaises de penitencerie, Messire Loys Plateau, vicaire, faisant sa devotion avec une roubbe longue; sans surpeliz, et ce au commencement du son de la dicte messe coppetée, luy disant : « Messire Loys, dont venez vous cy matin? Longtemps a que ne vous vidz cy matin en ceste esglise. » Fist response le dict Plateau qu'il avoit quelque facherie et avoit couché hors la ville, près la porte Nostre Dame, sans luy dire le lieu.

S'il vid parler les dictz Lhomme, boyteux sonneur ou aultres avec le dict Plateau.

Dict qu'il n'en est memoratif.

Ne scet si le dict Plateau fut ce dict jour a matines.

V

INCARCÉRATION, NOUVEL INTERROGATOIRE ET AVEUX

DE LAURENT LHOMME

(23 juillet 1541)

Sabbati sequenti XXIII^a julii

Laurent Lhomme, dyacre, clerc du tresor de l'esglise, aagé de vingt et trois a vingt et quatre ans, dict et confesse comme ja a deposé.

Environ dix heures a esté envoyé ledict Laurent es prisons de Messieurs de Chappitre par M. l'Auditeur et, ce dict jour, environ cinq heures après mydy, presens M. Michel et le Promoteur, a esté admené par devant nous, auditeur de Chapitre, ledict Laurent Lhomme.

Premierement interrogé ou il souppa lundi derrenier.

Dict qu'il souppa avec ung nommé maistre Guillaume des Quatrevaux, vicaire de l'église de Sens, au logis ou il faict sa residence, qui est près les Cordeliers, avec messire Jehan Serpedieu, ung sergent demeurant près les Celestins et le chapelain et vicaire Saint-Martin-du-Tartre; et commencerent a soupper apres la prosession de l'église, qui fut faicte environ huit heures de seoir; et souperent a la chandelle et n'arestèrent gueres a soupper. Et, incontinant qu'il eut souppé, se departit pour s'en venir tout seul a l'église; et, luy estant près la maison de l'Espingay (1), oyt l'orologe qui sonnoit et compta neuf heures, et dès lors sans arrester s'en alla tout droict a l'église. Et, comme il a si devant dict et confessé, si tost qu'il fut entré en l'église, alla faire sa devotion devant le crucifix, puy circuit la nef d'icelle eglise par les bas elles jusques a la grande porte et continuant jusques derriere Nostre Dame, pour veoir s'il y avoit personne en la dicte eglise, comme il a accoustumé, jusques a la porte des elles joignant la chapelle Nostre Dame, pour se retirer en la chambre du tresor pour s'en aller coucher; et trouva l'une des dictes portes du costé du cueur toute ouverte. Entra en la chambre ou il couche ung peu devant dix heures, ou il mist sa robbe et ses clefz; et depuys se retira au tresor d'en hault pour dire ses vigilles devant les saintes reliques qui reposent audict tresor.

Interrogé si son compaignon estoit ja arrivé et couché en la dicte chambre.

Dict qu'il n'y prist garde et ne regarda point a son lict, mais pense qu'il fust couché parce qu'il veit ses clefs dessus son coffre; et dict qu'il avoit une chandelle de cire allumée.

Interrogé combien il demoura au dict tresor a dire ses vigilles.

Dict que autant seulement qu'on met a dire ses vigilles. Ce faict, rentra en sa dicte chambre pour s'en aller cou-

(1) Cette maison était rue de la Parcheminerie, aujourd'hui rue Thénard, non loin de la porte du cloître.

cher, avec sa chandelle allumée; ne veit ne aperceut que son compaignon estoit couché ou non. Et quant a luy, se coucha en son lict et depuys qu'il fut couché n'ouyt aucun bruyt ne ouvryt l'huys de sa dicte chambre et ne parla a son dict compaignon, ni entrant dans la dicte chambre ne luy estant couché.

Interrogé a quelle heure il se leva du matiu.

Dict que quant il ouyt sonner la messe coppetée se leva et s'en alla au tresor d'en bas, sans parler a son compaignon.

Interrogé pourquoy, ne au couché ne au levé, ne parla a son compaignon.

Dict que quant le premier est couché l'autre n'esveille son compaignon. Confesse que en se levant la premiere fois il l'aperceut couché au lict.

Luy a esté remonstré qu'il le pavoit aussi bien veoir au couché comme au levé, attendu qu'il avoit de la chandelle allumée, et s'il avoit hayne a luy.

Dict qu'il n'a point de hayne a luy et ne prist garde a luy et dict qu'il devala en bas, au tresor d'en bas, pour prandre sa robbe et son surpelyz.

Dict, sur ce interrogé, que depuys qu'il fust descendu, il s'en alla jusques a la dicte porte des elles près la chapelle Nostre Dame, ne passa oultre et ne veit la porte du costé de Monseigneur de Sens ne l'huys d'icelle ouverte. Bien veit cinq ou six personnes qui se promenoient en l'eglise, lesquels ne cognoist, et n'y veit lors aucun homme d'eglise, ne messire Loys Plateau, ne Serpedieu; bien a ouyt dire que le dict Serpedieu chanta la messe coppetée. Ce faict, se retira au dict tresor et se gecta sur son lict en chausse et en pourpoint. Et a cette heure qu'il fut rentré, luy demanda son compaignon que c'estoit qu'on sonnoit; luy feit reponse que c'estoit la messe coppetée. Et tost après survint Messire Jehan Robert, heurtant a l'huys. Luy ouvrit l'huys et, l'ou-

verture faicte, luy recita qu'on avoit desrobé le cyboire de l'eglise. Au moyen de quoy prist sa robbe legierement, visita le cueur ou ne veit le dict ciboire. Et scait certainement, sur ce plusieurs fois [interrogé], que la messe coppetée estoit dicte et celebrée. De la se retira au tresor et, en se retirant du dict tresor ou ne fait que entrer et sortir, trouva le dict Plateau se promenant devant le dict tresor, luy disant que c'estoit une grosse fortune advenue ; et n'estoient encores matines sonnées pour le premier coup. Et en passant outre par bas, rencontra le dict Serpedieu qui sortoit de la chappelle Nostre Dame.

Enquis s'il parla au dict Serpedieu.

Dict sur ce, plusieurs fois interrogé, qu'il n'en est records, pour ce qu'il estoit troublé. Bien est souvenant, pendant qu'on sonnoit les matines, il parla au dict Serpedieu dedans le cueur ou aux elles près le tresor, mais scayt certainement, comme il dit, n'avoir veu le dit Serpedieu jusques après la messe coppetée chantée, et que icelluy Serpedieu sortoit de la dicte chappelle Nostre Dame. Confesse que, eulx estans devant le dict tresor, le dict Serpedieu lui demanda s'il avoit couché au tresor ; dict que oy.

Interrogé s'il estoit vestu et quelle robbe il avoit.

Dict qu'il avoit là robbe qu'il a de present vestue, qui est longue et de couleur noire.

Et sur les interrogatoires a lui faictes, dict qu'il s'en rapporte au dict Serpedieu et autres gens de bien.

Dict, sur ce interrogé, que quant il entra en l'eglise lundi derrenier, environ l'heure neuf heures et demye de soir par la porte d'Abraham, qu'elle estoit fermée et non ouverte.

Luy a esté remonstré qu'il ne dict verité en ce qu'il dict avoir couché au dict tresor et y estre venu de soir, entré et sorty en la sorte qu'il a dict cy devant.

A quoy a maintenu et soustenu que ce que dessus est escript estoit veritable.

A esté mandé messire Estienne Machefer, compaignon du dict Lhomme, par cy devant interrogé et examiné, et luy a esté leue sa deposition, en laquelle il a persisté. Et oultre a dict qu'il estoit vigilant et ne dormit jusques a unze heures sonnées; et si, auparavant les dictes unze heures, ledict Lhomme fust arrivé ou entré en la dicte chambre, l'eust bien veu et entendu, par ce aussi qu'il avoit toujours de la chandelle, luy estant dedans le lict.

Depuys a esté mandé ledict Serpedieu en presence dudict Lhomme pour luy confronter. Et, ce pendant, luy a esté remonstré qu'il n'avoit dict la vérité et que le contraire se trouveroit par gens de bien.

Et, icelle remonstrance faicte, a dict : « Messieurs, je me submetz a vous; je ne vous osoys dire que je n'avoys couché au tresor, pour ce que j'en ay la charge; mais la vérité est que je n'y ay poinct couché. »

Interrogé ou il avoit couché le dict jour de lundi.

Dict qu'il coucha avec messire Jean Giret, vicaire de l'eglise, qui se tient près les Cordeliers; et se coucherent entre neuf et dix heures.

Interrogé s'il y avoit autre couché avec luy et ledict Giret.

Dict que non et s'en rapporte ou dict Giret.

Interrogé quant il se leva.

Dict que quant il oyt sonner la messe coppettée il se leva et entra en l'eglise par la porte Sainte Croix et en entrant rencontra le dict Serpedieu devant la chapelle Sainte Anne, qui luy dict : « Laurent, tu n'as pas couché ceans? » Dict que n'y avoit couché voyrement. Et alors avoit sa courte robe. Et de la s'en alla au tresor d'en bas prendre sa robe longue, monta en sa chambre, se coucha sur son lict en attendant matines. Et n'estoit lors bruyt qu'on eust desrobé le cyboire de l'eglise.

Si depuis qu'il fut levé parla a personne ou alla autre part que venir premierement en l'eglise.

Dict qu'il vint droict a l'esglise par la rue de l'Autruce (1), et sans parler a personne.

Enquis si, auparavant ledict jour de mardi, avoit quelque temps, et par quelle espasse, delaissé a coucher audict tresor.

A dict que depuys demy an il n'a failly a coucher audict tresor.

V

INTERROGATOIRE DE JEAN GIRET, VICAIRE DE L'ÉGLISE

DE SENS

(24 juillet 1541)

Du XXIII^e juillet V^c XLI

Messire Jehan Giret, prebstre, vicaire de l'esglise de Sens, natif de Sillé le Guillaume, diocese du Mens, aagé de vingt et cinq ans ou environ, interrogé ou il souppa lundy dernier.

Dit par serment qu'il souppa en la maison de messire Jehan Dupré, son hoste, avec maistre Jehan Pernier; et après soupper il alla a l'huys de la chambre de messire Guillaume de Quatrevaux, aussi vicaire de l'esglise de Sens, ou il trouva Lhomme qui sortoit de la dicte chambre pour s'en aller coucher. Et luy dist qu'il demoureroit pour coucher avec luy; ce qu'il fist. Et coucherent ensamble en son lict, ou demoura ledict Lhomme jusques au lendemain au matin que la messe coppetée commança a sonner, qui se leva et habilla et s'en alla a l'esglise comme il pansse.

Interrogé s'il y avoit aultre couché avec eulx.

Dict que non et qu'il ne sache homme qui les veid ensemble, par ce qu'il estoit tard quant ilz se retirèrent.

(1) La rue de l'Autruce, ainsi appelée d'une maison qui avait cette enseigne, est aujourd'hui la rue du Tambour - d'Argent. Voir Arch. de l'Yonne, G 1457, fol. 6, 357.

Interrogé s'il entra jusques dedans la chambre du dict de Quatrevaux.

Dict que non pas du commencement, obstans quelques parolles qu'il avoit eu ce dict jour avec ledict de Quatrevaux. Quoy voyant, le dict de Quatrevaux se adressa a luy, luy disant : « Vien ça, messire Jehan. Que t'ai-je faict, » — ou autres parolles semblables, — « que tu ne daigne entrer ceans? » Ce voyant, entra en la dicte chambre et luy demanda alors le dict de Quatrevaux s'il vouloit pas laisser coucher ung homme d'esglise avec luy, qui estoit avec le dict de Quatrevaux en sa dicte chambre. Auquel fist response que non, pour ce qu'il estoit yvre et qu'il ne le connoissoit et qu'il eust peu prendre quelque querelle avec luy.

Interrogé si le dict Lhomme est coustumier de coucher avec luy et s'il y a couché autres fois.

Dict que oy, par plusieurs fois, mesmes depuys ung moys et depuis trois ou quatre moys, et qu'il n'en scet le nombre.

VII

DERNIER INTERROGATOIRE DE LAURENT LHOMME

(25 juillet 1541)

XXV^a julii

Ledict Laurent examiné et enquis quant il fist ung banquet et quel jour il beut et manga au tresor.

Dict qu'il y a aujourd'huy huit jours, qui fut le jour saint Arnoul, environ deux heures après mynuyt, il se partit de la tour ou sont les cloches, ou il estoit allé après les sonneurs, pour leur aider a sonner pour le temps, a cause que faisoit de l'orage, sans en estre prié ne requis toutesfois des diz sonneurs, mais de son propre mouvement, pour aller sonner se leva de son lict au tresor de l'esglise ou il estoit couché près de son compaignon, luy demandant s'il

vouloit point aider a sonner aus diz sonneurs; qui luy dist que non et demoura en son lict. Et luy qui parle s'en alla a la dicte tour. Les dictes deux heures passées, voyant que le temps estoit cédé, descendirent luy qui parle, les deux sonneurs Nicolas Maublanc et Guillaume Pelle, avec deux garçons, l'ung nommé Gasteau et ung autre petit qui a ung bonnet rouge dont ne scet le nom. Et s'en allerent droict a la chambre des dictz sonneurs ou commencerent a dire qu'ilz estoient alterez a cause du travail de ladicte sonnerie et qu'ilz buroient volentiers. A quoy se accorderent tous Et s'en partirent de la dicte esglise tous cinq, c'est assavoir il qui parle, les diz deux sonneurs et les dix deux garçons, de la dicte esglise pour aller querir du vin cheulx la veufve feu Mathieu Baillet. Et, en passant par la Poissonnerie, appelerent a l'huis de André Barreau, rotisseur, luy disant que se levast et qu'ilz alloient querir messire Jehan Giret pour dire une messe qui luy avoit promis dire ce matin. Et ne scet si le dit Barreau les entendit, parce que ne leur fit response. Et, ce faict, tirerent a la maison de la dicte vefve Baillet ou le dict Colas Maublanc fit tirer trois pinctes de vin, comme il disoit. Et pendant qu'on tiroit le dict vin, il qui parle, le dit Guillaume Pelle et les deux garçons s'en allerent en la maison ou se tient messire Jehan Giret, lequel ilz firent lever et l'emmenèrent quant et eulx à la dicte esglise, prenant ledict Maublanc en la maison de la dicte vefve, qui porta le dict vin et du pain qu'il prist en la dicte maison. Et quant ils y furent arrivez, entrerent ou dict tresor d'en bas ou ilz desjunerent tous, fors le dict Giret qui s'en alla dire ses heures atout de la chandelle que luy bailla luy qui parle. Et dit que en desjunant chanterent, se rejoirent et chanterent *Te Deum laudamus* pour l'amour de Saint Arnol, qui estoit ce dict jour, et pour ce resjoir; et depuis a dict que ce ne fut pour l'amour de saint Arnol et que c'estoit pour leur rejoir. Et quant ilz eurent dejuné, estoit jour. Et s'en allerent les sonneurs sonner la messe coppetée, et le dict Giret s'en alla a l'autel Saint Pierre preparer pour dire

sa messe, ce qu'il fist et qu'il commança avant la messe coppetée.

Interrogé si scet point que les diz sonneurs entrassent ou cueur de l'esglise pendant qu'ils dejunerent ou aupara-vant.

Dict que non et que ne s'en appareut.

Et si en desjunant ilz eurent quelques propos aus diz deux garçons.

Il dict que non, pas par parolles, sinon comme on parle les ungs aux autres, sans paroles ou propos de consequence.

Interrogé si Messire Estienne Machefer, son compaignon, estoit point present au dict desjuner et s'il en a sceu aucune chose.

Dict qu'il n'estoit present, mais que bien luy peult avoir recité après qu'il fut levé, luy disant que Monsieur Thion luy donnoit blasme de ce qu'il n'avoit dict la messe coppetée : « Je esté sonner, » et luy monstra ses mains ou y avoit des empolles. Luy dist que s'il eust esté levé, il eust desjuné avec eulx et qu'ilz avoient faict grand chere après avoir sonné. Mais ne scet si ce fut incontinent qu'il [l']eut trouvé au matin, en descendant de leur chambre, ou peu après au tresor ou au cueur de l'esglise.

Interrogé davantage s'il scet combien de fois il a couché avec ledit Giret, puy un mois ou trois moys ou demy an.

Dict qu'il ne scet, disant qu'il y a couché par plusieurs fois, dont ne scet le nombre, mesmes puy un moys en ça ; car aucunes foys, quant ilz estoient tard ensemble, il qui depose le prioit d'aller coucher avec luy au tresor, qui luy faisoit response : « Il est bien tard, demourons icy ; tu pourras trouver des gens qui te feront encombre et te ousteront tes clefs. » Et lors il y demouroit et couchoient ensemble.

VIII

SENTENCE DE L'OFFICIAL CONTRE LAURENT LHOMME

(3 septembre 1541)

Sabbati post festum Sancti Lupi, tercia mensis septembris

Inter promotorem causarum, officii curie nostre actorem, ex una, et Laurentium Lhomme, dyaconum, alterum clericorum thesauri ecclesie Senonensis, reum, prisionarium actualiter detentum ex alia, partibus, visis actoris proposito, rei confessionibus, responsionibus et variationibus dictique promotoris conclusionibus, cum acto ad jus super illis audiendum, reum predictum, pro et ex causis de quibus liquet per processum, a custodia thesauri predictae ecclesie Senonensis et a vicariatu dicte ecclesie perpetuo privamus, ipsum in emendam trium librarum cere, fabrice predictae ecclesie Senonensis applicandarum, et ad tenendum carcerem clausum in pane doloris et aqua tristicie usque ad satisfactionem predictae emende et in expensis promotoris, taxa nobis reservata, condemnamus, salva tamen in hiis domino- rum gracia.

Lata III^a septembris, anno Domini millesimo quingentesimo quadragesimo primo. Cui quidem sentencie reus acquievit et consensit; expense ideo taxabuntur. Deinde comparuit dominus Thion qui eundem reum de dictis tribus libris cere caucionavit et pro eo fidejussit dictamque ceram primo loco solvere promisit. Ideo fuit reus a carceribus expeditus.

Arch. de l'Yonne, G. 669. (*Registre des audiences de l'Officialité.*)

CHARLES PORÉE

LES ANCIENS HOTELS DE VILLE DE SENS

Il y a un certain intérêt d'actualité, au moment où s'élève à Sens un nouvel hôtel de ville, à rechercher quels ont été les divers emplacements occupés aux siècles précédents par la maison commune ou municipale.

J'ai recueilli sur ce sujet quelques notes sommaires, mais qui suffiront cependant pour donner une idée des nombreuses vicissitudes qu'éprouvèrent les installations successives de nos édiles.

On n'a pu, jusqu'à présent, déterminer s'il existait à Sens un hôtel de ville dès la fin du ^{xiii}e siècle, après la création de la commune (1). Nous savons seulement que les assemblées des habi-

(1) Une mention de l'ancien livre appelé *Moreau*, existant encore dans les archives de la ville lors de l'inventaire de 1663, fait connaître qu'il y avait à Sens un *hôtel commun* en l'an 1300. (Bibl. de Sens, ms. n° 99.)

tants se tinrent d'abord à la porte de Saint-Pregts, sur laquelle fut construit un étage après 1283 et qui prit le nom de Porte-Commune.

I. PALAIS DU ROI

Au xiv^e siècle, la Chambre de la ville se réunissait dans les salles du Palais-du-Roi au Bailliage, mais les officiers municipaux ayant, en 1389, intenté un procès à Colart de Calleville, bailli royal, celui-ci refusa, par ressentiment, l'entrée du palais aux élus de la ville et fit jeter dehors le mobilier appartenant à la commune.

II. HOTEL DE GONTIER COL

Les représentants des habitants se virent alors réduits à louer, dans la Grande-Rue, au carrefour de l'église Sainte-Colombe-du-Carrouge, l'hôtel particulier de Gontier Col, secrétaire du Roi. On trouve dans un compte rendu par Pierre Oger, receveur de la ville, en 1393, la mention de cette location qui est consentie pour le prix de 6 écus par an. Cette installation provisoire ne dura que quelques années pendant lesquelles furent effectués d'importants travaux d'aménagement à la maison dite des Quatre-Mares, que la ville avait achetée, en 1373, des religieux franciscains.

III. MAISON DES QUATRE-MARES

Le nouvel immeuble acquis par la ville formait un petit fief en franc alleu et était situé rue des

Trois-Rois, en face de la rue du Saint-Esprit; il consistait en deux corps de logis séparés par une cour intérieure : le premier s'élevait sur la rue des Trois-Rois, allant de la place du Samedi à l'église Saint-Hilaire, entre les maisons de Christophe Guillaume de Marsangy et de l'élus Antoine Minager; le second bâtiment situé au fond de la cour était adossé aux murs de ville, près de la poterne, connue sous le même nom des Quatre-Mares et qui subsiste encore. La façade de l'hôtel se trouvait vis-à-vis de la rue du Saint-Esprit (aujourd'hui Abailard), dans l'axe de laquelle s'ouvrait un grand portail en pierre surmonté de trois écussons aux armes de France, du dauphin et de la ville de Sens. Il apparaît, par le compte de Guillaume Fauvelet, receveur de décembre 1507 à décembre 1508, que ce portail fut édifié dans le courant de l'année 1508; IX^e de salaire revinrent « à Germain Malgarny, tailleur de pierres demeurant à Sens, pour avoir par luy faict et taillé en pierre les armes du Roy, nostre sire, celles de M^{gr} le Daulphin et celles de lad. ville qui, depuis, par l'ordonnance de nosd. seigneurs, ont été mises et affés sur le portail neuf de l'Hostel de lad. ville de nouvel faict et ediffié (1). » Le compte rapporte en détail tous les frais de cette construction. On remarque qu'à la même époque 650 livres de plomb furent employées pour recouvrir l'hôtel de ville et que les « crestes, fleurs de lis et couronne qui est sur led. hostel » coûtèrent 22^e 12^s.

(1) Archives municipales, CC 9.

Le peintre Evrard Hympe reçut 18* « pour avoir doré la plomberie du pignon de la maison estant sur le portail (1). » Des vestiges de ce grand portail auraient, paraît-il, subsisté jusqu'en 1792. D'autres travaux de restauration eurent lieu en 1540, ainsi qu'en témoignait une inscription que, d'après Tarbé, l'on voyait encore en 1790 : *Hæc ædes cadux reparata fuit anno 1540* (2).

Cette demeure servit d'hôtel de ville pendant le xv^e siècle et la plus grande partie du xvi^e.

IV. HOTEL DES TOURNELLES

Par contrat passé le 8 mai 1570 devant Baptiste Barreau, notaire à Sens, la ville acheta de l'abbaye Saint-Pierre-le-Vif une grande maison située paroisse Saint-Hilaire et appelée l'hôtel des Tournelles. Une sentence du vicaire général du cardinal de Pellevé confirma l'aliénation consentie par les religieux de Saint-Pierre-le-Vif, et des lettres-patentes du roi, du 24 avril 1571, autorisèrent cette acquisition faite moyennant 120* une fois payées et 100ⁿ de rente annuelle et perpétuelle (3).

Cet hôtel, qui avait autrefois servi de logis aux abbés de Saint-Pierre-le-Vif, se trouvait dans la Grande-Rue, devant l'église du couvent des Cordeliers; il tenait d'un long à maîtres Jehan Pyot et Jehan Bourgoing, d'autre long au Jeu-de-Paume de la Salamandre et à Etienne Bouvier, apothicaire, le

(1) Archives municipales, CC 9.

(2) THÉODORE TARBÉ, *Recherches hist. sur Sens* (édit. 1888), p. 79.

(3) Archives municipales, DD 2.

gendre de Jehan Cousin, d'un bout à la Grande-Rue et d'autre à Guillaume Fauvelet, archidiacre de Melun. Ce dernier céda, quelques mois plus tard (26 décembre 1570) (1), la grange contiguë qui lui appartenait.

Au moment où la ville en fit l'acquisition, l'hôtel des Tournelles tombait en ruine et l'on dut le restaurer presque entièrement. Les travaux furent adjugés au rabais le 25 février 1578 à Jehan Rousset, moyennant 666 écus $\frac{2}{3}$, et couverts en partie par les 320 écus soleil provenant de la vente faite la même année à Nicolas Baltazard, marchand bourgeois de Sens, de l'ancienne maison commune des Quatre-Mares. Parmi les nombreux ouvrages prévus au devis nous remarquons l'ouverture d'une porte au-dessus de laquelle on devait « faire et graver trois armoiries : deux de la ville de Sens avec la devise a l'entour d'icelles, et les armoiries de France (2). » L'aménagement intérieur et l'ameublement sont décrits sommairement par l'inventaire du 29 décembre 1589 conservé dans les archives municipales (3) : En la chambre de la ville, une cheminée sous laquelle se trouvaient deux grands chenêts en fer, avec pommes de cuivre, se terminant par deux lions également en cuivre, une pelle en fer ; au milieu de la pièce, une table de bois « en façon de bureau » recouverte d'un tapis fort usé, 2 bancs, 1 bureau en chêne,

(1) Archives municipales, DD 2.

(2) — — DD 2.

(3) — — II 2.

1 encrier de plomb, 4 grands bancs à dossiers, le scel et contre-scel de la ville, 2 cachets d'argent, 1 petit bahut couvert de cuir noir, un bassin d'étain, etc. En la salle, 2 bureaux dont un grand fermant à trois serrures et guichets, 2 bancs, 1 coffre à deux serrures et 8 petits canons en fer.

Il y avait aussi un magasin qui contenait des armes et de l'artillerie, car, depuis longtemps, la ville possédait un véritable arsenal pour sa défense ; les annalistes sénonais rapportent que les premiers canons furent fondus vers 1409, par les soins de Guillaume Pasquier, qui en livra vingt-six et une bombarde. Le compte de Nicolas Forestier, receveur en 1512-1513, constate que Jehan Pyat, fondeur d'artillerie à Sens, reçut 626^{fr} pour prix de 31 pièces d'artillerie appelées « hacquebutes a crochet avec 4 gros canons, le tout pesant 4 247 livres ; 70^{fr} 7^{ss} pour 10 hacqnebutes a crochet et 2 fauconneaux ; 60^{ss} pour un moule de cuivre a faire plomb du calibre des grosses pièces (1). » Nous avons retrouvé, en outre, dans un registre des actes passés devant Jehan de la Fousse, tabellion, un marché conclu le 21 mai 1512 (2) entre le même receveur, Jehan Pyat, fondeur, et Pierre Bourgereau, canonier à Sens, pour la livraison, à l'hôtel de ville, de 100 couleuvrines à crocs et tourillons du poids de 25 à 30 livres chacune et de 4 faucons pesant 6 à 700 livres, moyennant le prix de 3^{ss} par chaque

(1) Archives municipales, CC 10.

(2) Reg. de Jehan de la Fousse, Ch. des not.,

livre de métal. Pendant les guerres de religion on mit à contribution les abbayes et maisons religieuses de la ville et on leur acheta tout le métal nécessaire à la fonte de nouveaux canons ; les cloches de Notre-Dame-du-Charnier, de Saint-Paul, de Saint-Bon, servirent à cet emploi. Un traité fut passé le 5 juin 1589 avec Louis Devinat et Nicolas Péron, fondeurs et canonniers à Sens, qui, d'après le compte du receveur Louis Doussier (1), touchèrent 1136 écus 14^s pour toutes les dépenses relatives à la confection de l'artillerie qui devait, l'année suivante, protéger les remparts contre les attaques de l'armée d'Henri IV.

Le magasin de l'hôtel des Tournelles renfermait, en décembre 1589, 2 grosses pièces d'artillerie, 5 pièces moyennes appelées faucons, 6 mortiers montés sur roues, 5 fauconneaux, 76 arquebuses et mousquets, des moules à plombs pour les pièces d'artillerie, 2 vieilles arbalètes, des quantités de cordes à arquebuse, 380 livres de métal de cuivre et 6 tonneaux de poudre. Un mortier non emboîté se trouvait dans la cour.

V. ANCIEN COLLÈGE

Après avoir occupé pendant quarante-cinq ans environ l'hôtel des Tournelles, l'administration municipale l'abandonna, en 1623, aux Pères Jésuites, arrivés depuis peu à Sens pour prendre la direction du collège. Les services de la ville furent alors

(1) Archives municipales, CC 14

transférés dans les bâtiments de l'ancien collège fondé, en 1537, par le chanoine Philippe Hodoard et situé rue de la Parcheminerie (aujourd'hui rue Thénard) vis-à-vis du couvent des Célestins (aujourd'hui le lycée). Ces bâtiments, donnés à la ville par le fondateur du collège, sont indiqués dans la Déclaration des héritages appartenant à la communauté des habitants le 28 décembre 1574 (1) comme libres de cens envers le roi, tenant d'un long à une ruelle allant aux maisons de Vieilchastel, d'autre à la veuve Martin Baucien au lieu de Jean Baucien, d'un bout aux enfans feu M^e Jehan Garlin au lieu de feu M^e Jehan de Boutigny et aux enfans de Jehan de Barbisy, seigneur de Bellenave, et par devant à la rue de la Parcheminerie.

Nous allons voir combien était modeste pour l'époque la nouvelle installation communale ; la ville avait évidemment consenti un grand sacrifice en abandonnant aux Jésuites l'hôtel des Tournelles dans l'espoir que son collège prendrait une plus grande extension, mais il ne faut pas oublier surtout que commençait pour Sens une période de véritable déchéance, l'archevêché venait d'être démembré, en même temps le bailliage, qui avait été l'un des plus grands de France, diminuait chaque jour d'importance, le Langrois, le Bassigny, le Barrois, Compertrix et la baronnie de Baye allaient encore être sous-traités complètement à sa juridiction, la renommée et l'influence morale de la vieille cité étaient

(1) Archives municipales, DD 1.

profondément atteintes, elle perdait le mouvement et l'activité du monde des affaires civiles et ecclésiastiques qui entretenait le commerce local et, conséquence inévitable de tous ces amoindrissements, la population décroissait rapidement pour tomber, en 1789, au chiffre minimum de 5700 habitants.

La maison commune installée dans l'ancien collège comprenait uniquement une cour sur la rue, jardin derrière, une grande salle, deux chambres hautes, quatre cabinets, un grenier, un petit pavillon servant de logement au concierge avec une vinée derrière, et une chapelle affectée plus tard à la juridiction consulaire.

En entrant dans la cour, ainsi que le constate l'inventaire dressé le 16 février 1663 (1), on apercevait deux gros canons sans affuts, quatre autres moyens, et huit autres plus petits également sans affuts; la chambre haute, où se réunissait le bureau de la ville, avait pour tout mobilier trois grands bancs et deux tables, dont une grande recouverte d'un tapis. Le magasin des armes se trouvait dans le grenier situé au dessus de cette chambre haute, il contenait encore, à cette date, deux petites pièces de campagne, six fauconneaux à moitié brisés, deux mortiers de fonte, quatre-vingt-onze mousquets, quarante-six arquebuses, deux arbalètes de fer, deux moules et cent quarante boulets, enfin seize casques de fer, vingt-cinq corps de cuirasses, un bichet de soufre et un boisseau de salpêtre; trois

(1) Archives municipales, II 2.

mortiers de fonte et douze roues provenant sans doute d'anciens affuts, avaient été déposés dans la chapelle (1).

Dès la fin du ^{xvii}e siècle presque toute l'artillerie appartenant à la ville avait disparu ; on raconte, en effet, qu'en 1683 (2) Louis XIV aurait fait transporter douze des plus grosses pièces en Franche-Comté, d'où elles ne revinrent plus, et que vingt à vingt-deux petites pièces furent retrouvées, en janvier 1718, enterrées à trois pieds de profondeur dans une cave de l'hôtel de ville ; nous n'avons pu contrôler l'exactitude de cette assertion rapportée par Guichard et Mauclerc ; toutefois, le grenier de la mairie ne renfermait plus, en 1734, ainsi que nous l'apprend un inventaire du 25 octobre de cette année (3), que trois petits fauconneaux, quelques mauvais canons d'arquebusade, quelques casques et soubassements de cuirasses, on remarquait seulement, d'après le même inventaire, une couleuvrine montée, de 10 pieds de longueur, aux armes de Sens et à la date de 1591 ; mais, par contre, la salle des séances s'était enrichie d'un mobilier beaucoup plus confortable, les murs étaient tendus

(1) La chapelle de l'ancien collège fut convertie, vers 1667, en une grande salle où, à partir de cette époque, siégea la juridiction consulaire installée auparavant rue Haut-le-Pied, l'autel avait été enlevé par M^r de Gondrin. *TARBÉ*, p. 58. D'après le livre des actes des juges-consuls conservé aux Arch. dép. (B 40) les travaux d'installation de cette juridiction à l'Hôtel de Ville n'auraient été effectués qu'en 1671 sous la direction de Guillaume Joyneau, voyer au bailliage de Sens.

(2) *Bibl. de Sens*. ms n°99. Le curé Rousseau estime cette perte à 40 000 livres tournois de fonte et avec la façon, à plus de 100 000 francs. *Bibl. de Sens*, ms n° 66, p. 638.

(3) *Archives municipales*, II, 2.

de tapisseries semées de fleurs de lys et de tours qui sont, on le sait, les attributs des armes de Sens, un grand tableau dans un cadre sculpté et doré représentant Louis XIV peint par Dapremont était placé au-dessus de la cheminée, une grande table recouverte d'un tapis vert, deux bancs de cuivre à deux bras chacun, dix-sept chaises et douze tabourets en tapisserie semblable à celle de la tenture se trouvaient dans cette pièce où il y avait encore une table pliante en bois blanc, une armoire en forme de buffet à deux battants, des flambeaux, etc. En 1746, une pendule à grandes vibrations, « ouvrage de prix et morceau précieux, » fut donnée par un sieur Le Bon, ancien horloger de Paris, pensionnaire de l'Académie, retiré depuis quelques années à Sens ; en reconnaissance de ce présent, la municipalité l'exempta du logement des gens de guerre (1).

Si l'immeuble de l'ancien collège de la rue de la Parcheminerie n'était ni spacieux, ni de grande apparence, il semblait à la rigueur suffisant pour les besoins de l'administration municipale qui exigeaient d'autant moins de place que l'importance de la ville diminuait chaque jour, comme nous l'avons vu ; cependant quand vers le milieu du XVIII^e siècle on s'aperçut que la vétusté des constructions et leur mauvais état d'entretien rendaient indispensables des travaux assez importants de restauration, plusieurs projets de translation de l'hôtel de ville furent étudiés.

(1) Archives municipales BB 2, délibération du 1^{er} octobre 1746.

On se préoccupait déjà de cette question en 1753; à l'Assemblée générale des habitants qui eut lieu le 5 août de cette année, le maire, Michel Sallot de Varennes, s'adressait en ces termes aux habitants : « Vous n'ignorez pas, Messieurs, l'état dans lequel se trouve l'hostel de ville, nous y sommes assemblés, la petitesse de cette salle est une de ses moindres imperfections, il est comme impossible de s'y réunir pour une assemblée générale, on n'y parvient que par un escalier informe, impraticable et qui menace ruine, la partie du bâtiment occupée par le concierge seroit tombée si nous ne l'avions fait étayer et tout le bâtiment menace ruine, il y a pour plus de trois mille livres de réparations à faire pour le rendre praticable et avec cette dépense ce seroit toujours un très vilain bâtiment et d'une très petite étendue pour servir d'hôtel à une ville aussi considérable que celle-ci qui est décorée par un archevêché des plus anciens, des plus considérables et des premiers du royaume, et de tous les tribunaux de justice qui se trouvent dans les plus grandes villes, si on en excepte la cour souveraine... » Le maire terminait en proposant de renoncer à des réparations trop onéreuses eu égard à la situation financière de la ville et insistait pour que l'on fit l'acquisition de la maison de la veuve et des héritiers Soubiran, qui présentait tous les avantages désirables d'emplacement, de solidité et de dimensions(1).

(1) Archives municipales, BB 2, p. 45 et suiv.

L'assemblée des habitants approuva cette proposition, mais aucune suite ne put y être donnée, l'immeuble en question ayant été adjugé sur licitation à la veuve Soubiran qui continua à l'habiter; la ville ne devait l'acquérir, comme nous le verrons, que soixante-neuf ans plus tard, en 1822.

Un autre projet ayant pour but le transfert des services communaux dans l'Hôtel-Dieu fut encore agité, mais sans plus de succès, de 1778 à 1785 (1). Finalement l'administration municipale demeura pendant la longue période de cent soixante-cinq années dans l'ancien collège de la rue de la Parcheminerie.

VI. ANCIEN GRAND SÉMINAIRE

Cependant le cardinal de Luynes ayant vendu au domaine royal le 27 mai 1786 (2) moyennant 30 000^{fr} les bâtiments du grand séminaire qui occupaient tout l'emplacement compris entre la Grande-Rue, la rue du Tambour-d'Argent, la rue des Cordeliers et la petite rue de la Bertauche, l'intendant de la généralité de Paris offrit de les céder à la ville pour y établir la maison commune et les diverses juridictions locales telles que l'élection, la juridiction consulaire, etc; un arrêt du Conseil du 30 juillet 1787 approuva la cession et détermina les combinaisons financières qui permettraient à la ville de réaliser ce projet, l'ingénieur de Montfeu établit un devis s'élevant à 23 638 ^{fr} 5^{fr}, mais dans lequel l'installation

(1) Archives municipales, DD 3.

(2) Archives municipales, DD 3.

de l'hôtel de ville seul n'entraîna que pour 859^{fr} et les travaux furent adjugés le 15 novembre 1787 au Sr Jean Malherbe moyennant 23 300^{fr} (1). La restauration du corps de bâtiment affecté à la mairie était terminée dès 1789; le 27 décembre de cette année fut placé en grande solennité en présence de la milice « tambours battants, drapeaux déployés », le buste du marquis de Chambonas, commandant de la garde nationale et quelques jours plus tard maire de la ville. Ce buste était l'œuvre d'un artiste nommé Pierson (2). Presque en même temps une lettre du duc de Luynes avait annoncé (18 décembre 1789) l'envoi d'un buste du cardinal de Luynes également destiné à l'hôtel de ville (3). Un inventaire du 3 février 1790 constate d'ailleurs que la plus grande partie du mobilier de la ville avait été transportée dans le bâtiment neuf de l'ancien grand séminaire et que les services municipaux s'y trouvaient installés à cette époque. Cette occupation ne devait être que transitoire, les conditions prévues par l'arrêt du Conseil du 30 juillet 1787 ne purent être remplies, la révolution survint, et les locaux de l'ancien séminaire furent abandonnés.

VII. ARCHEVÊCHÉ

Les bureaux de la ville se trouvèrent transférés dès 1792 dans le palais de l'Archevêché, délaissé par Loménie de Brienne qui s'était retiré à Saint-

(1) Archives municipales, DD 3.

(2) Archives municipales, BB 4. Pierre - Gédéon Pierson, architecte sculpteur à Sens.

(3) Archives municipales. II 3.

Pierre-le-Vif; ils occupèrent avec le District, puis le Tribunal, non seulement les appartements de l'Archevêché, mais encore toutes les dépendances, y compris la salle synodale. Un décret de 1811 affecta ces bâtiments à la ville et au département. Cependant le siège archiépiscopal de Sens fut rétabli en 1817, toutefois M^{gr} de la Fare, quoique nommé cette année même, ne prit possession que le 28 décembre 1821. La mairie dut vers cette époque évacuer les bâtiments de l'Archevêché qui revinrent à leur première destination.

VIII. HÔTEL DE LA RUE DU CHEVAL-ROUGE

(AUJOURD'HUI RUE RIGAULT)

La ville acheta le 22 mars 1822 l'hôtel actuel de la rue du Cheval-Rouge, aujourd'hui rue Rigault, et réalisa ainsi le désir exprimé dès 1753 par le maire Sallot de Varennes. Cet immeuble avait été possédé dans la première moitié du xvi^e siècle par Palamèdes de Foudriat, procureur du roi, lieutenant général au bailliage de Sens depuis février 1647 et maire de la ville en 1651, puis par Gabriel de Rossigny qui le vendit en 1694 à François Vezou, autre lieutenant général du bailliage. Dans cet acte de vente, l'hôtel est ainsi désigné : « Un grand corps de logis avec deux ailes tenant d'un long aux mesures du Petit-Hôtel-Dieu, d'autre au S^r Grassin de la Pacaudière, d'un bout a la rue du Cheval, d'autre bout a plusieurs. »

François Vezou y réunit en 1700 deux petites

maisons en ruines occupées autrefois par le Petit-Hôtel-Dieu qui se trouvait entre cet hôtel et l'église Saint-Pierre-le-Rond, c'est l'emplacement du nouveau musée construit en 1890.

A la mort de François Vezou, arrivée le 5 décembre 1713, l'immeuble revint à son fils, Jacques Edme, conseiller du roi, lieutenant général et président au bailliage de Sens (1); ce dernier disparut à son tour vers 1734 et ses héritiers (2) vendirent l'hôtel le 12 janvier 1737 à Jean-Jacques Soubiran, conseiller du roi, élu en l'élection de Sens et avocat en Parlement, moyennant six cents livres de rente foncière. Il consistait alors en « une grande maison
« size rue et paroisse Saint-Pierre-le-Rond, une
« grande cour en entrant par la porte cochère, le
« corps de logis et deux aisles de bâtiment régnant
« des deux côtés de la grande cour, jardin et par-
« terre derrière et corps de logis a costé duquel il y
« a de part et d'autre des vinées pour mettre un
« pressoir et des cuves et serrer des orangers, et
« une petite maison contiguë et jointe ausdits basti-
« mens, ayant aussy une issue par ladite rue Saint-
« Pierre-le-Rond et aboutissant à la basse court
« de ladite maison où sont des vinées et écuries et
« une sortie du costé de la grande porte de ladite

(1) Jacques-Edme Vezou fut installé comme lieutenant général le 24 avril 1714.

(2) Les héritiers qui figurent à l'acte de vente étaient François Durieu, maître chirurgien à Estaing, chef-lieu de cant., arr. d'Espalion (Aveyron), Louis Prat, avocat et notaire royal à Estaing, Jean Durieu, marchand dans la même localité, etc. Archives municipales, M 33.

« église Saint-Pierre-le-Rond, le tout fermé de
« murs. »

En 1753, après le décès de Jean-Jacques Soubiran, cette habitation, mise en licitation, fut adjugée le 3 septembre à Marie Thody, veuve Soubiran, qui la conserva jusqu'à sa mort. Les héritiers de cette dernière (1) la louèrent d'abord à Jacques Baltazard du Bouys de la Villatte, ancien capitaine d'infanterie, puis la vendirent le 8 janvier 1773 (2) pour neuf mille livres et quatre cents livres de rente foncière aux entrepreneurs (3) de la manufacture, royale de velours de coton établie à Sens depuis quelques années. On sait que cette manufacture, installée à ses débuts, vers 1760, dans une maison de la Grande-Rue, ne fit pas de brillantes affaires et dut bientôt suspendre ses opérations. Dès 1785 à peine quelques ouvriers travaillaient-ils encore dans l'hôtel de la rue du Cheval-Rouge, et les intéressés de la manufacture, forcés de liquider, abandonnèrent cet immeuble le 23 juin de la même année pour 17 000* à César-Pierre Foacier, écuyer, con-

(1) Voici les noms des héritiers de Marie Thody : dame Anne Pierre de Saint-Bons, veuve de M^r Claude Reynard, procureur au bailliage de Sens, Simon Pierre Guyon de Chanteloup, bourgeois de Paris, et dame Charlotte Louise Pierre de Saint-Bons, son épouse, demeurant à Paris, Joseph Marie Duché, avocat au Parlement, demeurant à Auxerre, et dame Madeleine Michelle Pierre de Saint-Bons, son épouse.

(2) Minutes de Cave, notaire à Sens.

(3) L'entrepreneur de la manufacture représentant la société était en 1773 Jacques Sauvalle, négociant demeurant à Sens, juge-consul en exercice. A la vente du 23 juin 1785, figurent Louis Fossard-Dumesnil, directeur des Fermes, demeurant à Paris, l'un des intéressés, M. Richard le Jeune, directeur de ladite manufacture, et Jean Holker, intéressé.

seiller du roi, receveur particulier des finances en l'élection de Sens; celui-ci, étant devenu payeur général du département de l'Yonne, loua en 1792, puis l'année suivante céda l'usufruit de l'habitation et du mobilier à Barthélemy Etienne le Cou-teux, ancien seigneur de Vertron, et le 13 juin 1795 en vendit la nue propriété à Pierre Simon Yver, négociant à Villeneuve-sur-Yonne, moyennant vingt mille livres pour le fonds et treize mille livrés pour le mobilier. Possédé ensuite par la fille de ce dernier, M^{me} Sophie Yver, femme de Charles Joachim Charié-Yver, juge d'instruction à Joigny, l'immeuble fut loué en 1809 et 1813 à la régie des droits réunis (contributions indirectes) et en 1818 à M. Jules Ferrand, sous-préfet de Sens, enfin le 22 mars 1822 (1) la ville représentée par Jacques Théodore Leroux, maire et notaire royal, en faisait l'acquisition pour le prix de vingt-deux mille deux cents francs.

Tel est en quelques mots le passé de ce dernier hôtel de ville qui depuis quatre-vingts ans sert de maison commune et où la Société archéologique tient ses réunions mensuelles. L'avenir appartient maintenant au nouvel et grand monument qui doit être prochainement inauguré.

Le Chesnoy, 3 août 1903.

MAURICE ROY.

(1) Archives municipales, M 33.

CLAUDE - ETIENNE DECHAMBRE

ET QUELQUES AUTRES VICTIMES DES ÉPIDÉMIES

DE 1812 ET 1814

DANS LE PERSONNEL DES HOSPICES DE SENS

Claude Dechambre, dont le nom vient d'être donné à l'une de nos rues, était un Sénonais, et cependant il n'était, récemment encore, connu que de bien peu d'habitants de Sens ; aujourd'hui même beaucoup de personnes le confondent avec son fils, le docteur Amédée Dechambre, auteur du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. Il m'a donc paru à propos de présenter à la Société archéologique le résultat des recherches que j'ai pu faire sur notre compatriote.

Claude-Etienne Dechambre, né à Sens le 24 novembre 1773, était fils d'Etienne Dechambre (décédé le 4 avril 1787) et de Marie Rodot ; il a épousé, le 22 février 1808, Cécile-Charlotte Hédiard, dont il eut deux fils, Paul-Edouard et Amédée Dechambre ; par son mariage, il était le beau-frère de Charles Hédiard, marchand mercier, et de Prosper

Hédiard, marchand épicier; il habitait rue de la Vannerie, aujourd'hui rue Jean-Cousin.

Le docteur Lereboullet, dans sa *Notice sur le docteur Amédée Dechambre*, dit que Claude Dechambre était employé comme secrétaire à la sous-préfecture; ceci n'est pas absolument exact, car, ainsi qu'on peut le voir dans l'*Histoire des sièges de Sens*, par M. Joseph Perrin, c'est M. Bardin qui était secrétaire de la sous-préfecture en 1814 et qui remplaça le sous-préfet, M. de la Tour du Pin, après son départ le 5 mars. Quant à Claude Dechambre, il était employé à la sous-préfecture, comme il est dit dans son acte de mariage, et c'est encore ce titre qui lui est donné dans une note de son neveu, A. Hédiard, administrateur des hospices en 1854. On comprend, du reste, que le sous-préfet ait, comme nous allons le voir, proposé, pour les fonctions d'économe des hospices, son employé et non pas son secrétaire, dont il se serait difficilement privé dans des moments aussi troublés.

C'est, en effet, le 5 mars 1814, quelques heures avant la seconde occupation de la ville par les troupes alliées, que Claude Dechambre est nommé économe des hospices, ainsi qu'il est dit dans la délibération suivante :

« L'affaire mise en délibération, la commission, après en avoir conféré avec M. le sous-préfet et vu l'urgence, nomme provisoirement pour économe M. Dechambre, dont la probité et les talents sont connus, lequel, mandé, a accepté et promis de remplir cette place avec tout le zèle dont il était

susceptible, et arrête que copie de la présente délibération sera adressée à M. le préfet. » Signé : C. DE LAURENCIN, FORMANOIR, BLANCHET et BILLEBAULT.

Les fonctions qu'acceptait ainsi Claude Dechambre étaient particulièrement difficiles et périlleuses : lors de la prise et du pillage de Sens par les Wurtembergeois, le 11 février précédent, « l'hospice, qui s'était déjà senti du bombardement et dont les toits étaient en partie découverts par un siège de douze jours, ne fut pas exempt de pillage ; il fut enlevé beaucoup de mobilier, les plus précieux instruments de chirurgie, les drogues de la pharmacie, tous les comestibles furent dilapidés » (procès-verbal de la séance du 26 mai 1814) ; aussi pouvait-on craindre que l'hôpital ne fût menacé d'un pareil sort par le retour des troupes des alliés, si bien que la plus grande partie du personnel, dont l'économe, avait quitté cet établissement « par la crainte d'essuyer encore de mauvais traitements. » (J. Perrin, *loc. cit.*)

De plus, le typhus sévissait, la mortalité était considérable (72 décès enregistrés en janvier, 111 en février, 155 en mars et 134 en avril ; soit 472 en quatre mois) et le nombre des malades de l'hôpital était évalué à plus de 300. On pourrait croire exagéré ce chiffre indiqué par le procès-verbal du 2 juin 1814, mais on peut voir sur le registre des délibérations, qu'il avait été, auparavant, fortement dépassé et qu'il s'était même, en 1812, élevé à 500.

Dechambre faisait donc preuve d'un réel dévouement en acceptant la place d'économe de l'hôpital ;

il promit de s'acquitter de ses nouvelles fonctions avec tout le zèle dont il était capable et il n'a pas failli à cette promesse.

Malheureusement, « il n'a pu supporter le fardeau, il a succombé sous le poids » (procès-verbal de la séance du 17 mai 1814); il contractait la maladie qui faisait tant de victimes autour de lui et il décédait le 1^{er} avril, à l'âge de quarante et un ans, laissant une veuve et deux enfants en bas âge.

Un tel dévouement ne doit pas rester dans l'oubli; l'exemption de la rétribution universitaire accordée aux fils de Claude Dechambre par M. le président de la commission royale d'instruction publique, la remise du droit communal qui leur fut d'abord faite par le conseil municipal, puis les deux demi-bourses du collège qui leur furent attribuées par délibération du conseil municipal du 8 avril 1823 n'étaient pas suffisantes; cet homme qui « se livra tout entier et par zèle et par humanité au soin des malades, » et qui n'hésita pas à supporter les plus grandes fatigues et à sacrifier sa vie pour accomplir un devoir qu'il n'était pas forcé d'assumer, mérite bien d'avoir son nom inscrit sur nos murs, et il est bon que la société archéologique conserve le souvenir de ces faits.

Il paraît juste de parler en même temps de quelques autres personnes qui furent aussi victimes de leur dévouement dans des circonstances analogues, et je crois devoir dire aussi quelques mots de M. Dufois, de M. et M^{me} Damien et de M. Lacave.

Louis-Philippe-Auguste Dufois, né en 1753, fils de

Philippe Dufois et de Marie-Madeleine Pinguet, beau-frère de Jean-Louis Chardon, commissaire de police, et, par suite, arrière-grand-oncle de M. Alexandre Chardon, de Villeneuve-l'Archevêque, propriétaire, demeurant à Sens, rue Saint-Didier, avait été appelé, en 1806, à remplir les fonctions d'administrateur des hospices. Il s'occupa, non seulement du secrétariat et de la surveillance des biens, mais, en outre, « il visitait chaque jour l'Hôtel-Dieu et entraînait dans le détail de tous les soins que l'on donnait aux malades ; » c'est surtout vers la fin de l'année 1811, alors que l'hôpital était rempli de plus de cinq cents militaires espagnols et que plusieurs Sœurs, accablées de fatigue, succombaient à de graves maladies, qu'il déploya le plus grand zèle en secondant de tout son pouvoir les Sœurs qui restaient. Il dirigea la succursale qui avait été établie, conformément à la délibération du 24 décembre 1811, dans la caserne sur la place Saint-Etienne (ancien Hôtel-Dieu), pour recevoir les prisonniers espagnols des dépôts de Sens et d'Auxerre et de passage à Sens, succursale qui contenait de cent cinquante à deux cents malades ; il veillait à ce que l'on procurât aux malheureux qui y étaient tous les secours que réclamaient leur état et leur misère. Il ne voulut pas écouter ses collègues qui l'engageaient à modérer son zèle et à ne pas se livrer imprudemment, comme il le faisait, au milieu d'un aussi grand nombre de malades ; il ne ménagea pas sa santé qui était déjà affaiblie depuis plusieurs mois ; rien ne l'arrêta, et il fut enlevé en dix jours par une

fièvre ataxique, dont il avait pris le germe au milieu des prisonniers espagnols. (Extraits du procès-verbal de la séance du 25 février 1812.) Il succomba le 18 février 1812, à l'âge de cinquante-huit ans.

Un service solennel pour le repos de son âme fut célébré, le 16 mars suivant, en l'église Saint-Etienne, l'église de l'Hôtel-Dieu étant alors occupée par les prisonniers espagnols, et l'on relata, sur le registre des bienfaiteurs des hospices, les services rendus par cet administrateur, qui, malgré son âge déjà avancé et le mauvais état de sa santé, voulut faire plus que son devoir et soigner avec le même zèle Français et étrangers.

Si nous revenons en 1814, nous voyons que l'épidémie fit d'autres victimes que Dechambre dans le personnel des hospices, et nous constatons que M. et M^{me} Damien et M. Lacave furent emportés en moins de trois mois.

L'affluence considérable des militaires envoyés à l'hôpital de Sens avait nécessité la nouvelle création d'une succursale à la fin de novembre 1813, car l'hôpital ne pouvait, d'après le procès-verbal du 25 novembre 1813, qui diminua probablement volontairement les chiffres, contenir que deux cents à deux cent vingt malades. M. de Laurencin fut chargé de l'administration de cette succursale (28 novembre) et M. Rétif en fut nommé chirurgien pour aider M. Soulas, chirurgien en chef de l'hôpital depuis 1764, qui ne pouvait pas soigner les malades des deux établissements.

« M. Nicolas Damien, ex-capitaine pensionné, et

retiré dans cette ville, et la dame Marie-Jeanne Delavacquerie, née à Paris, son épouse, sage-femme, demeurant avec lui se sont empressés, l'un et l'autre, d'offrir leurs services lors de l'établissement de cet hospice militaire, dont le sieur Damien fut l'économe et le premier employé. Ils ont, par un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge, rendu les plus grands services à cet établissement. Lors du siège et du bombardement qui a éprouvé la ville, ils n'ont cessé de s'acquitter de leurs pénibles et périlleuses fonctions, prodiguant leurs secours même au risque de leur vie. La dame Damien, épuisée par des travaux au-dessus de ses forces, atteinte elle-même de la maladie qui avait déjà enlevé beaucoup de monde autour d'elle, et dont le principe existait dans le mauvais air qu'elle y respirait journellement, est morte à l'hospice, victime de cette même maladie, » le 17 mars 1814, à l'âge de trente-neuf ans.

« Son mari, après cette perte irréparable, n'en a pas moins continué ses soins et ses travaux aux deux hopitaux alternativement, et a succombé lui-même sous le poids des fonctions qu'il s'était si généreusement imposées, » le 13 juin 1814, à l'hospice, à l'âge de cinquante-sept ans.

Le sieur et la dame Damien laissaient deux enfants d'un âge peu avancé et sans fortune ; le conseil municipal, par délibération du 15 juin 1814, arrêta que les administrateurs de l'hospice seraient invités à recevoir provisoirement ces deux enfants, jusqu'à ce qu'il soit pourvu ultérieurement à leur

sort. Le procès-verbal de la commission des hospices du 29 août 1814 nous apprend, en effet, que le jeune Damien fut logé provisoirement dans la même chambre que M. Cassin, commis aux écritures (1), et qu'il mangeait au réfectoire avec le chapelain, l'économe, le pharmacien et le commis aux écritures.

Enfin, Blaise Nicolas Lacave, (2) né à Sens, le 15 juin 1771, fils de Blaise Lacave, taillandier, et de Anne Vinot, marié le 15 brumaire an IX (7 novembre 1800) avec Louise Bellaguet, officier de santé, médecin adjoint des hospices depuis 1801, avait été « nommé médecin en chef par délibération du 2 décembre 1813 et chargé du service tant de l'hospice que de la succursale ; ce galant homme, dont on ne peut que louer le zèle et l'exactitude, a succombé par la maladie contagieuse des hopitaux, » le 26 mars 1814, à l'âge de quarante-deux ans. (Procès-verbal de la séance de la commission des hospices du 26 juillet 1814, nommant M. Crou médecin en chef.)

Le récit de ces faits est certainement le plus bel

(1) Cassin Eugène, philanthrope français, né à Sens, le 11 décembre 1796, mort le 14 février 1844. Sorti d'une famille obscure, il ne dut qu'à sa persévérance dans le travail la position honorable qu'il occupa plus tard. Après s'être fait remarquer par les soins assidus qu'il prodigua aux malades de l'hôpital de Sens, où il était entré comme employé, il vint à Paris, et devint dès lors l'un des membres les plus actifs, un des principaux agents de toutes les sociétés d'instruction et de toutes les associations de bienfaisance. Son nom fut donné à l'ancienne rue du Filoir.

(2) Claude-Etienne Dechambre et Blaise-Nicolas Lacave furent élèves du collège de Sens, et leurs noms figurent parmi ceux des lauréats des distributions de prix de 1787, 1788, 1789, 1790, 1791 et 1792.

éloge que l'on puisse adresser au personnel des hospices de Sens, qui s'est dévoué avec tant de zèle et d'abnégation au soin des malades pendant ces cruelles années où le typhus faisait de nombreuses victimes, et la Société archéologique se fera un honneur de préserver de l'oubli l'exemple de ces braves gens qui, simplement et courageusement, ont exposé et sacrifié leur vie pour soulager les malheureux malades.

Dr R. MOREAU.

INVENTAIRE DU MOBILIER

DU PRIEURÉ DE JOIGNY

MAI 1418

Le prieuré Notre-Dame de Joigny fut fondé, en 1080, par Geoffroy, comte de Joigny.

Ce comte donna aux moines de la Charité-sur-Loire, de l'ordre de Cluni, l'église Sainte-Marie, située hors du château de Joigny. Il leur donna aussi l'église paroissiale Saint-Jean et les chapelles Saint-Martin et Saint-Thibault. Les moines avaient dans leurs bourgs et dans toute terre qu'ils posséderaient, tout droit de justice et de coutume, le droit de pêche dans l'Yonne, etc. La charte de donation fut approuvée par Richer, archevêque de Sens de 1062 à 1096.

En 1085, le même Richer fait la dédicace de l'église du monastère, *coram militibus et populo*.

En 1144, Armand, prieur de Notre-Dame de Joigny, donne à Guillaume, archidiacre de Sens, pour sa vie seulement, quelques censives appartenant

au monastère dans la paroisse de Guerchy, à charge de lui payer chaque année une rente de 20 sols, monnaie de Provins. L'archevêque de Sens, Hugues de Toucy, ratifie ce traité par lettres datées de l'abbaye de Dilo.

Les seigneurs de Joigny ne furent pas les seuls qui, dans les commencements, donnèrent aux moines de Notre-Dame des marques de leur libéralité. Guy de Noyers, qui avait succédé à Guillaume aux Blanches-Mains comme archevêque de Sens, étant venu à Joigny en 1178, Aimé le Riche et Elisabeth son épouse lui mirent entre les mains l'acte de la donation qu'ils faisaient au prieuré d'un quartier de vigne et de deux rentes, l'une de 10 sols, l'autre de 18, à la charge de célébrer, chaque année, leur anniversaire.

Les offrandes des églises de Joigny constituaient une partie des revenus du prieuré, et étaient considérables.

De bonne heure il y eut des difficultés entre le prieur et les curés. En 1204, Manassès, archidiacre, et Guillaume, trésorier de l'Eglise de Sens, furent choisis comme arbitres et adjugèrent la moitié des offrandes au prieur, l'autre moitié aux curés.

Au ^{xiv}^e siècle, quoiqu'il y eût trois paroisses dans la ville, il n'y avait d'autre cimetière que celui de Saint-André, où le prieur percevait un droit pour chaque sépulture. Le directeur de l'hôpital, regardant comme une servitude fâcheuse l'obligation de porter à ce cimetière les corps des pauvres qui mouraient à son hôpital, fit enclore de murs un

terrain voisin et le fit bénir, en 1318, par Guillaume de Melun, archevêque de Sens.

Pierre de Beaujeu, alors prieur, n'avait pas attaché d'importance à cette entreprise ; mais son successeur, Nicolas de Percy, plus attentif à la conservation de ses droits, et craignant d'être insensiblement dépouillé du revenu qu'il tirait du cimetière de Saint-André, s'adressa à l'archevêque de Sens pour faire examiner ses titres. Ils furent reconnus bons, et défense fut faite au maître de l'hôpital d'enterrer dans son cimetière d'autres personnes que les pauvres.

A peine cette affaire était-elle terminée qu'une autre toute pareille se présenta.

Jeanne de Joigny, héritière du comté, qui avait épousé Charles de Valois, frère de Philippe de Valois, roi de France, fonda avec son mari, en 1336, un nouvel hôpital avec une chapelle et un cimetière. Le prieur fit part de ses craintes à la comtesse de Joigny, qui lui accorda comme dédommagement 60 sols de rente à prendre sur les revenus de l'hôpital et, en plus, la moitié des oblations faites à l'occasion des sépultures des personnes riches qui se feraient enterrer à l'hôpital.

Le comte Geoffroy, en fondant le prieuré, avait donné aux moines toutes les dîmes de Joigny. Pour percevoir plus facilement ces dîmes, les prieurs furent obligés d'en abandonner un quart aux seigneurs. Malgré cela, de nombreuses difficultés s'élevèrent et, en 1374, le bailli de Villeneuve-le-Roi était choisi comme arbitre par les parties.

En 1392, Jean Roquere, dont nous avons retrouvé, à la Bibliothèque nationale, l'inventaire après décès, était prieur de Notre-Dame.

Il vend, cette année-là, à Philippe Toussaint, curé de Migennes, pour 100 sols tournois, des héritages situés à Bussy-en-Othe, qui lui étaient venus de la succession de Paul Drot, homme de main-morte du prieuré.

Jean Roquere eut des difficultés avec les comtes de Joigny, malgré la sentence qui avait été rendue, en 1374, par le bailli de Villeneuve-le-Roi, ainsi qu'il résulte de plusieurs transactions, notamment d'une de 1394, sur la dîme des grains.

Il eut aussi des contestations avec Antoine de Clermont, seigneur de Longueron, au sujet de la justice qu'il avait dans cette paroisse. Par acte de 1403, le prieur Jean Roquere renonça à la haute justice, et ne se réserva que la moyenne et la basse.

Le premier abbé commendataire fut messire Odoart Hennequin, en 1518. Il eut un procès avec les paroissiens de Saint-André, lesquels voulaient faire bâtir une chapelle attenant à la nef de l'église du prieuré qui leur servait de paroisse.

Le prieur Ferrand s'opposa à ce que les hospitaliers de Joigny fissent prêcher, sans sa permission, le vendredi saint. Par acte notarié du 23 avril 1528, le maître reconnaît qu'il n'a aucun droit de prêcher ou de faire prêcher sans la permission du prieur.

Le prieuré perdait beaucoup de son importance.

Lors d'une visite faite par dom Florent Legendre, visiteur de l'ordre de Cluni, le 17 mars 1564, la communauté n'était composée que de trois religieux de chœur, y compris le prieur et un religieux oblat. En l'absence du prieur des Brosses, le visiteur ordonne que les couvertures et les voûtes de l'église soient réparées. Ces réparations ne furent pas faites ou le furent très mal, car la tour, qui menaçait ruine depuis longtemps, s'écroula en 1596.

De nombreuses contestations s'élevèrent, au xvii^e siècle, entre le prieur et les curés de Joigny, au sujet de la préséance dans les processions, ou des enterrements.

En 1792, il n'y avait plus qu'un abbé, sans aucun religieux.

De l'église du prieuré, il ne reste que quelques colonnes avec chapiteaux à feuillage placées actuellement les unes dans l'église de Looze, qui les a achetées en 1844, les autres dans l'enclos de l'ancien prieuré où elles soutiennent un berceau, au-dessus d'une tourelle des anciens murs de la ville, sur le chemin de la Guimbarde.

CHARLES VIGNOT.

INVENTOIRE faicte par moy Gauchier Barre, clerck juré de lescripture de la prévosté de Joigny, apelle avec moy Estienne le Riche, tabellion juré du tabellionnage de Joigny, des biens, meubles, trouvés en l'ostel du prioré dudit Joigny, demorés par le désès et trespasement de feu Jehan Roquere, en son vivant prieur dudit prioré, ledit inventoire fait du commandement de M^{sr} le comte de Joigny et à la requeste du procureur dudit seigneur, le samedi veille de Pentecoste, XIII^e jour de may l'an mil IIII^e et dix-huit, présens à ce faire Poncet de Corans, escuier, messire Laurent Billart, chapellain et secrétaire dudit M^{sr} le comte, Gilet le Blanc, procureur, et Guy de Forest, receveur dudit seigneur, les religieux dudit prioré et plusieurs autres.

Premièrement, ou trésor dudit prieur ont esté trouvez une robe de drap gris brun fourrée d'aigneaulx noirs ; une autre robe de drap pers noir doublé de sarge noire ; ung manteau de drap vert brun doblé de mesme drap ; une robe de drap sur couleur de noir, doblée de mesme drap, laquelle ne vault guères ; une aumuce noire ; ung autre manteau à plainfons sur longe moison, lequel est de drap de bonete bien bon.

Item, une chape de longue moyson de drap noir et garnie d'un chaperon de mesme drap ; ung chaperon de drap vert brun sans cornete.

Item, quatre dras de lit de deux lez et demi et tels comme ils sont, lesquels sont de chamvre ; ung table de chanvre ouvré à l'euvre de Bourgogne, de six aulnes ou environ de long ; une table de lin à l'euvre dessus dite, bien bonne et

de la longueur quele est ; et ung table de chanvre de petite valeur.

Item, oudit trésor, avait et y ont esté trovées huit taces d'argent pesans environ ung marc chascune pièce, lesquelles estaient dedans un estuit de cuir, et 6 cuillers d'argent pesans environ quatre onses d'argent.

Et cedit jour duy, sur la requeste faicte ausdiz religieux par les dessus nommés officiers dudit monseigneur le comte c'est assavoir sur ce que iceulx officiers ont requis et demandé ausdiz religieux qu'ilz monstrent toutes les lettres obligatoires appartenant audit deffunt, Dom Jehan Petit-jehan a respondu que pour le présent il n'y vacaroit point e n'y poroit entendre, et les autres religieux ont respondu ensemble qu'ilz n'en savait nulles.

Item, en la chambre ou gisait ledit deffunt, atenant du mur ou les chambres povres sont avait ung cofre ouquel ont esté trové les choses qui s'ensuivent.

Primo. — Unes lettres passées soubz le seel de la prevosté de Joigni, par lesquelles Jehan Bertelot, Guillaume Jubran, Jehan Berault et Tevenin Moreau prirent à rente annuelle et perpetuele, dès le VI^e jour de janvier III^e et XV, certains desers seans ou finaige de Loze, pour X sols tournois de rente qu'ils en promirent audit prior.

Item, unes autres lettres données le dix-huitieme jour d'aoust, audit an III^e XV, par lesquelles Droin Pertuis doit audit prieur XVI setiers de blé, moytié forment et moytié avoine, avec XL sols tournois pour la maison des dismes dudit Joigni de ladite année.

Item, unes autres lettres passées soubz le seel de ladite prévosté données le jour des Brandons mil III^e et XIII par lesquelles Jehan Gaupillat, Tevenin Thouart et Gilet Gaupillat, de Joigni la ville prennent du prieur de Joigni une pièce de bois audit prieur appartenant pour le prix de XII livres XV sols tournois, et pour certains termes passés.

Item, unes autres lettres passées soubz ledit seel, par lesquelles Thevenin le chapelier et Ysabeau, sa femme, doivent

audit prieur VIII livres VII sols VI deniers tournois avec XX setiers de vin pour les causes contenues esdites lettres.

Item, unes autres lettres passées soubz le seel de Cenuquins, par lesquelles Guillaume Colon, musnier, demorant aus pays Dangelon, doit audit prieur IIII livres tournois pour les causes tenues esdites lettres.

Item, unes autres lettres soubz le seel de la cort de Mgr l'officia de Sans, par lesquelles messire Estienne Moreau, prestre, doit audit prieur XX setiers d'avoine et ung setier fourmant, pour les causes contenues esdites lettres.

Item, unes aultres lettres passées soubz le seel de la prévosté de Joigni, par lesquelles Jehan Atrochart, de Migene, doit audit prieur soixante sols tournois, pour les causes contenues esdites lettres.

Item, plusieurs aultres lettres seellées tant du seel de la prévosté de Joigny comme autres, avec plusieurs reoles, papiers et mémoires, lesquelles ont esté mises audit cofre.

Item, en ladite chambre et en ung autre cofre avait plusieurs autres lettres de petite valeur, tant seellées que non seellées.

Item en ladite chambre, avait ung lit garni de coeste, cuissin, une couverture percé et deux draps de lit garni d'un docier et chevecier de bois chambrillé.

Item, en ladite chambre, avoit encoir avec les deux cofres desus nommés deux autres coffres esquelz n'avait riens dedans.

Item, avait en ladite chambre quatre chandeliers de cuivre de plusieurs facons et telz comme ils sont.

Item, deux chens telz comme ilz sont ; une tenaille de fer et une chièze de bois tele qu'elle est.

Item, en la botellerie dudit hostel lez ladite chambre avait une met de bois fermant à clef, une grant doloere, ung bondonnet et ung broquereau à percier muis à metre vin.

Item, en la cuisine dudit hostel avait et ont esté trovés deux pos de cuivre, une lèchefrite, un gril, ung tripier,

deux chenez, une broche à rostir et une peele de fer et tele comme il estoient.

Item, deux peeles darin sans queue, ung paalon darin à queue, une égace à boire eaue, ung basin à laver mains et deux chaferetes.

Item, ung mortier tournant et ung molin à faire mostarde telz qu'il sont.

Item, XI escueles d'estain, trois plas d'estain, une escuele d'estain à pié appellée l'escuele Dieu, deux salieretes d'estain, trois quartes d'estain lesqueles sont à soing, deux grands pintes et une chopine d'estain.

Item, une petite table et deux tresteaux de bois avec deus petites formes et deux seles à seoir.

Item, en la grant sale dudit hostel, avait trois grans vieilles tables et quatre trectaulx, un grant vieil banc, une grande forme de bois, une scabelle, ung escran, ung dresseur de bois et deux grands chenes de fer.

Item, ou grenier dudit hostel, avait et ont esté troés par stimation fait par les dessus nommés environ deux cents bichés formant.

Item, oudit grenier par stimation fait aussi par les dessus nommés, avait environ cinquante bichés avoine.

Item, oudit grenier avait quarante toisons de laine tant blanches que noires et quatre peaulx d'aigneaulx.

Item, en la sale basse dudit hostel, attenant du cloître dudit prieuré, avait et i ont esté troez deux lis garnis de coestes, cuissins, deux chaslit de bois, trois oreillier dont l'un est ovré avec une vieille arche toute despessée.

Item, en ungs aultres greniers estans à l'antrée dudit hostel, avait et ont esté trouvés euviron XII bichés orge.

Item, aussi avait en l'estable dudit hostel, une haquenée soubz poil blanc, garnie de sele culière et poitral avec unes bride toutes d'unes fasson.

Le dimanche ensuivant présens les dessus dis.

Ou trésor dudit hostel d'isele prioré, et en deux petits

coffres estans en iseluy, ont esté troees lettres dont la déclaration s'ensuit cy après ; c'est assavoir :

Et premièrement unes lettres faictes et passées soubz le seel de la prevosté de Joigny, par lesqueles messire Estienne Ledru prêtre, procureur des habitans de Joigni, doit audit feu prieur cinquante livres tournois, pour les causes contenues esdites lettres.

Item, unes aultres lettres passées soubz le seel de M^r lofficial de Sens par lesqueles Jehan Blanchart le jeune de Nulli doi. audit prieur un millier de sercles de coudre par xxx quarterons.

Item, unes aultres lettres d'execucion de la cort de M^r de Sens contre Henriet Renauldot de la somme de xii livres tournois qu'il doit audit prieur.

Item, unes aultres lettres soubz le seel de la prevoste de Joigni par lesqueles Jehan Roulet dit Patroquet prist ja pieça dudit prieur de Joigni une nacele au pris de six livres tournois de chacte.

Item, unes aultres lettres passées sous seel de M^r lofficial de Sens par lesqueles fu messire Jehan Cudan devait audit prieur x livres tournois et carante livres de sire.

Item, unes aultres lettres de cognoisense données soubz le seel de la prevoste de Joigny par lesqueles Deniset Dubois doit au prieur de Joigny xii sols vi d. t. pour les causes contenues esdites lettres.

Item unes aultres lettres données soubz les seaux de messires les religieux abbé et couvent de Dillon par lesqueles iceulx religieux abbé et couvent sont tenus et doivent audit prieur la some de six sols tournois.

Item, unes aultres lettres passées soubz le seel de la prevosté de Joigni par lesqueles Jehan le Maistre, demeurant à Nulli, est tenuz et doit audit prieur la somme de IX livres tournois pour les causes contenues esdites lettres.

Item, unes aultres lettres passées soubz le seel de ladite prévosté par lesqueles Jehan Lalement le jeune doit et est

tenuz audit prieur en la somme de IIII escus pour les causes contenues esdites lettres.

Item, unes aultres lettres passées soubz le seel de ladite prevosté par lesqueles Lois Chappuis, Perrin Regnault, Guillemain Masquereau et aultres jusques au nombre de neuf, de la ville de Migenne, sont tenus et doivent audit prieur la somme de XXV escus.

Item, unes aultres lettres passées par devant Estienne Charretier par lesqueles les habitans de la ville de Joigny sont tenus audit prieur en la somme de VI^{xx} livres tournois.

Item, unes aultres lettres faites et passées soubz le seel de la prevosté de Joigny, par lesqueles Jehan Berthelot amoisonne des Noel IIII^e et XVI de Estienne Charetier certaines terres seans ou finage de Lose pour cent solz tournois de moison et laquelle compette audit prieur.

Item, unes aultres lettres données soubz le seel et signées de M^{sr} le comte de Joigny, par lesqueles ledit M^{sr} le comte doit audit prieur cent livres tournois.

Lesqueles lettres obligatoires sy desus déclarées ont esté mises ensemble en une layecte appelée coffret, et iceluy seellé du seel de l'un d'iceulx religieux, lequel coffret a esté baillé et est demoré par devers Poncet de Corans.

Et au surplus, esdiz deux coffres avait plusieurs autres lettres de plusieurs manières, tant chartres comme autres avec plusieurs sédules, mémoires, roles et autres, lesqueles ont este remises esdis coffres et baillées esdis religieux.

Sur une autre feuille de papier et d'une autre écriture

(Nota) Que le comte de Joigny priest de la despoile au fut prieur dudit lieu de Joigni de XVII à XVIII^e piesz d'or ensy que il et commune renomeir ou prieure et en ladite ville et se pourvara par le chapelein dudit comte, apelle messire Lauren Billart, et par le prieur de Senan, apelle dom Philippe de Varenéz, et par le prieur de Santeregne, apelle dom Jehan Petit Jahan par celui qui piocha la ou estait ledit

or et par ung sergen dudit comte les prieurs dessus dits savent bien lez noms.

Item, ledit seigneur retint II obligations, l'une de VI^{xx} escus anquoy les habitants de ladite ville estoient obligez oudit prieur et l'autre de C escus an or, anquoy ledit comte estoit obligé et se pourvara par l'inventoire que la justisse fit quant le prieur fut mort et par l'esturmen que fut prins quand ledit comte rendit les autres lettres et obligassions ou procurour de Mons. de La Charité, lequel ressent tout le demorant par inventoire et doivent être les dessus dis inventoire et insturmant avec lez noms dez témoins dessus dis aborgés en l'ostel dudit Mons. de la Charité.

(Bibl. nat., fonds latin 5461, f^o 5.)

RAPPORT SUR LA DÉMOLITION
D'UNE PARTIE DE
L'ENCEINTE ROMAINE DE SENS
EN 1903

L'un des principaux objets de la sollicitude de la Société archéologique de Sens, depuis sa fondation en 1844, est la conservation des précieux débris d'édifices antiques exhumés des soubassements de l'enceinte gallo-romaine et le développement de son Musée lapidaire.

Dans son premier *Bulletin*, publié en 1846, M. François Lallier écrivait un rapport sur l'état de ces murailles, alors livrées aux démolisseurs, et une étude détaillée des trente-sept pierres sculptées, ou décorées d'inscriptions, déjà réunies dans le jardin de la mairie.

C'était le premier fonds du Musée qui compte actuellement près de cinq cents numéros.

C'est dire que, depuis 1846, des brèches nombreuses ont été faites aux vieux remparts, et que,

fidèle au programme tracé par ses fondateurs, la Société archéologique en a recueilli avec soin toutes les épaves intéressantes (1).

A l'appui de ses *Recherches sur les murailles gallo-romaines de la ville de Sens*, M. Lallier a donné un plan de l'enceinte telle qu'elle se voyait alors. Des seize tours qui figurent sur ce plan, quatre seulement restent aujourd'hui, et encore une seule garde-t-elle en partie son aspect primitif.

On ne pouvait songer à conserver, dans son ensemble, le rempart séculaire qui enserrait la ville. Mais il est regrettable que des mesures n'aient pas été prises, dès le jour où fut décidée sa destruction (2), pour que les fouilles fussent pratiquées jusqu'à la base des fondations. Maintes fois, en effet, on l'a constaté : ce sont les assises inférieures qui recèlent les morceaux de sculpture les plus intéressants. La chose s'explique du reste aisément,

(1) Dès le xvr^e siècle, on a trouvé, à Sens, des sculptures romaines, comme en témoigne cette note empruntée à un manuscrit de Balthazar Taveau et consignée, au xviii^e siècle, dans une histoire de Sens manuscrite, par Cartault :

« Au mois de septembre 1549, on trouva proche ladite porte (Saint-Didier), dans le fossé, une pierre, haute d'environ un pied et demi et large de deux pieds, qui estoit gravée en demi bosse, sur laquelle, du costé gauche, il y avoit une effigie qui représentoit une déesse vêtue, ayant sur la teste un croissant, et tenant en sa main droite une forme de plattine, avec une corne d'abondance de sa gauche. Et, a costé, une autre effigie qui représentoit Mercure tenant un caducée dans sa main gauche. »

Et Cartault ajoute : « Il n'est point parlé dans ce manuscrit qu'il y eût une inscription au bas de cette pierre et de ce qu'elle est devenue. » (Bibl. de Sens, ms n^o 67, p. 11.)

(2) Une ordonnance du 2 décembre 1836 autorisa la ville à rétrocéder les murs dont la propriété lui avait été octroyée, en 1787, par le roi Louis XVI. (*Bulletin de la Société archéologique de Sens*, t. II, p. 23.)

puisque l'on a dû mettre en œuvre, en premier lieu, les blocs de pierre provenant des entablements, c'est-à-dire des parties les plus ornées des monuments auxquels on empruntait les matériaux servant à l'édification des murs. Or, trop souvent, les acquéreurs des différents lots du rempart se sont contentés de le faire raser au niveau du sol du boulevard, laissant ainsi enfouies sous les constructions nouvelles deux ou trois assises du gros appareil gallo-romain.

Les plus importantes découvertes, signalées par M. Gustave Julliot dans son bel ouvrage sur les *Inscriptions et Monuments du Musée gallo-romain de Sens*, dont le texte vient de paraître, sont celles de 1845, près de la porte Dauphine, qui ont donné la presque totalité de la grande inscription de *Magilius* (nos 16 à 38 et 208 du Musée), de 1850 (nos 82, 109, 111, 130, 133, 136 et 137), de 1864 (nos 6, 7, 8, 9, 46, 47 et 63) et surtout de 1891. C'est après cette dernière, occasionnée par le prolongement jusqu'au boulevard de la rue Amiral-Rossel, et grâce aux nombreux morceaux de sculpture trouvés à cet endroit, que M. Julliot a pu établir sa restitution si intéressante de la façade des thermes romains d'*Agedincum* au 1^{er} siècle.

Au mois de janvier 1903, la ville de Sens consentait une nouvelle aliénation d'une portion du mur d'enceinte, située cours Chambonas, n° 9, et clôturant du côté du boulevard la propriété Mathé-Gailard, récemment acquise par M. Lacaille.

Le nouveau propriétaire se proposait d'en faire

abattre la partie supérieure jusqu'à 2^m 50 environ au-dessus du sol et d'asseoir sur le reste une construction et la terrasse d'un jardin, en sorte que l'antique muraille, qui se trouvait en retrait du tracé d'alignement, devait être enfouie pour longtemps.

La Société archéologique pensa qu'il était de son devoir d'intervenir et sollicita l'autorisation d'explorer les assises inférieures pour en extraire les fragments sculptés qui devaient se rencontrer à cet endroit, selon toute probabilité, comme dans toutes les autres parties de l'enceinte précédemment détruites.

Grâce aux bienveillantes dispositions du propriétaire, grâce surtout aux subventions accordées par M. le ministre de l'instruction publique et par M. le maire de Sens, ce désir vient d'être réalisé et les résultats démontrent suffisamment, croyons-nous, combien il était fondé.

La section du mur cédée par la ville de Sens à M. Lacaille mesurait 16^m 30 de longueur sur une épaisseur moyenne de 2^m 64. Son élévation au-dessus du sol du boulevard était exactement de 5^m 92, non compris la grossière maçonnerie moderne qui la surmontait. A la base se voyaient deux assises de gros appareil ; la plus rapprochée du sol mesurant 0^m 75 de hauteur ; la suivante 0^m 65. Chacune de ces assises était composée de quinze blocs, simplement juxtaposés sans mortier.

Au-dessus commençait le parement en petit appareil, très régulier, offrant trois zones, hautes cha-

cune de 1^m25, et délimitées par une chaîne de larges briques, disposées sur trois rangs et noyées dans des joints de mortier épais de 0^m02.

L'extraction des gros blocs du soubassement a commencé le 9 mars. La première assise (nous désignerons ainsi la *plus élevée*) ne comportait qu'un revêtement de gros appareil et seulement du côté du boulevard. Le reste du mur était formé d'un blocage de moellons bruts et de mortier, d'une consistance telle qu'il fallut employer la mine pour le briser. Toutefois, sans doute pour mieux relier toute cette maçonnerie et pour donner au petit appareil une assiette plus solide, de larges dalles de pierre, de 0^m63 sur 0^m53, et des marches, longues de 1^m45 et larges de 0^m45 sur 0^m23 de hauteur, avaient été disposées horizontalement, dans l'épaisseur de la construction, au niveau supérieur de cette première assise.

La seconde assise présentait exactement la même disposition et ne contenait que les quinze gros blocs formant son revêtement extérieur. Cependant, dans le blocage, se rencontraient à divers endroits des pierres engagées dans la troisième assise et faisant saillie dans la seconde. Vers l'extrémité, à droite notamment, on a trouvé un amoncellement de fragments, longs et étroits, semblant provenir de meneaux de fenêtres, ainsi disposés.

Presque toutes les pierres tirées de ces deux assises sont ornées de moulures, sur la face adhérente au blocage. La plupart ont appartenu primitivement à des soubassements d'édifices ou à des pilas-

tres. Une seule est un fragment d'entablement, avec corniche à modillons: mais elle est très mutilée. Aucune ne garde trace de décoration sculpturale quelconque. On a conservé pour le Musée les morceaux les mieux ornés (nos 26 à 37).

La troisième assise, dont le sommet affleurerait le sol du boulevard, contenait un double parement de gros appareil, l'un à l'extérieur du rempart, l'autre à l'intérieur. Le milieu du mur était rempli par de la maçonnerie. Au lieu d'affecter, comme aux étages supérieurs, la forme de cubes à peu près réguliers, les blocs compris dans cette assise étaient de proportions et de formes très diverses; rectangulaires sur la face apparente, ils offraient des contours très variés sur les côtés noyés dans le blocage.

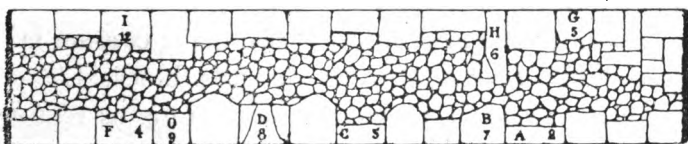


Fig. 1. -- Plan de la troisième assise.

Une certaine méthode a toutefois présidé à leur disposition. C'est ainsi que les pierres de moindre épaisseur étaient encadrées de blocs énormes présentant dans l'intérieur du mur une sorte d'éperon, formant *queue*.

Les plus beaux morceaux de sculpture recueillis au cours des travaux faisaient partie de cette troisième assise. Le plan ci-dessus indique l'emplacement occupé par chacun de ces fragments.

La quatrième assise était uniquement composée

de grosses pierres étroitement serrées, mais sans scellement. Des soixante morceaux qui en sortirent, pas un n'offrait la moindre ornementation ; mais on pouvait constater que presque tous avaient été sapés, sans doute pour donner une adhérence parfaite à l'appareil, en supprimant toutes les saillies, et constituer ainsi à la construction une base d'une solidité à toute épreuve. Cette assise, comme la précédente, mesurait 0^m75 de hauteur. Cependant, si tous les blocs formant le revêtement avaient cette hauteur, la partie médiane avait été remplie en plusieurs endroits par d'énormes dalles superposées deux à deux, épaisses d'environ 0^m40, taillées en dos d'âne à leur partie supérieure, et paraissant provenir du faîtage d'un édifice. Ces dalles forment un carré de 1^m35 de côté.

La cinquième et dernière assise était, comme la précédente, faite seulement de gros blocs. L'assemblage toutefois en était beaucoup moins régulier. Des vides, parfois assez larges, existaient dans les joints, indice presque certain que les sculptures n'avaient pas été systématiquement brisées. De fait, cette assise a donné un assez grand nombre de fragments de sculpture décorative, d'une admirable conservation (nos 10, 11, 13, 14, 15 à 24).

Cette assise reposait elle-même sur un lit, épais de 0^m60, composé d'une couche de marne ou de craie pilée, d'une couche de cailloux et d'une seconde couche de marne, hautes chacune de 0^m20.

Disons enfin que la fouille qui vient d'être pratiquée a permis de constater que la partie du mur



INSCRIPTION ET BAS-RELIEF ROMAINS
TROUVÉS DANS LE MUR D'ENCEINTE DE SENS (YONNE)





BAS-RELIEF ROMAIN

TROUVÉ DANS LE MUR D'ENCEINTE DE SENS
(YONNE)



gallo-romain attenant, au couchant, à la section explorée présentement a été détruite jusqu'aux fondements. C'est à cet endroit que fut trouvé, en 1847, le fragment d'architrave et de frise donnant, en bas-relief, la tête colossale d'Hélios (n° 102 du Musée).

A l'est, au contraire, sous la maison portant le n° 11 du cours Chambonas, les assises inférieures du mur romain sont restées intactes. On y a noté la présence, dans l'assise inférieure, d'un fragment de corniche identique aux numéros 15, 16, 17 et 18, et, placée immédiatement au-dessus, une pierre haute de 0^m60 et longue de 1^m15, ornée, à sa partie inférieure, dont les deux tiers sont évidés, de larges feuillages sculptés en relief, encadrant un énorme fruit, ressemblant à une grenade. Ce fragment est semblable à celui déjà recueilli dans le Musée et portant le n° 242 (1).

DESCRIPTION DES FRAGMENTS

RECUEILLIS POUR LE MUSÉE LAPIDAIRE.

I. — INSCRIPTION

1 (J, (?). — Longueur, 1^m28; hauteur, 0^m67; épaisseur, 0^m50. (Pl. I.)

Fragment d'inscription provenant d'un édifice public. Il présente une seule ligne, occupant à peu près le milieu de la pierre; on y lit les lettres suivantes : RATOR V̄I... Les lettres mesurent 0^m22 de hauteur.

(1) G. JULLIOT, *Musée gallo-romain de Sens*, pl. XX, n° 5.

(2) Les lettres entre parenthèses indiquent la cote provisoire marquée sur les pierres au fur et à mesure de leur entrée au Musée.

Au-dessus, séparée par un intervalle de 0^m17, existait une autre ligne, dont on voit l'extrémité inférieure. Les deux dernières lettres sont surmontées d'une barre horizontale se continuant de l'une à l'autre. Ce détail montre qu'il s'agit d'une salutation impériale, mais la pierre étant brisée immédiatement après VI, on ne peut être fixé exactement sur le nombre des salutations décernées au personnage auquel est dédiée l'inscription.

Les caractères, gravés à arête vive sur une profondeur de 0^m02 et une largeur égale, ont dû recevoir primitivement des incrustations de métal, retenues par des attaches profondes de 0^m09, ainsi qu'en témoignent les trous de scellement pratiqués au sommet et à la base de chaque lettre. Enfin des traces de peinture rouge permettent de supposer que cette inscription se détachait sur un fond pourpre ou même doré. On a, en effet, trouvé, parmi les moellons employés dans la maçonnerie du mur, plusieurs morceaux, notamment un fragment de base de colonne, encore recouvert de dorure sur fond rouge (voir n° 39).

Le Musée de Sens ne possédait encore aucune inscription en lettres incrustées.

II. — BAS-RELIEFS

2 (A). — Longueur, 1^m38; hauteur, 0^m74; épaisseur, à la base, non compris les reliefs, 0^m44. (Pl. II.)

Draperie flottante, à plis affectant la forme concentrique, se détachant sur une énorme coquille

concave. Dans l'écoinçon, à gauche, un génie ailé soutient un ruban ondulé dont le nœud, correspondant au sommet de la coquille, marque nettement l'axe du sujet. On en peut conclure que le motif auquel ce fragment appartient avait une largeur de 2^m08, à laquelle il convient d'ajouter de chaque côté une bordure sur laquelle se terminaient les jambes du génie. Le n° 338 du Musée (¹), présente, de chaque côté d'un chapiteau, les amorces de bas-reliefs contenant des jambes de génies ailés.

Les divers attributs réunis dans ce fragment : Eros, draperie, coquille, semblent indiquer que le sujet auquel il servait de couronnement était une Vénus Anadyomène, placée peut-être au-dessous de l'un des groupes de chevaux marins, qui occupent l'attique de la façade des Thermes, dans la reconstitution de M. Julliot (²).

3 et 4 (C et F). — Deux fragments (³) ; hauteur, 0^m75 ; épaisseur, à la base, 0^m71, sans les reliefs, 0^m41 ; — longueur du n° 3, 1^m13 ; du n° 4, 1^m085. (Pl. I.)

Nymphe à demi couchée, appuyée à un rocher d'où jaillit une source symbolisée par une urne. Le torse est entièrement nu. La main droite, mutilée parce qu'elle était en plein relief, retient à la hauteur des hanches, une draperie enveloppant étroi-

(1) *Musée gallo-romain de Sens*, pl. XXXIX, n° 2.

(2) G. JULLIOT, *une Façade des thermes romains élevés au commencement du II^e siècle dans la capitale des Senones*, dans *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LV, p. 123 à 146, pl. II.

(3) Ces deux fragments ont été trouvés dans la même assise, mais séparés. Voir page 71, fig. 1.

tement les jambes. La jambe gauche est repliée sur la droite. Les pieds sont brisés.

A la base, une plinthe, haute de 0^m 18, est sobrement décorée d'une course de rinceaux gravés entre deux filets. Ce détail permet de rapprocher le présent sujet de pièces du Musée aux proportions identiques et d'un art aussi parfait (1).

5 (G). — Longueur, 0^m 77, épaisseur, 0^m 60 ; hauteur, 0^m 60.

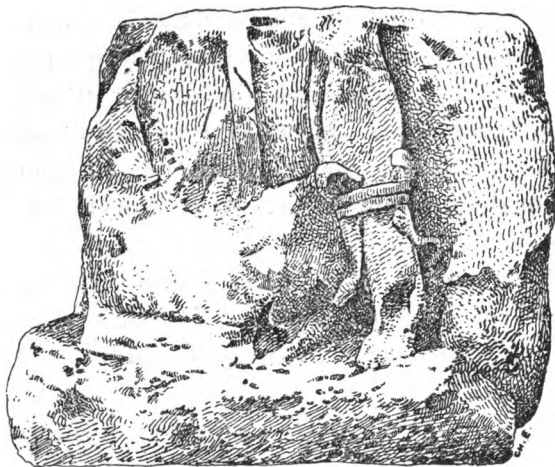


Fig. 2. — Fragment de bas-relief trouvé dans le mur d'enceinte romain.

Assise inférieure d'un monument, de forme carrée irrégulière, sculpté en bas-relief sur trois faces. On y reconnaît : 1^o une source coulant d'un rocher

(1) N^{os} 329 et 330 (voir G. JULIOT, *Inscriptions et monuments du Musée gallo-romain de Sens*, p. 101, pl. XLIII), Ganymède. — N^{os} 89 et 90 (*ibid.*, p. 111, pl. VI), Diane et Endymion. — N^o 437 (*ibid.*, p. 105, pl. XLI). Chute d'Icare,

et un arbuste ; 2^o la jambe droite d'un personnage de grandeur naturelle, debout, ayant un chien à ses pieds. Cette jambe porte une molletière, ouverte sur le devant, la partie supérieure retombant sur la courroie formant attache, et la partie inférieure flottante. Sous la molletière s'entrecroisent les lanières de la chaussure. Il ne reste plus trace de celle-ci, car le pied est brisé ainsi que la jambe gauche dont on voit cependant la silhouette dessinée sur le fond. (Fig. 2.)

6 (H). — Hauteur 1^m 55 ; largeur, 0^m 60 ; épaisseur, à la base, 0^m 38, au sommet, 0^m 23. (Pl. III.)

Stèle anépigraphe. Abrité sous une niche creusée dans l'épaisseur de la pierre et cintrée en cul de four, un personnage en relief. Il est vêtu d'une tunique et d'une *penula*. Le bras droit et le genou ont été sapés au ras de la niche. De la main gauche, il tient suspendues à un cordon des tablettes (1).

III. — SCULPTURE ORNEMENTALE

7 (B). — Longueur, 1^m 15 ; hauteur, 0^m 60 ; épaisseur, 1 mètre.

Chapiteau de colonne engagée, à larges feuillages. Nombreuses mutilations. A rapprocher du n^o 424 du Musée (2).

8 (D). — Longueur, 1^m 08 ; hauteur, 0^m 76 ; épaisseur, 0^m 76.

(1) Cf. G. JULLIOT, *Musée gallo-romain*. pl. XII, n^o 1 bis ; pl. XIII, n^o 3, pl. XXII, n^o 2 ; pl. XXIX, n^o 1 et 4, des stèles à peu près semblables.

(2) *Ibid.*, pl. XXXVII, n^o 2.

Chapiteau à feuillages identiques au précédent. La pierre est fendue en trois morceaux.

9 (O). — Longueur, 0^m975; hauteur, 0^m765; épaisseur, 0^m71.

Fragment de frise, orné d'une fleur, au calice colossal, très refouillée. Ce fragment, qui rappelle le claveau de frise n° 235 du Musée (1), semble appartenir au prolongement du chapiteau n° 217 du Musée (2).

10 (P). — Fragment de frise. Les parties marquées G et E sont décorées d'une palme; la face B, d'un rinceau; A, F, C, D sont frustes.

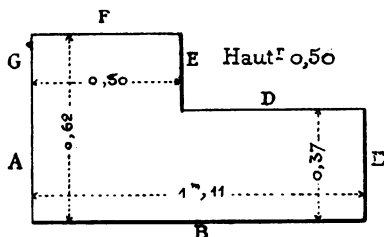


Fig. 3.

11 (M). — Longueur, 0^m84; hauteur, 0^m53; épaisseur, 0^m80.

Fragment de frise, ou sommet d'un bas-relief à feuillages, ou draperies. La sculpture de ce morceau est très mutilée.

12 (I). — Assise du jambage d'une porte attribuée par M. G. Julliot à un édifice militaire. Sa décora-

(1) *Ibid.*, pl. X, n° 1.

(2) *Ibid.*, pl. XXIV, n° 1.

tion est identique à celle des n° 302, 312, 313, 314, 232 et 233 du Musée. En A (fig. 4) : rameaux de feuillages montant verticalement et séparés par un chapelet de perles. En B : bouclier (1).

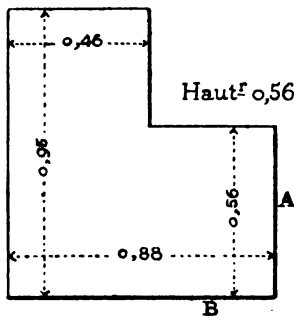


Fig. 4.

13 (Q). — Longueur, 1^m 02 ; hauteur, 0^m 58 ; épaisseur, 0^m 65 ;

Architrave surmontée d'un talon orné de rais de cœur. Les bandeaux sont séparés par des perles et des chapelets.

14 (E). — Longueur, 1 mètre ; hauteur, 0^m 465 ; épaisseur : au sommet, 0^m 62 ; au lit de pose, 0^m 45.

Architrave ornée sur les deux faces de simples plates-bandes. Le talon supérieur est seul décoré de feuillages.

15 (Y). — Longueur, 0^m 81 ; hauteur, 0^m 51 ; épaisseur : au lit de pose, 0^m 48 ; au sommet, 1^m 20.

Corniche d'un mur isolé. Les deux faces sont richement ornées de feuillages et palmettes. Les cais-

(1) Voir G. JULLIOT, *ouvrage cité*, p. 130 et 131 ; pl. XI, n° 3 et pl. XXVI, n° 3.

sons, entre les modillons, sont encadrés de chapelets et meublés de rosaces variées, le tout délicatement ciselé. Sur l'une des faces seulement, on remarque un ressaut correspondant à un pilastre.

Ce fragment, ainsi que les trois suivants, appartient évidemment au même monument qui a déjà fourni les n^{os} 244, 246, 247, 249 et 253 du Musée ⁽¹⁾.

16 (L). — Longueur, 0^m 81. Les autres dimensions comme au n^o 15.

Fragment de corniche à deux faces, identique au n^o 15.

17 (N). — Longueur, 0^m 40. Les autres dimensions comme au n^o 15.

Fragment de corniche identique au n^o 15.

18 (R). — Longueur, 0^m 58. Les autres dimensions comme au n^o 15.

Fragment de corniche identique au n^o 15.

19 (Z). — Longueur, 0^m 58 ; hauteur, 0^m 52 ; épaisseur : au lit de pose, 0^m 48 ; au sommet, 0^m 64.

Fragment de frise semblable aux précédents mais n'ayant qu'une face. La cimaise offre une ornementation différente de celle des précédents numéros ; au lieu de motifs de feuillages, elle est rehaussée de boucles.

20 (W). — Longueur, 0^m 58 ; hauteur, 0^m 43 ; épaisseur : au lit de pose, 0^m 48 ; au sommet, 0^m 80.

Corniche à une seule face. Décoration identique au n^o 15.

(1) Voir G. JULLIOT, *ouvrage cité*, pl. XX, n^{os} 1 et 3 ; pl. XIX, n^o 4.



STÈLE FUNÉRAIRE ROMAINE
TROUVÉE DANS LE MUR D'ENCEINTE DE SENS
(YONNE)



21 (K). — Longueur, 0^m72; hauteur, 0^m45; épaisseur : au lit de pose, 0^m74; au sommet, 1^m18.

Fragment de corniche à double face; l'une richement décorée, l'autre simplement moulurée avec modillons unis.

22 (S). — Longueur, 0^m60; hauteur, 0^m54; épaisseur : au lit de pose, 0^m45; au sommet, 1 mètre.

Fragment de corniche à moulures simples.

23 (V). — Longueur, 0^m58; hauteur, 0^m45; épaisseur : au lit de pose, 0^m80; au sommet, 1^m06.

Fragment de corniche à une seule face décorée de simples moulures; la cimaise supérieure seule ornée de feuillages.

24 (X). — Longueur maximum, 1^m28; hauteur, 0^m54; largeur, 0^m61 et 0^m47.

Claveau d'une archivolté mesurant, y compris l'épaisseur des claveaux, 5^m36 de diamètre. Ce claveau est décoré sur les deux extrémités qui étaient apparentes dans la construction : d'un côté, de plates-bandes en retraite, encadrées par une moulure ronde très en relief; de l'autre, d'un beau rinseau de feuillages en relief.

25 (T). — Assise du montant d'une porte ou d'une fenêtre, avec ébrasement. Sur l'angle à droite, reste de sculpture ressemblant à une source jaillissante.

Longueur, 0^m65; hauteur, 0^m60; épaisseur, 0^m72 et 0^m60.

26 (AM). — Entablement mouluré dont la corniche a été sapée.

Longueur, 0^m 77; hauteur, 0^m 72; épaisseur, à la base, 0^m 77.

27 (AN). — Entablement très mutilé, avec traces de modillons.

Longueur, 1^m 02; hauteur, 0^m 60; épaisseur, 0^m 70.

28 (AI). — Entablement mouluré avec ressaut couronnant un pilastre large de 0^m 47 et faisant une saillie de 0^m 07.

Longueur, 1 mètre; hauteur, 0^m 65; épaisseur, 0^m 57.

29 (AL). — Entablement d'un pilastre large de 0^m 725 et saillant de 0^m 13.

Longueur, 1^m 14; hauteur, 0^m 635; épaisseur, 0^m 55.

30 (AA). — Partie supérieure d'un soubassement mouluré.

Longueur, 0^m 85; hauteur, 0^m 32; épaisseur, 0^m 70,

31 (AJ). — Base d'un pilastre large de 0^m 43, saillant de 0^m 07.

Longueur, 0^m 70; hauteur, 0^m 58; épaisseur, 0^m 70.

32 (AK). — Assise d'un pilastre large de 0^m 745 et saillant de 0^m 10.

Longueur, 0^m 73; hauteur, 0^m 65; épaisseur, 0^m 82.

33 (U). — Croisillon d'un meneau décoré sur sa face d'une plate-bande accompagnée de moulures, avec feuillures sur les tranches.

Largeur, 0^m 50 ; hauteur, 0^m 40 ; épaisseur, 0^m 98.

34 (AB). — Assise du montant du même meneau. Décoration identique.

Largeur, à la partie la plus développée, 0^m 40 ; hauteur, 0^m 67 ; épaisseur, 0^m 98.

35, 36, 37 (AC, AE, AF). — Fragments de même nature et de même coupe que le précédent.

Hauteur, 0^m 40.

38 (AP). — Fragment de chapiteau décoré d'oves et de perles.

39 (AO). — Fragment de base de colonne à double boudin. Cette pierre est teintée d'ocre avec traces de dorure.

40 (AD). — Fragment de base de colonne.

41 (AS). — Fragments de marbre et de brèche trouvés dans le blocage et dans les interstices du gros appareil.

42 (AT). — Moulure de marbre blanc.

43 (AV). — Fragment de pierre sculptée décoré d'une fleur à volutes symétriques.

E. CHARTRAIRE.

FENÊTRE A MENEAU

ET A CROISILLON

DE L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

Parmi les pierres que la Société archéologique de Sens a fait extraire des anciens remparts, au printemps de 1903, et dont M. l'abbé Chartraire a déjà donné la description, il en est quelques-unes qui proviennent d'une fenêtre à meneau avec traverse ou croisillon : tel est, du moins, l'avis de toutes les personnes qui les ont examinées.

L'emploi des meneaux était extrêmement répandu au moyen âge, aussi bien dans les édifices civils que dans les édifices religieux, mais, ainsi que le dit Viollet le Duc, dans son *Dictionnaire d'architecture*, ils ne commencèrent à être usités qu'à la fin du ^{xiii}^e siècle, lorsque les fenêtres des églises venant à s'agrandir, il fallut disposer dans leur surface vide des séparations en pierre pour maintenir les vitraux. Les fenêtres des édifices civils possédaient aussi des meneaux, lorsqu'elles étaient d'une trop grande largeur pour qu'il fut possible de les fermer avec un seul ventail, et, jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle,

ces meneaux consistaient habituellement en une colonnette, plus ou moins ornée, soulageant le linteau.

On en voit un exemple, remontant au ^{xiii}^e siècle, dans la statuette de la Géométrie ou de l'Architecture, adossée à une colonne qui provient de l'ancien cloître et qui a été placée à l'une des baies de la Salle synodale, du côté du jardin.

Si les meneaux devinrent très fréquents au moyen âge, ils étaient, au contraire, très rares dans les édifices romains; Choisy n'en fait pas mention dans *l'Art de construire chez les Romains*, et j'avoue ne pas en connaître d'autre exemple que celui que possède le musée de Sens et dont je vais parler.

Je ferai tout d'abord remarquer que si la première partie de cette étude repose sur des données à peu près certaines, la seconde s'appuie sur des conjectures et est par suite susceptible de modifications, son but n'est pas tant de hasarder des idées que de provoquer la discussion et les recherches.

Ceci dit, j'examinerai successivement le meneau, les pieds-droits, le linteau et l'appui de la fenêtre.

Meneau. — La pierre, qui est provisoirement marquée U, a, dès sa découverte, attiré l'attention, et est, en effet, la plus intéressante. Elle présente sur sa face externe un croisillon bien net : le milieu de celui-ci est occupé par une plate-bande dont la branche verticale a 0^m10 de largeur, et dont la branche horizontale, un peu plus étroite, a 0^m08; cette croix est bordée, sur chacun de ses côtés, par une doucine de 0^m075, et deux carrés de 0^m045 et

de 0^m040; la portion verticale, c'est-à-dire le meneau dont on va voir les autres parties, a donc 0^m42 de largeur, tandis que la traverse qu'on a sans doute voulu faire moins lourde, et qui, du reste, avait besoin de moins de force, n'a que 0^m40 de hauteur.

A droite, cette pierre est taillée en sommier uni incliné de douze degrés, et destiné à soutenir la traverse; à gauche, la saillie correspondante a été sapée.

La face interne a été aussi mutilée, mais la portion enlevée doit être minime, car l'épaisseur, qui a été conservée et qui est de 0^m98, est égale à celle d'un autre fragment de meneau qui est intact.

Cette face interne forme aussi une croix dont les branches ont, l'une verticale, 0^m22 de large et, l'autre horizontale, 0^m20 de haut, la pierre ayant été entaillée sur ses quatre côtés successivement en deux endroits pour former les angles de feuillures dont il sera question plus loin.

Le pierres AB et AE, qui ont 0^m66 et 0^m43 de hauteur, font partie de ce meneau ou d'un meneau semblable : elles ont, en effet, la même largeur que la précédente, leurs moulures correspondent exactement à celles des branches verticales du croisillon et les feuillures sont disposées de même sur ces divers fragments. La face antérieure de ces trois portions de meneau paraît avoir été recouverte d'une peinture grise.

Pied-droit. — Les pierres AH et AC appartiennent au pied-droit, car leurs moulures verticales n'exis-

tent que d'un côté de la plate-bande, celle-ci se continuant sans interruption avec le mur voisin. La première de ces pierres, qui a 0^m37 de hauteur, ne présente que des moulures verticales; la seconde, qui a 0^m40 de hauteur, offre, outre les moulures verticales, une double rangée de moulures horizontales au-dessus et au-dessous de la plate-bande horizontale; c'est-à-dire qu'elle forme la moitié d'une croix terminant la traverse; celle-ci s'appuyait sur un sommier bien conservé et semblable à celui que l'on voit à droite du croisillon U. Ses moulures ressemblent beaucoup à celles du croisillon, cependant on y observe quelques différences, notamment pour la largeur des carrés; il n'y a là rien d'étonnant, car il n'est pas rare de voir dans les constructions romaines une grande variété des détails s'alliant à l'unité des grandes lignes, et le musée de Sens offre de nombreux exemples de cette diversité. Ces différences semblent seulement indiquer que le pied-droit appartenait à une fenêtre analogue; il est même possible qu'il dépende de la même baie, car l'on découvre même sur les parties symétriques du meneau des irrégularités aussi bien dans les dimensions des moulures que dans la situation des feuilles et dans l'obliquité des carrés, dont certains ont des angles de 70 degrés seulement.

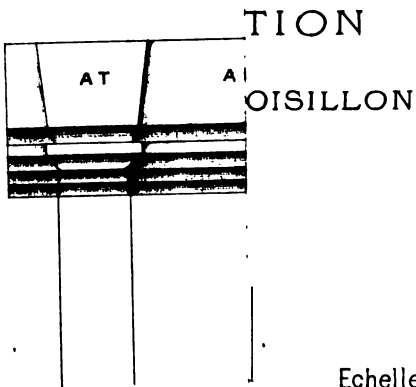
La pierre AF, qui a 0^m49 de hauteur, paraît devoir être aussi rapprochée du pied-droit, quoique ses moulures soient beaucoup plus étroites (0^m020, 0^m025 et 0^m060, au lieu de 0^m050, 0^m045 et 0^m080).

Si l'on examine la face interne et les côtés de ces différentes pierres et particulièrement du meneau AB, qui est seul intact, on voit tout d'abord que cette pierre a 0^m98 d'épaisseur, et, par conséquent, comme il a déjà été dit que le croisillon U a été à peine sapé, l'épaisseur du mur était au moins égale.

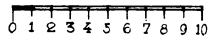
Feuillures. — En longeant chacun des côtés du croisillon, du meneau et du pied-droit correspondant aux ouvertures de la baie, on constate l'existence de deux rainures très prononcées, l'une à 0^m07, l'autre à 0^m35 de la face interne; je noterai, sans toutefois y attacher d'importance, que l'une des feuillures du meneau AB est à 0^m37. La largeur du meneau, qui est de 0^m42 à la face externe, diminue donc successivement, elle est de 0^m31 entre les deux feuillures et de 0^m22 depuis la feuillure interne jusqu'à la face intérieure, sur laquelle on aperçoit une plate-bande peu saillante de 0^m14 de largeur.

Selon toute vraisemblance, ces feuillures recevaient une double fermeture, dont une partie était peut-être transparente et l'autre opaque; toutefois on ne découvre ni scellement ni trous ayant pu servir pour des gonds, des verrous ou d'autres modes d'attache. Les parties correspondant aux ouvertures présentent toutes, lorsqu'elles ne sont pas mutilées, des surfaces unies, qui, à certains endroits, paraissent même usées par un frottement répété.

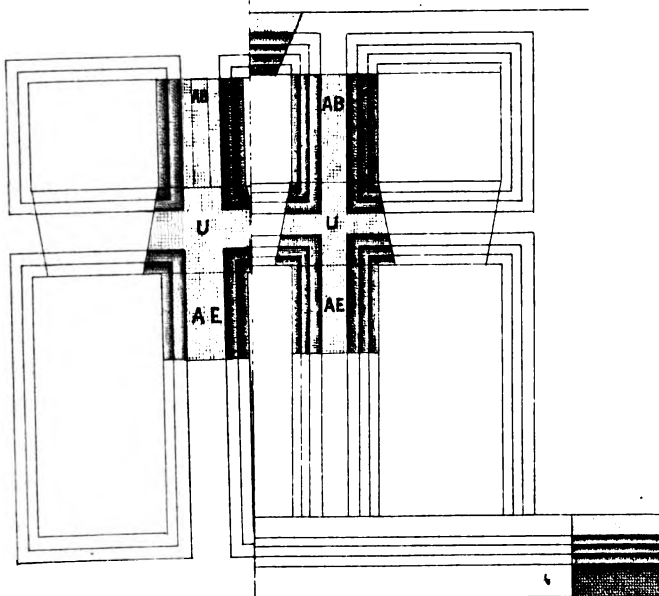
Ces différents détails ne sauraient se rapporter à un simple pilastre destiné à soulager le linteau, ils



Echelle de 0,025 par mètre



FACE INTÉRIEURE EXTÉRIEURE





révèlent un système d'architecture raisonné et bien étudié, comportant meneau, croisillon et pied-droit.

Deux autres pierres, qui ont été trouvées en même temps et dont les moulures ont beaucoup d'analogie avec celles des précédents fragments, semblent se rapporter aussi à cette fenêtre.

Linteau. — La première, d'une hauteur totale de 0^m33 et d'une largeur totale de 0^m92, a été cassée obliquement à droite. Elle présente, au-dessous d'une plate-bande, une doucine et deux carrés ayant les mêmes profils et les mêmes dimensions que ceux précédemment décrits. Le retour d'angle qui se voit à gauche, se prolonge de 0^m07 au-dessous du carré inférieur pour se raccorder avec les moulures du pied-droit; il s'agit donc, suivant toute apparence, d'un angle supérieur et d'une partie du linteau d'une baie. Ce linteau, qui s'appuyait à gauche sur le pied-droit, devait reposer à droite sur le sommet horizontal du meneau, car malgré la cassure et l'absence de retour d'angle de ce côté, il est probable que cette pierre est à peu près entière et, par suite, qu'elle n'était pas taillée en claveau, comme l'était la traverse s'appuyant sur les sommiers qui ont été signalés.

On remarque, enfin, que l'évidement, qui est limité à gauche et en haut par les moulures, s'arrête à 0^m08 de profondeur; à partir de cet endroit, le plafond se confond avec la partie inférieure de la pierre qui est unie. Cet abaissement de 0^m07 du plafond avait sans doute pour but de diminuer la

hauteur de la baie à l'intérieur sans nuire à l'effet extérieur.

On peut, il est vrai, admettre que le fond de cet évidemment était au même plan que le plat du mur, mais dans ce cas les moulures auraient été très saillantes et n'auraient pas pu correspondre à celles du pied-droit, et, au lieu d'appartenir à la baie elle-même, elles auraient dépendu d'un second encadrement placé autour. Ces deux hypothèses différentes paraissent acceptables, toutefois la première, d'après laquelle il s'agit d'un linteau, est plus plausible.

Pierre d'appui. — Les moulures de la seconde pierre, qui a 0^m50 de largeur sur 0^m364 de haut, sont encore du même genre, quoiqu'un peu plus étroites et notablement plus profondes. Elles surmontent un évidement qui a 0^m08 de profondeur et 0^m14 de hauteur. Cette disposition fait tout d'abord songer à un appui de fenêtre, mais les inégalités de la surface supérieure et le trou de louve qu'on y rencontre font rejeter cette idée; il semble plutôt qu'il s'agit d'un fragment de cordon faisant suite à la pierre d'appui, d'autant plus que, malgré les mutilations, le dessus de la partie saillante paraît avoir été uni.

Baie. — Si je crois pouvoir affirmer l'existence du meneau avec croisillon, dont les moulures sont répétées sur le pied-droit, si j'ai réussi à indiquer avec quelque probabilité le linteau et l'appui ou plutôt le prolongement de celui-ci, j'aurais voulu en outre donner les dimensions de la baie. Sans doute, le meneau AB montre que l'une des ouver-

tures avait au moins 0^m66 de hauteur ; quant à la largeur, faute d'une traverse qui permettrait de la mesurer facilement, le linteau fournit quelques présomptions, car, en admettant comme exactes les suppositions émises à son sujet, on voit qu'il y a un intervalle de 0^m72 entre le retour d'angle et la partie inférieure de son extrémité malheureusement mutilée ; le pied-droit et le meneau se trouvaient donc l'un de l'autre à une distance au moins égale. Ces mesures sont probablement au-dessous de la vérité, et la largeur du meneau fait songer à des baies plus vastes.

Il serait enfin très intéressant de connaître l'édifice qui comportait des fenêtres à meneau : on peut, à cet égard, faire deux remarques utiles. Tout d'abord il est permis de dire que les ornements qui accompagnaient ces baies encadrées par des moulures assez simples devaient être d'une grande sobriété et différaient notamment de ceux qui couvraient la façade des thermes. D'un autre côté, on doit noter l'analogie qui existe entre ces moulures et celles de la corniche AM, de la base AK et des chapiteaux AI et AL de pilastres unis, qui ont été découverts en même temps.

Il y a sans doute encore beaucoup à faire pour présenter une restitution complète et sûre, mais, sans attendre ce résultat, il est bon de signaler cet exemple rare, sinon unique jusqu'à ce jour, d'une fenêtre à meneau et à croisillon datant incontestablement de l'époque gallo-romaine.

Docteur R. MOREAU,

M. Maurice Prou, ayant présenté cette étude à la Société nationale des Antiquaires de France, M. Enlart, ancien membre de l'Ecole française de Rome, directeur du musée de sculpture comparée du Trocadéro, remit la note suivante :

« Je n'ai pas réussi, jusqu'ici, à trouver, en France, de fenêtres à croisée, de date certaine, antérieure à 1230, mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'en existe point; on rencontre des croisées dépourvues de tout ornement caractéristique d'époque et qui s'ouvrent dans des murs que rien non plus ne permet de dater avec précision. Il peut s'en trouver de telles qui soient plus anciennes que les premiers exemples dont on peut préciser la date.

« Il n'est même pas impossible que la fenêtre à croisée soit empruntée à l'antiquité, soit par tradition, soit par retour à un modèle retrouvé : les exemples de l'un et l'autre cas abondent dans l'art du moyen âge.

« Il ne serait pas impossible que des fenêtres à croisée aient existé très anciennement : les Grecs avaient déjà la fenêtre géminée (*Acipiez*, article *fenestra*, du dictionnaire de Daremberg et Saglio, fig. 2926, empruntée à un vase.)

« Les fenêtres romaines à carreaux, dont on a trouvé à Herculanium et à Pompéï, avaient des châssis de bois ou de bronze composés de montants et de traverses, et un bas-relief de sarcophage chrétien, publié par Bottari (voir ouv. cité,

fig. 2946), montre une suite de petites fenêtres à quatre divisions, c'est-à-dire à croisées.

« Lorsque les fenêtres antiques ont eu des clôtures de lames de pierre découpées à jour, suivant des tracés géométriques (*clathri*), certains dessins ont pu se rapprocher de la croisée.

« Mais il existe, dans les tombeaux lyciens, de véritables croisées de pierre dans la forme et dans les proportions de celles des fenêtres du moyen âge. Au tombeau de Mausole, les extrémités ont des panneaux qui décrivent une croisée aveugle. Mais un tombeau bien connu de Myra, en Lycie, monument creusé dans le roc (*Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, 1887, pl. XXX), présente une croisée à jour surmontée d'un entablement et qui ressemble singulièrement à certaines fenêtres de la Renaissance. Cette croisée joue le rôle d'un étrésillonnement et semble n'avoir jamais eu de châssis. Le monument date du ⁱⁱe siècle après Jésus-Christ.

« Il est manifeste que ce monument, comme le tombeau de Mausole, imite une construction de bois, et si l'on examine les peintures de Pompéï on y trouve des exemples de croisées dans des constructions en pans de bois. C'est en bois, et dès une antiquité peut-être reculée, qu'ont dû être faites les premières fenêtres à croisée, et l'exemple de Myra prouve que, dès le ⁱⁱe siècle au moins, on en fit des imitations en pierre.

« ENLART. »

LA NOUE

ENTRE LES PONTS DE L'YONNE

A SENS

Messieurs,

La commission que vous avez chargée de surveiller les travaux d'élargissement du faubourg d'Yonne a suivi la besogne des démolisseurs avec attention ; mais, à part le vieux pont de la Noue, elle n'a trouvé aucune découverte intéressante à vous signaler.

Elle m'a chargé de faire cette petite étude qu'un autre eût peut-être été mieux qualifié que moi pour aborder.

En effet, parmi les membres de notre savante Société, il en est un certain nombre qui suivent nos séances avec assiduité et s'intéressent aux travaux de nos érudits, mais ces membres ne produisent pas par eux-mêmes, soit que les circonstances ne les y invitent pas, soit qu'ils ne possèdent pas cet « esprit archéologique » qui fait voir et comprendre l'intérêt que comportent les choses du passé, qui semblent, à l'observateur superficiel, dénuées de tout charme.

Peut-être serais-je resté longtemps encore dans cette catégorie de vos membres si notre aimable président n'était venu secouer ma torpeur et si notre sympathique vice-président n'ayant agi à son tour, et me mettant en mains une bonne partie des documents de cette étude, n'avait facilité ma tâche dans une large mesure.

Je lui dois donc beaucoup et lui adresse ici tous mes remerciements.

Messieurs,

Les travaux qui s'exécutent en ce moment au faubourg d'Yonne pour l'élargissement de la voie ont transformé ce quartier, jadis si animé, en un lieu désert, en un amas de ruines, qui lui donnent l'aspect de quelque cité antique retrouvée sous la pioche des archéologues, après des siècles d'oubli.

Ces démolitions ont mis à jour un vieux pont situé sous la rue du Faubourg-d'Yonne et composé de quatre arches en plein-cintre, la première située à peu de distance de l'église Saint-Maurice.

Ce pont, dont la construction paraît remonter environ au XII^e ou au XIII^e siècle, était établi au-dessus d'une noue ou fossé de décharge, qui ne devait vraisemblablement recevoir d'eau qu'au moment des fortes crues ou inondations.

Les arches sont d'inégales grandeurs, le remblai existant au-dessous ne permet pas de se rendre compte du niveau de l'ancien lit de la Noue, mais cependant elles semblent toutes quatre avoir un diamètre variant de 5 mètres à 5^m 80; les piles ont

2 mètres à 2^m 10 de largeur et sont terminées, du côté amont, par un avant-bec carré montant en talus vers le parapet; du côté aval, il ne reste qu'une trace vague de ces avants-becs, qui, selon toute vraisemblance, devaient être de même forme.

La largeur du pont, à l'intérieur des arcs, est de 7^m 25. La construction est assez soignée; les retombées des voûtes sont composées de plusieurs assises en pierre de taille dure d'appareil plus fort que les claveaux supérieurs; à chaque tête se trouve un arc appareillé en pierre taillée, composé également de sommiers de gros appareil en nombre variable, et dont le premier joint au-dessus de celui de la naissance est horizontal; le surplus de l'arc est composé de claveaux très petits de 0^m 15 à 0^m 20 de largeur au plus; l'arc est extradossé et a 0^m 50 de largeur.

Il ne reste plus, ou du moins il n'y a de visible maintenant, au nord, que les trois arcs de tête des arches côté est, le quatrième arc est caché par des maçonneries. Au midi, on ne peut voir que l'arc de la deuxième arche à partir du grand pont.

La première arche, côté est, proche l'emplacement de l'hôtel de *la Tour-d'Argent*, est en assez mauvais état; plusieurs claveaux sont détachés, par suite d'infiltrations qui ont laissé couler des dépôts calcaires, les mortiers sont détrempés par les suintements, et il est, par conséquent, assez difficile d'en apprécier la qualité.

Les claveaux de la voûte, entre les arcs de tête, sont de longueur très variable; nous en avons me-

suré qui portaient jusqu'à 1^m10 de longueur, malgré leur peu d'épaisseur.

La deuxième arche est en moins mauvais état, elle porte des traces de réparations modernes, des joints ont été faits en ciment, et on en remarque même en mortier de tuilots ou briques pilées, ces joints nous paraissant, cependant, avoir été faits à une époque récente.

La troisième arche est en bon état, elle a, d'ailleurs subi des réparations comme la précédente, l'appareil est très irrégulier, l'arc de tête est composé presque à moitié de grands claveaux, et le surplus de claveaux très petits.

On remarque même, sur plusieurs de ces grands claveaux, un joint figuré au ciseau pour donner l'aspect de pierres de petites dimensions.

A l'intérieur, l'appareil de la voûte est aussi très irrégulier, et on voit en plusieurs points deux assises correspondre à une seule dans une partie de la longueur de l'arche.

Enfin la quatrième arche a ses arcs de tête cachés par les murs des maisons en bordure de la voie. L'extrados de la voûte est encore en plus petit appareil que les précédents, il a été rejointoyé récemment.

Les tympans, au-dessus des arcs, sont formés d'assises de moyen appareil, analogues, comme dimensions, aux pierres de retombée de la voûte.

Les avant-becs des piles ont presque tous été démolis lors de la construction des murs des maisons du faubourg d'Yonne; il en reste cependant encore

des parties assez importantes pour en donner les formes et dimensions exactes.

Le dessin que nous avons dressé complète d'ailleurs cette description et indique, avec les cotes aussi approchées que possible, la situation de ces arches par rapport au grand pont et leur élévation au-dessus du niveau de la mer.

Les photographies de M. l'abbé Chartraire ajoutent à ces renseignements la note d'exactitude et de contrôle de ce relevé.

L'Ile devait, à l'origine, avoir son sol à un niveau peu élevé au-dessus de celui de l'Yonne et être exposé, par conséquent, à de fréquentes inondations.

Ce n'est qu'à une époque récente que la fausse-rivière fut canalisée et suivit un cours certain, la Noue devait donc servir assez fréquemment de décharge à la grande rivière, et le pont dont nous parlons avait pour but d'assurer d'une façon permanente les communications entre la ville et la rive gauche de l'Yonne, le pays du Gâtinais.

Plus tard, quand on eut pris possession des rives, quand la population s'accrut et sentit le besoin de se mettre à l'abri des inondations trop fréquentes, le sol de l'île fut relevé ainsi que la voie, et le pont sur la Noue devint inutile; la Noue fut comblée et des constructions s'élevèrent sur son emplacement.

Des études fort intéressantes ont été faites sur les ponts de l'Yonne, et ceux de Sens en particulier, par Tarbé, qui en parle dans son *Histoire de Sens*; par M. Quantin, en 1885, dans son ouvrage sur *l'Histoire de la rivière d'Yonne*; par M. Julliot, en

1894, dans son *Etude des ponts de l'Yonne à Sens*, et plus récemment encore par M. Roblot.

Le plus ancien document qui mentionne le pont de Sens est la charte de 519, relative à la fondation de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif et ce à propos du droit de pêche accordé à ce monastère.

Dans les documents du moyen âge, au ^{xiii}^e siècle, l'église Saint-Maurice est désignée sous le nom de « Saint-Maurice-entre-les-Ponts-de-l'Yonne. »

Cette appellation s'explique encore mieux puisque l'église était enserrée entre le lit de l'Yonne et la Noue sur laquelle était établi le vieux pont objet de cette étude.

Nous avons fait des recherches aux Archives de l'Yonne et retrouvé l'existence de cette Noue mentionnée dans les actes d'un dossier H 540, contenant les « pièces justifiant la propriété de six deniers de censives payables le jour de Saint-Rémy par Françoise Lavenüe, veuve Claude Malherbe, et aujourd'hui par la veuve Chrétien, veuve Mathé-Gaillard, propriétaire d'une maison numérotée première, assise audit faubourg d'Yonne, et où pend pour enseigne la *Tour-d'Argent*, faisant l'angle de la Grande-Rue dudit faubourg. »

Dans l'acte du 10 avril 1499, la maison est désignée comme tenant « d'un bout à la Noue de la petite Yonne. »

Cette désignation se retrouve dans les actes du 20 juillet 1636, du 11 décembre 1639 « tenant d'un bout à la ruelle allant à la Noue, » 22 décembre 1686, 19 avril 1721 et 28 décembre 1749, où se

trouve mentionnée l'auberge de la *Tour-d'Argent*, qui existait déjà à cette époque.

La désignation de cette maison « où pend pour enseigne la *Tour-d'Argent*, » se termine ainsi : « Faisant le coin de la Grande-Rue, du faubourg et de la rue qui descend à la paroisse Saint-Maurice, tenant d'un long à ladite rue allant à la paroisse, d'autre à Claude Félix, d'un bout par devant à la Grande-Rue, d'autre par derrière à la Noüe duquel côté il y a une porte. *Item*, une écurie dépendant de ladite maison, grenier dessus, sise derrière ladite maison dans ladite Noüe, tenant d'un long à ladite Noüe, d'autre au sieur Epoigny le jeune, d'un bout à la rue allant à l'isle, d'autre à ladite Noüe. »

D'autre part, le chanoine Fenel, dans une lettre à son collègue le Beuf, en date du 2 mars 1735, s'exprime ainsi, à propos de ses recherches sur le cours de la grande rivière : « Tout cela prouve au moins que ce bras de rivière a changé quelque peu de lit et s'est avancé du côté de la ville ; mais ce qui me faisait peine dans cette supposition est que je voyois que notre premier pont, qui est très ancien et tombe de vieillesse (1), ayant l'ouverture de ses arches tournée du côté du Clos-le-Roy ou à peu près, ne permet pas de croire que la rivière ait pu avoir autrefois son cours tourné autrement qu'elle ne l'a maintenant.

« Cette difficulté que je me faisais fut résolue sur-le-champ par un des assistants qui me dit qu'autrefois le pont était dans le milieu de l'île Saint-Mau-

(1) Le pont a été reconstruit de 1739 à 1742.

rice, que la rue était encore élevée en cet endroit et que les maisons situées en ce lieu avoient pour caves les arches de cet ancien pont, qu'en mémoire de cela, ces maisons payoient chacune 14^s 6^d de rente foncière et seigneuriale au domaine ; tous ces faits sont certains, comme je l'ai appris depuis, de gens dignes de foy. Et l'on m'a même conté qu'un homme qui avait acheté trop cher une de ces maisons avoit fait casser son marché, sous prétexte que le vendeur avoit tu ladite rente dont elle étoit chargée. »

Il semblerait résulter de la comparaison de ces deux documents que, antérieurement à 1735, des maisons s'élevaient sur la Noue, en bordure de la rue (ou pavé royal) mais que, derrière ces maisons, la Noue existait encore.

Les Archives de l'Yonne possèdent un plan de la ville de Sens au XIII^e siècle, plan qui a été reproduit dans l'*Annuaire de l'Yonne de 1874*, et sur lequel se trouve figurée la Noue et le pont qui nous intéressent ; les proportions ne sont pas très observées dans cette vue perspective où la ville ne semble pas beaucoup plus grande que l'île, c'est ce qui explique peut-être pourquoi l'auteur, en raison du peu d'espace, n'a indiqué que deux arches au pont de la Noue, au lieu des quatre existantes.

Tarbé, dans ses recherches historiques sur la ville de Sens et ses environs, nous dit, à propos des ponts de Sens :

« On prétend que le grand bras de cette rivière passait sous le pont au Diable, qu'un second bras

coulait sous les ponts Chrétien et Liébault, et qu'un troisième bras, plus faible, avait sa direction au couchant de l'auberge de la *Tour-d'Argent*, passait devant la porte principale de l'église Saint-Maurice et dans la cour de la maison des orphelines, avant la construction de toutes les habitations actuelles.

« Un pont large de 24 pieds existait sur ce bras, et l'on en reconnaît encore quatre arches de 15 pieds d'ouverture qui servent de caves sous les maisons qui sont vis-à-vis de cette même auberge de la *Tour-d'Argent*; on a retrouvé aussi, le long de l'emplacement de cet ancien bras, les traces d'un port à charbon. »

Enfin, M. Quantin, dans l'*Histoire de la rivière d'Yonne*, mentionne d'après les documents visés plus haut :

« Il y avait une petite Noue entre les deux ponts, sur laquelle s'élevait une maison, et le cimetière de Saint-Maurice en était voisin. »

De l'ensemble de ces documents, il paraît donc résulter que l'existence de la Noue remonte à une époque très reculée, et que le pont actuel de quatre arches date probablement du ^{xii}e ou ^{xiii}e siècle et que ce n'est qu'au ^{xviii}e siècle que la Noue fut comblée et que des habitations s'élevèrent sur son sol.

Au moment où l'administration des ponts et chaussées se dispose à faire disparaître ce petit édifice et à en ensevelir les derniers vestiges sous le sol de la nouvelle voie, il nous a semblé que ces notes et relevé pourraient intéresser nos succes-

seurs, et qui sait ? leur faciliter peut-être un jour la compréhension de quelque grave événement historique dont l'étude de nos vieilles archives révélera l'existence, et qui aurait eu pour théâtre le pont de la Noue.

Si jamais ce plaisir nous est donné, nous considérerons que nous n'avons pas perdu notre temps en consacrant quelques instants à cette étude.

LÉON ROUSSEAU.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS

TOME XXI. 2^e FASCICULE

ANNÉE 1905



SENS

DUCHEMIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1905

CINQ PORTRAITS

PEINTS PAR JEAN COUSIN

« En recherchant les traces, depuis longtemps perdues, des descendants de Jean Cousin, dit M. Déligand dans sa *Notice* sur ce grand peintre (1), j'ai eu le bonheur de retrouver un des héritiers directs de la famille Bouvyer. ..., à laquelle Jean Cousin était rattaché par une double alliance. Mais ce qui augmente le prix de cette bonne fortune, c'est que cet honorable descendant, qui porte le nom de Bouvyer, est possesseur de cinq tableaux représentant les portraits exécutés par Jean Cousin lui-même des principaux membres de sa famille, et qu'on avait prétendu être, depuis longtemps, passés en Angleterre. »

« Il n'y a pas de doute possible sur leur authenticité, ajoute-il, car ils sont transmis de générations en générations comme un dépôt précieux et sacré. »

« Grâce à l'obligeance de M. Bouvyer, continue

(1) *Notice historique sur Jean Cousin*, par Edouard DÉLIGAND, Sens, 1833, pages 19 et 20.

M. Déligand, j'ai pu charger un artiste distingué, M. Mainville, professeur de dessin à Agen, de les reproduire par le crayon, et la photographie me permettra de faire connaître au monde artistique cette collection si curieuse. »

Ce que M. Déligand aurait pu ajouter, c'est que Louis-Octave Bouvyer, alors possesseur de ces cinq tableaux, s'empressa, les dessins terminés, de faire toutes ses réserves sur leur parfaite exactitude.

Mais le désir qu'avait M. Déligand de faire connaître, le premier, au monde artistique cette collection curieuse, le fit passer outre, et les photographies des dessins de M. Mainville parurent dans l'ouvrage de Firmin Didot, intitulé : *Etude sur Jean Cousin*.

C'est donc sur des dessins inexacts que fut faite la critique de ces peintures, aussi ne suis-je nullement surpris d'apprendre que la plupart des connaisseurs de Paris, notamment MM. Reiset et de Montaiglon, les aient tenues pour des copies.

J'ai donc pensé que le moment était venu d'essayer, à l'aide des nouveaux perfectionnements de la photographie, de reproduire ces vieux tableaux et de les présenter de nouveau à l'examen des connaisseurs.

J'ose espérer que la Société archéologique de Sens, qui s'intéresse si vivement aux œuvres de Jean Cousin, voudra bien me prêter son concours pour atteindre ce but.

Voici la nomenclature de ces portraits qui représentent tous des membres de la famille de Jean

Cousin : 1^o le chanoine Jehan Bouvyer II, son beau-frère; 2^o Marie Cousin, sa fille; 3^o Estienne Bouvyer II, son gendre; 4^o Jehan Bouvyer III, son petit-fils, et 5^o Savinienne de Borne, épouse du précédent.

Ces cinq tableaux ne sont pas d'une semblable dimension : ils mesurent de 0^m34 à 0^m36 en hauteur, sur 0^m28 à 0^m30 en largeur. Ils sont peints sur bois.

Je crois pouvoir dire que leur authenticité n'est pas douteuse non seulement, suivant M. Déligand, parce qu'ils ne sont jamais sortis de la famille Bouvyer, qui les a conservés comme des œuvres de Jean Cousin, mais aussi parce que les connaisseurs qui les ont examinés de près n'ont jamais hésité à les attribuer au fondateur de l'Ecole française.

Si MM. Reiset et de Montaiglon avaient déclaré, après un examen attentif de ces tableaux, que ceux-ci n'étaient pas peints par Jean Cousin, je me serais incliné devant leur jugement; mais ils se sont contentés d'établir leur opinion sur des données erronées, je veux dire sur des reproductions inexactes. Ayant en main de mauvaises copies, ils devaient conclure que les tableaux en question étaient des copies.

Ces messieurs ont dit que ces tableaux étaient des copies. Des copies de quoi? Evidemment d'œuvres de Jean Cousin. Mais alors ils ont donc reconnu, derrière l'inexactitude des dessins faits par M. Mainville, quelque chose du peintre Jean Cou-

sin? Dans ces conditions, il me semble qu'à leur place, j'aurais voulu examiner les tableaux eux-mêmes avant de donner mon opinion.

Dans quel but, d'ailleurs, aurait-on pu faire faire des copies de ces tableaux qui n'avaient d'intérêt, à l'époque, que pour la famille Bouvyer? Pour laisser, dira-t-on, à tous les membres de cette famille des portraits de leurs ancêtres. Mais alors, s'il en est ainsi, à quel membre d'une famille donnait-on de préférence, au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècles les originaux des portraits des ancêtres? A l'ainé de la famille évidemment. Eh bien! ces cinq tableaux, durant neuf générations, ont été transmis de l'ainé à l'ainé de la famille Bouvyer, avant d'arriver à mon père.

Tenir ces tableaux pour des copies, mais c'est reconnaître que Jean Cousin a réellement fait les portraits du chanoine Jehan Bouvyer II, de Marie Cousin, d'Estienne Bouvyer II, de Jehan Bouvyer III et de Savinienne de Borne : d'ailleurs, je ne crois pas qu'on l'ait jamais nié.

Si donc les portraits de ces différentes personnes ont été peints par Jean Cousin, où peuvent-ils être actuellement?

Nous savons qu'on les signale à Sens, au ^{xvii}^e siècle; qu'on constate encore leur existence dans cette même ville, vers le milieu du ^{xviii}^e siècle, et qu'à la fin du ^{xviii}^e siècle on les rappelle de nouveau à l'attention des connaisseurs, cette fois en indiquant chez qui on peut aller les voir, à Sens, « chez la citoyenne Bouvyer, » ou, pour mieux dire, chez la

femme de Charles-Octave Bouvyer, l'aîné de la famille à cette époque (1).

Mais citons les passages des auteurs qui, dans le cours des siècles, signalent l'existence de ces portraits.

C'est d'abord Félibien qui écrivait, dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle : « On voit encore à Sens plusieurs tableaux de la main de Jean Cousin *et quantité de portraits, entre autres celui de Marie Cousin, fille de l'excellent peintre, et celui d'un chanoine nommé Jehan Bouvyer* (2). »

C'est ensuite de Piles qui, en 1699, les désigne ainsi dans son *Abrégé de la vie des peintres*, à l'article Jean Cousin : « On voit à Sens quelques tableaux de sa façon *et plusieurs portraits* (3). »

C'est également Dezalliers d'Argenville qui en parle, en 1745, dans son *Abrégé de la vie des plus fameux peintres* : « Le portrait du chanoine Jehan Bouvyer et celui de Marie Cousin, sa fille, sont de sa main (4). »

C'est, enfin, cinquante ans plus tard, Tarbé qui, après avoir cité le passage de Félibien relatif à ces portraits, les mentionne de la sorte dans l'*Almanach de Sens de l'année 1799* (5) : « Nous en connaissons trois qui sont *chez la citoyenne Bouvyer* : le

(1) Charles-Octave Bouvyer, otage de Louis XVI et de sa famille, était alors en émigration.

(2) *Entretiens sur la vie et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1666-88, 2^e vol. in-4^e, page 708.

(3) *Abrégé de la vie des peintres*, Paris, 1699, in-8.

(4) *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*, 1745, 2 vol. in-4^e.

(5) *Almanach de Sens*, 1799, pages 193-194.

portrait de Jean Cousin, exécuté par lui-même; celui du chanoine Jehan Bouvyer, et enfin celui de Marie Cousin, sa fille unique. »

Il est certain que Tarbé a pris le portrait d'Estienne Bouvyer II pour celui de Jean Cousin car, écrit, en 1825, Charles-Octave Bouvyer (dépositaire des tableaux depuis 1785), « je n'ai jamais ouï dire à mes pères qu'un portrait de Jean Cousin, de sa main, ait été possédé par ma famille, elle l'eût alors certainement conservé avec le même soin que les cinq autres (1). »

Nous venons de constater la présence de ces tableaux à Sens pendant le ^{xvii}e et le ^{xviii}e siècle, il nous reste à dire maintenant ce qu'ils sont devenus depuis la fin du ^{xviii}e siècle.

Vers cette époque ils disparaissent; on dit qu'ils sont passés en Angleterre (2). Non, ils n'ont jamais franchi la frontière, mais ils ont quitté Sens, après avoir couru le risque d'être perdus à tout jamais.

Voici ce qui arriva (je copie dans les notes écrites à M. Miel, le 31 mai 1825, par mon aïeul Charles-Octave Bouvyer) : « Lorsque le district fit l'inventaire de mon cabinet et de ma bibliothèque, en 1792, ma mère et ma femme, qui connaissaient tout le prix que la famille attachait à ces peintures, eurent l'adresse de faire observer que ces cinq tableaux, étant de vieux portraits de famille, ne produiraient

(1) Extrait des notes écrites à M. Miel, en 1825, par Charles-Octave Bouvyer, page 20.

(2) Comte CLÉMENT DE RIS, tome II, page 35.

aucun profit pour la Nation, et les réclamèrent. Le bonheur voulut que les membres de ce district, heureusement fort ignorants et incapables d'apprécier ces peintures, obtempérèrent à leur demande.

« Elles s'empressèrent donc de les enlever, de les cacher et, plus tard, de les emporter à Paris, chez M. Duclos, l'un de mes gendres, où je les ai retrouvés, à mon retour en France, en 1819. »

Charles-Octave Bouvyer, heureux de retrouver ces portraits, s'empressa de les faire nettoyer et de les mettre dans des cadres, « d'un bois brun, semblables à ceux, dit-il, dans lesquels ils étaient autrefois et qu'on avait enlevés pour pouvoir les cacher et les emballer plus facilement (1). » Puis il les emporta à Vouvray, près Tours, dans une propriété de sa femme.

A la mort de Charles-Octave Bouvyer, en 1837, ces tableaux passèrent à son fils, Jean-Baptiste-Octave, qui était alors à Nantes et qui habita plus tard Bordeaux. C'est dans cette dernière ville que, sur les instances d'un peintre de ses amis, le nouveau propriétaire de ces tableaux donna l'autorisation de les vernir, dans le but de faire mieux ressortir les portraits, tout en préservant la peinture du contact direct de l'air. Cette décision fut très regrettable, car le vernis, de mauvaise qualité sans doute, se fendilla au bout de quelques années, à tel point que la photographie, qui reproduit d'une façon très apparente les moindres défauts, peut laisser

(1) Extrait des notes écrites à M. Miel, en 1825, par Charles-Octave Bouvyer, page 22.

croire, sur les reproductions ci-jointes des portraits de Jehan II et de Jehan III surtout, que les figures sont couvertes de taches, alors qu'il n'en est rien.

À la mort de Jean-Baptiste-Octave Bouvyer, en 1856, son fils aîné, Louis-Octave, demeurant à Agen, hérita de ces tableaux. Il les possédait depuis quelques années, lorsqu'ils reçut (vers 1866) la visite de M. Gustave Julliot, envoyé par M. Déligand, pour obtenir l'autorisation de faire dessiner ces cinq portraits.

Enfin, au mois de février 1869, Louis-Octave Bouvyer vint habiter Tours. À peine était-il arrivé dans cette ville, que Firmin Didot fit exprès le voyage de Paris à Tours pour voir ces tableaux. Je copie ce que celui-ci en dit dans son *Etude sur Jean Cousin* : « Ces portraits sont certainement de Jean Cousin, et donnent, surtout celui de Jehan Bouvyer, curé de Soucy et beau frère de Jean Cousin, et celui de Savinienne de Borne, le type de sa peinture à l'huile, sobre, un peu sèche de contour et presque monochrome, comme dans son *Jugement dernier*, mais énergique et exacte. La couleur en est terne et on voit qu'ils ont souffert de l'action du temps (1).

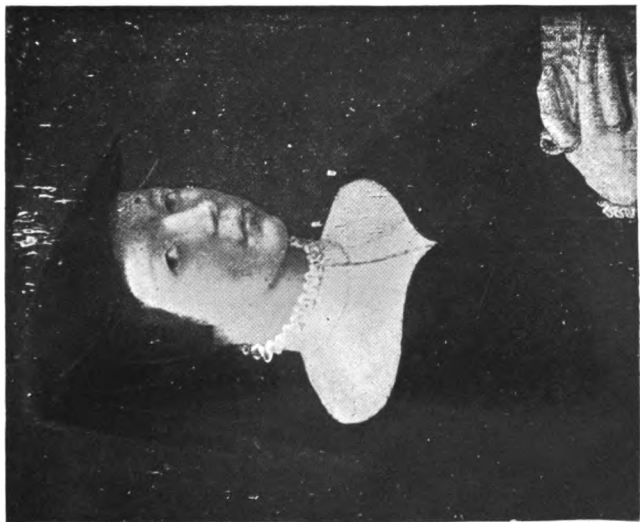
Avant Firmin Didot, Lobet, dans la *Chronique de la Gazette des Beaux-Arts*, avait écrit que tous ces portraits : « fermes, naïfs, et vrais, comme ceux de Clouet, révèlent les qualités de l'ancien art français. Ils nous montrent Jean Cousin correct et scrupuleux ».

(1) *Etude sur Jean Cousin*, par AMBROISE FIRMIN DIDOT, Paris, 1872, p. 59.



LE CHANOINE JEHAN BOUVYER II 1510 † 1585



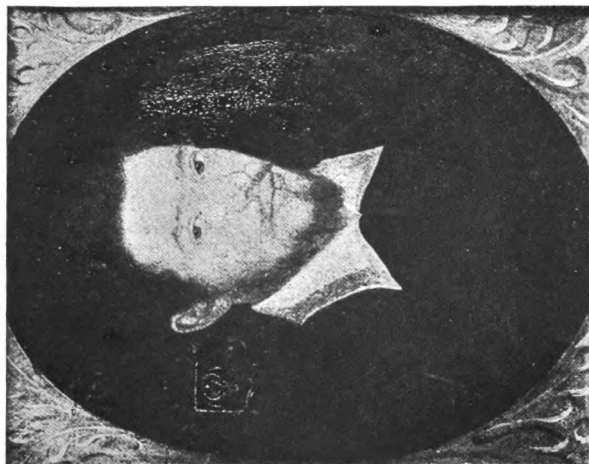


MARIE COUSIN † 1626



ESTIENNE BOUVIER II 1524 † 1601





JEHAN BOUVYER III 1563 † APRÈS 1613



SAVINIENNE DE BORNE 1569 † APRÈS 1613



puleusement copiste de la nature, ennemi de toute convention et fort éloigné de ce sentiment noble et élevé, mais devenu banal, qui caractérise l'art ultramontain (1). »

Il est une objection que l'on a faite et sur laquelle je crois bon de revenir ici. On a dit, en parlant du tableau de Jehan Bouvyer III, qui porte la date de 1582 : « Ou cette œuvre n'est pas du maître, ou la date de la mort de Jean Cousin, fixée par Maulmirey à l'année 1560, est inexacte. »

A mon avis, je ne crois pas que l'on puisse se baser sur cette date aussi incertaine de 1560, pour en tirer une conséquence, car il est visible que Maulmirey, en copiant, sur le manuscrit de Taveau, le passage suivant relatif à Jean Cousin (2) : « Il mourut à..., le jour de... MDLX..., plus riche de nom que de biens » s'est contenté de transcrire les chiffres romains en chiffres arabes, sans s'inquiéter de l'espace laissé en blanc après MDLX, espace qui indiquait d'une façon certaine que Taveau ignorait la date de la mort de Jean Cousin.

Pourrait-on même assurer que Jean Cousin fût mort quand Taveau écrivait son manuscrit, vers 1572, je crois ? Je ne le pense pas, car Firmin Didot nous dit, à ce sujet, que Taveau, pour la plupart des autres biographies de Sénonais remarquables, dont il ignorait les dates de naissance ou de mort, *ou qui étaient encore vivants*, a laissé égale-

(1) *Gazette des Beaux-Arts* (décembre 1866).

(2) Balthazar Taveau, procureur au bailliage de Sens : manuscrit de la bibliothèque de Sens.

ment en blanc ces indications dans son manuscrit (1).

Quoi qu'il en soit, je n'hésite pas à dire que Jean Cousin vivait encore en 1560.

Ce qui le prouve :

Ce sont les décorations que Jean Cousin fut chargé d'exécuter, en 1563, pour l'entrée de Charles IX dans la ville de Sens (2) ;

C'est Félibien (3), c'est de Piles (4), également, qui nous apprennent, vers la fin du xvii^e siècle, que Jean Cousin passa une partie de ses jours auprès des rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III (on sait que ce dernier souverain monta sur le trône en 1574) ;

C'est Guy Lefèvre de la Boderie, dans son poème *la Galliade*, publié en 1578, qui mentionne Jean Cousin parmi les artistes existants encore ;

C'est la gravure sur bois portant les initiales I. C., signature habituelle de Jean Cousin, jointe au procès verbal d'autopsie du corps de Colombe Chatri, dite la Caritade, autopsie pratiquée le 16 mai 1582 (5).

C'est le livre de *la Lingerie*, dont le privilège, accordé le 7 septembre 1583, dit que Jean Cousin, peintre à Paris, l'a décoré de patrons, points cou-

(1) FIRMIN LIEOT, *Etude sur Jean Cousin*, page 3.

(2) TARBÉ, *Recherches historiques*, page 327. — BRULLÉE, page 207. — MIEL, *Galerie française*, page 126.

(3) *Entretien sur la vie et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes (1666-88)*, 2^{me} vol. in-4°, page 709.

(4) *Abrégé de la vie des Peintres*, Paris, 1699, in-8°.

(5) *Portentosum Lithopædion sive Imbryon petrefactum urbis Senonensis, auctore JOANNE ALEOSIO. Senonis, J. Savine, 1582, in-8°.*

pés, etc., dont il est l'inventeur. Cette mention permet de constater que Jean Cousin vivait à cette époque, car, s'il eût été mort, le privilège aurait porté *feu Jean Cousin*, comme cela se faisait au xvi^e siècle (1);

C'est encore l'ouvrage intitulé : *les Pourtraictz de plusieurs hommes illustres qui ont flory depuis l'an 1500 jusqu'à présent* (vers 1585), dans lequel l'auteur, Léonard Gaultier, n'eût pas manqué de faire figurer son ami, Jean Cousin, si celui-ci eût été mort avant la publication de ces feuilles de portraits (2);

C'est de Piles qui écrivait à la fin du xvii^e siècle : « On ne sait pas précisément combien Jean Cousin a vécu, mais on sait seulement qu'il vivait en 1589, et qu'il est mort fort âgé (3). »

Et avant de Piles, c'est Félibien, qui, vers la seconde moitié du xvii^e siècle, fait connaître le résultat de ses recherches sur ce point : « Il m'a été impossible, dit-il, de scavoir en quelle année il est mort, seulement qu'il vivait en 1589, véritablement fort âgé (4). »

Enfin, il est une dernière objection que l'on peut faire et que je crois devoir prévenir.

On pourra dire : si Savinienne de Borne n'est entrée, par son mariage, dans la famille de Jean

(1) DE MONTAIGLON, dans *Archives de l'art français*, t. V, page 351, — *Le Peintre graveur*, t. IX, page 6. — Bibliothèque de l'Arsenal, n° 11 954.

(2) Portraits qui ont été employés depuis dans le recueil connu sous le nom de *Chronologie collée*.

(3) *Abrégé de la vie des Peintres*, Paris, 1699, in-8°.

(4) FÉLIBIEN, page 710.

Cousin que le 2 février 1591 (1), et si à cette date le grand peintre sénonais n'existait plus, le portrait de Savinienne de Borne n'est pas de Jean Cousin.

A cela je répondrai que Jean Cousin a bien pu faire le portrait de Savinienne de Borne quelques années avant le mariage de celle-ci, et même quelques mois avant cet événement, par exemple au moment des fiançailles, en 1590, puisque le savant Emeric David nous dit : « On s'accorde seulement sur ce point, c'est qu'il (Jean Cousin) mourut vers l'année 1590 (2), *parce que ses dernières œuvres s'arrêtent vers cette date.* »

Ce n'est donc pas cette date qui peut faire nier l'authenticité du portrait en question, mais plutôt la presque impossibilité pour un vieillard de quatre-vingt-sept à quatre-vingt-dix ans (en admettant comme date de sa naissance l'année 1500) d'avoir pu exécuter, avec autant de finesse, une œuvre aussi parfaite.

Malgré le doute qui semble planer sur l'authenticité de cette peinture, j'ose croire cependant qu'elle ne sera pas contestée à Jean Cousin; je m'appuie en cela sur le jugement des connaisseurs qui sont venus voir ces tableaux dans le courant du xix^e siècle.

(1) Cabinet des titres, dans la collection des pièces originales, vol. 483, document cité par M. Maurice Roy dans sa Notice sur *la Fille de Jehan Cousin*, page 4.

(2) FÉLIBIEN, page 710. — *Dictionnaire des artistes*, par l'abbé FONTENAY, page 430. — *Vie des Peintres*, PAPILLON, page 435. — *Vie des Peintres*, par D'ARGENVILLE, page 3. — TARBÉ, *Almanach de Sens*, 1799, page 185. — *Recherches historiques*, page 328. — MORÉRI, *Dictionnaire* : V^e Jean Cousin. — *Le Peintre graveur français*, tome IX, page 4. — CHARLES BLANC, page 6.

cle, et qui, après les avoir examinés de près, les ont, sans hésiter, attribués tous les cinq à Jean Cousin.

Parmi ces connaisseurs se trouve Firmin Didot, dont je tiens à retranscrire ici l'opinion citée plus haut : « Ces portraits, que j'ai été examiner à Tours, dit-il, sont certainement de Jean Cousin, et donnent, surtout celui de Jean Bouvyer, curé de Soucy et beau-frère de Jean Cousin, et celui de *Savinienne de Borne*, le type de sa peinture à l'huile, sobre, un peu sèche de contour et presque monochrome, comme dans son *Jugement dernier*, mais énergique et exacte. »

Je laisse maintenant la parole aux connaisseurs, en les priant, malgré l'exactitude de mes photographies, de ne donner leur opinion d'une façon définitive qu'après avoir examiné les tableaux eux-mêmes.

EDGARD BOUVYER.

LA MOTTE DU CIAR

AU XVI^e SIÈCLE

TABLEAU DE JEAN COUSIN

La trouvaille d'un tableau de Jean Cousin n'est pas un événement fréquent ; lorsque ce tableau est une vue sénonaise, le fait devient capital et mérite d'attirer l'attention des compatriotes du célèbre artiste.

Le panneau qui représente *la Motte du Ciar au XVI^e siècle* a donc un double intérêt au point de vue archéologique : d'abord le côté artistique, et c'est ensuite la plus ancienne représentation d'un monument sénonais aujourd'hui disparu.

Ce tableau provient d'une des congrégations du quartier de Picpus atteinte par les décrets d'expulsion. Les religieuses ont vendu aux antiquaires parisiens nombre d'objets de toute sorte.

Mon attention fut attirée, chez un marchand, par différents bibelots, et je découvris, sous une pile de badigeonnages, un paysage ancien offrant l'ensem-

ble de ce que les artistes appellent à juste titre le *paysage cousinien*.

D'après ce marchand d'antiquités, les religieuses qui lui avaient vendu différents objets possédaient quantité de tableaux d'église et de meubles anciens provenant des Minimes de Vincennes. Or, on sait que ce fut pour les Minimes de Vincennes que Jean Cousin exécuta sa fameuse composition du *Jugement dernier*, qui fait aujourd'hui partie des collections du musée du Louvre. Cette coïncidence est à noter.

Le panneau qui nous intéresse remonte au *xv^e* siècle, ainsi qu'on peut s'en convaincre en examinant la toile et surtout les clous qui la fixent grossièrement sur le châssis, mesurant 66 centimètres de largeur sur 46 de hauteur.

Ce tableau, que nous avons soigneusement nettoyé, avait subi toutes les injures du temps ; il a dû décorer un dessus de cheminée, car la fumée l'avait noirci, et bien des détails qui nous avaient d'abord échappé apparaissent aujourd'hui nets et lumineux.

L'analogie du profil de la tour carrée avec le dessin de Sébastien Leclerc, reproduit dans l'*Annuaire de l'Yonne* (1), est frappante ; c'est ce qui attire le regard tout d'abord. La tour n'est pas de même style que les ruines qui l'entourent, mais elle a pu être construite plusieurs siècles après les

(1) Année 1868. Le dessin de Leclerc semble *fait de chic* ; la copie de Daudin, reproduite dans l'*Annuaire de l'Yonne*, est peu fidèle ; il a ajouté ou retranché bien des détails.

autres parties du palais; ces différentes parties sont insignifiantes dans le dessin de Sébastien Leclerc, tandis que, dans le tableau de Jean Cousin, elles sont d'une certaine importance, car ce tableau fut exécuté cent cinquante ans avant le dessin de Leclerc, et, dans l'intervalle, ces ruines ont disparu.

Chacun sait que Sébastien Leclerc est très fantaisiste dans ses compositions; Jean Cousin semble plus fidèle : dans sa peinture on reconnaît sans peine la silhouette des côtes qui s'étendent au couchant de la ville de Sens.

La pierre levée qui a attiré l'attention de M. Kley, auquel nous devons sa conservation, est debout sur le mamelon le plus élevé des tombelles, sur la Butte à Margot, comme on disait autrefois.

La vue est prise un soir d'été, alors que le soleil vient de disparaître à l'horizon, laissant le ciel rouge au nord-ouest.

A en juger d'après les parties blanches de la base des collines, les carrières de craie existaient déjà à l'époque où ce tableau fut exécuté.

Les excavations qui se voient de nos jours, au-dessus de la gare du chemin de fer, sont visibles sur le tableau, touf au bord, à gauche.

Le vallon de Saint-Martin-du-Tertre est bien indiqué.

Plus bas, à l'extrémité du pont, un temple surmonté d'un dôme occupe l'emplacement de l'église Saint-Maurice. L'artiste a peut-être voulu harmoniser cette partie du paysage avec le style dominant de sa composition, ce qui nous permettrait de



Ateliers D.R. LONGUET
Imp. phot.

Collection Paul Heuré

supposer que c'est avec quelque raison qu'on a remarqué chez Jean Cousin l'influence de l'école italienne.

Mais cette influence italienne, la contrée sénonnaise l'avait elle-même subie 1500 ans avant Jean Cousin. Sans s'inspirer des ruines de la campagne romaine, Cousin pouvait trouver à Sens suffisamment de vestiges romains pour lui servir de modèles ou pour lui fournir un thème, et les monuments romains en ruines qui sont son estampille, il les avait constamment sous les yeux, à Sens.

Toutefois, nous ne voulons pas douter que Jean Cousin ne soit allé en Italie étudier sur place les maîtres de la Renaissance. Le fait est indiscutable.

Les obélisques, les dômes, les arcatures et les colonnes d'un style renaissant lui faisaient délaissier le gothique démodé, et il s'inspira plutôt des ruines de la Motte du Ciar que des églises sénonnaises, alors trop neuves pour son imagination de poète. Les chapiteaux brisés, le lierre vivant grimpant aux acanthes mortes, les frontons moussus et les dallages disjoints par le temps, voilà ce qui convenait à son tempérament d'artiste.

Le petit bras de l'Yonne est amorcé à sa place, de même que le grand pont de six arches, alors tout neuf. La première arche du côté de la ville est à peine visible, mais l'ombre de la pile la laisse deviner.

La tour Saint-Maurice, ou tour d'Yonne, s'élève en face de l'église, au bout du pont.

Les toits, presque plats, à forme incurvée, recou-

vrent les maisons du bord de l'eau. Il est à remarquer que, dans les dessins de Cousin, cette forme de toits se retrouve toujours.

La construction surmontée d'une pyramide, placée en amont du pont, n'est autre que celle dont les ruines furent longtemps exploitées comme carrière de pierres de taille et d'où proviennent plusieurs pièces du musée lapidaire de Sens (1).

Sur la rive droite de l'Yonne, les ruines de la Motte du Ciar sont la partie principale de la composition.

Deux colonnes corinthiennes aux fûts de marbre et aux chapiteaux de pierre figurent au premier plan, devant un dôme ruiné aux arcatures à demi écroulées.

A droite, la haute tour à quatre étages domine d'autres ruines; le premier étage est masqué par des arcatures placées en avant, du côté du midi. Un fossé rempli d'eau, probablement dérivé de la Vanne et rejoignant l'Yonne, entourait les constructions.

Deux personnages sont occupés à desceller des pierres, ce qui confirme l'opinion généralement admise que ces ruines ont servi de carrières à la ville au temps passé. A côté d'eux, un peintre dessine le paysage, *de la main gauche*.

Si l'on n'examine que l'ensemble de ce tableau, on reste frappé du style particulier à Jean Cousin.

(1) Pour la description de cette partie de la ville, voir, au tome XVI du *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, pages 97 à 131, l'intéressante étude de Gustave Julliot, *les Ponts de l'Yonne à Sens*.

En analysant les détails et en les comparant avec ce que l'on connaît du maître de l'Ecole française du xvi^e siècle, on est forcé de convenir que chaque partie de l'œuvre vient se placer tout naturellement en regard des dessins du *Livre de Perspective*, de *l'Usage de l'Holomètre*, du *Livre de Fortune*, de la grande Bible imprimée par Leclerc, et des nombreux chefs-d'œuvre illustrés par le crayon de Jean Cousin (1)

Quant aux personnages, ils sont tout à fait secondaires dans le tableau ; toutefois, autant que le permet l'exiguïté de leur dimension, on peut les comparer avec ceux de Cousin : l'homme agenouillé qui détache un bloc de pierre est le même qu'un de ceux du vitrail du *Paralytique* de l'église Saint-Gervais, à Paris. L'architecture, les monuments, et jusqu'aux débris de colonnes reproduits sur ce vitrail sont identiques à ceux de la Motte du Ciar.

Le peintre représenté au bas de ce tableau rappelle le saint Luc qui figure au commencement des *Heures de la Vierge*, imprimées en 1585, chez Jérôme de Marnef (2).

(1) Nous ne citons ici que les principaux volumes illustrés par Jean Cousin, et nous recommandons la comparaison du tableau de la Motte du Ciar avec les paysages du *Livre de Perspective de Jehan Cousin, senonois, maistre painctre à Paris*, in-folio imprimé en 1560, par Le Royer, à Paris.

(2) *Horæ in laudem beatissime (sic) Virginis Mariæ, secundum consuetudinem Romanæ Curie* ; sur le titre de ces *Heures*, on voit la petite marque du Pélican accompagnée de la devise : *In me mors, in me vita*.

Ce volume in-32 est imprimé en rouge et noir, en latin et en grec ; il est de toute rareté.

Le saint Luc auquel nous faisons allusion est placé en tête des *Evangelies de saint Jean* ; c'est une ravissante gravure sur bois de 0^m0.3 de hauteur sur 0^m035 de largeur, et la plus soignée du volume ; elle a certainement été

“La facture de la *Motte du Ciar* est d’une grande hardiesse et dénote, à n’en pas douter, un original et non une copie. Les copies offrent toujours une certaine hésitation de main qu’on ne trouve pas dans notre tableau. On sent que l’artiste était maître de son pinceau et qu’il n’avait pas le souci de reproduire un modèle.

Il est regrettable qu’un restaurateur maladroit ait pratiqué quelques retouches, même insignifiantes, au bas du tableau, notamment sur la gauche, en voulant cacher quelques parties écaillées par le temps. Un ou deux centimètres de la toile ont été repliés sur la droite, sans doute par le même iconoclaste, pour les nécessités d’un encadrement.

Remarquons un détail qui équivalait à une signature : les feuillages en pendentifs, si chers à Jean Cousin, retombent gracieusement du faite des colonnes et des parties ruinées.

Ce tableau a été soumis à la critique des experts et à l’expertise des critiques ; ils estiment qu’il est

dessinée par Jean Cousin, et l’artiste s’est représenté lui-même, car il dessine la Vierge tenant l’enfant Jésus et apparaissant sur un nuage, comme dans le vitrail de la chapelle du château de Fleurigny. Le graveur a-t-il reproduit le dessin en positif, ce qui fait qu’à l’impression l’artiste représenté par l’épreuve typographique tient le pinceau de la main gauche et la palette de la main droite ? Cette particularité se trouverait ainsi expliquée. Mais on sait que les œuvres de Cousin étaient souvent « portraittes de sa main sus planches de bois, » comme il est dit en son *Livre de Perspective*, et le saint Luc des *Heures de la Vierge* rentre dans cette catégorie : un homme du métier ne s’y trompe pas. Comment se fait-il que ce peintre soit gaucher, comme celui de la *Motte du Ciar* avec lequel il a des airs de famille indiscutables ? Faut-il attribuer au hasard cette coïncidence ? Nous ne le pensons pas. Il y a là une particularité qui nous échappe. Faut-il attribuer au hasard que saint Luc, *patron des peintres*, soit placé en tête des *Evangiles*, de saint Jean, *patron de Cousin* ? Nous ne le pensons pas.

bien de Jean Cousin et de la même main que les œuvres qui lui sont attribuées avec certitude.

Les profanes en peinture ne manqueront pas de dire que, le tableau n'étant pas signé, on peut douter de son authenticité.

A ceux-là, nous répondrons qu'au xvi^e siècle, nos meilleurs artistes signaient rarement leurs œuvres. Jean Cousin n'a signé aucun des tableaux qu'on lui attribue, qu'ils soient sur toile, sur bois ou sur verre. Son nom ne se trouve qu'au bas de quelques-unes de ses gravures.

Mais est-il indispensable qu'un tableau soit signé pour l'attribuer en toute certitude à son auteur ? Assurément non, surtout quand l'artiste possède un cachet aussi personnel que celui de Jean Cousin.

Pour ne parler que de nos maîtres contemporains, on peut, suivant la manière ou la facture d'un tableau, l'attribuer à tel ou tel. Personne ne confondra un Jean-Paul Laurens avec un Puvis de Chavannes, un Bouguereau avec un Daubigny, un Corot avec un Carolus Duran.

De tout temps, les artistes ont eu des réminiscences qui se retrouvent dans chacune de leurs œuvres. Jean Cousin surtout n'en fut pas exempt.

On peut donc admettre, sans craindre la contradiction, que la vue de la Motte du Ciar est bien de Jean Cousin et qu'elle est assurément l'image la plus ancienne que l'on connaisse d'un des endroits intéressants de la ville de Sens.

PAUL HEURÉ.

Au moment de mettre sous presse, je viens de découvrir que ce tableau a dû appartenir, vers la fin du XVIII^e siècle, à une famille sénonaise.

Autour de la partie qui représente une statue dans une niche, se trouvent deux légers accrocs à la toile. On les a bouchés, à l'envers du tableau, avec une bande de parchemin recouverte d'un fragment de papier peint et doré, noirci par le temps.

J'ai enlevé ces deux pièces en les mouillant, pour les remplacer, comme il convient, par un morceau de toile usée.

La bande de papier a servi de couverture à un Almanach de Sens de Tarbé, ainsi qu'en témoignent le dessin, la dimension et la date de 1767 inscrite à l'encre. Les almanachs de l'imprimeur sénonais sont recouverts, à cette époque, de papier pareil.

Quant à la bande de parchemin, que cachait le papier, elle est également de provenance sénonaise. C'est un fragment d'acte notarié ainsi conçu :

*... livres de trois sols par cent livres du prix de la vente, dus par
... Edit de juin 1771, à cause des biens. énoncés en ces présentes...
..... ont été payés comptant par ledit acquéreur ce jourd'hui et
... fol. n° 1526. Fait à Sens ce vingt cinq novembre mil*

PELÉE DES CHARMEAUX.

*... opposition quatre sols six deniers.
... ment et rapport des présentes, trente sols.*

Voilà donc encore une preuve que c'est bien une vue de Sens que nous avons sous les yeux.

Tout en faisant une large part à la fantaisie du peintre, on admettra que c'est un document de plus fourni à l'iconographie sénonaise.

La fantaisie apportée par l'artiste — quel qu'il soit — dans la composition du tableau, peut paraître singulière à nos paysagistes contemporains qui sont portés à ce qu'ils appellent l'exactitude photographique; exactitude fort contestable quant à la perspective, presque toujours exagérée par les appareils.

Ici, le peintre a modifié, transposé, transformé même au gré de son rêve.

Et nous estimons, avec Jules Breton et notre excellent maître Henry Hamel, qu'il n'y a pas de tableau, au sens le plus élevé de l'art, s'il n'y a pas arrangement dans la composition.

La vue de la Motte du Ciar en est un exemple.

P. H.

LE DÉLUGE DE DEUCALION

DESSIN DE JEAN COUSIN

Firmin-Didot, dans son *Etude sur Jean Cousin*, publiée en 1872, déclare que les dessins originaux du maître sénonais sont « fort recherchés et d'une extrême rareté. »

Didot disait vrai, car, depuis plus de vingt ans que je recherchais avec persévérance non pas des originaux, mais des estampes ou des livres illustrés par Cousin, je n'avais jamais rencontré le moindre dessin pouvant lui être attribué avec certitude, lorsque le hasard, ce dieu des chercheurs, m'a permis d'acquérir, pour quelques sous, la composition la plus remarquable de notre grand artiste. C'est, sans aucun doute, le *Déluge de Deucalion*.

Les collectionneurs découragés déclarent qu'on ne trouve plus rien, à Paris, sur les quais. Il est vrai que les bonnes aubaines sont rares, mais on y trouve encore quelque chose, puisque c'est sur le quai Saint-Michel que j'ai rencontré un dessin original de Jean Cousin.



Collection Paul Heuré

LE DÉLUGE DE DEUCALION

ANALISE D. M. LONGUEUR
Imp. phot.



Ce dessin, exécuté sur deux feuilles de papier soudées bord à bord, fut collé depuis sur une feuille de vergé, probablement par les soins de Mariette, célèbre amateur d'estampes, qui entourait ses gravures de filets gras, encadrement que l'on retrouve sur le *Déluge de Deucalion*.

En mirant au jour ou à la lumière cette superbe composition, on remarque un filigrane du ^{xv}^e siècle représentant ce qu'il est convenu d'appeler le *quatre de chiffre* surmontant un cœur marqué des lettres capitales ^{FC}_S posées en triangle.

Le célèbre dessinateur n'a même pas pris le soin de se servir de papier vierge, car des rubriques et des lettres gothiques figurent au verso du dessin. Sur le papier qui les recouvre, une main relativement moderne a écrit les mots *Jean Cousin*. D'autres collectionneurs ont donc, avant moi, reconnu le style du maître.

Ce chef-d'œuvre n'est certainement pas le croquis d'un tableau ou d'une gravure ; c'est l'esquisse d'un vitrail. Les angles du haut, dont le dessin est fuyant, indiquent que la partie supérieure se terminait en arc surbaissé. Cousin le destinait à l'ornementation d'une fenêtre cintrée, comme celle qui encadre sa *Sibylle de Tibur*, dans la cathédrale de Sens et au château de Fleurigny.

Le sujet de ce dessin étant profane, ne convenait ni à une église ni à une chapelle ; il devait plutôt décorer un magnifique château de la Renaissance.

Quelque grand seigneur de l'époque avait eu recours au maître universel pour orner sa résidence,

et Jean Cousin l'avait gratifié d'un remarquable chef-d'œuvre.

Examinons quelles sont les raisons qui militent en faveur d'une attribution certaine de ce tableau au maître sénonais.

Les amateurs et les collectionneurs qui ont contemplé le *Déluge de Deucalion* déclarent, à première vue, que c'est un Cousin d'une incomparable beauté, d'une exquise conception.

Ceux qui se mettent d'eux-mêmes en garde contre les attributions hasardées sont d'accord pour accorder à Cousin la paternité de ce dessin.

M. Louis Perrin, le fils du célèbre imprimeur lyonnais, qui m'a quelquefois reproché justement de mettre à l'actif du Sénonais plusieurs gravures du Petit Bernard, déclare que le *Déluge de Deucalion* possède au plus haut point le cachet personnel de Jean Cousin.

Toutefois, une consciencieuse analyse, un examen plus détaillé et une comparaison attentive étaient nécessaires pour se montrer affirmatif.

C'est le *Liber Fortunæ* qui nous fournit les meilleures preuves d'authenticité du dessin. Le *Livre de Fortune* est entièrement de la main de Cousin et les sujets traités dans ce curieux volume sont à la même échelle que les personnages du *Déluge de Deucalion*, ce qui facilite le rapprochement.

Une comparaison avec des dessins de Cousin gravés par des tailleurs d'images plus ou moins habiles ne nous aurait donné qu'un résultat douteux, les graveurs dénaturant parfois les dessins originaux

des plus grands maîtres ; c'est pourquoi nous avons tenu à écarter de l'examen comparatif les documents mal interprétés.

L'œuvre fut signée, mais on est tenté de croire qu'on a voulu faire disparaître la signature, car un iconoclaste a rogné le dessin d'un centimètre environ au bas, sur les côtés, et surtout à la partie supérieure qui était sans doute remplie par des nuages et par un angelot ; le pied droit de cet angelot est encore visible au milieu de la partie supérieure du tableau.

La signature existait au bas, à gauche ; les traces en sont visibles et la restitution est facile.

Quelques traits qui ne se lient nullement aux hachures du dessin sont certainement la partie supérieure d'un J majuscule, d'un h bouclé par le haut, d'un C majuscule à double boucle et d'un s long suivi d'un point, lettres qui s'harmonisent au mieux avec la signature de Jean Cousin, française ou latine : *Jehan Coufin* ou *Joh. Cufinus*. Quelques-unes de ses gravures sur bois portent ces deux formes de signature.

On ne connaît que deux spécimens d'écriture authentique du Sénonais : le titre du *Livre de Fortune* et les devises des figures de ce volume ; toutefois, ces spécimens sont plutôt de la calligraphie que de l'écriture proprement dite. Excepté le C majuscule, on y rencontre les mêmes formes que celles qui subsistent dans le *Déluge de Deucalion* ; mais le C capital, écrit en deux coups de plume, se retrouve dans l'*ex-libris* cité par Lobet et reproduit en

fac-similé dans son intéressante brochure : *Ce livre appartient à Jehan Cousin et à ses amis*.

Déplorons qu'un barbare se soit permis de rogner ce chef-d'œuvre pour le faire entrer dans un cadre banal. Ce n'est assurément pas Mariette, à qui appartenait le dessin, qui aurait pratiqué cette impardonnable mutilation, et surtout la coupure du nom de l'artiste, que l'on pourrait croire intentionnelle si l'examen ne montrait que le rogneur ne s'est guidé que sur le pied d'Amphitrite pour opérer la coupure.

On est frappé de l'analogie du *Déluge de Deucalion* et du *Jugement dernier* du musée du Louvre.

Les deux chefs-d'œuvre sont pareillement divisés en deux grandes parties : le Ciel et la Terre.

Le ciel du *Jugement dernier* est occupé par le Christ entouré de sa gloire et des principaux personnages de l'Ecriture. Le Fils de l'Homme repose sur l'arc des nuées, et s'il va punir les méchants, les justes seront récompensés : son attitude est bien celle du Dieu de miséricorde. Les anges sonnent de la trompette, tandis que, sur la Terre, les envoyés du Ciel, au milieu d'un effroyable chaos, séparent le bon grain d'avec l'ivraie.

L'Olympe du *Déluge de Deucalion* nous montre un Jupiter menaçant qui rappelle le Christ terrible de la chapelle Sixtine, de beaucoup inférieur à celui de Cousin. Mercure et Cupidon semblent implorer le maître des dieux en faveur de Vénus et de Mars, sans doute pour les maux qu'ils ont causés à l'humanité ; les autres divinités sont représentées avec

leur attributs : à gauche, Hercule avec sa massue ; Junon et son paon ; Vulcain ; Mars ; à droite, Flore, enguirlandée de fleurs dans une gracieuse attitude, est placée comme il convient entre le signe des Gémeaux et celui du Lion ; Apollon, étincelant dans son auréole ensoleillée, est emporté au galop de son quadrigé fougueux ; Diane impose silence à son lévrier qui tente d'aboyer à la vue de Saturne meurtrier d'un de ses enfants.

Sous les nuages de l'Olympe, un génie sonne de la trompette ; encore une réminiscence du *Jugement dernier* ; encore un mélange de la tradition biblique et de la légende mythologique que l'on retrouve dans tout l'œuvre de Jean Cousin.

Au milieu du paysage terrestre, on voit Amphitrite nue, reposant sur une énorme coquille en forme de vasque ; elle semble s'inspirer des ordres de l'Olympe. A droite, Neptune, courroucé et entouré de tritons, actionne sa trige de chevaux marins ; c'est lui l'instrument de punition.

Les eaux ont envahi la plaine couverte d'embarcations.

La barque où sont réfugiés Deucalion et Pyrrha est défendue par des guerriers qui repoussent l'attaque de l'équipage ennemi d'une autre barque. Pyrrha, craintive, cherche protection auprès de Deucalion. Tous les personnages sont soigneusement étudiés, et l'artiste a traduit avec éloquence les sentiments et les passions qui les animent. Quant à l'ensemble du paysage, il est du style cousinien le plus pur.

Sans avoir jamais vu ce dessin de Cousin, on pouvait en affirmer l'existence. En effet, tous ceux qui ont étudié le maître retrouvent toujours sous son pinceau le mélange du sacré et du profane. *L'Eve-Pandore* en est la preuve la plus frappante.

Le voisinage de ces deux éléments n'était guère possible dans le tableau du *Jugement dernier* appartenant à des religieux et exécuté pour une chapelle. Et comme il est vraisemblable que Cousin n'ait pu résister au désir de traiter la contre-partie du *Jugement dernier*, le *Déluge de Deucalion* s'imposait à son imagination créatrice.

On retrouve encore une analogie entre les deux œuvres capitales de Jean Cousin, mais l'artiste n'y est pour rien. Les deux tableaux ont été rognés, l'un par les voleurs qui tentèrent de le dérober aux Minimes de Vincennes, l'autre par un encadreur maladroit qui eût mieux fait de laisser reposer le *Déluge* dans un carton plutôt que d'en mutiler les bords.

Hasard malencontreux qui a condamné au même supplice les deux tableaux du maître sénonais !

Jean Cousin devait être âgé lorsqu'il composa le dessin qui nous intéresse, car son *Jugement dernier*, où il s'est représenté lui-même dans le coin de gauche, nous le montre avec la barbe grise et les traits d'un homme de près de soixante ans. Or, le dessin du *Déluge de Deucalion* est en progrès sensible sur le tableau du Louvre. Il est donc vraisemblable d'admettre que Cousin était à l'apogée de son talent lorsqu'il dessina le *Déluge*, dont la

facture est identique à celle du *Livre de Fortune* qui remonte à 1568. On s'écarterait peu de la vérité en assignant à ce dessin la date de 1570, alors que l'artiste avait près de soixante-dix ans.

En admirant le dessin du *Déluge de Deucalion*, on regrette de n'en pouvoir contempler le vitrail, et l'on souhaite, à part soi, qu'un habile verrier, fanatique de son art, s'éprenne de ce chef-d'œuvre pour l'interpréter dignement et l'encadrer dans la maçonnerie d'une immense fenêtre de château, à moins que d'intelligents décorateurs ne préfèrent réserver pour une fenêtre de monument public de style Renaissance cette composition capitale du maître sénonais.

L'énumération des dessins originaux de Jean Cousin ne remplit que quelques lignes, dans le livre de Didot, et Didot était documenté sur son maître de prédilection. D'après lui, le dessin le plus grand de Cousin serait une scène du sabbat, mesurant 0^m43 sur 0^m28.

Le *Déluge de Deucalion* mesurait primitivement 0^m55 sur 0^m36, et, malgré sa mutilation, il n'a pas moins de 0^m50 de hauteur sur 0^m35 de largeur.

On peut donc affirmer que c'est le plus grand dessin connu de Cousin, et le plus capital. Comme il est postérieur à tout ce que l'on connaît d'œuvres marquantes du maître, c'est l'apogée de son génie et même du génie de toute une époque et de toute une école si féconde en artistes.

Des vingt-six dessins originaux que Didot attribue à Cousin, aucun n'est signé; mais Didot

était assez versé dans l'iconographie cousinienne pour pouvoir faire cette attribution en parfaite connaissance de cause. Il est certains détails, notamment chez Jean Cousin, qui équivalent à une signature.

Le *Déluge de Deucalion* est donc la seule composition originale que l'on connaisse avec la signature de l'illustre sénonais.

Si Didot avait vu ce tableau, nul doute qu'il ne l'eût mentionné d'une façon spéciale dans son énumération détaillée.

Il possédait dans sa collection deux dessins attribués à Jean Cousin, lavés au bleu d'Inde et largement traités.

L'un représentait une scène du déluge, avec un corps étendu sur l'eau et offrant un savant raccourci ; dans le fond, un triton à cheval et sonnante de la conque marine.

Y aurait-il quelque rapport entre ce dessin *largement traité* et le *Déluge de Deucalion* très arrêté, très fini et fort détaillé ?

L'autre dessin cité par Didot montre Prométhée auprès duquel est une Océanide invoquant Jupiter. C'est ce même dessin qui figurait au catalogue Defer, à la vente Desperret, en 1865, où la scène est ainsi désignée : « Jupiter, dans les airs, est imploré par une femme. »

Ces deux dessins sont les seuls dont les sujets auraient quelque analogie avec le *Déluge* qui fait l'objet de notre étude. Leur facture large semble indiquer que c'étaient de simples esquisses, peut-

être partielles, d'une composition plus étendue.

Dans l'œuvre du maître, rien n'est comparable à cette page capitale, à la fois délicate et robuste, véritable épanouissement du talent de Jean Cousin, qui semble en avance de près de deux siècles sur ce que les artistes du xvi^e siècle ont produit de mieux.

Constatons une fois de plus que, de tous les artistes français, Jean Cousin est le seul qui puisse être comparé à Michel-Ange par l'universalité de ses connaissances et de son génie. Mais, de plus que le colosse italien, le Michel-Ange français possède la grâce de Raphaël et le féminisme du Titien alliés à l'esprit de la race gauloise.

Dessinateur de génie, arpenteur habile, érudit écrivain, géomètre expert, architecte adroit, décorateur ingénieux, orfèvre remarquable, chimiste patient, savant anatomiste, peintre éminent, sculpteur hors de pair, poète élégant, typographe de goût, verrier incomparable, chef d'école incontesté, mais modeste en tout, Jean Cousin fut tout, car il savait tout.

Doué d'une puissance d'assimilation sans égale, Jean Cousin savait allier le respect de la tradition à une hardiesse créatrice, débordante de vigueur et de grâce, à la fois naïve et savante, mais surtout bien française.

PAUL HEURÉ.

ACTE NOTARIÉ

CONCERNANT

JEAN COUSIN

Le *Bulletin de la Société archéologique de Sens* a publié, en 1877, une notice du savant abbé Prunier, sur la date du mariage, en troisième noces, de Jean Cousin avec Marie Bouvyer, union que la généalogie appartenant aux descendants de notre grand peintre fait remonter à l'année 1537.

Dans cette notice, l'auteur reproduit tout au long un contrat de mariage remontant à 1558 et concernant l'union d'une nièce de Jean Cousin ; on y trouve la preuve que Christine-Nicole Rousseau, sa deuxième femme, vivait encore à cette dernière date. Donc, si la seconde femme de Jean Cousin vivait encore en 1558, il ne pouvait avoir convolé en troisièmes noces avec Marie Bouvyer en 1537.

Dans une étude sur Jean Cousin et ses alliances, publiée, en 1880, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, M. Deligand examine la valeur des documents nouveaux qui infirmeraient les énon-

ciations des manuscrits dont il avait invoqué l'autorité et qui appartiennent aux descendants de Cousin. Un de ces manuscrits rapporte que l'illustre ancêtre avait épousé Marie Bouvyer, en troisièmes noces, en 1537; l'autre manuscrit énonce que ce mariage n'eut lieu que *vers 1587*, alors que Jean Cousin avait au moins quatre-vingt-six ans et Marie Bouvyer soixante-douze, puisqu'elle est née en 1515.

M. Deligand fait judicieusement remarquer qu'il n'y aurait rien d'impossible dans cette union qui rapprocherait deux vieillards déjà alliés par le mariage d'Etienne Bouvyer avec la fille de Jean Cousin. Mais la date de 1500, généralement admise comme celle de la naissance de Cousin, n'a rien de certain. Quelques biographes le font naître au xv^e siècle; d'autres en 1510. En admettant cette dernière date, il n'aurait donc eu que soixantedix-sept ans en 1587, ce qui rendrait l'hypothèse de M. Deligand encore plus plausible.

Un document, communiqué par M. Quantin à la Société des sciences historiques de l'Yonne, pourrait laisser croire que Jean Cousin aurait, en outre, été marié à une fille Couste ou Coste. Ce document est ainsi conçu :

« 1537. — Censier de Collemiers; abbaye de
« Saint-Remi. — Reçu de maître Jehan Cousin,
« painctre de Sens, pour les terres qu'il tient à Col-
« lemiers et qu'il a *acquises de sa belle-mère*, veuve
« de Colas Coste, 2 sols parisis. »

M. Deligand demande s'il est absolument certain que ce Jehan Cousin, quoique peintre, fut le même

que celui qui est resté célèbre et dont le nom était très répandu dans la contrée sénonaise.

Nous répondons affirmativement, grâce à un acte notarié, récemment découvert à Paris et dont nous donnons plus loin le résumé. Cet acte, qui remonte à 1543, est le corollaire de celui de 1537, transcrit ci-dessus.

Les termes du censier de Collemiers prêtant à l'équivoque, M. Deligand demande si cette *belle-mère* ne pouvait pas avoir été la seconde femme du père de Jean Cousin, devenue ensuite femme et veuve de Colas Coste.

Répondons négativement, et ajoutons que la veuve de Coste avait épousé d'abord Rousseau, père de Christine Rousseau, femme de Cousin, et que, tout en étant veuve de Coste, la femme mentionnée au censier de Collemiers, était *belle-mère* de Jean Cousin, c'est-à-dire mère de la femme de ce grand artiste.

M. Deligand déclarait lui-même que ses suppositions étaient bien vagues et qu'il fallait attendre de nouveaux documents pour qu'elles puissent être définitivement acceptées... ou repoussées, ajoutons-nous, grâce à la découverte de l'acte notarié de 1543.

M. Quantin, l'éminent archiviste de l'Yonne, a déclaré que Jean Cousin ne serait un peu connu et n'aurait droit à son état civil que lorsque toutes les études et tous les répertoires de Sens auraient été fouillés.

De son côté, l'abbé Prunier avait souhaité d'entreprendre des recherches dans les dépôts d'actes

publics pour préciser les événements de la vie de Jean Cousin.

Les prévisions des deux érudits se réaliseront peut-être. Toutefois, à défaut d'un dépouillement méthodique d'archives, — ce qui demanderait un temps considérable, — félicitons-nous d'avoir rencontré une pièce intéressante.

Nous espérions trouver quelque document relatif à l'impression des nombreux livres illustrés par Jean Cousin, et nous trouvons un acte permettant de rectifier certains points obscurs concernant ses alliances, question plusieurs fois traitée dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*. C'est déjà quelque chose.

En corrigeant, à l'Imprimerie nationale, les épreuves du *Recueil d'actes notariés*, de M. Coyecque, archiviste de la ville de Paris, notre attention fut attirée par la quantité des pièces concernant les imprimeurs parisiens, presque tous établis au quartier des Ecoles vers le xvi^e siècle. Comme Jean Cousin était en relations suivies avec plusieurs d'entre eux, nous comptions trouver trace des illustrations dessinées par le maître.

Près de six cents pages de petit texte à deux colonnes étaient passées à la lecture sans résultat, lorsque le nom de Jean Cousin se présentait enfin dans un acte, non pour sa collaboration à quelque chef-d'œuvre typographique, mais pour une vente de terres sises à Collemiers, près de Sens.

Voici l'analyse de cet acte :

Vente par Jean Cousin, peintre, à Saint-Germain-des-Prés, rue de Seine, en une maison faisant le coin de la rue des Marais, marié à Chrétienne Rousseau, et par Jacques Coste, peintre, rue Saint-Martin, maison joignant celle à l'enseigne de la *Corne-de-Cerf*, marié à Marie du Bois, à Jean Lhermite, dit Alexandre, vigneron à Sens, Grand'Rue, maison à l'enseigne du *Coq*, des cinq sixièmes par le premier et du dernier sixième par le second, tant d'une pièce de terre et vigne contenant trois arpents, et faisant partie de onze arpents, sis au finage de Collemiers, à une lieue de Sens, lieu dit les Chermes, que d'une rente de 8 liv. t. garantie par les vendeurs jusqu'à concurrence de 6 l. t., à prendre sur le reliquat desdits onze arpents, et de deux à trois arpents de terre, même finage, lieu dit Coqueru, tenant d'une part au chemin de Gron à Villeroy, et aboutissant d'un bout au grand chemin de Collemiers à Sens; prix : 380 l. t., dont 316 l. 13 s. 4 d. t. pour Jean Cousin et 63 l. 6 s. 8 d. t. pour Jacques Coste. — 11, fol. 271 v^o (1). *Novembre 1543.*

Cet acte de 1543, comme on va le voir, est une sorte de trait d'union entre la pièce de 1537 du censier de Collemiers, l'acte de mariage de la nièce de Jean Cousin, de 1558, et l'extrait du censier de Saint-Germain-des-Prés de Paris de 1595, mentionné par Montaignon.

En venant s'ajouter aux autres documents, cette pièce de 1543 facilitera les recherches qui seront désormais effectuées en vue d'éclairer ou d'éclaircir la question Jean Cousin. Les découvertes subséquentes projeteront un nouveau jour sur sa vie et videront se souder d'elles-mêmes, comme les pièces

(1) COYECQUE, *Recueil d'actes notariés*, t. I^{er}, n^o 2995, p. 550; in-8^o; Paris, Imprimerie nationale, 1903.

d'un jeu de patience, d'autant plus faciles à ajouter que les premières sont déjà placées.

Examinons l'acte nouvellement découvert, et l'on trouvera des noms figurant déjà dans les pièces officielles découvertes par l'abbé Prunier, Quantin et Montaiglon.

Une variante est à noter dans le nom de baptême de la femme de Cousin. Les actes de Sens et la généalogie de la famille Bouvyer portent *Christline* Rousseau. Le notaire parisien a écrit *Chrétienne* Rousseau; la différence est insignifiante et prouve simplement la tendance qu'on avait au xv^e siècle, à moderniser, en les francisant, les étymologies latines.

On rencontre dans cet acte le nom de Jacques Coste, lequel agit de concert avec Jean Cousin. Ce Jacques Coste est sans doute le fils de Colas Coste et de la veuve Coste, belle-mère de Jean Cousin, mariée en premières noces à Rousseau, et veuve une seconde fois d'après le censier de 1537.

Cette supposition devient une certitude en considérant que, pour agir ensemble, Cousin et Coste devaient avoir un lien de parenté qui les autorisât à défendre des intérêts communs. Ils étaient donc beaux-frères, Colas Coste étant frère utérin de Chrétienne Rousseau, femme de Jean Cousin.

Les biens de Collemiers sont divisés en six parts afférentes aux six enfants de la belle-mère de Cousin, veuve de Rousseau et de Coste. Elle eut cinq enfants du premier lit et un du second.

Les cinq enfants de Rousseau sont mentionnés

dans le contrat de mariage de la nièce de Jean Cousin en 1558 :

« Furent presens... honneste personne Jehan
« Herardin... et Anthoinette Thomyn, fille de feu
« M^e Nicolle Thomyn... et de honneste femme
« *Guillemette Rousseau*, sa vefve, aussi accompa-
« gnée de sadicte mère et de honneste femme Co-
« *lombe Rousseau*... sa tante, de M^e *Pierre Rous-*
« *seau*, prebstre, demeurant à Bray-sur-Seine,
« maistre Jehan Cousin, painctre, demeurant à
« Paris, et *Christine Rousseau*, sa femme, et *Kate-*
« *rine Rousseau*, femme de sire Jehan Cartault,
« marchant, demeurant audit Sens, ses oncles et
« lantes... »

Ces cinq enfants de Rousseau, épouse, beau-frère et belles-sœurs de Jean Cousin, étaient représentés par ce dernier en l'étude du notaire de Paris pour la vente, en 1543, de biens antérieurement partagés entre eux et Jacques Coste, enfant du second lit. Voilà pour les vendeurs.

L'acquéreur des terres de Collemiers était Jean Lhermite, dit Alexandre. Il est utile de remarquer, en passant, que dans nos provinces on désigne plus volontiers les gens sous leur surnom que sous leur nom de famille. Cette remarque peut avoir son utilité en ce qui concerne Lhermite, dit *Alexandre*, dont les enfants auraient pu être plus souvent appelés Alexandre que Lhermite.

Cet Alexandre fut-il marié par la suite à la fille d'une veuve, belle-sœur de Jean Cousin, et devint-il ainsi le neveu du grand peintre ? Ce n'est pas im-

possible, puisque nous retrouvons ce nom d'Alexandre dans le censier de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés pour l'année 1595 : « Claude *Alexandre* et sa femme ayant les droits des héritiers, hoirs et ayants cause de feu M. Jehan Cousin, pour une maison et appartenances assises en la rue Desmarts tenant d'une part aux hoirs de feu M. le Président de La Porte, d'autre part à une maison faisant le coing de ladicte rue Desmartz, et d'autre bout par derrière à..... qui doit de cens, chacun an, ledict jour Saint-Remy III sols 2 deniers parisis. »

On est donc fixé sur l'emplacement de la maison de Jean Cousin à Paris. C'était à l'angle de la rue de Seine et de la rue des Marais (1), aujourd'hui rue Visconti. Ce Claude Alexandre serait donc alors un petit-neveu de Jean Cousin. Mais ceci n'est qu'une hypothèse.

Cousin est vraisemblablement mort à Paris peu de temps avant 1595. Il avait toujours conservé la maison de la rue des Marais qu'il possédait déjà en 1543, et qu'il avait sans doute fait bâtir, entre la ville et les faubourgs, sur les terrains du petit Pré-aux-Clercs.

Suivant l'époque, le nom de la rue des Marais est différemment orthographié.

En 1529, un « Nicolas Maretz, poulalier, » y possédait une pièce de terre, et, vers l'an 1547, il y avait une maison lui appartenant.

(1) *Topographie historique du vieux Paris, région du bourg Saint-Germain*, p. 203-205. Paris, Imprimerie nationale, 1876.

Un acte de 1546 porte « rue des Marais. » Divers plans du xvi^e et du xvii^e siècle donnent « rue des Maret, rue Desmaretz. » Plus tard, on écrivit « rue des Marais, » nom que cette voie a conservé jusqu'aux temps modernes, où elle a reçu le nom de Visconti.

Le côté méridional dépendait de la paroisse Saint-Sulpice et de la justice de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; c'est sur ce côté qu'était située la maison de Jean Cousin.

Le censier de l'abbaye de Saint-Germain, daté de 1547-1548, parle de « maistre Jehan Cousin, painctre, pour sa maison et jardin, assise en ladicte rue Desmaretz, contenant... tenant d'une part à Loys Vachot, et d'autre part à ladite rue Desmaretz. » Cet article est confirmé par celui du censier de 1595.

C'est vers le milieu du xvi^e siècle que le bourg Saint-Germain commença à se transformer de village champêtre en ville élégante, notamment la partie avoisinant la Seine, du côté des Prés-aux-Clercs. La rue de Seine fut pavée en 1545; des constructions nouvelles se multiplièrent dans le nouveau quartier. S'il faut en croire Berty, de grands personnages s'y firent bâtir de somptueuses demeures, entre autres la duchesse de Savoie, le duc de Montpensier, les Salviati, les Gondi, les Clément Marot, les Ambroise Paré, les *Jean Cousin* et les du Cerceau (1).

(1) *Topographie historique du vieux Paris, région du bourg Saint-Germain*, Paris, Imprimerie nationale, 1876.

En 1540, l'Université passa un premier contrat d'aliénation du Petit-Pré-aux-Clercs à Pierre Le Clerc, vice-gérant du conservateur des privilèges apostoliques de ladite Université; mais la minute et la grosse de ce contrat s'étant trouvées avirées, l'Université fit à Le Clerc un nouveau bail le 31 mars 1543, à la charge du cens de 18 livres de rente par arpent.

Huit jours après la signature de ce bail, le recteur de l'Université élevait des plaintes contre Le Clerc, d'abord parce qu'il ne se trouvait aucune minute du contrat de 1540, ensuite parce qu'il n'avait encore rien payé, enfin parce qu'il n'avait pas commencé à bâtir ainsi qu'il s'y était engagé.

Malgré les plaintes du recteur, l'assemblée donna gain de cause à Le Clerc; si ce dernier n'avait rien bâti depuis 1540 sur l'emplacement de la rue des Marais, c'était surtout à cause des obstacles que le cardinal de Tournon lui avait suscités.

En 1543, la maison appartenant à Jean Cousin était donc nouvellement bâtie.

Les familles protestantes affluaient rue de Seine et rue des Marais. D'Aubigné appelait cette dernière rue le *Petit-Genève* (1).

Cette circonstance a sans doute contribué à laisser croire que Cousin était de la religion réformée; mais rien, jusqu'aujourd'hui n'a permis de l'affirmer.

Résumons la chronologie des actes officiels qui ont jeté quelque lumière sur Jean Cousin, et sou-

(1) *Les Aventures du baron de Fœnesté* (l. III, ch. XIII).

haitons, avec tous ceux qui ont traité ce sujet, que d'autres publient de nouvelles pièces à conviction :

1537. — Reçu du censier de Collemiers.

1543. — Acte notarié de Paris concernant les terres de Collemiers.

1547. — Censier de Saint-Germain-des-Prés. Maison de Jean Cousin, mentionnée.

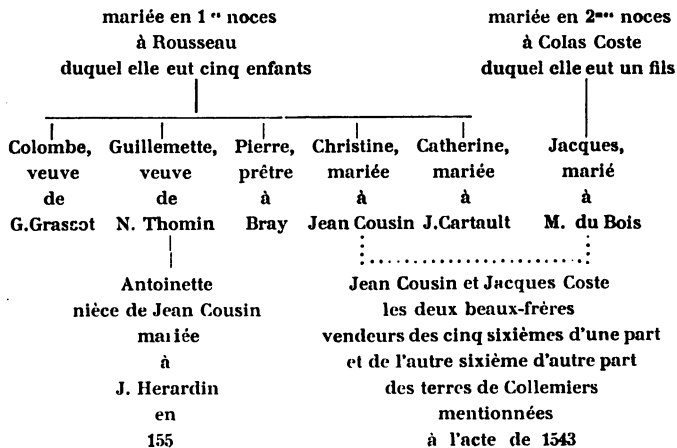
1558. — Contrat de mariage de la nièce de Jean Cousin.

1595. — Censier de Saint-Germain-des-Prés. Héritiers de feu Jean Cousin.

D'après ces actes; il est facile de reconstituer une partie de la généalogie de la seconde femme de Cousin, surtout depuis la découverte de l'acte notarié de 1543.

LA BELLE-MÈRE DE JEAN COUSIN

MENTIONNÉE AU CENSIER DE COLLEMIERS EN 1537



Après avoir apporté notre humble part à la question des alliances de Jean Cousin, souhaitons, avec nos devanciers, que le dépouillement des actes notariés projette quelque lumière sur tout ce qui se rattache à notre éminent compatriote.

PAUL HEURÉ.

NOTE ET DOCUMENTS

SUR LE PEINTRE JEAN COUSIN

DE SENS

Dans une communication faite à la Société des Antiquaires de France, remontant à 1881, j'essayais de dégager des obscurités et des légendes, dont elles sont enveloppées, certaines dates de la biographie du peintre Jean Cousin. Je m'appliquais à démontrer la nécessité absolue de rejeter toutes les attributions ne reposant pas sur des documents positifs et de se défier des chroniqueurs suspects.

Depuis cette publication, je n'ai cessé de recueillir les pièces d'archives que je rencontrais sur le maître peintre de Sens. J'espérais arriver peu à peu à former un dossier permettant de donner un travail plus complet que celui de 1881.

Convaincu que les minutes encore inexplorées des notaires locaux contenaient plus d'un titre ignoré sur la fortune ou la vie de l'artiste, je priai un de mes amis, archiviste aux Archives nationales, de vouloir bien tenter une exploration rapide des archives notariales de Sens, au cours d'un

voyage dans cette région. M. Alexandre Tuetey, aujourd'hui chef de section aux Archives nationales, voulut bien me rendre ce service dont je suis heureux de lui témoigner ici ma vive gratitude, et, après un court examen de quelques dépôts, il me rapporta un acte du 17 janvier 1533 (n. st.), concernant évidemment notre peintre; peut-être a-t-il été publié depuis lors, car la visite de M. Tuetey remonte à une quinzaine d'années au moins.

En quelques jours, mon confrère ne pouvait dépouiller des centaines de liasses ou de registres constituant les archives notariales du xvi^e siècle pour la seule période qui nous intéresse, c'est-à-dire de 1520 à 1580. C'est une tâche qui revient de droit aux savants sénonais et dont ils s'acquittent trop bien pour que personne la leur dispute. Il est aujourd'hui bien prouvé que le dépouillement méthodique des anciennes études notariales fournira les plus précieux détails biographiques et historiques sur les personnages de l'ancienne France. Il n'existe pas d'autre moyen de préparer une histoire sérieuse et à peu près définitive de l'art national. Les contrats de mariage, les testaments, les donations, les marchés passés avec les particuliers ou avec les corporations apporteront une ample moisson de faits précis du plus haut intérêt. Il importe seulement que ce travail de dépouillement, étendu à toute les provinces, soit poursuivi avec méthode, persévérance et activité, pour que les chercheurs ne courent pas le danger de trouver ce qu'on connaît déjà et afin que les résultats permettent des vues d'ensemble. C'est

aux savants de province à organiser cette vaste enquête dont il a été si souvent question aux réunions annuelles des Sociétés de Beaux-Arts des départements. Il ne faut pas se dissimuler, d'ailleurs, combien est ingrat et rebutant un pareil labeur; car il réclame des années d'infatigable assiduité.

En même temps qu'un effort était tenté pour soulever le voile qui recouvre encore les actes du peintre dans sa ville natale, les recherches commencées dans les archives de Paris et dont un premier résultat avait été présenté à la Société des Antiquaires se poursuivaient sans interruption. D'autres travaux m'empêchèrent de consacrer à cette question toute l'application nécessaire. J'ai fait, je l'avoue, de fréquentes et longues infidélités à maître Jean Cousin, et j'allais l'oublier complètement, quand l'aimable communication d'un des membres distingués de la Société archéologique de Sens, M. le chanoine Blondel, vint me rappeler que j'avais mis de côté, il y a déjà bien longtemps, quelques documents inédits avec l'espoir de les compléter pour les publier un jour. Ces actes, d'un intérêt assez médiocre, je dois le dire, peuvent mettre sur la trace de découvertes plus importantes; c'est avec cette espérance que je les présente à la Société archéologique de Sens, ayant perdu l'espoir de poursuivre les investigations auxquelles je me livrais lors de mon séjour aux Archives nationales.

Les documents recueillis ainsi qu'il vient d'être dit, au nombre de cinq, embrassent une période de vingt-sept années.

Le premier en date se rapporte au transport fait à Jean Cousin, « marchand peintre demourant à Sens, » par Christophe Dolet, manouvrier, domicilié en la paroisse de Saint-Pierre-lez-Sens, d'un jardin de 11 toises de long sur 3 de large, situé à Marceau, en la paroisse de Saint-Jean, moyennant une rente annuelle de 12 sols 6 deniers, payable le 1^{er} novembre aux religieux de Saint-Rémy-lez-Sens ou au curé de Saint-Léon. L'acte passé devant le notaire Boutet, dont le successeur est M^e J. Marquiand, porte la date du 17 février 1532 (1533, n. st.).

En lui-même ce transport présente un médiocre intérêt. Tout au plus prouve-t-il chez l'acquéreur une certaine aisance. Il constate de plus que le « marchand peintre » Jean Cousin réside à cette date dans sa ville natale.

La seconde affaire où nous rencontrons le nom de Cousin se rapporte-t-elle bien à l'artiste sénonais ? Il est permis de garder quelques doutes sur ce point essentiel. Ce Jean Cousin qui comparait avec sa femme ne prend aucune qualité. Les rares pièces qui nous sont parvenues nous édifient incomplètement sur la cause et l'issue du débat. D'après un passage de la sentence ordonnant l'élargissement d'un certain Centomyn, il semblerait que Cousin eût été accusé à tort d'avoir « excédé » la femme d'un sieur Jamoys. Tout cela reste fort obscur.

Quelques mois après le procès criminel, le 9 novembre 1555, voici Jean Cousin, cette fois qualifié « peintre, demeurant à Saint-Germain-des-Prés, »

condamné à payer à un sieur Jacques Moret, maître de l'*Ecu de France*, domicilié dans le même quartier Saint-Germain, une somme de 12 livres 15 sols 5 deniers tournois comme reliquat de compte. Le débiteur d'ailleurs ne conteste pas sa dette, aussi est-il condamné « de son consentement. » La formule ne laisse pas d'être assez originale.

Notre dernier acte, en date du 13 juillet 1559, est le seul qui se rapporte à l'exercice de la profession de l'artiste. A l'occasion d'une difficulté existant entre les religieuses des Filles-Dieu et Louis le Masson, seigneur de la Villeneuve-sur-Gravois (1), Jean Cousin, maître peintre, demeurant à Saint-Germain-des-Prés, est désigné « pour faire la figure accordée entre les parties, suivant l'arrêt de la cour, du 3 juin 1559. »

De quelle figure s'agit-il ? Est-ce un plan relatif à quelque contestation de propriété ? On en est réduit aux conjectures. La réception des « enquêtes et figures faites (par Jean Cousin), » le 18 novembre 1559 n'est pas plus explicite, à moins que le mot *enquêtes* ne confirme au terme de *figure* le sens indiqué plus haut.

En cette dernière circonstance, le peintre aurait joué le rôle d'expert chargé d'une enquête sur place et d'un dessin au sujet d'un débat soulevé entre les religieuses susnommées et un propriétaire voisin ?

Tandis que les deux procès précédents relevaient

(1) Le couvent des Filles-Dieu donnait rue Saint-Denis ; il a laissé son nom à une rue du quartier. Dans le voisinage, tout près de la paroisse Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, se trouve la rue de la Villeneuve.

de la juridiction du bailliage de Saint-Germain-des-Prés, ce dernier avait été porté devant le Parlement de Paris.

Il y avait déjà au moins une douzaine d'années que Jean Cousin habitait ce quartier Saint-Germain-des-Prés où nous le retrouvons en 1559. M. Deligand a publié jadis un extrait du censier de Saint-Germain-des-Prés de 1547, où il avait rencontré ce passage : « De maistre Jehan Cousin, painctre, pour sa maison et jardin assis en la dite rue des Marest [la rue Visconti actuelle] (1). »

Cette maison appartient à l'artiste jusqu'au jour de sa mort, comme le prouve l'article relevé dans le même document, en 1595 : « De Claude Alexandre et sa femme, ayant les droits des héritiers, hoirs ou ayans cause de feu M^e Jean Cousin, pour une maison et appartenances assises en lad. rue Desmarest. »

J. GUIFFREY.

(1) ED. DELIGAND, *Notice historique sur Jean Cousin*, dans le tome X du *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, 1868, pp. 27 et 28 du tirage à part.

DOCUMENTS

I

Fut présent en sa personne Christofle Dolet, manouvrier, demourant en la parroisse de S^t Pierre lez Sens, lequel, de son plein gré, recongnut avoir ceddé, quicté, transporté et délaissé et, pour toute garentie, a baillé les lectres qu'il a de ce qui s'ensuit à honneste personne Jehan Cousin, marchant painctre, demourant à Sens, à ce présent et acceptant pour luy, ses hoirs, ung jardin contenant unze toises de long et troys toises de large ou environ, le lieu, comme il se comporte, assis à Marceau en la parroisse de Saint Léon, tenant, d'ung long, à Jehan Laurent, vigneron, d'autre long, à Robine, vefve de feu Pierre Barde, d'un bout, au chemin commung de Troyes, et d'autre bout, à Collas Juyf, paveur; lequel jardin ledict ceddant a eu par transport et cession de Edme Gaulteron, vigneron et manouvrier, demourant en la parroisse de S^t Pierre, comme appert par le transport à luy faict par led. Edme Gaulteron, passé par devant led. juré, pour dud. jardin par led. Jehan Cousin, ses hoirs et ayans cause à tousjours ou autrement, ainsi qu'il sera trouvé, combien qu'il soit dict à tousjours par les lettres de ce... Ce présent transport faict moyennant et parmy ce que led. Jehan Cousin a promis et sera tenu de payer doresnavant la somme de douze solz six deniers tournois de rente annuelle et perpétuelle ou autrement, comme dict est, par chascun an, envers mess^{rs} les religieulx, abbé et couvent de Saint Remy lez Sens, ou envers le curé dud. S^t Léon, le jour de Toussaint, et en acquicter et descharger led. présent ceddant, ses hoirs etc. Lequel jardin led. Cousin sera tenu tenir, entretenir, tellement, etc., si comme, etc., promectant, etc.,

obligeant, etc. Faict à Sens, es presences de Denys Guillaume, tanneur, et Michel Martin, barbier, demourant aud. Sens, le dix septiesme jour de janvier l'an mil v^e trente deux.

Signé : BOUTET, n^{re} royal.

(Regre de Boutet, 1531-1534, conservé en l'étude de M^e Marquiand, notaire.)

II

Sentence interlocutoire rendue au bailliage de S^t Germain des Prez entre Nicolas Jamois, d'une part, et Jehan Cousin et sa femme, d'autre part :

Du samedy, troisesme aoust LV.

Aujourd'huy, Wagnon, procureur de Nicollas Jamois, a faict appeller devant nous Pochet, procureur de *Jehan Cousin* et sa femme, et requis que, à faulte d'avoir faict oyr et examiner les deux temoings oys et dénommés en notre sentence interlocutoire, le procès principal feust jugé suyvant l'arrest de la court de Parlement, d'une part, et Pochet, procureur dudict Cousin et sa femme, qui a dict que ce n'estoit raison, par ce que les deux tesmoings n'estoient tous ouys, requérant encores ung delay de ce faire, d'autre part; mais, parties oyés, avons dict et disons que le procès d'entre lesd. parties sera jugé, sauf que dedans huitaine les personnes dénommées en la sentence et lesquelles led. Pochet a requis estre oyés, seront interrogez et oyés, si oyés n'ont esté.

Faict...

CARREL.

(Arch. nat. Z, 3267.)

20 aout 1555.

Aujourd'huy, dacte de ces présens, comparans en jugement devant nous Gautier Pochet, procureux de Jehan Cousin et sa femme, led. Cousin et sa femme présens en personne, d'une part, et M Thomas Wagnon, procureur de Nicolas Jamoys et sa femme, d'autre, et encore M. Pierre

Harpin, procureur de Cardyn Centomyn, prisonnier es prison de céans, d'aulture, après ce que led. Harpin, oud. nom, a requis eslargissement de la personne dudit. Centomyn, et que led. Pochet, oudit nom, a déclaré qu'il n'empesche que ledit prisonnier ne soit eslargy hors des prisons de céans, disant que ce n'a esté led. Cousin qui a exceddé la femme dud. Jamoys et que par ledit Wagnon a esté déclaré en la présence dud. Jamoys que led. Cardin estoit prisonnier à sa requeste, nous avons dict et ordonné que ledict prisonnier sera eslargy en tend que touche led. Cousin, et néantmoins seront les trois tesmoins par nous nommez confrontez audit Cardin à la dilligence dud. Pochet. Et auront les parties acte que led. Pochet a requis surséance du procès jusques ad ce que.

Du xx^e jour d'aoust mil v^e LV.

(Arch. nat. Z³, 367.)

Ces minutes de 1555 se trouvent isolées. Les pièces des années suivantes sont très incomplètes.

III

9 NOVEMBRE 1555

Sentence du bailliage de S^t Germain des Prez, condamnant Jean Cousin, m^e peintre, à payer à Jacques Moret, marchand, un reliquat de 12 livres 15 sols 5 deniers sur une créance réclamée par ledit Moret.

Entre le Noir, procureur de Jacques Moret, marchand, demourant à S. Germain des Prez, demandeur, d'une part, et M^e Jehan Cousin, painctre, demourant aud. S. Germain, présent en personne, deffendeur, d'aulture, nous, après que led. *Cousin* a confessé avoir escript et signé la cédulle dont est question, cy après transcripte, et qu'il doit aud. demandeur de plus grand somme, condampnons led. *Cousin*, de son consentement, à payer aud. Moret icelle somme de douze livres quinze solz cinq deniers tournois, et es despens de

l'instance et poursuite, telz que de raison, qui seront tausez en la manière accoustumée.

Ensuit la teneur de la cedulle :

« Je soubzcrit confesse debvoir au sire Jacques Moret, maistre de l'*Escu de France*, au franc bourg de St Germain des Prez, douze livres quinze solz cinq deniers tournois de reste de plus grand somme, de laquelle somme de douze livres quinze solz cinq deniers je luy promets payer à sa volonté. Tesmoing mon seing manuel cy mis, le douziesme jour de septembre v^e LV.

« Ainsy signé : J. COUSIN. »

Du samedi ix^e novembre mil v^e LV.

(Arch. nat., Z, 3267.)

IV

Expertise confiée au peintre Jean Cousin au sujet d'une contestation pendante entre les religieuses des Filles-Dieu et Louis Le Masson, seigneur de la Villeneuve-sur-Gravois.

Du jeudy treiziesme jour dudict mois de juillet, oudict an mil cinq cens cinquante neuf.

Entre les religieuses, prieure et couvent des Filles-Dieu, près la rue St Denis, fondées en ceste ville de Paris, demanderesses en matière d'exécution d'arrest, d'une part, et Lois Le Masson, ou nom qu'il procède, soy disant seigneur de la Villeneuve sur Gravois, le procureur général du roy prétendant avoir prins la cause pour le procureur du roy en la chambre des comptes, aussi respectivement demandeur en ladicte matière d'exécution d'arrest, d'autre part; après que lesdictes parties ont respectivement nommé, convenu et accordé de *Jehan Cousin*, maistre painctre, demourant à Saint Germain des Prez, pour faire la figure accordée entre les parties suivant l'arrest de la court, du troisiemesme jour de juing mil cinq cens cinquante neuf et dernier passé, appointé est que ledict Jehan Cousin, ainsi convenu et ac-

cordé entre lesdictes partyes, fera ladicte figure accordée entre les partyes en la présence de maistre Claude Anjorant et Guillaume Violle, conseiller en la dite court, le tout suyvant ledit arrest.

(Arch. nat., X 4975, fol. 195 v^o.)

V

18 NOVEMBRE 1559

Réception des enquêtes et figures faites (par Jean Cousin) suivant l'arrêt interlocutoire du 3 juin 1559, entre les Filles-Dieu et Louis Le Masson, seigneur de la Villeneuve-sur-Gravois.

(Arch. nat., X^t 4977, fol. 40 v^o.)

LES

DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE

A SENS EN 1551

ESSAI SUR L'INTRODUCTION

DE L'IMPRIMERIE A SENS

En 1866, un libraire de Paris qui fut, dit son biographe, plus bibliophile que commerçant, et a laissé la réputation d'un connaisseur hors de pair, d'un appréciateur très sûr des véritables raretés, d'un collectionneur plein de savoir et de goût, M. Léon Téchener, dut se séparer de la collection de livres qu'il avait formée depuis plus de vingt ans pour servir à l'érection d'un monument digne du nom de *Bibliographie champenoise*.

L'ancienne province de Champagne comprenait, en dernier lieu, huit principales sections territoriales : la Champagne proprement dite, le Rémois,

le Rhétois, le Perthois (1), le Vallage (2), le Bassigny (3), le Sénonais, la Brie champenoise. Sous la rubrique : *le Sénonais*, M. Téchener avait classé Sens, Joigny, Tonnerre et Chablis, ainsi que les contrées qui les environnent, et il avait pu faire une très large part à la ville de Sens, parce que son père et lui avaient assisté, en amateurs fort avisés, à la vente de la bibliothèque de M. Théodore Tarbé, en 1849.

Son catalogue est, dit-il, un hommage à la petite patrie champenoise, berceau de sa famille, qu'il affectionnait sans en aimer moins la grande patrie française. Ce culte est vivace au fond de bien des cœurs; il nous fait considérer comme enviable le sort de celui qui prouverait son amour du sol natal en érigeant le monument plus modeste de la *Bibliographie sénonaise*.

J'aurais désiré pouvoir recueillir le plus grand nombre de ces livres et de ces manuscrits intéressants pour notre histoire; malheureusement, la valeur, parfois fantastique, que leur avait attribuée leur possesseur fut un empêchement capital; je dus me borner à quelques pièces. De ce nombre fut le numéro 458, portant ce titre : IMPRIMEURS SÉNONAIS.

(1) Le Perthois est aujourd'hui réparti entre les départements de la Marne et de la Haute-Marne; ses villes principales étaient Perthes et Vitry-le-François.

(2) Le Vallage est aujourd'hui réparti entre les départements de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube et de la Meuse; ses villes principales étaient : Joinville Bar-sur-Aube, Vassy.

(3) Le Bassigny champenois comprenait les pays de Chaumont, Langres, Bar-sur-Aube.

Le dossier était mince. Il fut dédaigné par les grands amateurs. Nous le retrouverons plus tard lorsqu'il s'agira de Louis Prussurot, de Claude-Auguste Prussurot et d'André Jannot, et nous verrons avec quel soin jaloux le pouvoir, au xvii^e et au xviii^e siècle, surveillait la profession; je dois le mentionner parce que, sans lui, je n'aurais jamais pensé à m'occuper des débuts de l'imprimerie à Sens.

Ayant éprouvé un réel plaisir à suivre, pendant plus d'un siècle, les membres d'une même famille, fidèles à la profession paternelle, j'ai voulu les mieux connaître. La stabilité est une des qualités que nous pourrions envier à nos ancêtres. Ils aimaient leur profession autant que les lieux qui les avaient vu naître et s'attachaient à transmettre à leurs enfants, dans leurs villes natales, soit leurs charges, soit leurs établissements. Ces bons exemples sont rarement suivis de nos jours; cependant, à leur grand honneur, quelques familles y sont restées fidèles, et c'est pour moi un plaisir de rappeler qu'un membre très sympathique de cette Société, comme autrefois les Prussurot et les Tarbé, soutient vaillamment le bon renom de la vieille imprimerie sénonaise qui lui fut transmise par son père.

Le dossier Prussurot-Jannot devait seul vous être présenté. Il s'est, depuis peu, sensiblement modifié et augmenté, en sorte que, remontant de nos imprimeurs des xviii^e et xvii^e siècles à ceux du xvi^e, nous avons à vous entretenir de l'introduction de

l'imprimerie à Sens, en 1551, et de nos imprimeurs successifs jusqu'au xix^e siècle.

Au début de cette étude, il me sera permis de rendre à la mémoire d'un des hommes les plus érudits du département de l'Yonne un hommage particulier, et d'exprimer le regret de n'avoir pu le voir achever le travail qu'il avait entrepris sur le sujet qui nous occupe. La patience et la sûreté de ses investigations nous confondent. M. Henri Monceaux n'était pas Sénonais, mais il le devenait par la tendance de ses études, le ramenant ici, tantôt pour publier le récit de *l'Entrée du roi Charles IX et de la reine-mère Catherine de Médicis en la ville de Sens, en 1563* ; tantôt pour s'occuper avec ardeur de Jean Cousin, artiste universel, dont le nom est si glorieux pour notre ville ; tantôt pour décrire ce bijou de la Renaissance qu'est le château de Fleurigny. Depuis de longues années, il amassait les éléments d'un travail plus considérable : l'histoire de l'imprimerie à Sens (1). La mort l'a surpris. Il n'a pu achever de coordonner les renseignements recueillis, et je crois

(1) Outre les travaux indiqués, je relève sur la liste des publications de M. Monceaux les opuscules suivants concernant Sens :

1878. — *La Révolution dans le département de l'Yonne. Un Maire de la ville de Sens, le marquis de Chambonas. (Almanach de l'Yonne.)*

1880. — *Inauguration de la statue de Jean Cousin à Sens, le 3 octobre 1880. (Extrait du journal la Constitution du 5 octobre 1880.)*

1880. — *Les Coustumes et péages de la vicomté de Sens. (Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne.)*

1883. — *La Porte Saint-Didier à Sens (Annuaire de l'Yonne.)*

1894. — *Les Almanachs de Sens. (Annuaire de l'Yonne.)*

1897. — *Les Guichard, représentants de l'Yonne.*

1899. — *Lés Tanneurs de Sens, au XIV^e siècle. (Annuaire de l'Yonne.)*

n'avoir entre les mains qu'une faible partie de ces notes, assurément précieuses quoique tronquées et incomplètes. Ce monument aurait été aussi luxueux que les deux magnifiques volumes consacrés aux le Rouge, de Chablis, qui lui valurent un prix décerné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Qui oserait entreprendre le travail onéreux qu'il rêvait d'orner de nombreuses et intéressantes illustrations? Nous nous servirons simplement de ses notes lorsque le temps sera venu de donner la nomenclature des livres et pièces imprimés à Sens de 1551 à 1800. Il avait de plus vastes projets puisqu'il voulait s'étendre jusqu'en 1870; mais, ou ses notes sur le xix^e siècle sont perdues, ou elles ont fait, lors de la vente après son décès, l'objet d'un lot distinct. Je ne le suivrai pas dans cette voie, m'arrêtant au jour où, brutalement (je veux dire administrativement), le préfet de l'Yonne, vicomte de Bondy, notifia à M. Théodore Tarbé qu'il avait reconnu « que la création d'un second brevet d'imprimeur à Sens était chose réclamée par l'intérêt public. » (10 décembre 1835.) Quelques pages de l'histoire manuscrite de Sens, du chanoine Tuet, m'inspirent le désir de donner, à côté de la liste des impressions de Sens des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, celle des ouvrages des auteurs sénonais et de tous les ouvrages concernant Sens imprimés en d'autres villes, pendant les mêmes siècles. Le cadre est vaste. Je crains, en l'exposant, de voir nos jeunes collègues sourire de mon outrecuidance, en me citant ces vers du fabuliste :

Autant qu'un patriarche, il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Quittez les longs espoirs et les vastes pensées
Tout cela ne convient qu'à nous.

Ils auraient raison, je le sens. Je veux essayer.
Et si mes forces trompent ma bonne volonté, je
tournerai les yeux vers le bureau de cette société
de travailleurs où je rencontre des sympathies
qui me sont chères, je le prierai de prendre possession
de mes documents pour les confier à un membre
plus jeune et plus capable de mener à bien
l'œuvre dont je n'entends présenter aujourd'hui
qu'une ébauche.

II

LISTE DES IMPRIMEURS SÉNONAIS

DE 1551 A 1844

La liste des imprimeurs sénonais, de 1551 à 1844, n'est pas très longue. La raison est honorable. On se succédait de père en fils dans la même maison, les uns la dirigeant trente ans, d'autres quarante ans, certain même plus de cinquante ans.

M. Ribière a publié, dans le *Bulletin* de la Société des sciences de l'Yonne de 1856, un *Essai sur l'histoire de l'Imprimerie dans le département de l'Yonne et particulièrement à Auxerre*, dans lequel il s'occupe incidemment d'imprimeurs sénonais. Nous trouvons dans son travail d'utiles renseignements,

ainsi que dans les notes de M. Monceaux, qu'il ne faut pourtant pas suivre aveuglément, parce qu'il introduit parmi nos imprimeurs des étrangers, associés de hasard. Le travail très substantiel de M. Gustave Julliot (*Gravures sur bois de divers imprimeurs sénonais. — Bulletin de la Société archéologiques de Sens, tome XII, 1880*) nous fournit des noms exacts et des dates auxquelles il n'y a lieu d'apporter que de légères rectifications.

Suivant M. Monceaux, M. Théodore Tarbé serait notre dix-septième imprimeur; nous ne lui donnons que le n° 14, retranchant certains imprimeurs de Troyes qui coopérèrent à l'impression de livres liturgiques, mais sans quitter leur résidence.

Toutes mes recherches ont été vaines pour arriver à combler les lacunes que je dois vous signaler.

1. — François Girault, 1551-1575.

M. Monceaux cite Pierre Hadrot comme ayant été imprimeur à Sens (1552-1553).

On trouve, en effet, aux archives de l'Yonne (G. 1159), dans le compte rendu, en 1553, par Michel Raju (1), chanoine et fabricien de l'église Saint-Etienne de Sens :

Article des pardons.

« Mises pour les articles des pardons de la fabrice.

« A esté payé à Pierre Hadrot, imprimeur à Sens, la somme de quatre livres dix solz tournois pour avoir imprimé deux

(1) Michel Raju prit possession du 32^e canonicat le 10 avril 1537, et mourut le 4 mai 1562.

Le doyen Fenel nous apprend qu'après sa mort sa prébende fut affectée et unie au collège de Sens. (Acte du 9 août 1566.) On convint avec le principal du collège, nommé Gabriel Pot, à la somme de 300 l., pour tous les fruits de ce canonicat, exempts de toutes charges et du pain du Chapitre.

rames d'articles des pardons de la fabrice de l'église de Sens, pour ce 4 l. 10 s. t. »

En marge, on lit : « Par quittance signée HADROT. »

Je n'inscris pas Pierre Hadrot sur la liste de nos imprimeurs, croyant qu'il ne s'est jamais établi à Sens. Il a pu accidentellement imprimer ces articles des pardons de 1552, mais il était fixé à Troyes.

M. Corrad de Bréban (*Recherches sur l'établissement et l'exercice de l'Imprimerie à Troyes*, 3^e édit. 1873) le mentionne en ces termes :

« Hadrot (Pierre), imprimeur en la Grande-Rue, devant Saint-Jean, au *Petit-Coq*.

« On le suppose frère de Simon Hadrot, imprimeur à Paris, à cette époque. On a de lui : *Heures à l'usage de Bezençon*, au long sans requérir. Imprimé à Troyes, au *Petit-Coq*, par Pierre Hadrot, en la Grant-Rue, devant Saint Jehan, s. d. *Almanachs* de MDXXXIX à MDLXI. Imp. en rouge et noir avec la marque de l'imprimeur sur le titre, sans chiffres ni réclames. In-12 allongé. Jolies figures sur bois. (Catalogue Yemeniz, art. 115. Seul exemplaire connu, vendu 1 330 fr.) »

Il ne me semble pas vraisemblable qu'Hadrot ait quitté Troyes pour Sens, d'autant plus qu'il ne figure qu'une fois dans les comptes de la fabrique.

Dans sa liste chronologique, M. Ribière indique François Girault comme ayant exercé de 1552 à 1554. D'autre part, M. Gustave Julliot donne la date de 1552 à 1560. Nous croyons que François Girault a imprimé à Sens de 1551 à 1565 au moins, et qu'il est mort en 1575.

2. — Gilles Richeboys, 1556-1562.

On sait que Gilles Richeboys fut une des victimes du massacre de Sens. M. Ribière ne donne pour lui qu'une date : 1558.

Entre la mort de Gilles Richeboys et l'établissement de

Jean Savine, François Girault a dû reprendre l'imprimerie.

3. — Jean Savine, 1569-1594.

Jean Savine a dû quitter Sens momentanément pour Auxerre, en 1580. Mais M. Ribière se trompe en donnant 1581 comme date de son départ de Sens, ainsi que M. Julliot, en donnant celle de 1582.

Nous trouvons une pièce de lui imprimée à Sens en 1594. Nous avons encore une lacune de six ans entre cette date et celle de 1601, à laquelle apparaît Georges Nivert.

4. — Georges Nivert, 1601-1634.

Nouvelle lacune de six ans entre Georges Nivert et Michel Mettayer.

5. — Michel Mettayer, 1640-1643.

6. — Nicolas Jacquart, 1641-1645.

M. Ribière ne mentionne pas Nicolas Jacquart; mais il est certain qu'il a été établi à Sens.

7. — Louis Prussurot, 1643-1676.

Il y eut association momentanée de Louis Prussurot avec Nicolas Oudot, de Troyes, pour l'impression d'un processionnal, en 1664, mais sans établissement de Oudot à Sens.

8. — Claude-Auguste Prussurot, 1676-1716.

M. Ribière indique sur sa liste :

Prussurot (Claude-Auguste), 1676-1705.

Raveneau (Laurent), 1699-1705.

On pourrait croire que deux imprimeurs exerçaient de 1699 à 1705. Il n'en est rien. Laurent Raveneau était associé à C.-A. Prussurot dès 1693. Il avait épousé Marguerite Prussurot, sans doute sœur de l'imprimeur, dont nous retrouvons, aux archives de Sens (GG, 29 à 40), la date de sépulture, paroisse Saint-Hilaire, au 25 juillet 1723. — (Sépulture de Marguerite Pressurot/*sic*/, âgée de 80 ans, veuve de Laurent Raveneau, libraire à Sens). — Laurent Raveneau n'était pas seulement libraire; les livres imprimés de 1699 à 1705 portent la suscription : « A Sens, chez Claude-Auguste

Prussurot et Laurent Raveneau, imprimeurs de Monseigneur l'Archevesque, au nom de Jésus. »

Les pièces du dossier Téchener établissent que Claude-Auguste Prussurot fut, en 1716, associé à son neveu André Jannot, qui travaillait chez lui depuis plus de vingt ans, et le missel de M^{gr} de la Hoguette constate que l'association remontait à 1715 : *Senonis, apud Claudium-Augustum Prussurot et Andream Jannot, DD. Archiepiscopi et Cleri. Typ. sub signo nominis Jesu. M. DCC. XV.*

9. — André Jannot, 1717-1757.

M. Ribière donne 1721 pour la prise de possession d'André Jannot, et M. Gustave Julliot dit qu'il est resté seul en 1726. Ce point est à éclaircir.

10. — M. J.-H. Pelée de Varennes, 1757-1762

Pelée de Varennes était le petit-fils d'André Jannot.

11. — Pierre-Hardouin Tarbé, 1763-1784.

12. — V^{ve} Pierre-Hardouin Tarbé, 1785-1791.

13. — V^{ve} Tarbé et Tarbé fils, 1791-1797.

14. — Théodore Tarbé, 1797-1844.

Quelques notes sur chacun d'eux vont précéder la description des principaux ouvrages sortis de leurs presses.

III

FRANÇOIS GIRAULT

PREMIER IMPRIMEUR SÉNONAIS

1551 — 1575

SINE FIDE IMPOSSIBILE EST PLACERE DEO

SOLA FIDES SUFFICIT

(Devises de la marque de François Girault)

Une légende, à laquelle il nous est agréable de croire, veut que nous soyons redevables à Jean

Cousin de l'introduction de l'imprimerie à Sens. Il est certain que le grand artiste, lié avec la plupart des imprimeurs parisiens, dont il se plaisait à dessiner les marques, l'était plus particulièrement avec les membres de la famille de Marnef. C'est chez l'un d'eux, Jérôme de Marnef, que parut « *le Livre de la Lingerie*, composé par maistre Dominique de Sera, Italien, enseignant le noble et gentil art de l'esguille, pour besogner en tous poincts : utile et profitable à toutes dames et demoyelles pour passer le temps et éviter oysiveté ; nouvellement augmenté et enrichi de plusieurs excellents et divers patrons, tant du point coupé, raiseau, que passements, de l'invention de M^e Jean Cousin, peintre à Paris. »

Il avait connu, dans leurs ateliers, un de leurs élèves de prédilection, François Girault, frère d'un de leurs émules, Ambroise Girault, qui avait épousé Denise de Marnef.

Ambroise Girault mourut jeune, en 1546, et François, quittant l'atelier de sa belle-sœur et cherchant sa voie, fit, de 1546 à 1549, l'impression de divers ouvrages pour plusieurs libraires de Paris. Quelques-unes de ces pièces sont venues jusqu'à nous et nous pouvons citer avec assurance :

1^o Le volume suivant, dont un exemplaire existe à la Bibliothèque nationale (Y 4514. Rel. veau. 88 ff.)

« *Le Tuteur d'amour*, auquel est comprinse la *Fortune de l'innocent en amour*, composé par Gilles d'Aurigny, dit le Pamphile ; ensemble un livre où

sont espitres, élégies, complaintes, épitaphes, chants royaux, ballades et rondeaux, avec un autre livre d'épigrammes (à la fin). A Paris, par François Girault, imprimeur, pour Arnoul l'Angelier, 1546, pet. in-8° ou in-16 de 88 ff. y compris 3 ff. préliminaires.

2^e *Le livre de plusieurs pièces dont le contenu est à la page suivante* (Brunet, tome III, p. 1122). Imp. à Paris par François Girault, pour Gilles Corrozet et Arnoul l'Angelier, 1548, in-16 de 144 ff.

Ce recueil contient le *Voyage de Constantinople*, par de la Borderie; la *Fable du faux cuider*; *Eglogue de la vie solitaire* (la Saulsaye); *Déploration de Vénus sur la mort d'Adonis*; *cinq chansons*; le *Procès d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille*; *Conformité de l'amour au navigage*; la *Mort et ressurection d'amour*, etc.

3^e Richard de Wassebourg. Le premier et le second volume des *Antiquitez de la Gaule-Belgique, royaume de France, Australie et Lorraine*, avec l'origine des duches et contez de l'ancien et moderne Brabant, Togre, Ardenne, Haynau, Mozelane, Tordreich, Flandres, Lorraine, Barrois, Luxembourg, Louuain, Vaudemont, Iainuille, Namur, Chiny et aultres principaultez, extraictes sous les vies des euesques de Verdun, ancienne cité d'icelle Gaule..., avec plusieurs epithomes et sommaires ès vies des papes, empereurs, roys et prince dessus dictz, depuis Jules César jusques à présent 1549. Acheué d'imprimer le 13 de novembre. On le vend à Paris..., par Vincent Sertenas..., et aussi se vendent en la cité de Verdun, 1549. 2 tomes en 1 vol. in-fol°.

Brunet (tome V, col. 1420-1421) donne cette description : « Ouvrage d'un certain intérêt et qui est assez recherché. Le premier volume a 6 ff. préliminaires et le texte y finit au f° 351; vient ensuite le titre du 2^e vol. et la suite du texte ff. 352 à 553 recto. Au verso de ce même feuillet commence un *errata* qui occupe une partie du feuillet suivant, auquel succèdent 38 ff. où sont imprimées plusieurs tables avec cette suscription : *Imprimé à Paris par François Girault..., pour Richard de Wassebourg, auteur de ceste présente chronique et archidiacre de l'église de Verdun.*

M. Auguste Bernard (Geoffroy-Tory., Paris 1865) remarquant sur la première page le beau frontispice du *Songe de Poliphile*, au haut duquel on voit la marque de Jacques Kerver, attribue l'impression à Kerver. Il n'aura pas remarqué la suscription finale. Ce frontispice du *Songe de Poliphile* est attribué à Jean Cousin. Ne serait-il pas possible qu'il l'ait fait prêter à son jeune protégé, François Girault, pour orner cet important ouvrage? M. Ambroise-Firmin Didot ne s'est pas prononcé au sujet de ce frontispice.

4^e *Traité de l'entretienement de santé*, auquel est déclarée la nature de toutes sortes de pain, vin, eau, chair, poisson..., faict premièrement en latin par Prosper Calanius. Traduit en françois par Jean Goevrot, médecin du roi François I^{er}. Paris, Fr. Girault, 1549, in-16. (Voir Brunet, t. II, coll. 1647, et t. I^{er}, coll. 1468.)

Jean Cousin le voyait à l'œuvre et connaissait son

mérite. Il le savait artiste, lettré et même poète. Nous avons de lui quelques vers latins dédiés au cardinal de Bourbon et un petit poème français que son originalité et sa rareté me font transcrire ici. J'ai pris plaisir à copier cette pièce en entier sur l'exemplaire unique de la Bibliothèque nationale (Y,4463)(1), étant passé, avant d'y arriver de la bibliothèque Yéméniz (n° 805), en celle de Charles Nodier (n° 318, mar. chagrin, fil à froid, Nièdrée. Adjugé, en mai 1844, moyennant 40 fr. 50. M. Deschamps (*Supplément au Manuel du libraire*, t. I^{er}, p. 549) en indique un autre exemplaire dans la bibliothèque de M. James de Rothschild, mais il s'agit sans doute d'une réimpression, car le titre n'est pas le même (2).

Lisons quelques strophes et nous jugerons mieux notre premier imprimeur dont nous pourrions apprécier l'élévation des sentiments. Si, par la suite, nous sommes étonnés de ne pas voir ses travaux récompensés par la Fortune, nous nous souviendrons que l'inconstante déesse favorise ra-

(1) L'inventaire de la réserve donne le n° Yⁿ 1388. Sur le plat intérieur de la reliure on lit l'inscription : EX MUSEO CAROLI NODIER.

(2) « Le moien de/soy enrichir pfi/table et utile à toutes gens composé /par maistre Francoys Girault/On les ved à Paris en la rue Neufve/Nostre Dame a l'enseigne de Saint Nicolas (s. d.). Petit in-8° goth. de 4 ff. de 34 lignes, à la page pleine. Au recto du 1^{er} feuillet le bois du jeune homme debout faisant face à un clerc. » Ce bois représente la marque de l'imprimeur Pierre Sergent (libraire et imprimeur à Paris, de 1531 à 1547). Il n'existe pas dans l'édition de la Bibliothèque nationale, ce qui prouve que c'est une réédition. Du reste, l'exemplaire de la Bibliothèque nationale est de vingt-neuf lignes à la page, tandis que l'exemplaire Rothschild en aurait trente-quatre.

rement ceux qui, comme François Girault, ne veulent l'atteindre qu'en suivant le chemin de la droiture et de l'honneur. Ses bons conseils feraient sourire les gros financiers du siècle dernier (siècle des pots-de-vin), mais il ne songeait pas à ces gens-là lorsqu'il écrivait :

Le Moyen de soy enrichir profitable et utile à toutes gens, composé par maistre Francoys Girault, nouvellement imprimé a Paris (1).

A toutes gens qui désirent scavoir
Le bon moyen et manière de vivre
Entendez cy/faisant v̄tre devoir
D'estudier dedens mon petit livre
Ce qu'il en dit : c'est ung mot a delivre
Mais touteffois il fait bon biens avoir,
Qui veult riche estre il doit de loing prévoir.

— Se desirez estre riche en ce monde,
Mon bon amy, entens ung peu icy
Et tu voirras par pensée pure et monde
Comme auras biens sans avoir grāt soucy.
Pour estre riche il te fault faire ainsi :

(1) Au mois de mars 1904. j'ai cru toucher ailleurs qu'à la Bibliothèque nationale un exemplaire de cette plaquette.

M. Jean Schemit, jeune libraire récemment installé, 52, rue Laffitte, faisait, en effet, figurer sous le n° 4010 de son catalogue, *le Moyen de soy enrichir*, mais ce n'était qu'un faux appas. Il n'avait ni ne connaissait cette pièce rarissime.

Voici comment il l'inscrivait :

4010 *Moyen* (Le) de soy enri | chir profitable et utile à | toutes gens. composé par | maistre Frâçois Girault. *Imprimé à Paris, rue Saint Jaques, au-dessus de la + saint Benoist, s d.,* pet. in-8° de 4 ff. goth. en vers, mar. rouge, dent. intér., tr. dor. Bel exemplaire d'une pièce très rare 80 fr.

C'est espargner et non estre trop chiche,
Par ce moyen tu pourras estre riche.

- Si tu demande la richesse des Cieulx
Je t'en diray bien la maniere,
Entens ung peu mon vouloir precieulx
Qu'ay pour estandard et baniere :
C'est que j'ay d'amour singulière
Mon seul record a nostre Redempteur
Lequel je tiens pour mon bien et auteur.

- Le trésor des Cieulx me semble bon,
Qui ne le treuve bon est fol homme,
(Fin du 1^{er} f^o recto)

C'est pour estre bien riche et gardon
En auras de Dieu brefve somme,
Entens bien la manière comme
Je te vueil ce don enseigner :
C'est qu'à tes malfaiteurs pardonne,
Par ce point le pourras gagner.

- Si tu veulx bien les deux acquerre
Tu le feras facilement
Riche aux cieulx et sus la terre
Et tu n'y fauldras nullement,
Regarde la pareillement
Quant tu fus né tu n'avois rien
Quant tu mourras semblablement
Aussi tu n'emporteras rien.

- En ce monde tu veulx des biens,
Il est bien eueux qui en a,
Entens icy, ce mot retiens,
Je te diray ou il y en a :
Quant le matin est venu/ va
En ta besongne et par raison
Ainsi que de coutume on a :
Tu auras des biens a foison.

- Quant tu auras tout le jour besongné
Il ne te fault pas tout despendre ;
Car qui despend plus qu'il n'a gaigné
On n'en tient conte, bien t'en remembre,
Caton l'a à tous enseigné,
Tes biens aussi tu ne doibz vendre
Mais toujours amasser et prendre
(Fin du 1^{er} fo verso)

Ou l'en t'aura bien enseigné.

- Pour estre riche davantage
Entens ung peu que je vueil dire ;
Sers tousjours Dieu, c'est le passage,
Et ne le vueille en rien desdire
En te mocquant tu pourrois rire
Disant : je ne desditz point Dieu ;
Si faitz/te marrissant par ire,
Le despitant a chascun lieu.
- En ce monde qui veult riche estre
Il fault premier qu'il ait bon maistre,
Se lève matin et couche tard,
Sans estre de nul rien fetard ;
Car qui veult avoir grant richesse
Il fault qu'il ait en soy prouesse
Et despendie sans follier
Le bien qu'il a peu alier.
- Presvoir de loing enrichist l'hōme,
Chastement vivre nourrist l'hōme,
Donner pour Dieu n'empovrist homme,
L'homme en ces trois poincts enrichira
Et jamais il n'empovrira.
- De donner pour Dieu plus auras
Que de cela que tu retiendras,
Aulcuns sont riches pour biens donner
Et les autres pour pardonner,

Pour ce faitz bien quant il est tien :
Apréz ta mort tu n'y as rien.

- Qui veult richesse tenir en soy

(Fin du 2^e f^o recto)

Il ne doit estre trop hastif
Ne trop froid / ou, par ma foy,
Il n'en voirra jà le motif,
Il doit estre ung peu actif
Et espargnable par mesure
Et de son fait memoratif,
Mais ne preste rien a usure.

- Tu voys assez de riches gens
Qui ont eu povreté bien emple
Maintenant ilz ont force argentz.
Faitz come ont fait, prendz y exēple,
Tu diras il faisoit bon temps,
Il est vray / mais qui leur ressemble
Et leur condition contemple
Advis m'est qu'il ne pert point tēps.

- Or entens cy ung autre poinct :
Pour estre riche et a milliers
Fault travaille[r], n'en doubte point,
Mais fuis tousjours ces grenolliers
Ou grans despens ce font, pour voir,
Et autres gens irreguliers,
Non trop garder en tes garniers,
Par ce tu pourras biens avoir.

- Ne te haste point trop d'acheter
Et vendz selon droit et raison
Pensant de tous jours t'aquiter,
Ainsi auras riche maison,
Mon amy, selon la saison
Pourvoy a ton cas et affaire

(Fin du 2^e f^o verso)

Et, sans doubte, ne abuston
Cela riche te pourra faire.

- Fuiz les bordeaulx sur toutes choses
En ne desrobe rien qui soit
Et tu voirras qu'en vers et proses
Fait autrement il se deçoit
Celui qui riche se apperçoit
Entendez le cas limité
S'il les veult suyvre grand mal receoit
Et demeure en mendicité.

- Voicy ung autre poïct nouveau :
A gens de petite pratique
Regarde que fait ung oyseau,
C'est la parolle évangélique,
Il ne sème rien / sa vie est petite,
Aussi il ne fait poït de mal,
Prendz y bïe garde : je m'en acquite
Ne soubrye pas propos final.

- Si tu estois cent ans au monde
Riche seras, je te prometz,
Mais qu'en toy sapience abonde
Et a Dieu servir te sumetz :
Vous pourrez dire / o voyre mais
Pour estre tousjours à l'église
On n'est pas servy de tous metz
Si es / se bien tu t'en advise.

- Mon amy tu peulx Dieu servir
En ta besongne comme a la mēse
Et te peux de tous pointz chevir,
(Fin du 3^e f^o recto)

Je t'en fais bon veu et promesse,
Pour estre riche prens ton adresse
A frequenter gens qui ont de quoy,
Ne te fie pas trop en largesse,
Chemine / Escoute / Predz garde a toy.

- Le bon oyseau se faict de soy,
Ainsi qu'on dit commencement,
Or qui est prudent, par ma foy,
Les biens lui viennent en dormant,
Mais besongner fault songneusement
Et n'estre jamais endormy
Et je te promets mon serment
Que tu seras riche, mon amy.
- Il y a ung tas de flatteurs
Qui diront : je te feray riche ;
Ne les crois pas, se sont auteurs
De mal / lesquelz n'ont vaillant une miche
Ils n'en font que le cerf ou biche
De vouloir povres gens tromper,
Ilz diront il fault estre chiche,
Or garde bien de te couper.
- Le regnard pour poulle attrapper
Il va de loing a l'eschauguette,
Le tanneur met ses cuirs tremper,
C'est pour le gaing qui lui appete,
Aussi fault que de loin te guette
Si tu veulx amasser du bien
Sans aultruy tromper, car, pour certe,
Qui trompe autrui jamais n'a rien.

(Fin du 3^e fe verso)

- Or entens ung peu le moyen :
Tu voys trompeurs tousjours deceuz
Par tromperie / dont le lien
Est pire que le mort qui gecte sus
Le povre homme / de son desplaisir,
Donc ne soys trompeur, car Jesus
Au jugement nous rendra jus
Si volupté voulons choisir.
- Se n'est pas raison d'estre riche
Par le moyen d'autre appovrir,

Mieulx vauldroit n'avoir que une miche
Que de tel meschat cas se couvrir,
Tu doibz tousjours tes yeux ouvrir
Au labeur par bonne doctrine,
Envers l'église faisant debvoir
Reclamant la deite trine.

- Ung homme qui vit justement
Il est assez riche en ce monde,
Car il a biens abondamment
Par vertu qui en lui redonde,
Soys doulz par pensée faconde
Ne voulant d'aultruy rien avoir,
Crois ce pour parolle ronde,
Par ce pourras richesse avoir.

- Chasgrin est dangereuse beste,
Il fait mauvais avoir ennuy
Soucy aussi, je vous ateste,
Nul ne doit reposer en luy,
Semblablement esvite et fuy

(Fin du 4^e f^o recto)

Tant que pourras melencolie,
Car qui les fuit, entens cecy,
Richesse vers luy se ralie.

- Prēdz soīg en toy fuyāt ma dame oyseuse
Ayant chagrin en ton bien et mémoire ;
Ainsi doit vivre personne vertueuse
Si des saitz cieulx veult acquérir la gloire,
Gloire des cieulx c'est ung riche pretoire,
Chacun de vous y doit faire devoir,
Par ce moyen pourrez richesse avoir.
- Besoīg/souffreté, sont dangereux a veoir,
Cil qui les craint certes il n'a pas tort,
Pour ce, Messieurs, devons a tous pourvoir
Et de bien faire nous mettant en effort,

Fuyant besoin très dangereux a veoir,
Souffreté aussi qui tousjours nous remört.

L'ACTEUR

Faisons tousjours nostre
Retenons pour nostre
Accomplissant nostre
N'oubliant ce qu'il fault
Considérant qu'il fault Debuoir
Obtempérant sans rien
Jesus ayant sans luy
Se sont sept pointz de bien avoir.
Gens, qui désirez riches
Je vous prie, contemplez que
Retient en soy / et pour son
A vous voyrres ung bien povre Estre
Vous congnoistrez par la son
Loyaulté et ou elle peult
Tenant sept vertus en son

— Espoir de mieulx en soulas nous fait vivre
jusque a la fin.

Je n'insiste pas sur la valeur de la pièce, me bornant à faire remarquer que François Girault le composait :

Durant les premiers temps du Parnasse françois,
alors que :

Le caprice tout seul faisait toutes les loix.

Villon n'était plus, mais Marot commençait à peine à « faire fleurir les Ballades. » Ronsard venait de naître (1524) et le temps était encore éloigné ou... (vers 1555)

...Malherbes vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Pour juger le poète, n'oublions pas que son petit poème doit dater des environs de 1540.

Au xvi^e siècle (et la coutume s'est, je crois, conti-

nuée jusqu'à nos jours), par une sorte d'usurpation, les libraires étalaient leurs noms et leurs marques en tête des volumes édités à leurs frais, tandis que ceux des imprimeurs étaient pour ainsi dire dissimulés à la dernière page. Nous avons constaté cette singularité dans les divers ouvrages imprimés par François Girault, pour les libraires connus dont les noms sont cités plus haut, et nous pensons que ces libraires tiraient le meilleur des bénéfices des labeurs de l'intelligent artisan. C'est alors que Jean Cousin, qui lui voulait du bien, le fit venir à Sens.

Le siège primatial et métropolitain était occupé par un prince de l'Eglise et de sang royal, le cardinal Louis de Bourbon-Vendôme, qui, de 1535 à 1557, a fait preuve d'un zèle, très rare de son temps, pour les intérêts spirituels et temporels de son église. Par son ordre et avec l'assentiment du Chapitre, un chanoine à l'autel Notre-Dame en l'église Saint-Etienne de Sens, portant les mêmes nom et prénom que le fameux peintre et qu'on s'accorde à regarder comme son parent, travaillait depuis plusieurs années à la refonte des livres liturgiques édités à Paris, en 1485, par Vincent Commun, sous l'épiscopat de M. de Salazar. Le doyen Fenel nous apprend qu'il avait la dignité de chantre et que c'est lui qui a corrigé tout le chant des anciens antiphoniers et les a mis dans l'état où ils étaient encore au temps où lui-même écrivait *l'Histoire du Chapitre de Sens* (vers 1745). Le cardinal et le Chapitre comprirent combien il importait à la bonne con-

duite de la nouvelle impression des livres liturgiques qu'elle pût être suivie par le chanoine dont cette réforme était l'œuvre, et ils encouragèrent François Girault, qui établit ses presses dans une maison située à côté des portes de la chapelle du grand Hôtel-Dieu (*e regione valvarum sacelli hospitalis majoris domus Dei*), à l'enseigne du *Beuf-Couronné*. François Girault a témoigné sa reconnaissance au cardinal de Bourbon en lui dédiant les huit vers latins qui terminent l'*Antiphonaire* de 1552. Le Chapitre lui fit de suite une avance, ainsi que le constate le compte de la fabrique Saint-Etienne rendu, en l'année 1551, par le chanoine Guillaume Fauvelet (1). (*Archives de l'Yonne* G 1158.) « En l'an de ce dit compte a été baillé à François Girault, imprimeur, la somme de deux cents livres tournoys, au fur de huict livres tournoys pour cent livres, dont Jacques Bardeau et Hubert Gauthier, demourant à Sens, sont pleiges comme plus à plein est contenu par les lettres de constitution de rente, cy 200 l. t. »

En marge on lit : « Il est apparu des lettres de

(1) La famille des Fauvelet est une des plus anciennes de Sens.

Guillaume Fauvelet, dont il est ici question, fut chanoine de Sens (30^e canonicat) et prit possession le 10 septembre 1547. Suivant le doyen Fenel (*Histoire des Dignités et Chanoines de Sens*), il fut reçu archidiacre de Melun le 20 octobre 1559 et fut l'un des trois gouverneurs ecclésiastiques de l'Hôtel-Dieu et vicaire général du cardinal de Pellevé.

Il mourut le 3 septembre 1582 et fut inhumé dans la nef, au droit de l'autel Saint-Louis, sous la troisième tombe du troisième rang, en comptant à gauche.

Ce fut lui qui, le 11 janvier 1560, après vêpres, fit la bénédiction de la grosse cloche de la tour neuve, ainsi qu'il est marqué dans les registres de la table du chœur.

constitution de rente signées : Gourron, en date de may 1551 ; lesdites lettres de constitution sont demourées ès mains de Raju, fabricien moderne. »

La date de l'installation de François Girault est bien fixée. En mai 1551, il est établi et imprime pour le Chapitre, jusque-là tributaire des imprimeurs de Provins et de Paris. Cela ressort du même compte où nous trouvons cette mention :

« A esté payé à François Girault, imprimeur à Sens, pour avoir imprimé deux rames d'articles des *Pardons*, la somme de quatre livres dix solz tournois pour ce, cy 4 l. 10 s. t. »

En possession de cette date certaine, nous pouvons intercaler le nom de la ville de Sens à un rang honorable dans le « tableau chronologique de l'établissement de l'imprimerie dans les différentes parties du monde. » Ce tableau a été publié dans *le Livre*, numéro du 10 décembre 1884, mais il est erroné et incomplet. Si nous le prenions pour base, Sens arriverait au trente-deuxième rang des villes de France, ayant eu son premier imprimeur dix années environ après Bourges (1540), six années avant Reims (1557), toutefois bien après une autre ville de l'ancien diocèse, Provins, qui avait le sien dès 1496. Remarquons que sur ce tableau ne figure pas Chablis, où Pierre le Rouge imprimait en 1478. Je le cite, n'en connaissant pas d'autres, mais souhaitant qu'il soit bientôt complété et rectifié (1).

(1) Le tableau du *Livre* donne, pour Reims, une date à rectifier. L'introduction de l'imprimerie dans cette ville est du même temps que celle de Sens. M. Henri Jadart : *les Débuts de l'imprimerie à Reims* (Reims, 1894), fixe la date.

Jusqu'en 1550, en dehors des manuscrits dont quelques spécimens se retrouvent dans nos principales bibliothèques, nos archevêques qui, en qualité de métropolitains de Paris, avaient dans la capitale un hôtel où ils résidaient volontiers, recoururent facilement aux presses des imprimeurs parisiens. Le premier bréviaire imprimé à l'usage de Sens le fut à Paris, en 1485, par Vincent Commun, qui semble même avoir eu une difficulté, à ce sujet, avec M. de Salazar, puisqu'il fut autorisé, par arrêt du Parlement du 8 janvier 1486 (nouveau style), à vendre à Sens et ailleurs les bréviaires et missels imprimés par lui, et ce même nonobstant la défense de l'archevêque. Cet arrêt indique que Vincent Commun avait imprimé, non seulement le *Bréviaire*, mais aussi le *Missel* de Sens.

Aucun exemplaire de ces bréviaire et missel de 1485 n'est venu jusqu'à nous, cependant la bibliothèque du Chapitre contenait un de ces missels, d'après le catalogue rédigé par le chanoine Mahiet, bibliothécaire vers 1750. (*Archives de l'Yonne*, G 724.) Qu'est devenu cet incunable ? Passant par les mains du P. Laire, il a certainement quitté les rayons de Sens pour ceux d'Auxerre. Où l'auront emporté depuis les fameux missionnaires du ministre Chaptal ? Tout leur butin n'est pas à Montpellier, et plus d'un particulier doit avoir hérité des larcins couverts par une autorisation ministérielle !

Je parlerai en un chapitre spécial des livres, relatifs à notre pays, imprimés depuis cette année 1485,

jusqu'à l'arrivée de François Girault à Sens. Il nous faut revenir à lui.

M. Ribière semblait croire qu'il était resté peu de temps à Sens.

« Un mémoire publié, dit-il, par M. Tarbé, en 1825, fait mention d'un imprimeur du nom de François Girault, qui serait venu, dès 1552, se fixer à Sens. En tous cas, le premier livre sorti d'une presse sénonaise que nous ayons pu retrouver, et dont nous devons l'indication à l'obligeance de M. Léon de Bastard, ne date que de 1554 (1). Ce sont les *Statuts synodaux* publiés par ordre de M^{gr} Louis de Bourbon, 92^e archevêque, avec cette suscription : « *Senonis excudebat Franciscus Girault, typographus, 1554; in-8° de 50 pages.* » Le format in-8° par lequel débuta cette imprimerie était extrêmement rare, si même il existait avant l'an 1500; il paraît être d'origine italienne. François Girault ne semble pas avoir fourni chez nous une longue carrière; car, d'un côté, on le voit à Paris, en 1549, imprimant, suivant la Caille, un ouvrage fort estimé : *les Antiquités de Wassebourg*, et de l'autre, nous trouvons à Sens, dès 1556, un autre imprimeur, Gilles Richeboys. »

M. Gustave Julliot est mieux renseigné. Il nous dit que « de 1552 à 1560, François Girault fit paraître un certain nombre de volumes, aujourd'hui

(1) M. Léon de Bastard signalait à M. Ribière son exemplaire des *Statuts synodaux*, du cardinal de Bourbon, mais l'*Antiphonaire* de 1552 était déjà au Trésor de la Métropole pour appuyer l'assertion de M. Théodore Tarbé dont je n'ai pas pu me procurer le mémoire de 1825.

rarissimes, que l'on trouvait alors chez le libraire Jean de la Mare, Grande-Rue, à l'enseigne de l'*Aigle-d'Or*. » Ce sont le plus souvent des livres d'église; cependant il en imprimait d'autres. A peine installé, il compose une plaquette qui assurément n'était pas destinée à l'usage de messieurs du Chapitre et dont j'oserais à peine citer devant vous le titre, s'il ne s'agissait d'une pièce introuvable qui nous prouve que nos grands parents n'étaient pas plus que nous ennemis d'une plaisanterie parfois un peu grivoise. Si nous ne sommes pas du pays où s'imprimait le *Bourguignon salé*, nous en sommes les voisins. Vous ne trouverez pas ces vers français du xvi^e siècle à la bibliothèque de Sens, mais, si lors d'un voyage à Paris, vos loisirs vous permettent une recherche à la Bibliothèque nationale et que vous tombiez par un effet du hasard sur un employé empressé, vous obtiendrez communication d'un des deux seuls exemplaires connus de la pièce en question (Y 4553 A) (1), et en rougissant vous en lirez le titre, puis le texte.

Heureusement pour le bon renom de l'imprimerie sénonnaise, cette complainte égrillarde n'est que de 1552. J'ai tremblé qu'elle ne fût le coup d'essai de notre premier imprimeur. Les comptes de la fabrique prouvent que l'année précédente il avait imprimé deux rames d'articles des *Pardons* et qu'en

(1) *La/Complain/cte de Monsieur/le Cul contre les inventeurs des vertugales.*

Imprimé à Sens, par François Girault, demeurant à l'enseigne du *Bœuf-Couronné* — 1552.

cette même année 1552 il s'occupait plus sérieusement en composant ce superbe *antiphonaire* dont un spécimen est précieusement conservé au Trésor de la métropole, ainsi que le signale M. l'abbé Chartraire dans son catalogue, sous le n° 395. Qu'il me permette de le prier, lors d'une nouvelle édition, de décrire le magnifique ouvrage qui peut être considéré comme le premier labeur important sorti des presses sénonaises. Je dois à son obligeance la description du titre, mais il ne suffit pas que je le transcrive dans un travail qui n'est pas destiné à la publicité; le catalogue du Trésor de Sens est appelé à passer dans les mains de tous les amis des arts, et il est bon de faire connaître le nom et le mérite de l'imprimeur, comme celui de l'auteur, le savant et modeste chanoine Jean Cousin.

Antiphonarius ad ritum et consuetudinem Metropoleos ac Primatialis Senon : Ecclesie reverendissimi in Christo pris/ domini Cardinalis a Borbonio/eiusdem ecclesie Archiepiscopi autoritate : ac jussu : nec non accu/rata venerabilium virorū decani et capituli Senon./diligētia una cū studiosorū artis musices indu/stria ac labore : politissimis charracterib9 nuper/excusuq plurimis annotationibus decoratus/partis Estivalis anni, ex integro officia cū tonis ac pneumaticis suis, quibusque locis ac teporib9/accomodatissimis (que in priori desiderabatur) complectens : in gratia omnium ecclesiasticorū/feliciter prodit in lucē hoc seculo mense Jullio.

Cum christianissimi regis/privilegio ad sexennium.

Venale reperitur Sen. in edibus Francisci/Girault Typographi ; e regione valvarum/Sacelli hospitalis maioris domus Dei/Necnon Joannis de la Mare, ad insigne Aquile auree, in vico maiori commorantis/1552.

Ce titre est imprimé en rouge et noir.

Il est encadré dans un frontispice composé de deux colonnes surmontées d'un fronton qui supporte Dieu le père, la tête couverte d'une tiare, tenant le globe terrestre d'une main et bénissant de l'autre, et Dieu le fils, tête nue, tenant sa croix d'une main et bénissant de l'autre, tous deux dans une gloire.

Au-dessous du titre principal sont posées les armoiries du cardinal de Bourbon, archevêque de Sens, *d'azur à trois fleurs de lys d'or et à la cotice de gueules.*

Sur le piédestal, scène représentant le martyre de saint Étienne. Fleurs et animaux semés sur les colonnes.

Au verso on lit le privilège : « De par le roy, nostre Sire et Monseigneur Reverendissime Cardinal de Bourbon, archevêque de Sens.

« Il est permis à François Girault imprimeur en nostre ville/de Sens de imprimer et mettre en vente les antiphoniers de/nostre Diocèse : de nouveau corrigés et amandés bien studieu/ement (par vénérables et discrètes personnes de nostre Eglise métropolitaine de Sens) lesquels antiphoniers voulons estre tenus en chacune/paroisse de nostre Diocèse. Et vu la requeste de nostre bien aymé Gi/rault disant que après luy avoir cousté gros deniers pourroit estre frus/tré de son labeur s'il ne nous plaisoit luy octroyer et permettre l'impres/sion et vente d'iceluy antiphonier ce que luy avons octroyé : Et deffense/faicte à tous aultres imprimeurs libraires

et marchans de nostre/royaulme de ne imprimer ou mettre en vente lesditz Antiphoniers/ jusques à six ans en suivant, à commencer du jour que lesdits livres/auront esté achevés de imprimer. Et ce sous peine de confiscations desditz/livres et de amende arbitraire à nous appliquée. »

Au deuxième feuillet intervient le préchantre pour annoncer à la province ecclésiastique de Sens, l'apparition de ce livre qui faisait événement. Ce préchantre était un homme fort considéré, Urbain Reversey, qui, suivant le doyen Fenel, était docteur en théologie et très savant. Préchantre depuis 1549, et auparavant archidiacre d'Etampes, il avait composé une histoire manuscrite des archevêques de Sens (1), et Pithou le cite dans ses notes sur les capitulaires de Charles le Chauve. Il ne ménage pas l'éloge, s'exprimant en ces termes : *Talis autem opus quale antea nusquam visum est persimile* : « Cet ouvrage est d'une telle perfection que l'on n'en a jamais vu de semblable. »

Cet avertissement porte la date : *Senonis 14 Kal. Juillii 1552*.

Deux pièces de vers latins suivent à la gloire du chanoine Jean Cousin :

DE CASTIGATIONE HUIJUS OPERIS

A Joanne Cusino eiusdem ecclesiæ cantore, Epygrammata.

(1) La Bibliothèque nationale possède le manuscrit d'Urbain Reversey, s'étendant de saint Savinien à Jean Bertrandi, archevêque de 1557 à 1560. (N° 5204 des manuscrits latins. Cat. de 1744, 7 volumes.)

En vobis Senonum mystæ, quod pluribus olim
Fœdatum mendis, cultius exit opus
Sic modo de Christo sacrorum oracula vatum
Et fidei resonant mystica sacra magis.
Gratia Cusino, quo castigante, repulsus
A litera, et modulis nunc procul error abest.

AD SENONUM SACERDOTES
De operis Symphoniaci emendatione.

Reddiderat quondam incorrectum annosa vetustas
Omnibus at mendis nunc caret istud opus.
Mystica nunc resonant sacrorum cantica vatum
Claret et armonicis littera sarta sonis
Indicibus variis, cantus monumeta refulgent
Hæreat ut nullis sacrificus modulis,
Ergo permaneat nostrum immortale per orbem
Acceptum ferat candida posteritas.

Il faut s'arrêter, même lorsqu'on décrit un livre rare, première impression de Sens. Je rapporterai cependant encore la mention du dernier feuillet, suivie de la marque de François Girault, qui une fois de plus affirme ses sentiments de foi ardente :

Absolutus est hic preclarus insignis/ac Metropolitane Ecclesie Sen. Antiphonarius/singulis Diocesis Ecclesiis/non modo utilis/verumetiam necessarius; Senonis in officina Fran/cisci Girault : Impensis honestimorū virorū. Qui non modo hoc opus/preclarum integritati restituere curaverunt; verumetiam ut nitidissimis/mis characteribus adamussim cuderetur sumptibus non pepercerunt./ Anno a Christo nato millesimo quingentesimo quinquagesimo secundo/mense Julio. Venit autem apud eundem Girault.

La marque rectangulaire est entourée de cette



ANTIPHONAIRE DE SENS (partie d'été)

1552

Trésor de l'Eglise Métropolitaine de Sens

D. J. LEBLANC, Imp. Paris.



/ ac Me-
lis Ecclesiis/
ficina fran-
odo hoc opus
i be nitidissi-
pepercerunt.
timo secūdo/



pieuse devise : *Sine fide impossibile est placere Deo*. Dans le haut : calice et hostie supportés par deux anges. Au-dessous, une banderolle avec une nouvelle devise également pieuse : *Sola fides sufficit*. Deux mains jointes au-dessous surmontent un écusson portant en chef une fleur de lys, deux tampons d'imprimeur accostent le monogramme de François Girault entrelacé (1).

Au revers de ce feuillet, gravure sur bois semblable à celle du titre et, au-dessous des armes du cardinal, huit vers latins composés par François Girault et précédés de cette dédicace :

DIGNISSIMUM VIRUM SIMUL/ac clarissimum Dominum, Cardinalem Borboniū, Senon̄./provinciæ archipresulem, hoc elegiaco carmine/Franciscus Girault, typographus. S.

Relligionis apex, morum decus, Author honesti
Sanguine, concilio clarus, et eloquio
Hoc opus excipias, quod se tibi devovet uni,
Præsidio vt possit tutius esse tuo.
Intus sacrorum preciosa monilia fulgent,
Armoniæq̄ sacræ balsama vera fluunt.
His igitur faveas, quorum tu fautor et Author
Et valeas annos vincere Nestoreos
Vale..

Cette belle pièce est un in-folio gothique imprimé en rouge et noir.

Il y avait des exemplaires sur vélin. M. Théodore Tarbé possédait le dernier feuillet d'un de ces

(1) La marque de François Girault n'est pas signalée par Silvestre dans son ouvrage des *Marques typographiques*, Paris, Renou et Maulde, 1867. Cet auteur donne trois marques d'Ambroise Girault, frère de notre François, qui avait pour enseigne *le Pélican*.

exemplaires qui est actuellement à la bibliothèque d'Auxerre.

J'ai insisté sur ce premier spécimen de l'imprimerie sénonnaise qui est resté à notre portée, puisqu'il est exposé dans les vitrines du Trésor. L'impression est en caractères gothiques. Je vais vous en présenter un autre de la même époque, mais en caractères romains. C'est un placard en assez mauvais état, ce qui n'est pas étonnant à cause de son âge (quatre cent cinquante ans) et de sa destination. Il a été consolidé et restauré autant que possible. C'est l'annonce du jubilé général accordé par le pape Jules III, le 12 des kalendes de juin 1552. Une partie du haut manque. Cette partie devait contenir les armes pontificales. L'extrémité d'une des clefs est encore visible. Ce bout de clef m'a permis de le rétablir, J. Marie Giocchi, pape sous le nom de Jules III, portait pour armoiries : *d'azur à une bande d'or chargée de trois montagnes de sinople accompagnées de deux couronnes de laurier au naturel*. En regard, un autre bois gravé donne les armes royales de France surmontées de la couronne fermée et soutenues par deux anges.

En tête de ce placard, l'ordonnance pontificale traduite en français.

Au-dessous, le mandement : De par Monseigneur le Révérendissime Cardinal de Bourbon, archevêque de Sens, prescrivant des jeûnes et des aumônes. Les bienfaiteurs du Grand Hotel-Dieu de Sens obtiendront cent jours de vrai pardon et la remise des jours de jeûne.

Ce placard porte au bas la signature de P. Coquin, secrétaire du cardinal de Bourbon.

Je regrette de n'avoir pu mettre la main sur aucun des placards de pardons imprimés pour la fabrique de Saint-Etienne de Sens, depuis 1551 jusqu'en 1565, par François Girault, et antérieurement par les imprimeurs de Provins. Ces affiches étaient ordinairement ornées de petites vignettes rappelant le patron de l'église, et les armoiries du pape et des évêques du temps. J'ignore s'il s'en trouve aux archives de Sens ou de l'Yonne, mais je n'en connais pas.

De la même époque, nous trouvons aux archives de Sens (CC. 12, reg. in-4°) la mention suivante :

A François Girault, maître imprimeur à Sens, 50 sous
« pour avoir imprimé et mis en mosle les lettres patentes
du Roi relatives au rachat des cens et rentes et en avoir délivré cinquante placards. »

Cette pièce ne m'est connue que par cette insertion au compte d'Etienne Garnier, marchand, receveur de la ville pour l'année 1552-1553.

Je ne décrirai pas en ce moment toutes les impressions de François Girault quoiqu'elles soient restreintes et extrêmement rares. Il en est deux que je ne puis passer sous silence; l'une pour déplorer qu'elle ne fasse pas partie des pièces conservées au Trésor, c'est la partie d'hiver de l'*Antiphonaire* imprimée deux années après la partie d'été, c'est-à-dire en 1554. Le seul exemplaire connu est sur velin et appartenait au cardinal de Bourbon lui-même. Il est à la Bibliothèque nationale (velin n° 205); l'autre est

l'exemplaire des *Statuts synodaux de Sens*, qui est une des pièces de ma collection sénonaise.

L'*Antiphonaire* de la Bibliothèque nationale (partie d'hiver) est relié en veau rouge et porte sur les plats les armoiries du cardinal surmontées d'une couronne; elles sont supportées par deux anges.

Le titre, encadré dans un frontispice absolument semblable à celui de la partie d'été, a cependant une variante significative. Le nom du libraire, Jean de la Mare, est substitué à celui de l'imprimeur, sans doute parce que l'impression est faite à ses frais, François Girault n'étant plus qu'un artisan à sa solde. Je crois voir ici le commencement de la décadence de ce dernier qui n'aura pu obtenir la rémunération de ses frais d'installation et d'acquisition des beaux caractères de son imprimerie.

Le privilège est encore à son nom, mais celui du marchand Jehan de la Mare lui est adjoint, et la très jolie vignette qui termine la page et reproduit dans un encadrement élégant les armes du cardinal de Bourbon, porte la marque du seul Jean de la Mare au milieu du chiffre 1554 (1).

Au folio cxiiiij : *Finis sanctoralis temporalis hyemalis*, et, au verso, vignette sur bois dans le bel encadrement du titre et, au-dessous des armoiries du cardinal-archevêque et de la marque du libraire, cette mention :

(1) Jean de la Mare n'est pas le premier libraire qui se soit installé à Sens. Bien avant lui, en 1524, Mathieu de Fresnes vendait les livres liturgiques du diocèse imprimés à Paris, et nous savons qu'en 1425 un arrêt du Parlement permit à Vincent Commun de débiter à Sens et dans le diocèse les bréviaires et missels à l'usage de l'Eglise de Sens.

— Imprimé à Sens par Francoys Girault, imprimeur. Pour Jehan de la Mare, Marchant, demourant audict Sens, en la grande Rue, a l'enseigne de *Laigle dor*.
1554.

Pour clore dignement ce magnifique volume, nous trouvons trois pièces de vers latins, l'une du préchantre Urbain Reversey, adressée au clergé sénonais.

Les deux autres, placées au-dessous, sont : celle de droite, de Jean de l'Escheneau, procureur au bailliage et siège présidial de Sens (1) ; l'autre, dont l'auteur n'est pas nommé, célèbre le mérite du chanoine Cousin.

Voici maintenant le joli exemplaire des *Statuts synodaux*, du cardinal de Bourbon, imprimés également en 1554, en caractères romains, que nous pouvons rapprocher de ceux du placard de 1552.

Il est relié en maroquin rouge et porte sur les plats les armes de Colbert, marquis de Seignelay : *d'or à la couleuvre en pal tortillée d'azur*, surmontées de la couronne de marquis et entourées des colliers des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. Le chiffre qui figure sur le dos, entre les nervures, se compose des lettres *J. B. C.*, entrelacées et surmontées, comme les armoiries, de la couronne de marquis.

Le titre exact est celui-ci :

Ordinationes Synodales civitatis et diocesis Senonensis longepurgatiores atque ampliores quam antehac. Nam / illis ac-

(1) En cette qualité Jean de l'Escheneau est présent à la rédaction de la coutume de Sens en novembre 1555.

cessere statuta quamplurima que pro rei/ac temporis necessitate statuenda et publicanda/*mandavit illustrissimus princeps ac reverendis/simus in Christo pater dnus, Domin. Ludovicus/Episcopus prenestinus, Cardinalis a Borbonio/archiepus Sen. Galliarum ac Germanie primas.*

cuius mandato ac permissu recenter excu/se, fuerunt edite et publicate Seno/nis; anno domini mille/simo quingente/simo quin/qua/gesimo quarto

— Cum christianissimi Regis

Privilegio ad sexennium

— Venale reperitur *Sen̄*, in edibus *Joannis de la Mare*, ad signum Aquile auree, In vico majori commorantis.

1554.

Les lignes et les mots soulignés sont imprimés en rouge.

Ce n'est qu'à la fin qu'apparaît le nom de l'imprimeur. Au verso de la page 50, dans un encadrement signalé en parlant de l'*Antiphonaire* de 1554, figurent les armes du cardinal de Bourbon et, au-dessous, la marque de Jehan de la Mare, entre la date 1554, puis :

Senonis

— Excudebat Franciscus Girault

Typographus

1554

Ces statuts synodaux n'existent ni au Trésor, ni à la bibliothèque de Sens, mais la bibliothèque d'Auxerre en possède trois; deux à la section départementale (A 822 et 822 bis) et un dans la collection de Bastard, n° 445; c'est celui qui avait été signalé à M. Ribière comme le premier livre imprimé à Sens.

On a ajouté à celui que je possède un supplé-

ment de deux ff^{os} non paginés, portant ce titre :

Sequentia statuta
recenter edita fuerūt. Lecta et publicata
in generali Synodo Senonensi celebrata
per dominos vicarios Reverēdissimi
Domini Cardinalis a Borbonio,
Archipresulis Senonensis. An-
no Domini, Millesimo
quingentesimo
quinquage
simo
quarto
†

Ce supplément d'ordonnances interdisait l'administration des sacrements aux prêtres étrangers qui n'avaient pas reçu l'investiture de l'archevêque ou de ses vicaires généraux.

J'indique brièvement :

1^e Le charmant bréviaire imprimé par François Girault, en 1555, in-12, pour le même Jehan de la Mare, dont un exemplaire de la partie d'hiver est à la bibliothèque de Sens, où il porte le n^o 47. Il a appartenu à M. de Bullioud, chanoine et doyen du Chapitre de Sens (1771), dont il porte les armes sur les plats : « Tranché au 1 d'argent à trois tourteaux d'azur en orles; au 2 d'azur à trois tourteaux d'argent également en orle. » La collection de Bastard (n^o 375 du supplément), à la bibliothèque d'Auxerre, renferme un exemplaire de la partie d'été.

La révision de ce bréviaire est l'œuvre du chanoine de Sens, Nicolas du Puis, qui, suivant l'*Histoire des Dignitez et Chanoines de l'Eglise de Sens*,

prit possession du sixième canoniat dans la semaine de la Septuagésime de l'année 1513, et dut mourir l'année de l'impression, puisque son successeur, Jehan Gonthier, prit lui-même possession le 11 novembre 1555, suivant les tables du chœur.

Je n'ai garde de passer sous silence deux vers latins qui se trouvent dans ce bréviaire et doivent être du chanoine du Puis, en l'honneur des Sénonais, vainqueurs de Rome.

DE SENONIBUS

Nobilitas Senonum Romanos vicit in armis
Ac Senonum Gallis subdita Roma fuit.

N'est-ce pas la même pensée qui inspirait le chanoine du xvi^e siècle et qui inspire encore au xx^e l'artiste sénonais qui a représenté, au fronton de notre hôtel de ville, la statue du Brenn sénonais vainqueur de Rome?

Soyons reconnaissants et à l'un et à l'autre de rappeler les glorieux faits d'armes de nos ancêtres!

2^o *Manuale seu Instructorium curatorum insignis ecclesie Senonensis*, de 1555, dont un exemplaire complet existe à la bibliothèque de Provins et un autre incomplet à celle d'Auxerre.

Remarquons que l'un des deux, mais plus probablement celui d'Auxerre, provient de la bibliothèque du Chapitre de Sens, car le chanoine Mahiet le mentionnait à son catalogue de 1763.

3^o Le missel de 1556, qu'on dit très beau. Notre compatriote, M. Navarre, commissaire-priseur à Auxerre, possède, je crois, l'unique exemplaire connu.



MISSEL DE SENS
1556





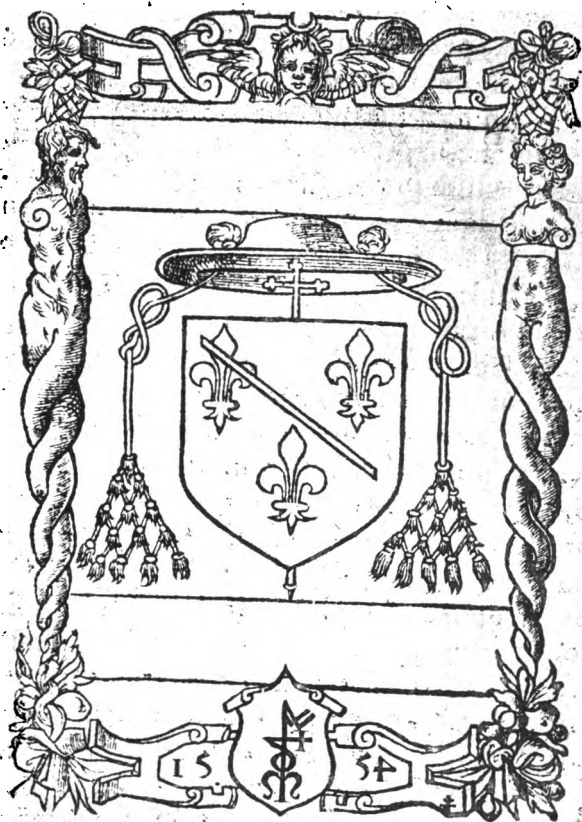
MISSEL DE SENS
1556



ANTIPHONAIRE DE SENS
1552

D.A. LORQUET, imp. phot.



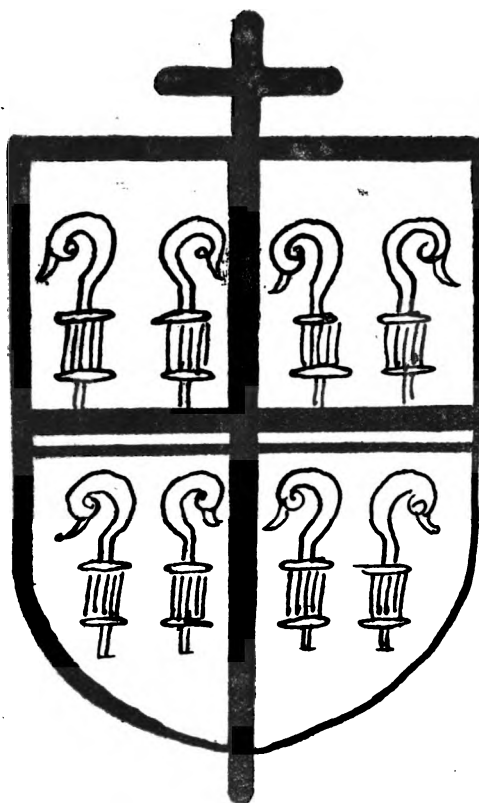


SENONIS

Excudebat Franciscus Giraule
Typographus.

1554.





LIBER EPISTOLARUM
DE 1556

TRÉSOR DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE SENS

Je crois que les huit feuillets sur vélin signalés par M. l'abbé Villetard, dans son *Catalogue et description des Manuscrits de Montpellier provenant du département de l'Yonne*, comme intercalés dans le manuscrit n° 71, *Missale Senonense*, XIV^e et XV^e siècle, proviennent d'un de ces missels de 1556.

Je termine en rappelant le n° 396 du *Catalogue du Trésor de Sens*, dont M. Chartraire nous donnera aussi la description, parce que l'ouvrage en est digne. Je cite le titre, d'après lui :

Liber epistolarum ex sacris Bibliorum voluminibus descriptarum : que in ecclesia singulis totius anni diebus, inter missarum solennia decantari solent, castigatissimus/in lucem prodit.

Senonis/excudebat Franciscus Girault./— Typographus. — 1556.

Cet exemplaire est imprimé sur vélin ; le titre en rouge et noir est orné au centre des armes du Chapitre métropolitain aux huit crosses. Les lettres ornées sont curieuses ; la reliure en maroquin rouge est moderne.

C'est, je crois, le dernier ouvrage important de François Girault, qui a pu commencer l'impression des *Coutumes de Sens*, dont l'honneur revient à Gilles Richeboys.

Pour quelle raison, François Girault s'éclipse-t-il pour ainsi dire à partir de cette année 1556, sans cependant disparaître ? Je ne crois pas me tromper en attribuant sa chute à une question d'argent. Il reste, en effet, l'imprimeur des articles des *Pardons* pour le compte de la fabrique du Chapitre de Sens

jusqu'en 1565, mais de 1556 à 1562 de splendides impressions sortiront des presses de Gilles Richeboys.

En cette année 1565 (archives de l'Yonne, G 1230), le chanoine Jehan de Challemaison (1) l'inscrit au « compte des recettes et mises faictes par lui, pour la sollicitation des procès et affaires de messieurs du Chapitre de Sens pour l'année 1564-1565. »

Item, le dernier jour d'avril 1565, payé à l'imprimeur Girault, pour avoir imprimé 400 copies de Sauvegarde que M. d'Aumale, gouverneur de la province, a donné pour tout le clergé de Sens, et par ordonnance de messieurs du Chapitre et du marché faict audit Girault par monsieur Goyer : 4 livres tournois. Par quittance du jour cy-dessus dudit Girault pour ce, cy. 4 l.

Après avoir beaucoup travaillé, François Girault dut mourir pauvre. Le dernier rappel de son nom semble prouver son insolvabilité finale. Au compte de 1573-1574, rendu par Pierre Gout (2), chanoine et fabricant, nous trouvons en marge de l'article qui le concerne cette triste note : « Les auditeurs sont d'avis de ne plus toucher cet article pour ce que l'on n'y pourra jamais rien avoir. »

J'aurais souhaité une autre fin, mais il faut s'incliner devant la brutalité des faits. Souvenons-nous. du reste, de ces fameux conseils sur « le moyen de soy enrichir. » L'honnêteté naïve dont il y fait

(1) Quatre membres de la famille de Challemaison faisaient en même temps partie du Chapitre métropolitain : un, Mathieu, qui fut doyen de 1542 à 1577; deux portant comme celui dont il est ici question le prénom de Jean, et un quatrième prénommé Théodore.

(2) Pierre Gout occupait, je crois, la stalle du 9^e canoniat depuis 1569,

preuve est-elle bien le vrai moyen de « soy enrichir. »

Comme il arrive parfois, même de nos jours, l'artiste aura été moins fortuné que celui qui exploitait ses labeurs. Au reste, tenait-il beaucoup à l'argent ? Nous en pouvons douter et nous nous plaisons à lui appliquer les lignes dont se servait un biographe de son temps, Taveau, parlant de l'illustre maître sénonais qui avait été le protecteur et l'ami de François Girault : « Il mourut plus riche de nom que de biens de fortune qu'il a toute sa vie négligés, comme font les hommes de gentil esprit. »

FÉLIX CHANDENIER.

LA COMMUNAUTÉ
DES
CHIRURGIENS DE SENS
AU XVIII^e SIÈCLE

Il existait encore en France, au XVIII^e siècle, des communautés de maîtres en chirurgie dans les villes du royaume où il y avait archevêché, évêché, parlement, chambre des comptes, cour des aydes, présidial, bailliage ou sénéchaussée royale.

L'édit du mois de septembre 1723, confirmé par la déclaration du 3 septembre 1726, autorisait le premier chirurgien du roy à nommer les lieutenants et greffiers dans les communautés du royaume; ces lieutenants et greffiers étaient toujours choisis parmi les maîtres en chirurgie en exercice; seul, le prévôt en charge était élu par ses confrères.

Un arrêt du conseil d'Etat et lettres patentes du roy, donnés à Compiègne, le 10 août 1756, ordonnaient « que les maîtres en l'art et science de chirurgie du royaume qui exerçaient purement et simplement leur profession jouiraient, en qualité de nota-

bles bourgeois des villes et lieux de leur résidence, des honneurs, distinctions et privilèges dont jouissaient les autres notables ; qu'ils pourraient, en conséquence, être pourvus des offices municipaux des villes ; qu'ils seraient exempts de la collecte de la taille, du guet et de garde et autres charges publiques, et défendaient de les comprendre à l'avenir dans les rôles des arts et métiers et d'assujettir leurs élèves au sort de la milice (1). »

Outre les chirurgiens dits de robe longue, qui avaient suivi les cours du collège de Saint-Côme et pratiqué dans les hôpitaux de Paris, il y avait les barbiers qui formaient autrefois une corporation importante. La première mention que nous en trouvons, dans les ordonnances des rois de France, date du règne de Charles V, mais elle existait longtemps auparavant. Toutefois, les anciens statuts étant tombés en désuétude et les titres qui les contenaient s'étant perdus, elle en rédigea de nouveaux en 1362.

Des lettres patentes, adressées au prévôt de Paris en 1371 par ce même prince, contiennent la ratification de ces statuts. Nous allons les analyser en peu de mots :

STATUTS

DE LA COMMUNAUTÉ DES BARBIERS DE LA VILLE DE PARIS

1. Le premier barbier ou valet de chambre du roy est maître ou garde du métier des barbiers.

(1) Archives du bailliage de Sens.

II. Nul ne peut exercer le métier de barbier s'il n'a été examiné par le maître et quatre jurés.

III. Les barbiers qui seront diffamés pour leurs mauvaises mœurs ne pourront plus exercer leur métier et leurs outils seront confisqués, moitié au profit du roi et moitié au profit du maître du métier.

IV. Les barbiers ne pourront exercer leur métier sur les ladres.

V. Ils ne pourront exercer leur métier, si ce n'est pour saigner et pour purger, les cinq fêtes de Notre-Dame, les jours de Saint-Cosme et de Saint-Damien, de l'Epiphanie et des quatre fêtes solennelles.

VI. Ils ne doivent point pendre leurs bassins les jours de fêtes qui suivent les fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, sous peine de cinq sous d'amende, savoir : deux sous pour le roi, deux sous pour le maître et un sou pour le garde ou lieutenant du métier.

VII. Si les barbiers refusent d'obéir au maître, au lieutenant ou aux jurés du métier, le prévôt de Paris donnera à ces officiers des sergents pour faire exécuter leurs jugements.

VIII. Le maître, le lieutenant et les jurés auront connaissance de tout ce qui regarde le métier; et lorsque les barbiers soutiendront un procès pour la conservation de leurs droits, le procureur du roi se joindra à eux.

IX. Les barbiers ne pourront prendre les apprentis de leurs confrères sous peine d'une amende de cinq sous.

X. Les barbiers assignés par le maître ou son lieutenant seront tenus de comparaître devant eux sous peine d'une amende de six deniers.

Par une ordonnance du 3 octobre 1372, Charles V confirma de nouveau les statuts de la communauté des barbiers et leur permit de continuer, comme par le passé, de panser les clous, bosses, apostèmes et autres plaies qui ne seraient pas mortelles, nonobstant l'opposition des chirurgiens; attendu que les pauvres n'étaient pas en état d'avoir recours auxdits chirurgiens, *qui sont gens de grand estat et de grand salaire*.

Quatre ans après, en 1376, les mêmes privilèges furent accordés aux barbiers de la ville de Sens.

En 1383, les statuts de la communauté des barbiers de Paris furent encore confirmés par une ordonnance de Charles VI; ce prince y ajouta même quelques articles dont nous donnons l'analyse :

XI. L'appel des sentences du maître et du lieutenant sera porté devant le prévôt de Paris.

XII. Les barbiers ne pourront s'assembler sans la permission de ce magistrat.

XIII. Ils ne pourront aller raser ni exercer leur métier dans des étuves ni ailleurs.

XIV. Lorsqu'ils feront une saignée le matin, ils seront obligés de jeter le sang une heure après midi; et lorsqu'ils saigneront quelqu'un l'après-dînée, *par nécessité ou autrement*, ils seront obligés de jeter le sang deux heures après l'opération.

Les barbiers de Carcassonne avaient aussi des privilèges qui remontaient à une haute antiquité;

cependant les titres où ils étaient consignés ayant été la proie des flammes lors de la prise de la ville par le prince de Galles, ils rédigèrent, en 1392, de nouveaux statuts qui, quatre ans après, en 1396, furent confirmés par une ordonnance royale. Ces statuts contenaient quelques dispositions assez curieuses qui ne se trouvent pas dans les statuts des barbiers de Paris. Nous en donnons quelques extraits :

III. Les barbiers ne pourront saigner qu'en bonne lune, si ce n'est dans le cas de certaines maladies pressantes, ou par le conseil et le mandement d'un médecin.

IV. Aucun barbier ni aucune barbière demeurant à Carcassonne n'entreprendra de travailler audit métier les samedis après soleil couché, avec de la lumière, ni aux quatre vigiles de Notre-Dame, ni aux vigiles des apôtres, ni en la vigile d'une fête qui oblige à jeûner; si ce n'est dans le cas d'une chapelle nouvelle, que l'on dût chanter messe nouvelle, ou bien qu'on voulût entrer en religion, ou que quelqu'un donnât sa fille en mariage à un officier royal; et cela sous peine de dix sous tournois d'amende.

V. Comme les autres métiers de la ville, ils auront une bannière; mais elle sera semée de fleurs de lys, et l'on y verra leur enseigne, avec l'image de sainte Catherine dans une roue de rasoirs.

Un autre article de ces statuts nous apprend qu'il existait, à la même époque, de semblables corporations à Toulouse, à Rouen et d'autres villes du

royaume et que, dans toutes ces villes, les barbiers qui voulaient s'établir devaient payer un droit de maîtrise de quarante sous tournois. Le droit payé par les garçons, pour leur entrée en apprentissage, était de dix sous tournois.

En 1408, Charles VI étendit aux barbiers de Tours les privilèges de ceux de Paris, et leur donna pour maître, comme à ces derniers, son premier valet de chambre.

Enfin des lettres patentes, données par Charles VII, au mois de juin 1444, contiennent une nouvelle rédaction du métier des barbiers et en ordonnent l'exécution dans toutes les villes du royaume. Nous analysons ici quelques-uns des articles de ces lettres patentes où les conditions d'admission à la maîtrise sont mieux spécifiées que dans les ordonnances précédentes :

XIV. Tout varlet, fils de maître ou apprenti, qui voudra être reçu maître, sera tenu de servir huit jours dans la boutique de chacun des maîtres jurés et d'y faire une lancette.

Les jurés s'enquerront s'il a bonne vue, bonne main, et s'il connaît les veines qu'il faut saigner.

XV et XVI. Sur le fait de chirurgie, ils s'enquerront s'ils est expert en l'anatomie, en ce qui concerne les plaies, fractures, chancres, fistules et autres maux ; s'il sait coudre les plaies ; s'il connaît les herbes pour faire emplâtres, etc.

Les lettres patentes de Charles VII furent confirmées sans modification par une ordonnance de Louis XI, en date du mois de juin 1461.

Sous les règnes de Charles IX et de Henri III, les barbiers empiétèrent tellement sur les attributions des chirurgiens, que ceux-ci obtinrent, en 1596, du prévôt de Paris, une ordonnance qui leur défendit d'outrepasser les privilèges qui leur avaient été antérieurement accordés.

Les barbiers appelèrent de cette ordonnance; mais, par un arrêt du 26 juillet 1603, le parlement mit leur appellation à néant, ordonna qu'à l'avenir ils ne seraient plus compris sur les affiches et proclamations des chirurgiens et leur permit de se dire et nommer *maîtres-barbiers-chirurgiens*; de curer et panser toutes sortes de plaies et blessures, comme auparavant, et après qu'ils auraient fait le chef-d'œuvre accoutumé et qu'ils auraient été interrogés par les maîtres, en présence de quatre docteurs en médecine et de deux membres du collège des maîtres chirurgiens, à la charge de faire, chacun à leur tour, trois mois sans gages, à la police des pauvres, savoir : deux en l'université, un à la cité; et deux du côté de la ville.

Cet arrêt augmentait considérablement les privilèges des barbiers. En leur demandant de nouvelles garanties de savoir, il les élevait dans l'opinion publique; et s'il exigeait d'eux un service gratuit, ce sacrifice devait être amplement compensé par le titre de chirurgien qu'ils pouvaient désormais ajouter à leur nom. Cependant leur ambition ne fut point satisfaite : l'arrêt du parlement leur permettait de s'appeler barbiers-chirurgiens, ils voulurent s'appeler *chirurgiens-barbiers*. Il fallut un nouvel

arrêt pour les contraindre à se conformer en ce point aux dispositions du premier.

Malgré ces différends entre les barbiers et les chirurgiens, ceux-ci ne faisaient point difficulté, quand un barbier s'était distingué par ses connaissances en chirurgie, de le recevoir dans leur collège et de le dispenser de la langue latine pour les examens. Ils exigeaient seulement qu'il quittât les bassins et renonçât au métier de barberie. Pasquier cite les noms de plusieurs barbiers qui entrèrent ainsi dans le collège des chirurgiens et s'y distinguèrent par leurs talents et leurs connaissances pratiques. C'est à tort, néanmoins, qu'il comprend dans cette catégorie Ambroise Paré, le père de la chirurgie française; Ambroise Paré ne savait pas le latin, mais il n'avait jamais exercé le métier de barbier.

Cependant, l'ambition des barbiers croissait avec leurs privilèges, ils ne purent se tenir longtemps pour satisfaits de ce qu'ils avaient obtenu.

En août 1613, des lettres patentes adressées par le roi au parlement réunirent les deux corporations, confondirent leurs statuts, et leur accordèrent à toutes deux les mêmes attributions. C'était moins élever le métier des barbiers que rabaisser les chirurgiens à leur niveau. En effet, ces lettres patentes ne demandaient, pour l'admission, que les conditions de capacité exigées des barbiers auparavant. Les chirurgiens réclamèrent; et, par un arrêt du 23 janvier 1614, le parlement rétablit les choses en l'état où elles étaient auparavant. Il paraît qu'après ce dernier arrêt, les barbiers se tinrent pour battus

et n'entreprirent plus de s'élever au-dessus de leur condition. Du moins, nous ne trouvons plus aucun titre d'où nous puissions inférer qu'ils aient encore cherché à empiéter sur les attributions des chirurgiens. A mesure que ceux-ci acquirent plus de considération et justifèrent leur supériorité sociale par plus de savoir et de talent, leurs anciens rivaux redescendirent au rang qui convenait à une pratique ignorante et routinière; et, à l'époque où toutes les corporations furent abolies, ils étaient redevenus ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être (1).

La déclaration du roi, en date du 23 avril 1743, porta un dernier coup à la corporation des barbiers-chirurgiens. En effet, cette déclaration porte :

« Qu'aucun de ceux qui se destinent à la profession de la chirurgie ne pourra, à l'avenir, être reçu maître s'il n'a obtenu le grade de maître ès art dans quelque une des universités approuvées du royaume.

« Que ceux des barbiers qui voudront continuer d'exercer la chirurgie dans la ville et faubourgs de Paris, devront renoncer à faire l'exercice de la barberie, et d'en faire la déclaration par écrit et signé d'eux, en présence du premier chirurgien du roi ou de son lieutenant;

« Qu'il ne leur sera plus permis d'exercer la barberie, à peine contre les contrevenants d'être déchus des lettres de maîtrise par eux obtenues;

« Qu'on n'entendait empêcher que ceux qui n'au-

(1) LEBAS. *Dictionnaire encyclopédique.*

raient pas fait la déclaration prescrite ne contiennent d'exercer la chirurgie, mais, qu'après la mort du dernier desdits barbiers-chirurgiens, il ne puisse y avoir dans la ville et faux bourgs de Paris aucun barbier-chirurgien.

« Qu'après que la profession desdits barbiers-chirurgiens aura ainsi été totalement éteinte, l'exercice de la barberie appartiendra exclusivement à la communauté des maîtres-barbiers-perruquiers-baigneurs-étuvistes, lesquels ne pourront exercer aucune partie de la chirurgie à peine de privation de leurs charges et de telle amende qu'il appartiendra (1). »

On sait que plusieurs barbiers ont joué dans l'histoire un certain rôle politique. Il suffit de citer Pierre Labrosse, barbier des rois saint Louis et Philippe le Hardy, et Olivier le Daim, barbier de Louis XI. Mais ces jours de gloire pour la corporation des barbiers sont loin de nous. Le nom même de barbier tend à disparaître, et, depuis plus d'un siècle, il a été supplanté par des titres nouveaux. Depuis Louis XIV, qui mit la perruque française à la mode dans l'Europe civilisée, les barbiers, estimant sans doute plus haut l'art de faire des perruques que celui de manier le rasoir, s'intitulèrent perruquiers. Le discrédit dans lequel tomba tout à coup la perruque, à l'époque de la Révolution, fit substituer à ce titre celui de coiffeur. Aujourd'hui, dans nos villes, il n'y a plus ni barbiers, ni perru-

(1) Archives du bailliage de Sens.

quiers, il n'y a plus que des coiffeurs qui, cependant, n'en continuent pas moins à raser ceux de leurs clients qui ne savent ou ne peuvent le faire eux-mêmes.

Si les chirurgiens dits de robe longue, provenant du collège de Saint-Cosme, étaient jaloués par les barbiers-chirurgiens qui empiétaient souvent sur leurs privilèges, ils avaient, d'autre part, la faculté de médecine en l'Université de Paris, qui s'opposait de tout le pouvoir dont elle disposait à ce qu'ils s'affranchissent de sa tutelle et ne deviennent indépendants.

Il faudrait des volumes entiers pour retracer les luttes et les querelles suscitées entre ces corporations, et publier les nombreux arrêts, édits, déclarations, lettres patentes, etc., réglementant ou modifiant la situation de chacune d'elles au point de vue professionnel. Aussi, je m'empresse de clore l'aperçu beaucoup trop long qui précède, pour parler de la communauté des maîtres en l'art de science et chirurgie de la ville et du bailliage de Sens, au xviii^e siècle.

La ville de Sens, siège d'un archevêché, chef-lieu d'un bailliage très étendu et d'un présidial, possédait une communauté de maîtres en chirurgie placée sous le patronage de saint Cosme et de saint Damien.

La salle de juridiction où les membres de la communauté se réunissaient, soit pour délibérer, soit pour examiner les aspirants à la maîtrise, se trou-

vait dans l'intérieur du couvent des RR. PP. Jacobins, et, dans quelques actes, cette salle est désignée sous le nom de salle Saint-Cosme. Il est probable que la chapelle placée sous le vocable des saints Cosme et Damien, dont il est parlé dans les actes de réception, se trouvait aussi dans l'intérieur dudit couvent, car, dans un acte daté du 19 juin 1731, il est fait mention d'une quittance de la somme de 6 livres 5 sols payée au P. Roche, supérieur du couvent, pour la célébration du service divin de la confrérie des Saints Cosme-et-Damien. Cette quittance était datée du 30 septembre 1730.

L'Eglise célèbre la fête de ces deux saints le 27 septembre. Ils étaient frères, nés en Arabie, et martyrisés sous Dioclétien, en 303, à Egée, en Cilicie. Ils étaient tous deux médecins.

La légende rapporte qu'ils guérissaient les maladies les plus graves par la simple imposition des mains et le signe de la croix. Ils sont les patrons des médecins et des chirurgiens. Des églises leur furent dédiées à Rome et à Paris.

Les aspirants à la maîtrise étaient examinés en présence du lieutenant du premier chirurgien du roi, du prévôt en charge, du doyen, du greffier, de tous les autres membres de la communauté et d'un docteur en médecine.

Les chirurgiens de la campagne et ceux qui avaient servi en cette qualité dans les armées étaient généralement reçus maîtres chirurgiens, après le premier examen, s'ils avaient fait preuve de connaissances suffisantes.

Les aspirants subissaient d'abord un examen dit d'immatriculation.

A l'examen suivant, appelé premier examen, ils étaient présentés individuellement par un membre de la communauté désigné sous le nom de conducteur, et étaient interrogés sur les principes de la chirurgie, les tumeurs, les apostèmes et les ulcères ;

Au second examen, ils étaient interrogés sur l'ostéologie et les parties dépendantes des os ;

Au troisième, ils étaient interrogés sur les maladies des os ;

Au quatrième, sur l'anatomie du corps humain ;

Au cinquième, sur les opérations et sur le manuel (l'aspirant faisait même plusieurs opérations en présence des examinateurs) ;

Au sixième, l'examen portait sur les saignées et les accidents d'icelles ;

Au septième, sur les médicaments tant simples que composés, internes et externes ;

Au huitième, dit de rigueur, l'aspirant était interrogé sur les faits de pratique.

Il était rare que les aspirants subissent un aussi grand nombre d'examens, s'ils n'en faisaient pas la demande, car, le plus souvent, ils étaient admis à la maîtrise après un ou deux examens, s'ils étaient reconnus capables.

Ils leur était recommandé de ne jamais pratiquer d'opération décisive sans se faire assister d'un confrère, et de ne pas changer de résidence sans autorisation, sous peine de perdre leur droit de maîtrise.

Ils devaient certifier appartenir à la religion catholique, apostolique et romaine, et être bons et fidèles serviteurs du roi. Ils étaient, en outre, soumis à la formalité du serment.

Outre les frais de réception, les aspirants reçus maîtres chirurgiens étaient quelquefois tenus d'offrir deux ou quatre livres de cire blanche pour l'entretien du luminaire de la chapelle de Saint-Cosme.

Par délibération du 19 juin 1731, les maîtres chirurgiens nommèrent leur confrère Ravier syndic de leur communauté pour deux ans, lequel prêta serment entre les mains du lieutenant du premier chirurgien du roi. Il était chargé de se faire payer à la réception de chaque maître de campagne la somme de 10 livres, pour parvenir à acquitter les rentes et dettes dues par la communauté, ou celle de 2 livres de cire blanche pour l'entretien du luminaire de la chapelle Saint-Cosme et de Saint-Damien et celle de 4 livres pour les chirurgiens de la ville.

Il était également chargé de constater les contraventions aux statuts dits de Versailles.

Les maîtres chirurgiens décidèrent, en outre, qu'il serait célébré un service en mémoire des maîtres ou veuves de maîtres ou sages-femmes, faisant partie de la confrérie de Saint-Cosme et de Saint-Damien, et aussitôt après le décès desdits confrères.

Les chirurgiens résidant à Sens et dans toute l'étendue du bailliage jouissaient des mêmes privilèges que leurs confrères du royaume.

Ils pouvaient avoir deux apprentis en même temps.

Dans beaucoup d'actes de réception, on constate que les nouveaux chirurgiens admis à la maîtrise étaient autorisés à prendre enseigne et à pendre bassins. En quoi consistait cette enseigne ? Était-ce un écriteau ou une plaque portant les nom et profession du chirurgien ? Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, dit que les chirurgiens avaient trois boîtes comme enseigne.

A Sens, au numéro 4 de la rue du Lion-d'Or, on peut voir une lancette sculptée au-dessus d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

Quant aux bassins, ils étaient, d'après Larousse, jaunes pour les chirurgiens et blancs pour les barbiers. Les coiffeurs, seuls, ont conservé les bassins que l'on appelle ordinairement : plats-à-barbe.

Les maîtres chirurgiens pouvaient louer leur privilège pour une ou plusieurs années et même le vendre.

Les veuves des chirurgiens étaient autorisées à prendre un garçon pour gérer la boutique et faire la chirurgie. Ce garçon était tenu de se présenter tous les ans devant la communauté pour y subir un examen.

La communauté examinait aussi les femmes qui se destinaient à l'art des accouchements et les recevait sages-femmes si elles faisaient preuve de connaissances pratiques, après avoir reçu d'elles le serment accoutumé et qu'elles avaient déclaré appartenir à la religion catholique, apostolique et romaine.

M^{me} Ducasse et M^{me} Aublet, dont les maris furent

maîtres-chirurgiens à Sens, exerçaient les fonctions de sages-femmes. M^{me} Ducasse assistait aux examens subis par les aspirantes devant la communauté des chirurgiens de Sens.

Tels sont les renseignements que j'ai pu me procurer dans les archives du bailliage de Sens. J'espère qu'ils suffiront pour faire connaître quelle était l'organisation de la communauté des maîtres en chirurgie de la ville et du bailliage de Sens au XVIII^e siècle, ses usages, le mode de réception à la maîtrise et les examens auxquels étaient soumis les aspirants.

Bien que les registres de la communauté ne soient pas au complet, j'ai cru devoir établir une liste des chirurgiens ayant exercé dans l'étendue du bailliage et admis à la maîtrise de 1731 à 1790. Cette liste contient cent soixante-quinze noms, dont quelques-uns sont encore très honorablement portés par plusieurs docteurs en médecine de Sens et du département de l'Yonne.

THORIN.

ETAT DES CHIRURGIENS

DU BAILLIAGE DE SENS

REÇUS A LA MAITRISE DE SENS DE 1731 A 1790

ADAM Jean-Charles, reçu pour faire la phlébotomie au lieu de Vaudeurs, le 15 novembre 1764.

AGOUST Guillaume, reçu, pour Cerisiers, le 12 décembre 1770.

AMiot Nicolas, reçu, pour Courtenay, le 12 décembre 1748.

ANDRÉ François-Emmanuel, reçu, pour Ligny-le-Châtel, le 21 décembre 1773.

AUBLET Edme-René, reçu, pour Sens, le 5 décembre 1769.

AUDIBERT Jean-Baptiste, reçu, pour Fulvy, le 15 septembre 1773.

BEL Balthazard Jean, reçu, pour Sens, le 20 mars 1749.

BELNET Antoine, reçu, pour Tonnerre, le 15 février 1743.

BÉNARD Jean, reçu, pour Champigny, le 10 février 1746.

BERTRAND, reçu, pour Tonnerre, le 12 mai 1760.

BEZANÇON Pierre-François, reçu, pour Villeneuve-l'Archevêque, le 26 janvier 1752.

BLANCHARD Claude-Etienne (Layné), reçu, pour Mussy-l'Evêque, le 29 mars 1786.

BLANCHARD Jean, reçu, pour Mussy-l'Evêque, le 19 mai 1769.

BOUCHER Jean-Baptiste, reçu, pour Molesme, le 3 juin 1751.

BOUCQUILLARD Henri, chirurgien à Villeneuve-le-Roy, autorisé, le 17 mars 1751, à résider à Courtenay.

BOUDROT Michel-Savinien, reçu, pour Sens, le 21 mars 1782.

BOUILLANCY Jean, reçu, pour Briennon-l'Archevêque, le 2 mai 1769.

BOUIN, reçu, pour Montacher, le 5 février 1767.

BOULET Jean, reçu, pour Saint-Valérien, le 30 juin 1739.

BOULET Jean-Charles, reçu, pour Saint-Valérien, le 8 juin 1769.

BOULET Jean-Louis, reçu, pour Saint-Valérien, le 24 septembre 1755; avait déjà été reçu, pour Villeneuve-la-Guyard, le 29 décembre 1752.

BOULLY Jacques, reçu, pour Saint-Valérien, le 24 février 1757.

BOUROTTE Louis-Charles, reçu, pour les Riceys, le 26 octobre 1750.

BOUTELLIER François, reçu, pour la Chapelle-sur-Oreuse, le 3 juillet 1749.

BOUTELLIER Jean-Georges, reçu, pour Saint-Valérien, le 1^{er} avril 1740.

BUISSOT Jean-Baptiste, reçu, pour Courceaux, le 11 janvier 1752.

CADOT Jacques, reçu, pour Gyé-sur-Seine, le 11 janvier 1740.

CARIÉE Nicolas ou CARLIER, reçu, pour Thorigny, le 20 mars 1759.

CARRÉ Jean-Baptiste, reçu, pour Ancy-le-Franc, le 15 octobre 1738.

CARRÉ Jean-Baptiste, reçu, pour Sennevoy, le 18 février 1774.

CARTEREAU, reçu, pour Courtenay, le 8 février 1782.

CHALLAN Jean-Baptiste, reçu, pour Cry en Tonnerrois, le 11 avril 1742.

CHARTRON Nicolas, à Gyé-sur-Seine, reçu, pour faire la saignée, le 16 mars 1768.

CHENAL François, reçu, pour Ligny-le-Châtel, le 15 février 1766.

CHÉREAU, reçu, pour Molesmes, le 6 décembre 1782.

CLÉMENT Antoine, reçu, pour Champigny, le 5 janvier 1764.

COCHOIS Savinien, reçu, pour Villeneuve-l'Archevêque, le 8 janvier 1755.

COLLOT Claude, reçu, pour Cerisiers, le 8 août 1742.

- COLLOT Etienne, reçu, pour Cerisiers, le 7 décembre 1745.
COLOMBIER Jean-François, autorisé, le 29 août 1769, à exercer la chirurgie à Cerisiers et renvoyé au 15 mai suivant pour subir un nouvel examen.
COQUARD Germain, reçu, pour Ancy-le-Franc, le 21 septembre 1753.
CORSIN René, reçu, pour Ravières, le 1^{er} août 1753.
COTTAN Charles, reçu, pour Argenteuil en Tonnerrois, le 26 novembre 1738.
COURTET François, reçu, pour Saint-Julien-du-Sault, le 22 novembre 1746.
COUTAN Jacques-Côme, reçu, pour Piffonds, le 12 décembre 1786.

DALMIÈRES Antoine, reçu, pour Sens, le 9 juin 1739.
DAUPHIN, reçu, pour Aix-en-Othe, le 23 avril 1781.
DEHUITMUIDS Jean-Marie, reçu, pour Laignes, le 17 juillet 1754.
DEHUITMUIDS Nicolas, reçu, pour Channe, le 21 septembre 1753.
DELASALSAIE Pierre, reçu, pour Domats, le 27 novembre 1755.
DESPAGE François, reçu, pour la Chapelle-Flogny, le 6 juillet 1779.
DOUCET François, reçu, pour Tonnerre, le 23 août 1753.
DROLLET Mathias, reçu, pour Marcilly-le-Hayer, le 9 novembre 1773.
DUCASSE Hugues-Etienne, reçu, pour Sens, le 12 janvier 1756.
DUFOIS Louis, reçu, pour Sens, le 4 janvier 1787.
DUPERRAY Nicolas-Henri, reçu, pour Tonnerre, le 21 novembre 1764.
DUPUY Etienne-Basile, reçu pour Brienon, le 27 janvier 1786.
FORCEVILLE Philippe, reçu, pour Courtenay, le 1^{er} février 1774.
FORESTIER Pierre, reçu, pour Ravières, le 21 août 1778.
FOUCAULT Nicolas-Vénérand, reçu, pour Saint-Just, le 26 juin 1764.

FRANÇOIS Edme-Zacharie, reçu, pour Pontigny, le 4 mars 1779.

FROST Claude, reçu, pour Chailley, le 5 janvier 1745.

GAGOU Charles-Alexandre, reçu, pour Ravières, le 15 juillet 1741.

GALLEREUX Jean-Claude, reçu, pour Villemer, le 6 novembre 1765.

GAILHARD Barthélemy, reçu, pour Noé, le 22 juillet 1778.

GAMICHON Nicolas, reçu, pour Sainte-Sire, le 12 janvier 1775.

GARNIER Edme, reçu, pour Véron, le 25 septembre 1755.

GARNIER, reçu, pour Saint-Julien-du-Sault, le 8 janvier 1763.

GERDY Edme, reçu, pour Bagneux en Tonnerrois, le 5 septembre 1739.

GESTEAU Edme-Guillaume, reçu, pour Egriselles-le-Bocage, le 13 décembre 1779.

GILLET, reçu, pour Vallery, le 11 avril 1758.

GOUERRE Jean, reçu, pour Thorigny, le 24 mars 1772.

GRUET Jean-Baptiste, reçu, pour Ricey-Haut, le 26 novembre 1785.

GUILLEMAIN Jean-Baptiste-Pierre, reçu, pour Saint-Julien-du-Sault, le 22 mai 1773.

GUYOT, reçu, pour Rigny-le-Ferron, le 28 février 1767.

HENRY, reçu, pour Villiers-Vineux, le 19 mai 1763.

HÉRARD, reçu, pour Gié, le 13 décembre 1759.

HERVEY Claude, reçu, pour Brienon, le 21 décembre 1770.

JACQUEMARD Pierre, reçu, pour Laignes, le 23 août 1751.

JACQUES, reçu, pour Mussy, le 4 février 1763.

JAVARY Pierre, reçu, pour Flogny, le 15 octobre 1777.

JAVAY, reçu, pour Tonnerre, le 14 juin 1762.

JOCHER Joseph, reçu, pour Molême, le 17 avril 1779.

JOLLY Thomas, reçu, pour Piffonds, le 15 novembre 1764.

JOLY Antoine, reçu, pour Misy, le 28 janvier 1743.

LACOSTE, reçu, pour Argenteuil en Tonnerrois, le 28 avril 1735.

LACROIX Pierre-Bernis, reçu, pour Saint-Julien-du-Sault, le 24 octobre 1755.

- LAFFRAT Bénigne, reçu, pour Tonnerre, le 23 avril 1754.
LAMBERT, reçu, pour Commissey, le 4 juin 1763.
LANISSON Louis (dit Chevalier), reçu, pour Ravières, le
23 mars 1773.
LANGRAND Michel-Louis, reçu, pour Villeneuve-l'Archevê-
que, le 5 décembre 1755.
LAVOCAT Théodore, reçu, pour Cruzy-le-Châtel, le 9 mars
1753.
LEBLANC Claude, reçu, pour Villiers-Vineux, le 13 décembre
1743.
LECOURT Jean-Baptiste, reçu, pour Sens, le 17 novembre
1738.
LECOURT Thomas, reçu, pour Sens, le 7 mars 1743.
LEFEUVRE Pierre, reçu, pour Huidat, le 25 novembre 1740.
LÉGER Nicolas-Claude, reçu, pour Ravières, le 2 mai 1740.
LEMAIRE, reçu, pour Tonnerre, le 12 mai 1762.
LEMAIRE Edme, reçu, pour Saint-Vinnemer, le 22 septembre
1766.
LEMAIRE François, reçu, pour Courtenay, le 12 avril 1790.
LEMOINE Clément, reçu, pour Poilly, le 16 juillet 1772.
LEPELLETIER-DESRUAUX François-Patrice, reçu, pour Brie-
non, le 25 avril 1754.
LENFUMEY François, reçu, pour. . . .-le-Châtel, le 28 août
1750.
LOREY Claude, reçu, pour Vitry-le-Croisé, le 30 mars 1767.
LORIN Claude, reçu, pour Villeneuve-l'Archevêque, le
21 juillet 1767.
LORNE François, reçu, pour Saint-Maurice-aux-Riches-Hom-
mes, le 16 novembre 1759.

MAGET Philbert, reçu, pour Bray, le 14 août 1749.
MAGET Jean-Maurice, reçu, pour , le 29 février 1752.
MAIGNAN Jacques, reçu, pour Thorigny, le 20 mai 1772.
MAIGNAN René-Joachim, reçu, pour Marigny-le-Châtel, le
2 mai 1786.
MAISON Antoine-Pascal, reçu, pour Tonnerre, le 18 juin 1739.
MARIOTTE Dominique, reçu, pour Rigny, le 21 février 1766.

MARQUIS Pierre, reçu, pour Tonnerre, le 16 juin 1787.

MARS, reçu, pour Laignes, le 17 juillet 1754 (pas d'acte de réception).

MARTIN Antoine, reçu, pour Brienon, le 15 décembre 1785.

MARTINOT Edme, reçu, pour les Grandes-Chapelles, le 19 septembre 1764.

MAULÉ, reçu, pour Bagnaux-la-Fosse, le

MAURIS Edme, reçu, pour Laignes, le 23 juin 1775.

MÉZANGE Claude-Nicolas, reçu, pour Brienon, le 4 janvier 1742.

MICHELOT Jean-Baptiste, reçu, pour Neuville-sur-Seine, le 1^{er} juin 1740.

MILON, reçu, pour Saint-Just, le 12 juillet 1764.

MILON Nicolas, reçu, pour Saint-Vinnemer, pour faire la saignée, le 5 septembre 1774.

MOLÉ Pierre, reçu, pour Riceys, le 31 janvier 1760 et, pour Laignes, le 17 octobre 1773.

MONTAGNE Claude-Etienne, reçu, pour Saint-Julien-du-Sault, le 22 décembre 1755.

MONTRONT Jacques-François, reçu, pour Vallery, le 11 juillet 1764 (la requête est signée : Motheren).

MOREAU Louis-Jacques, reçu, pour Chailley, le 22 avril 1789.

MOREAU Roch, reçu, pour Saint-Lupien, le 24 mai 1765.

MOREAU (le même), reçu, pour Sens, le 4 mai 1772 (absent).

MOUCHOT, reçu, pour Dyé, le 1^{er} juillet 1763.

MOUZARD Pierre-Jean, reçu, pour Marcilly-le-Hayer, le 19 septembre 1789.

NODOT, reçu, pour Champigny, le 16 février 1780.

PAQUIER Nicolas, reçu, pour Marigny-le-Châtel, le 9 novembre 1790.

PARMENTIER Noël, reçu, pour Ancy-le-Franc, le 16 août 1756.

PERROT Louis-Constantin, reçu, pour Sergines, le 26 juin 1790.

PETIT Jean Paul, examiné et renvoyé pour subir le même examen le 6 novembre 1765.

- PETIT Pierre, reçu, pour Ricey-Bas, le 1^{er} juin 1787.
PICAULT Etienne, reçu, pour Courtenay, le 23 décembre 1772.
PIERRE François-Pierre, reçu, pour Rigny-le-Ferron, le
18 novembre 1740.
POIMAJOU Jean (dit Marlue), reçu, pour Dixmont, le 2 sep-
tembre 1767.
POISSON Jean, reçu, pour Cerisiers, le 21 novembre 1758.
POLLET Claude, reçu, pour Sens, le 22 septembre 1763.
PRÉVOST Lazare-Gabriel, reçu, pour pratiquer la saignée à
Dixmont, le 21 juin 1768.
QUÉAU Charles, reçu, pour Vireaux, le 15 septembre 1755.
RAVIER Piere, reçu, pour Villiers-Louis, le 28 juillet 1763.
REGLEY Nicolas, reçu, pour Ricey-Haut, le 1^{er} avril 1751.
RENARD Charles-François, reçu, pour Brienon, le 24 juillet
1742.
ROBERTIE, reçu, pour Chuelles, le 22 septembre 1763.
ROUSSEAU Claude, reçu, pour Courtenay, le 31 décembre
1757.
ROY Louis, reçu, pour Turny, le 28 février 1766.
SALGUES Alexandre-Victor fils, reçu, pour Sens, le 29 jan-
vier 1780.
SALGUES Jacques, reçu, pour Sens, le 27 juillet 1750.
SERRÉ Edme, reçu, pour Sergines, le 22 mars 1745.
SERVANT Claude, reçu, pour Villeneuve - l'Archevêque, le
24 novembre 1767.
SÉVENET Baptiste, reçu, pour Sergines, le 3 octobre 1752.
SIMONNOT Jacques, reçu, pour Epineuil, le 2 août 1764.
SOULAS Alexandre, reçu, pour Sens, le 25 février 1765.
SUREAU Etienne-Charles, reçu, pour Cerisiers, le 12 juin 1767.
TALLOT Claude, reçu, pour Brienon, le 26 août 1745.
TARIN Louis, reçu, pour Courtenay, le 26 juin 1749.
THÉRIAT Louis, reçu, pour Courtenay, le 12 décembre 1748.
THÉZE Arnault, reçu, pour Bray-sur-Seine, le 20 septembre
1748.
TOMBELLE Edme, reçu, pour Ravières, le 14 juin 1773.
TONNELIER Louis, reçu, pour Bagneux, le 11 octobre 1749.

TRAPIER Claude-Jacques, reçu, pour Cruzy-le-Châtel, le 18 août 1785.

TRAPIER Jacques, reçu, pour Briennon, le 11 avril 1742.

TROUBLE Claude, reçu, pour Quincy, le 17 juillet 1773.

VARANGOT Antoine, reçu, pour Aix-en-Otre, le 23 avril 1788.

VARIN Louis, reçu, pour Saint-Valérien, le 17 mars 1757.

VAUFROUARD Jean, reçu, pour Mussy-l'Evêque, le 11 janvier 1769.

VELUOT Edme, reçu, pour Argenteuil en Tonnerrois, le 26 novembre 1738.

VÉROT, reçu, pour Pont-sur-Vanne, le 5 mars 1751.

VERROLLOT François, reçu, pour Rigny-le-Ferron, le 13 août 1779.

VILLIERS Pierre, reçu, pour Sens, le 9 janvier 1756,

VIOLETTE Nicolas, reçu pour Briennon-l'Archevêque, le 17 novembre 1739.

NOMINATION D'UN SYNDIC

Cejourd'hui dix-neuf juin mil sept cent trente-un, nous, Jean-Baptiste le Court, lieutenant du premier Chirurgien du Roy, pour satisfaire au jugement rendu au siège de police, le jeudy dix-neufiesme avril mil sept cent trente-un, en vertu des ordres de mons. le procureur général, d'une sommation qui nous a été faite le douze du même mois par les sieurs Loyson, Renard, Clément, Cochois et Villiers, tous Maistres Chirurgiens en cette ville, nous avons convoqué par nos billiets datés du dix-huit du présent mois de juin, lesdits maistres au couvent des révérends pères Jacobins, lieu ordinaire de nostre chambre de jurisdiction, pour délibérer à la pluralité des voix et conformément aux statuts de Versailles, nommer deux prévosts qui seront tenus de prendre l'attache de monsieur le lieutenant général de police sur ladite commission pour servir et ayder dans les contreventions qu'ils pourront découvrir au règlement desdits status et d'en faire leur rapport dans vingt-quatre heures pardevant le lieutenant général de police pour y

estre par lui pourveu. Après avoir demandé les avis des deux anciens, ils ont représenté que la communauté n'étoit point assez considérable, et hors d'âge de pouvoir exercer; ils ont, conjointement avec tous les autres maistres consenti à la nomination d'un syndic. Après avoir mûrement conféré et recueilli les voix, ils ont nommé ledit sieur Ravier pour syndic de ladite communauté pendant l'espace de deux années seulement pour y faire tous les fonctions, ce qu'il a présentement accepté et dont lecture lui en a été fait, après que le lieutenant du premier Chirurgien du Roi a eu pris de luy le serment ce cas requis accoutumé, et luy sera délivré une expédition en forme par le greffier, signée de nous, pour luy servir de pouvoir. Lequel syndic sera tenu de se faire payer à la réception de chascuns maîtres de campagne la somme de dix livres pour parvenir à acquitter les rentes et dettes dus par la communauté, ou celle de deux livres de cire blanche pour l'entretien du luminaire de la chapelle de Saint-Cosme et de Saint-Damien, et celle de quatre livres pour les chirurgiens de la ville. A esté convenu que, — comme les maîtres de campagne ont un examen à subir pour parvenir à leur réception, ils seront, à l'avenir, examinés par tous les maîtres de la communauté qui seront convoqués par billiets, — qu'il sera célébré un service en mémoire des deffunts maistres ou veuves de maistres ou sage-femme qui seront de ladite confrérie, incessamment après le décès desdits confrères. — Les maîtres de ladite communauté sont d'avis que tous les privilégiés ou garçons tenant boutique de veuve ou autre, seront mandés incessamment par le lieutenant pour se présenter pour estre examiné ainsi qu'il est porté par les statuts. — Dont acte fait dans notre chambre de juridiction les an et jour susdits. Signé : J.-B. LECOURT, LOYSON, D. RENARD, N. RAVIER, COCHOIS, VILLIERS et MELIN, greffier.

LOCATION DE PRIVILÈGE POUR TENIR BOUTIQUE

Cejourd'hui, le troisieme jour de juilliet mil sept cent trente-deux, s'est présenté au greffe de la communauté des

M^{es} Chirurgiens de cette ville de Sens, les nommés Daniel Renard, ancien M^e chirurgien de cette ville, laquelle nous a dit avoir donné pouvoir en saditte qualité de maistre, à Louis Pellé, exerçant l'art de chirurgie suivant le treté qu'il en non fait, en date du 28 décembre 1731, dont la lecture du présent privilège sans suit :

Nous soussignés, Daniel Renard, M^e chirurgien à Sens, Claude-Louis Pellée, exerçant l'art de chirurgie depuis plusieurs année, tant sous la doctrine de M^r son père, M^e chirurgien, demeurant à Neuvy-le-Sautour, qu'en la ville de Sens en qualité de frater sous M^r Buffaut, avons fait l'acord qui sans suit : c'est à scavoir que, moy Renard, a loué audit Pellé mon privilège, a donné pouvoir d'exccer l'art de chirurgie et barberie, tenir boutique ouverte, pendre bassins comme je pouvois faire, tant en laditte ville de Sens, faux bourgs et banlieux et étendue du bailliage dudit Sens pendant le temps d'un an, à commencer du jour et datte du présent traité, moyennant la somme de vingt-cinq livres que ledit Pellé promaye payer, et, arrivant le descès dudit Renard, ledit Pellée jouira sous le nom de la veuve.

Fait double, entre nous, les jour et an susdits.

Signé : RENARD et PELLÉE, -- ce que je certifie, moy, greffier de ladite communauté, que la présente coppie est conforme à l'original. Enregistré sur le registre particulier pour les affaires de laditte communauté. Fait en nostre greffe ce troisiemesme juilliet 1732. Signé : J.-B. LECOURT et MELIN, greffier.

BREVET D APPRENTISSAGE

Pardevant les notaires du Roy à Sens, soussignés;

Fut présent le sieur Jean Ducasse, maître en chirurgie, demeurant à Sens, et chirurgien major de l'Hôtel-Dieu dudit Sens; lequel a reconnu avoir pris pour son apprentif Etienne Guibert, fils du sieur Louis Guibert, marchand, demeurant à Bassou-sur-Yonne, à ce présent et acceptant le présent brevet pendant trois années consécutives qui commence-

ront au premier mars prochain, durant lequel temps ledit sieur Ducasse s'oblige de nourrir, coucher, chausser et blanchir ledit apprentif, auquel il montrera l'art de chirurgie sans luy rien cacher. — Et obéira ledit apprentif oudit sieur Ducasse en toutes choses et honnestes.

Ce présent brevet ainsy fait auxdites charges, et outre moyennant la somme de quatre cent livres que ledit sieur Guibert père promet et s'oblige payer audit sieur Ducasse, scavoir : moitié au jour et feste de la Pentecotes prochaines, et l'autre moitié à pareille jour de l'année mil sept cent cinquante trois, outre quoy soblige de payer le droit de confrairie de Saint Come tel quil est porté par les statuts, montant environ à treize livres, fournira au pardessus de ce, audit apprentifs, son fils, une douzaine de serviettes pour luy faire des linges à barbe.

A été convenu que, au cas ou ledit apprentif sortiroit et s'absenteroit sans cause légitimes de son maistre, dudit sieur Ducasse, pendant quinze jours desuite, ledit sieur Guibert père soblige de payer la somme de cent livres pour la fuite.

Et ou ledit apprentif s'engageroit pendant le cours du présent brevet, ledit sieur Guibert père promet de payer les pensions sur le pied de trois cent livres par an, a raison du temps quil y auroit demeuré.

Et délivrera ledit sieur Guibert père, une expédition des présentes en forme, à ses frais, incessamment audit sieur Ducasse. Car ainsy... sy comme... promettant etc. obligeant C. renonceant etc.

Fait et passé audit Sens, en la maison dudit sieur Ducasse, l'an mil sept cent cinquante-deux, le huit février.

Et ont les dits sieurs Guiberts et sieurs Ducasses signés la minute des présentes demeurée à Bonnerot, l'un des notaires soussignés.

Icelle contrôlée à Sens par le sieur Pelée à qui donné trois livres, le 10 février 1752.

Signé : BONNEROT, CHABASOLE.

ACTE DE PROTESTATION rédigé par Louis Beau de Champmoynat, docteur en médecine, conseiller, médecin du roy et doyen du collège des médecins de Sens, contre le sieur Villiers, qui a, étant docteur en médecine, en prenant part à l'examen d'Edme Gerdy sollicitant le brevet de maître en chirurgie, fait fonctions de chirurgien.

Je, Louis Beau de Champmoynat, docteur en médecine, conseiller médecin du Roy et doyen du collège des médecins de Sens, ay pris et demandé acte tant pour moy que pour ledit collège desdits médecins, de ce que le sieur Villiers a fait par l'acte de l'autre part les fonctions de chirurgien, estant docteur en médecine, ce qui est contre les décrets de la faculté de médecine, les règlements, édits du Roy, qui deffendent de faire les fonctions de chirurgien estant médecin, et contre ledit acte signé de luy de l'autre part, j'entends audit nom et mesme en particulier me pourvoir comme j'aviseraý bon estre, sous toutes réserves.

Fait les dits jour cinq septembre mil sept cent cinquante neuf, immédiatement à l'issue de l'acte de l'autre part.

BEAU DE CHAMPMOYNAT.

IMPOT DE 6000 LIVRES SUR LA VILLE DE SENS

Cejourd'huy quatre Octobre mil sept cent cinquante huit, la communauté assemblée dans notre chambre jurisdiction selon l'usage ordinaire de nous assemblée, pour delibérer sur les moyens de lever loctroy de six mille livres imposé sur la ville de Sens par Edit du mois dernier; toutes choses pezés pour ne point écrasé les malheureux hors détat de fournir, à limposition ou octroy pour faire la somme demandée, il nous a paru que de tous les moyens propres à y subvenir au soulagement des pauvres, nous croyons que le meilleur moyen de lever ledit impot cest de metre six deniers par livre sur la viande de boucherie, ce qui doit produire une somme suffisante avec les dix mille livres de l'octroy sur le bois. Et au cas que les six deniers sur la viande de bou-

cherie ne fusent suffisants ce serait d'étendre les six deniers sur la viande de porc dont la consommation est très considérable dans cette ville. Fait et délibéré en notre chambre de juridiction les dits et an et jour, après avoir nommé pour nos députés pour porter la présente délibération à l'assemblée de ville qui se tiendra à cette effet, M. Dalmiers lieutenant de ladit communauté et Cochois maître en chirurgie, chirurgien juré commis au rapport.

Dont acte.

RÉCEPTION A LA MAITRISE DE PIERRE VILLIERS, MAITRE ÈS ART

Cejourd'huy neuf Janvier mil sept cent cinquante six,

Nous, Antoine Dalmières, Lieutenant de Monsieur le premier chirurgien du roy en la communauté des maîtres chirurgiens de la Ville de Sens, sur la requête qui nous a été présentée par le Sr Pierre Villiers m^e es arts, en datte du trente Décembre dernier, tandante a ce quil nous plaise luy indiquer le jour et heure pour subire son dernier examen nommé de rigueur, au bas de laquelle est notre ord^{ee} par laquelle nous avons ordonné au suppliant de se présenter vendredy neuf Janvier à la chambre de juridiction heure d'une heure de relevée, après avoir porté nos billets signés de nous chez tous les maîtres neuf jours avant, et prié Monsieur Beau docteur en médecine conseiller médecin du roy, auquel jour et heure, ledit aspirant c'est présenté assisté de son conducteur, nous l'aurions interrogé et fait interroger par les sieurs Salgues prévot en charge, Hubert Melin doyen, Claude Cochois, Arnoul Lacouture, Nicolas Beau et Jean Baptiste Lecourt, tous maîtres de cette communauté; aux questions a luy proposées il a satisfait, et après l'avoir fait retirer à la manière accoutumée et colligé les voix, ont tous été d'avis quil soit admis et reçu maître et jouisse des droits honneurs et prérogatifs attribué audit art, après avoir de luy pris le serment aucas requis et accoutumé et nous avoir assuré estre de la religion catholique apostolique et

romaine, vray et fidèle serviteur du roy, et tenu des charges et dettes de la communauté et de donner quatre livres de cire blanche à la chapelle St Cosme. Dont acte.

DALMIÈRES; BEAU DE CHAMPMOYNAT; LACOUTURE; SALGUES prévost; MELIN, doyen; BEAU; VILLIERS, conducteur; LECOURT, VILLIERS, M^e ès arts; COCHOIS, greffier commis (1).

(1) Les originaux de ces divers documents sont conservés aux archives de l'ancien bailliage de Sens.

EXAMEN

DES

MONNAIES GAULOISES ET ROMAINES

RECUEILLIES A SENS, EN 1897

En 1897, en construisant les fondations de la maison qui forme l'angle de l'avenue Vauban et de la place de la Gare, à Sens, on trouva plusieurs centaines de monnaies éparses, à 1^m 50 de profondeur. Cent seize pièces m'ont été communiquées très obligeamment par M. Maurice Prou, qui en avait déjà préparé le classement.

Voici la description des pièces qui nous ont été communiquées comme provenant de ce dépôt monétaire. Un premier lot, acquis par M^{gr} Ardin, archevêque de Sens, comprend soixante-quatre monnaies gauloises, neuf pièces des colonies romaines en Gaule, dix-neuf bronzes frappés à Lyon, sous Auguste et Tibère, et dix-sept autres pièces impériales. Vingt-trois pièces diverses ont été achetées par M. Feineux, qui en a fait don à la Société archéologique de Sens; vingt-cinq sont entrées dans la collection de M. A. Morel; quatre autres appartiennent à M. Ferrand.

MONNAIES GAULOISES

SENONES

1. — Tête à droite dont la chevelure est figurée par de grosses mèches bouclées à l'extrémité. Devant le visage : GIAMILOS.

↻ Oiseau au bec crochu, aux serres écartées et aux ailes éployées figurées par deux *epsilons* renversés. Au-dessus, la légende SIINV, un pentagone et deux cercles avec points au centre. Point sous la queue de l'oiseau. — 15 pièces se complétant l'une l'autre.

2. — Variété dont la tête présente des traces importantes de déformation (cheveux traités moins habilement que sur les pièces précédentes ; œil indiqué par un globule). Quatre points formant croix, sous la queue de l'oiseau. — 1 pièce.

2 bis. — Variété avec la tête déformée et la légende incorrecte GIXMLOS. — 1 pièce ; collection de M. A. Morel.

3. — Variété dont le droit est mal venu et paraît de type très déformé.

↻ Type du n° 1. La légende est figurée par le groupe .N—. Sous la tête de l'oiseau, un point. — 1 pièce.

4. — Tête à droite ; la chevelure est figurée par de grosses mèches dont l'extrémité se termine par un globule. L'œil est dessiné par un globule placé dans l'angle formé par l'arcade sourcilière ; les lèvres sont indiquées par deux globules. Il n'y a pas de légende ; mais un grènetis entoure le type.

↻ Oiseau analogue à celui du n° 1. Au-dessus, la légende VLLYCCI, un pentagone, une croisette cantonnée de points, deux cercles avec point au centre, puis un point visible sur un exemplaire. — 7 pièces se complétant mutuellement.

5. — Variété de la pièce précédente. L'œil est figuré par un cercle avec point au centre ; l'aspect de la tête est encore plus grossier que sur le n° 4. — 4 pièces.

6. — Variété du n° 5 avec l'œil rond. Les cheveux sont traités très grossièrement sur plusieurs exemplaires, et l'oi-

seau du $\hat{R}$ est de plus en plus mal dessiné. Il n'y a aucune trace de légende. — 17 pièces.

7. — Variété avec l'œil rond. Le nez se termine par un globule et les lèvres sont formées de deux gros globules. Devant ce visage qui a l'aspect d'une caricature, on distingue un ornement en S (1). Le revers est peu distinct. — 2 pièces.

8. — Variété du n° 4. La chevelure est bordée en arrière par une ligne de petits croissants.

$\hat{R}$ Oiseau analogue à celui du n° 4. Au-dessus, I-YI., croisette cantonnée de points et un seul cercle avec point au centre. — 2 pièces.

9. — Variété du n° 4. Tête très dégénérée.

$\hat{R}$ La légende déformée est constituée par les caractères : V III. L'empreinte du coin est incomplète. — 1 pièce.

10. — Variété de la tête n° 4.

$\hat{R}$ Pas de légende apparente (type incomplet). Pentagone, deux cercles avec point au centre, croisette cantonnée de points, symbole en S et deux autres en cercle avec point au centre et tangents. — 2 pièces.

11. — Tête à droite ; la chevelure est indiquée par des mèches disposées comme les brins d'un éventail ouvert à moitié ; l'œil est figuré par un cercle avec globule au centre ; les lèvres sont deux globules détachés de la figure. Grènetis (2).

$\hat{R}$ Oiseau analogue à celui du n° 1 ; devant son bec est placé un vase à large panse semblable à une hydrie grecque sans anse. Au-dessus, légende dégénérée composée de IN. Puis un pentagone, une croisette cantonnée de quatre points et de deux cercles avec point au centre, comme sur le n° 4. — 7 pièces.

11 bis. — Variété du n° précédent. La légende du $\hat{R}$ paraît

(1) Le cabinet de France conserve un exemplaire qui paraît semblable (n° 7526).

(2) Le cabinet de France possède un exemplaire presque semblable (n° 7518).

constituée par un M seul. — 1 pièce ; collection A. Morel.

12. — Variété plus barbare dont les cheveux sont figurés par quatre traits. Le flan présente l'amorce caractéristique de la coulée par bandes de pièces. — 1 pièce.

13. Tête à droite avec chevelure composée de traits terminés par des globules et dirigés en arrière. Cette disposition donne une tête qu'on pourrait dire « échevelée ou hérissée. » Autour de la tête est un rebord circulaire remplaçant le grénétis.

↻ Cheval (ou taureau) déformé à gauche, avec la queue ramenée au-dessus de la croupe. Devant le poitrail, un globule ; au-dessous du ventre, un autre globule ; au-dessus de la croupe, un troisième. Rebord formant grénétis. — 12 pièces.

14. — Variété de la pièce précédente. La tête est devenue informe et le profil n'est plus guère reconnaissable. Le revers est peu différent de celui du n° 10. — 22 pièces.

14 bis. — Tête à gauche. ↻ très fruste (cheval ?). — 1 pièce ; collection Ferrand.

14 ter. — Tête semblable à celle du n° 14. ↻ Sanglier ; dessous, un ou trois globules. — 2 pièces ; collections A. Morel et de la Société archéologique de Sens.

CARNUTES

15. — Tête à droite, analogue pour le style à celle de la monnaie de *Giamilos*. Les mèches de cheveux sont séparées par des points. Grénétis.

↻ Oiseau éployé qui paraît tenir dans ses serres un oiseau plus petit. Au-dessus, serpent et croisettes cantonnées de quatre points. Grénétis. — 1 pièce.

CARNUTES OU AULERCI EBUROVICES

16. — Tête diadémée (Vénus ?) à gauche ; devant la légende PIXT[ILOS]. Grénétis.

↻ Griffon à tête de lion, à gauche, tenant un homme renversé sous sa patte gauche. Au-dessus, traces de la légende PIIX ou PILX.

SEQUANI ?

17. — Tête à gauche. Le front est absent ; le nez et le menton sont exagérés et pointus ; l'œil est indiqué par un cercle creux ; les lèvres sont dessinées par deux globules ; la chevelure n'est pas marquée. Bordure circulaire au lieu de grénétis.

↻ Cheval (ou taureau), la queue ramenée au-dessus de la croupe ; la jambe antérieure, très petite, est ramenée en arrière, tandis que la jambe postérieure, beaucoup plus longue, est ramenée en avant. — 1 pièce.

LEUCI

18. Tête à gauche, avec la joue très en relief.

↻ Sanglier à gauche. Dessous, une tête humaine de face, dont les traits ne sont pas distincts sur cet exemplaire. — 1 pièce.

SUSSIONES

19. Tête à gauche, avec collier. Grénétis.

↻ ΔEIVICIA. Cheval galopant à droite ; au dessous, un sanglier. — 1 pièce.

20. — Tête à gauche, avec torques. Type incomplet.

↻ [Δ] EIVI. Cheval galopant à droite. Type incomplet. — 1 pièce.

MONNAIES DES COLONIES ROMAINES
ET DE L'EMPIRE ROMAIN

COPIA (Colonie romaine)

21. — IMP. CAESAR. DIVI. F. DIVI. IVLI. Têtes adossées d'Auguste à droite et de Jules César à gauche ; elles sont séparées par une palme.

↻ Proue de vaisseau à droite ; au-dessus, globe et *meta*. Sur le flanc de la proue, on distingue un dauphin. A l'exergue, COPIA. — *Sesterce* dit « grand bronze. » — 1 pièce.

VIENNA (Colonie romaine)

22. — IMP. CAESAR. DIVI. F. DIVI. IVLI. Têtes adossées d'Auguste à droite et de Jules César à gauche.

☞ Proue de vaisseau à droite. Au-dessus, un mât, une sorte de château (*Propugnacula*), et les lettres C.I.V. — *Ses-terce*, dit « grand bronze. » — 2 pièces.

NEMAUSUS (Colonie romaine)

23. — IMP DIVI F. Têtes adossées d'Auguste à droite et d'Agrippa à gauche.

☞ Crocodile à droite attaché par une chaîne à une palme au sommet de laquelle est fixée une couronne. COL — NEM, à gauche et à droite de la palme. — 6 pièces.

Ces six pièces sont des déformations, de style divers et de modules variables, bien que toutes frappées pour des *as*.

LUGDUNUM (Empire romain)

24. — CAESAR PONT MAX. Tête laurée d'Auguste à droite.

☞ ROM ET AVG. L'autel de Rome et d'Auguste.

As dit « moyen bronze. — 5 pièces, dont une porte au revers la contremarque TIB (empreinte circulaire.) (1).

25. — TI CAESAR AVGVST F IMPERAT VII. Tête laurée de Tibère à droite.

☞ ROM ET AVG. L'autel de Rome et d'Auguste.

As dit « moyen bronze. — 7 pièces.

26. — Même description. *Semis*, dit « petit bronze. » — 6 pièces.

27. — Variété du n° 26 avec tête à gauche. — 1 pièce.

28. — IMP CAESAR. Tête laurée d'Auguste à droite.

☞ AVGVSTVS au-dessus d'un aigle aux ailes éployées, tournant la tête à gauche.

Semis dit « petit bronze. » (Cohen, *Méd. impér.*, 2^e édit., t. I^{er}, p. 66, n° 29.) — 6 pièces.

29. — GERMANICVS CAESAR TI AVGVST F DIVI AVG. N. Tête nue de Germanicus à gauche.

☞ C CAESAR AVG GERMANICVS PON M TR POT. Au milieu du champ, S C.

(1) Cette contremarque a servi à régulariser la circulation de la monnaie d'Auguste sous le règne de Tibère.

As ou « moyen bronze. » (Cohen, t. I^{er}, p. 224, n^o 1.) — 1 pièce.

30. — C CAESAR AVG GERMANICVS [PON M TR POT],
Tête nue de Caligula à gauche.

℞ du n^o précédent.

As ou « moyen bronze. » — 1 pièce.

31. — TI CLAVDIVS CAESAR AVG PM TR P IMP P P. Tête
nue de Claude à gauche.

℞ Pallas debout, à droite, lançant un javelot et tenant un
bouclier. S C dans le champ.

As ou « moyen bronze. » (Cohen, t. I^{er}, p. 257, n^o 84.) — 2 pièces.

32. — Droit du n^o 31.

℞ LIBERTAS AVGVSTA. La Liberté debout, à droite,
tenant un bonnet dans la main droite et étendant la main
gauche. S C dans le champ.

As ou « moyen bronze. » (Cohen, t. I^{er}, p. 254, n^o 47.) — 1 pièce.

33. — NERO CAESAR AVG GERM IMP. Tête laurée de
Néron à droite.

℞ PACE P R VBIQ PARTA IANVM CLVSIT. Temple de
Janus avec la porte fermée. S C dans le champ.

As ou « moyen bronze. » (Cohen, t. I^{er}, p. 290, n^o 164.) — 1 pièce.

34. — [NERO CLAVD] CAESAR AVG GERMANICVS. Tête
nue de Néron à droite.

℞ PONTIF MAX TR POT IMP PP. Néron debout, à droite,
jouant de la lyre. S C dans le champ.

As ou « moyen bronze. » (Cf. Cohen, t. I^{er}, p. 292, n^o 196.) — 1 pièce.

35. — [NERO CLAVD CA]ESAR AVG GER [P M TR P IMP
PP]. Tête radiée de Néron à droite.

℞ Rome assise à gauche. S C dans le champ; ROMA à
l'exergue.

As ou « moyen bronze. » (Cohen, t. I^{er}, p. 296, n^o 263.) — 1 pièce.

36. — IMP NERO CAESAR AVG P MAX TR P PP. Tête nue de Néron à droite.

↻ Victoire, les ailes éployées à gauche, tenant de la main droite un bouciler sur lequel on lit SPQR. Dans le champ, S C.

As ou « moyen bronze. » (Cohen, t. I^{er}, p. 299, n^o 302.) — 2 pièces.

37. — IMP CAES DOMIT AVG GERM COS XII CENS PER PP. Tête laurée de Domitien à droite.

↻ VIRTVTI AVG[VSTI]. La Valeur, debout à droite, tenant une lance et un *parazonium*. S C dans le champ.

As ou « moyen bronze. » (Cohen, t. I^{er}, p. 523, n^o 647.) — 1 pièce.

L'examen de ces monnaies suggère des observations qui ne sont pas sans intérêt.

Parmi les pièces gauloises, les plus nombreuses sont, comme on devait s'y attendre, les bronzes attribués aux Senones. Les uns, frappés et portant les légendes *Giamilos-Senu* ou *Ullucci*, ont les mêmes types, une tête et un oiseau de proie. Mais, dans ce nouveau dépôt sénonais (1), on remarque des spécimens caractérisés par une déformation évidente des types. L'œil, traité assez habilement sur les plus belles pièces de *Giamilos*, se transforme en un simple globule sur des variétés qui se rattachent au même groupe et sur les pièces d'*Ullucci*. La description donnée plus haut, indique les modifications du type primitif connu, autant qu'il est possible de le faire.

La numismatique gauloise montre en effet un

(1) On sait que, vers 1863, on fit, à Sens, une trouvaille de 250 pièces aux types de *Giamilos-Senu* et d'*Ullucci*.

processus différent de celui de la numismatique grecque. Alors que celle-ci a progressé du type informe, imparfait, jusqu'aux plus belles créations de l'art monétaire, les monnaies gauloises ont été à l'origine des copies de monnaies grecques et romaines, et ces copies, imitées les unes des autres, dans diverses régions, par des ouvriers plus ou moins habiles, pendant des périodes plus ou moins longues, ont produit, en dernier lieu, des types méconnaissables. Telle est la loi fondamentale de la numismatique gauloise, loi trop longtemps méconnue par la plupart des érudits, qui cherchèrent à expliquer à l'aide de théories déraisonnables les types monétaires issus d'un transformisme évident (1).

La numismatique n'est pas seule à offrir des exemples de ce genre. Les types des vases rouges ornés de la Gaule romaine ont subi la même loi de dégénérescence (2), et parmi les nombreuses statuettes de terre cuite recueillies sur notre sol on en voit de très grossières, qui sont évidemment des imitations de modèles meilleurs. Le même fait est à remarquer pour les bronzes représentant soit Mercure, soit Hercule, qui sont particulièrement fréquents en Gaule.

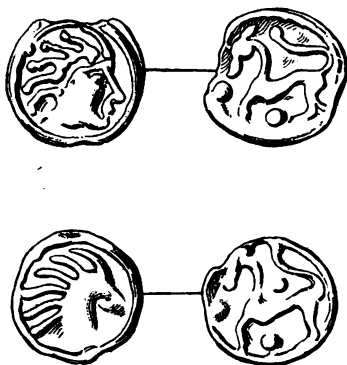
La déformation n'atteint pas seulement les types. Ainsi les légendes des nos 3 et 11 sont évidemment des restes du nom *Senu* du n° 1. De même les grou-

(1) Cf. mon *Traité des monnaies gauloises*, 1905, p. 19, 173, etc.

(2) Voy. J. DÉCHELETTE, *Les Vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, t. I^{er}, 1904, p. 236 à 241.

pes de lettres des nos 8 et 9 remplacent le nom *Ulucci*. On conçoit qu'un échantillon isolé de ces émissions, postérieures au type primitif, puisse égayer l'archéologue qui méconnaîtrait la loi énoncée plus haut.

Le groupe représenté par le n° 13, dont le n° 14 est une déformation plus complète, est composé de pièces coulées d'un bronze blanchâtre qu'on a souvent appelé improprement *potin*. Ce groupe de monnaies, dont le style semble postérieur à celui des monnaies précédentes, en tenant compte de la différence de technique, est considéré depuis longtemps comme appartenant aussi aux Senones.



Le n° 14 *ter* comprend deux pièces qui portent un sanglier analogue à celui des monnaies des Leuci. (Analogues au n° 7445 du Cabinet de France.)

Un fait remarquable est que le nouveau dépôt sénonais ne renferme aucun de ces bronzes coulés aux animaux affrontés dont l'attribution aux Seno-

nes reposait sur une interprétation des lettres ΑΡΗΑ qu'on lit sur un exemplaire. Adrien de Longpérier y voyait le nom d'*Agedincum Senonum*, alors qu'il s'agit seulement d'un nom d'homme, comme *Agedillus*, *Agedomapas*, *Agedovirus* ou *Agedinus* (1). D'ailleurs, les bronzes aux animaux affrontés ont été recueillis surtout sur le territoire des Parisii, des Meldi et des Bellovaci (2).

La présence d'un bronze de *Pixtilos* et d'un bronze des Carnutes au type des oiseaux (n° 15), n'a rien de surprenant, car j'ai dit ailleurs que des bronzes de ce peuple avaient, avec ceux des Senones, des affinités que la situation géographique des deux peuples explique fort bien. D'ailleurs, on a recueilli des bronzes des Senones à Orléans, c'est-à-dire au centre du pays des Carnutes.

Le bronze coulé (n° 17), qui est une imitation des types monétaires de Massalia (tête d'Apollon et taureau « cornupète »), est évidemment un contemporain des bronzes coulés, attribués aux Senones (nos 13 et 14), dont le style grossier et maladroit est caractéristique, ainsi que le métal blanchâtre.

De la même époque, c'est-à-dire de la dernière période de l'Indépendance, est le bronze coulé des Leuci (n° 18). Ce peuple n'est séparé des Senones que par les Lingones, et il est bien probable qu'il y avait des relations entre les Gaulois de toute cette région comprise entre la Meuse et la Loire. Aussi bien nous avons dit plus haut que les Senones

(1, Cf. mon *Traité des mon. gauloises*, p. 10 et 76.

(2) Cf. *Traité des mon. gauloises*, p. 362.

avaient emprunté, à une très basse époque, le type du sanglier, signe distinctif des monnaies si communes des Leuci. De plus, on a recueilli des *Ullucci* au « Châté » de Boviolles, en plein pays des Leuci.

La présence des bronzes des Suessiones ne doit pas nous surprendre, car on a trouvé plusieurs exemplaires des monnaies des Senones dans l'*opidum* de Pommiers (Aisne), qu'on peut aujourd'hui considérer comme le *Noviodunum* des Suessiones.

Pour la série des monnaies frappées par les Romains en Gaule, nous trouvons à Sens celles de Copia, de Vienna, de Nemausus et de Lugdunum. Par les vallées de la Saône et de la Seine, l'importation des monnaies coloniales de la vallée du Rhône était facile (1). Aussi bien, j'ai déjà dit ailleurs (2) que les bronzes au type dit de l'autel de Lyon avaient été frappés spécialement dans le dessein de faire disparaître les espèces locales, telles que ces bronzes coulés des Senones, d'une fabrication si informe que les produits des faux-monnayeurs devaient se confondre facilement avec ceux du monnayage régulier, en admettant qu'il y en eût un.

Les pièces de Lugdunum permettent de vérifier un fait déjà constaté pour diverses séries de monnaies impériales : la tête est d'un travail supérieur à celui du type de l'autel, et on peut conclure de là

(1) C'est la route antique indiquée par Strabon. Sous l'Empire, Sens fut une des stations de la voie de Lugdunum à Caesaromagus (Beauvais).

(2) *Traité des monnaies gauloises*, p. 432.

que les coins du droit étaient envoyés de Rome (1), tandis que ceux du revers étaient gravés dans l'atelier local.

La récolte de la place de la Gare, à Sens, a donné six exemplaires du bronze avec la tête d'Auguste et l'aigle aux ailes éployées. Cette pièce a déjà été trouvée, à différentes reprises, sur divers points de la Gaule, par exemple à Etang (Saône-et-Loire) (2).

Faut-il en conclure qu'elle a été frappée en Gaule avant les pièces de Lugdunum dont certaines sont à peu près du même module (0^m018)? C'est peu probable, car cette monnaie a été imitée sur un vase d'Arezzo (3); ce qui paraît indiquer une origine italique. Et d'ailleurs la fabrique des petits bronzes à l'aigle éployé est supérieure à celle des bronzes de Lugdunum, puisque les deux côtés de la monnaie sont de bon travail. Il y a donc des présomptions en faveur de la frappe de cette monnaie dans l'atelier de Rome.

D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que, sur divers points de la Gaule, correspondant aux territoires des Carnutes, des Ædui, des Petrocorii (ou Petrucorii), on a recueilli des bronzes coulés, de fabrication gauloise, dont les types sont aussi une

(1) Un usage semblable s'était introduit en France, au xvi^e siècle. Les ateliers provinciaux recevaient des poinçons de l'effigie royale.

(2) Avec des bronzes d'Auguste au taureau, des bronzes de *Germanus* et des bronzes de *Nemausus* (J.-A. Lejeay, dans *Rev. num.*, 1889, p. 350).

(3) Mais le bronze d'Auguste devait sûrement être très répandu en Gaule, et les potiers de Lezoux ont imité le vase d'Arezzo qui portait une copie de l'aigle de la monnaie.

tête au droit et un aigle éployé de face au revers. Dans l'état actuel de la question, je ne puis dire si la monnaie d'Auguste a été frappée pour faire disparaître les pièces gauloises au type de l'aigle ; ou si celles-ci ont été imitées du bronze romain dans les premières années du règne d'Auguste, alors que l'autorité impériale avait encore à faire disparaître les velléités d'indépendance du vieux pays des Celtes.

La récolte des monnaies de la place de la Gare comprend des monnaies impériales dont la dernière est celle de Domitien, qui porte la mention du douzième consulat de cet empereur et qui fut frappée, par conséquent, en 86 de notre ère. Cette pièce est d'ailleurs dans un état d'usure qui indique une longue circulation. Il faut admettre qu'elle n'a été enfouie que vers l'an 100 de notre ère, et cette date serait celle où fut caché le dépôt que nous venons d'étudier. Mais s'agit-il bien d'une cachette volontaire ? Bien que des monnaies gauloises aient été recueillies quelquefois dans des trésors de monnaies romaines du premier siècle après Jésus-Christ, je suis porté à croire que Sens fut rapidement romanisée et que les monnaies celtiques disparurent devant le numéraire impérial, de par une loi inéluctable du commerce. Si les monnaies recueillies à Sens, place de la Gare, eussent formé une petite cachette, le pécule d'un modeste habitant, on y trouverait plutôt des proportions renversées : quelques pièces gauloises seulement et un bon nombre de monnaies impériales romaines.

Il est probable qu'un marché occupait, dans l'antiquité, le terrain de la place de la Gare où ont été recueillies tant de monnaies, en 1897.

ADRIEN BLANCHET.



LISTE DES MÉDECINS

DÉCÉDÉS A SENS DEPUIS 1794

VILLERS (fils) Pierre, officier de santé, H. (1), † 3 fructidor an II (20 août 1794). 62 ans.

DUCASSE Jacques-Louis, officier de santé, H., † 22 nivôse an III (12 janvier 1795). 59 ans.

CHAUVOT-BAUCHÈNE, H., † 1796.

AUBLET Edme-René, chirurgien, H., † 3 prairial an IX (22 mai 1801). 62 ans.

AUBLET Louis-Alexandre-Auguste (fils du précédent), chirurgien, H.

PARISOT Joseph-Gérard, chirurgien, † 29 janvier 1806. 16 ans.

SALGUES (fils), † 1806.

DUFOIS Pierre-Hubert-Louis, docteur en chirurgie, Hôtel-Dieu, † 30 janvier 1807. 49 ans.

GARDET, médecin du collège.

DESJARDINS, H.

BOCHET Maxime, praticien, † 22 février 1813. 47 ans.

AUBLET Darius, chirurgien-major, H., † à l'hôpital militaire, à Spire, 2 février 1814.

LACAVE Blaise-Nicolas, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, † 26 mars 1814. 42 ans.

AIDE Etienne, chirurgien, † 20 janvier 1817. 48 ans.

SOULAS Alexandre, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, † 3 mars 1819. 83 ans.

GASTELIER René-Georges, médecin de l'hospice civil et militaire de Sens, H., † 1821, à Paris. 79 ans.

(1) La lettre H indique les médecins ou chirurgiens des Hospices de Sens.

BOURGIS Doronic, docteur médecin, † 31 janvier 1823. 29 ans.

BOUDROT Michel-Savinien, docteur en chirurgie, † 23 septembre 1823. 65 ans.

PROTAT, officier de santé, † 1826.

BOUVENOT Claude-Louis, docteur en médecine, † 1^{er} juillet 1830. 68 ans.

LEMAIGNEU Charles-Henry-Pierre, médecin, † 28 juin 1831. 67 ans.

GERMAIN Achille, élève en chirurgie, † 25 février 1833, au Val-de-Grâce). 22 ans.

LAYNÉ Louis-Martial, chirurgien-major, † 31 août 1833, à Pont-Saint-Esprit (Gard). 60 ans.

SCHÆCK Jean-Georges, chirurgien, † 25 octobre 1834. 82 ans.

COLLEAU Germain-Eusèbe, maître en chirurgie, † 31 août 1835. 78 ans.

LELEUX Charles-Vincent, officier de santé, † 1^{er} octobre 1840. 29 ans.

BARDIN Elie, docteur en médecine, H., † 3 mars 1847. 52 ans.

PARTIALIS Martin-Marie-Carmel-Vital, ancien chirurgien-major, † 15 décembre 1847. 73 ans.

COMPÉRAT Antoine, chirurgien-major retraité, † 4 mars 1851. 74 ans.

MÉALONIER Paul, docteur en chirurgie, † 30 mai 1851. 70 ans.

POUMIER Isaac-François-Théodore, chirurgien-major, † 14 mars 1852. 79 ans.

CARANT Jean-Pierre, docteur en médecine, † 28 février 1853. 62 ans.

RÉTIF André-Amable, docteur en chirurgie, H., † 4 janvier 1856. 80 ans.

CAVALIER François-Louis, docteur en médecine, chirurgien principal en retraite, † 1^{er} octobre 1859. 82 ans.

CROU Louis, docteur en médecine, H., † 4 janvier 1864, à Auxerre. 84 ans.

VINOT Dominique, docteur en médecine, † 10 octobre 1864, à Auxerre. 67 ans.

HÉDIARD Charles-Gustave, docteur en médecine, H., † 4 octobre 1866. 64 ans.

BROUARD (baron DE) Emile, docteur en médecine, H., † 13 mars 1867. 58 ans.

CHAUVEAU (DE) Désiré-Félix, docteur en médecine, H., † 5 août 1867. 73 ans.

FILLEMIN Pierre-Arsène, docteur en médecine, H., † 28 octobre 1869. 53 ans.

RAGUSA Antoine (surnommé Rocco), officier de santé de l'Hérault, † 30 octobre 1872. 73 ans.

JUFFIN Apollinaire-Louis, docteur en médecine, † 1^{er} octobre 1873. 33 ans.

MOREAU Louis-François-Félix, docteur en médecine, H., † 5 mai 1880. 63 ans.

LEFORT Louis, officier de santé, † 27 juin 1882. 68 ans.

ROLLAND Louis-Jacques, docteur en médecine, H., † 7 février 1883. 72 ans.

LEFÈVRE Florentin-Désiré-Joseph, chirurgien-major en retraite, † 23 avril 1883. 69 ans.

LAMBERT Louis-Mathieu, docteur en médecine, H., † 13 avril 1888. 69 ans.

ROUSSEAU Etienne-Théophile, docteur en médecine, † 18 janvier 1889. 88 ans.

COMPÉRAT Pierre-Alexandre, médecin, † 6 mai 1893. 78 ans.

COMPÉRAT Alfred, docteur en médecine, † 16 janvier 1895. 84 ans.

QUENOUILLE Adolphe, docteur en médecine, H., † 31 janvier 1902. 61 ans.

COUMAILLEAU Louis, docteur en médecine, † 1904. 44 ans.

LAMPE CHRÉTIENNE ANTIQUE

TROUVÉE A SENS

Au cours d'une visite que je faisais dernièrement à un aimable collectionneur sénonais, mon regard vint à tomber sur une lampe antique, qui d'abord attira mon attention. A première vue, j'avais remarqué que le dessin assez grossier qu'elle portait sur la face supérieure n'était autre que le *chrisme* ou monogramme du Christ et lui donnait un intérêt tout particulier, en cette ville évangélisée par saint Savinien.

M. Edmond Feineux, l'heureux propriétaire, m'ayant gracieusement permis d'en prendre une photographie, que je joins à cette note, il me paraît inutile de m'attarder à une longue description. La lampe est en terre cuite de couleur rouge (*lucerna fictilis*), et le bec (*myxus*), très brûlé, indique un long usage; les orifices, par lesquels on introduisait l'huile (*oculi*), sont intercalés entre les hastes du X; dimensions : long., 0^m120; haut., 0^m045; larg., 0^m085. La forme est celle de la *navicella*, ou barque, ce symbole populaire de l'Eglise chrétienne, qui vogue

sur la mer orageuse du monde et porte en tous lieux, à travers les tempêtes et sans crainte du naufrage, la lumière du Christ.

Car pour le fidèle des premiers siècles, nourri chaque jour de la moelle du plus pur symbolisme, la faible lueur de la lampe matérielle n'est qu'une image de « cette vraie lumière qui brille dans les « ténèbres et illumine tout homme venant en ce « monde. » Au témoignage de Jean le Précurseur, confirmé par Jean l'Evangéliste, à cette pensée mystique qui vient ennoblir la flamme vacillante de ce fragile vaisseau, en projetant, sur les moindres actions de la vie domestique, comme un reflet de la vie surnaturelle, s'ajoute encore, pour le croyant, la forte parole du Maître lui-même : *Ego sum lux mundi* (Joan., VIII, 12) (1).

Ces considérations seraient encore plus fortes si, — ce que nous ne pouvons préciser, en raison du caractère accidentel de la trouvaille, — la lampe avait une destination liturgique ou funéraire.

Un nimbe entoure le chrisme; il est bordé de traits alternés, appuyés du bout et figurant, suivant l'usage commun dans les Gaules, les feuilles d'une couronne triomphale : « Au centre de la couronne, précise Eusèbe, était le signe du nom salutaire (2). » Le tout est encadré par deux palmes, les palmes de la Victoire, qui complètent, autant que l'ont permis

(1) Cf. MARTIGNY, V^e Lux. — MARUCCI, *Elem. d'arch. chrét.* : Lampes, p. 343.

(2) EUSEB., *Vit. Constantini* : le *Labarum*.

les ressources d'un art très rudimentaire, la pensée de l'ouvrier : *Christus vincit* (1).

C'est qu'en effet, l'argile de notre petite lampe a été pétrie sous le régime réparateur de l'Edit de Milan (an. 313) et de la proclamation solennelle que Constantin avait adressée au peuple romain, assemblé dans la basilique Ulpienne et frémissant d'une émotion qui s'était propagée, comme les vagues de la mer, jusqu'aux confins de son immense empire : « Que le Seigneur unique et vrai qui règne dans les cieux, soit seul adoré... Nous voulons que les églises soient ouvertes aux chrétiens! » Le monogramme que le potier, — peut-être un Sénonais! — a gravé sur cette terre grossière est comme l'écho de la clameur prolongée, inouïe qui, pendant deux heures, avait salué les paroles de l'empereur et secoué la basilique sur ses bases puissantes; il est le même qui brille, avec la devise victorieuse : 'Εν τούτῳ νίκα, sur le *labarum* étincelant des Césars, devenus chrétiens, et qu'a chanté le poète Prudence : « C'est le Christ qui orne désormais le *labarum* de pourpre au tissu d'or, constellé des mille feux de ses gemmes :

Christus purpureum gemmanti textus in auro

Signabat labarum. (CONTRA SYMM. I.)

Au lendemain des persécutions atroces, qui avaient tenté vainement de noyer dans le sang jusqu'au nom des chrétiens, il était doux aux fidèles d'arborer la couronne triomphale de leur Chef

(1) Cf. Bosro., p. 400.

divin : « Il règne enfin ! Il est vainqueur ! Qu'il protège de tout mal le foyer des siens !... » Telle est l'acclamation que le scintillement de cette humble lampe ramenait chaque soir à l'esprit enthousiaste du disciple du Christ : *Christus regnat ; Christus imperat ; Christus ab omni malo plebem suam defendat.*

Ce sentiment de joie et de confiance étant alors universel, il n'est pas étonnant que la lampe de Sens diffère peu de celles que l'on trouve en si grand nombre en Italie. Toutefois les dates de l'apparition et de la disparition du signe sacré sur les monuments peuvent différer à Rome et dans les Gaules, où elles doivent être plus tardives. C'est ce qui nous porte à dater notre lampe approximativement du milieu du iv^e siècle et même à la rapprocher de l'époque constantinienne, en anticipant sur la première moitié du siècle.

Elle présente, en effet, la forme la plus ancienne et la plus correcte du monogramme, celle où le P dépasse à peine les hastes du X. Or le X n'a pas tardé à se raccourcir, tandis que le P s'allongeait dans un but artistique ; dès l'année 347, une autre modification avait fait à Rome son apparition : le X commençait à être remplacé par un simple trait barbant horizontalement la haste du P, et formant ainsi ce qu'on a nommé la « croix monogrammatique, » dont le type avait été fourni par la croix ansée égyptienne ; c'est la forme dominante à la fin du iv^e siècle. Enfin, en 355, les signes apocalyptiques A et Ω paraissent aux côtés du chrisme et deviennent dès lors très fréquents. Nous les voyons ainsi suspendus



LAMPE CHRÉTIENNE ANTIQUE

TROUVÉE A SENS

aux bras d'une croix latine sur une lampe reproduite au *Bulletin de la Société des antiquaires de France* (1885, p. 293). Le X et le P de notre monogramme n'ont aucun de ces signes caractéristiques, non plus que les extrémités pattées, les traits ou les gemmes de l'époque byzantine. Or nous savons, d'autre part, qu'à Rome le chrisme disparaît dès le début du v^e siècle pour faire place à la croix et que, s'il survit plus longtemps en Occident, il ne paraît plus guère, à cette époque, sans l'accompagnement d'autres ornements symboliques, ou sans une déformation qui le rapproche du type crucifère. C'est pourquoi nous attribuons plutôt au iv^e qu'au v^e siècle, et plutôt au milieu qu'à la fin du iv^e siècle, l'origine de cet objet (1).

Les circonstances de la découverte établissent son authenticité.

Il y a quelques années, M. Feineux, désirant agrandir le pavillon d'habitation qu'il possédait sur le boulevard de Maupeou, n^o 4, fit creuser au midi de ce pavillon, dans son jardin et à 3 mètres environ de profondeur, les fondations d'une importante annexe. On sait que sa maison occupe la place de l'ancienne muraille gallo-romaine, dans la partie centrale de la longue courtine que délimitait d'une part, vers la rivière, le saillant nord-ouest de l'enceinte,

(1) MARTIGNY, *Dict. des antiq. chrét.*, art. *Monogr.* — Cf. LE BLANT, *Epigraphie chrétienne en Gaule*, p. 22. Le savant épigraphiste a relevé le chrisme sur des inscriptions de l'an 347 à l'an 493. — Maurice PROU, *le Monogramme du Christ et la Croix sur les monnaies mérovingiennes*, mélanges d'archéol. et d'hist., par l'Ecole française de Rome. — MARUCCI, *Eléments d'archéol. chrét.* : des Inscriptions, p. 165

et de l'autre, cette belle tour que M. Lallier a dessinée avec tant de mélancolie, tandis qu'on la démolissait en 1845 (1). La fouille de M. Feineux était donc pratiquée dans le terre-plein intérieur de l'ancien rempart, terre-plein qui domine de deux à trois mètres la promenade actuelle. Comme on devait s'y attendre, on rencontra, dans la partie la plus basse, de nombreux fragments de poteries gallo-romaines et notamment de cette fine poterie rouge dite sigillée, puis de larges morceaux d'enduits teintés à fresque (2) et d'autres matériaux antiques provenant des remblais des ingénieurs romains qui édifièrent, vers la fin du III^e siècle, la formidable enceinte d'Agendicum.

La lampe était à un niveau très supérieur. On la rencontra à un mètre de profondeur, dans une fouille secondaire pratiquée à côté de la première pour l'établissement d'une serre. Elle se trouvait enfouie dans le sol, mais isolée de tout débris caractéristique, de sorte qu'on ne saurait conjecturer à quelle époque elle a été déposée en cet endroit et enterrée par le remblai. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce jardin en terre-plein est situé hors du périmètre des ouvrages de la Grosse-Tour et n'a pas eu à subir de remaniement exceptionnel soit à la Révolution, soit antérieurement. Le sol antique se

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, t. I, p. 42.

(2) Ces grands fragments d'enduits, ornés de bandes de couleur peintes à fresque, étaient identiques à ceux que les terrassiers exhumèrent du sol du cours de Maupeou, en construisant l'égout qui longe cette promenade, précisément entre la maison Feineux et le Clos-le-Roi.

retrouve à une profondeur moyenne de 1^m 80 dans le centre de la ville, plus exposé que ce coin écarté aux destructions ou agglomérations de matériaux.

Notre lampe chrétienne est donc bien sénonaise par le lieu de sa découverte; il ne serait pas invraisemblable qu'elle le fût également par sa fabrication. N'avons-nous pas mis à jour, récemment, les restes d'un important atelier de potier gallo-romain dans le quartier de la gare de Lyon? A côté des fours et des tessons de toutes formes, nous avons relevé le moule d'une gracieuse figurine ornementale en terre cuite. Il est infiniment probable que cette industrie florissait encore à l'époque constantinienne, en raison de l'argile qui abonde sur nos collines.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous estimons que notre lampe sénonaise est digne de retenir toute notre attention, parce qu'à notre connaissance, elle constitue le plus ancien monument chrétien qu'ait restitué le sol de notre vieille métropole. Notre musée gallo-romain ne contient, en effet, aucune inscription, aucun signe de ce genre. Notre lampe s'ajoutera à celle que le savant abbé Martigny trouva à Semur et qui représente le prophète Jonas, couché sous la cucurbite, motif familier aux artistes des catacombes. La découverte d'un tel objet dans notre Bourgogne parut alors si intéressante que M. Martigny n'hésita pas à le reproduire dans son dictionnaire, tandis que M. le Blant faisait remarquer aux antiquaires de France « qu'on n'avait encore signalé aucune trace d'antiquités

chrétiennes dans cette région (1). » Au musée même des antiquités de la Côte-d'Or, sur onze lampes romaines, une seule porte le monogramme du Christ et nous en ignorons la provenance.

Au musée municipal de Sens, on conserve quatorze lampes antiques, provenant la plupart de la collection Poncelet et trouvées à la Motte-du-Ciar. Deux ont été recueillies dans des fouilles pratiquées sur la promenade Saint-Didier, non loin de la maison de M. Feineux. Elles ne présentent aucun signe de christianisme et permettraient seulement d'attribuer à la fabrication indigène la forme de bougeoir, ou lampion sans anses, que présentent plusieurs d'entre elles.

Le musée de la Société archéologique contient, d'autre part, vingt-huit lampes ou lampions, mais sur les trois lampes chrétiennes qu'il possède (nos 65, 66 et 73 du catalogue), les deux premières proviennent d'Arles et de Rome. Quant au n° 73, qui ne porte aucune indication d'origine, il paraît, par son chiffre même, faire partie de la collection d'objets recueillis par M. l'abbé Déligand dans ses voyages et donnés par son neveu à la Société. M. Julliot, qui a dressé ce catalogue, n'aurait pas manqué de signaler une telle découverte si elle eût été faite en notre ville. Nous considérons donc que ce numéro 73 doit provenir d'une région éloignée.

La poterie sénonaise diminuera un peu le regret

(1) *Bulletin de la Société des antiquaires*, 1872 p. 157. — Cf. *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par MARTIGNY, p. 401.

que nous causait la perte d'un autre monument non moins vénérable. Nous avons raconté autrefois avec quelle émotion M^{gr} de Bellegarde, archevêque de Sens, avait découvert, en 1743, sous le chœur de l'église abbatiale de Saint-Pierre-le-Vif, « des grottes
« dont l'entrée avoit esté longtemps inconnüe et
« estoit fermée d'une pierre quarrée, gravée de la
« figure du *labarum* de l'empereur Constantin.
« Cette figure est composée d'un P au milieu, d'un
« X entre un alpha et un oméga, le tout environné
« de deux cercles (1). » Malheureusement cette pierre, où la piété naïve de nos pères avait cru voir le sceau de la liberté de l'Eglise, et « les grottes, » par eux vénérées sous le nom de Saint des Saints, ont également disparu dans le nivellement qui suivit la destruction de l'abbatiale, en 1792.

En attendant qu'un heureux hasard ramène à la lumière la pierre constantinienne de Saint-Pierre-le-Vif (2), ou nous révèle quelque autre des secrets des premiers siècles de notre ère,— secrets jusqu'ici singulièrement impénétrables,— notre petite lampe est donc bien, avec la tablette votive décernée au consulaire Lupicinus (3), le plus ancien vestige du

(1) Voy. *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, t. XIV, p. 200 : un Document sur sainte Théodéchilde, par J. PERRIN.

(2) Je veux parler de l'ère constantinienne; on sait, en effet, que l'α et l'ω n'ont été relevés avec certitude, en Gaule, que de l'an 377 à 547. (Cf. LE BLANT, *ibid.*, p. 32.)

(3) La tablette votive, ou diplôme d'honneur, décernée par la cité de Sens reconnaissante à Claudius Lupicinus, consulaire de la grande Sénonie est en bronze. Elle porte au fronton le monogramme du Christ aux extrémités pattées, sans couronne, et accosté de l'α et de l'ω, ce qui paraît

christianisme dans notre métropole. Dans l'obscurité documentaire qui voile nos origines religieuses, il nous a semblé que, de ce modeste et grossier vaisseau de terre, s'échappait une lueur pleine d'espérance et comme un parfum subtil de la foi des âges héroïques.

JOSEPH PERRIN.

la reporter à une date postérieure à celle de notre lampe. De plus, elle n'a pas été trouvée à Sens, mais à Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne). Lupicinus vivait dans la deuxième moitié du iv^e siècle. Son nom est inscrit aux fastes consulaires sous l'année 367. (*Revue archéol.*, 1881. *Trois diplômes d'honneur du IV^e siècle.*)

INVENTAIRE

DES OBJETS MOBILIERS APPARTENANT A LA MALADRERIE

DU POPELIN PRÈS SENS EN 1424

Ce n'est pas le ^{xix}e siècle qui a inventé les pavillons d'isolement dans les hôpitaux, ni les cures d'air. Les Hôtels-Dieu érigés, au moyen âge, sous l'impulsion et avec les subsides de l'Eglise, aidée par la générosité des fidèles, possédaient presque tous des annexes rurales où étaient traitées certaines maladies contagieuses et où les convalescents allaient compléter leur guérison.

Le Popelin, cette vaste maladrerie dont les bâtiments se voient encore, à quelques centaines de mètres au delà du village de Saint-Clément, à l'intersection des chemins de Soucy et de Gisy, était un de ces établissements, dépendant du grand Hôtel-Dieu de Sens.

Selon la règle qui alors ne souffrait aucune exception, — car nos ancêtres estimaient que les soins spirituels sont un complément nécessaire du traitement corporel, — une chapelle s'élevait dans la maladrerie et cette chapelle possédait un mobilier

spécial. C'est ce mobilier dont les Archives de l'Yonne nous ont conservé la description suivante qui ne manque pas d'intérêt (1).

Bien que ce document ne nous fournisse aucun renseignement sur les circonstances qui en ont occasionné la rédaction, bien qu'il ne nous dise pas notamment pourquoi les objets appartenant au Popelin étaient alors déposés « en l'ostel de Monsieur de Sens, » c'est-à-dire au palais archiépiscopal, la date de 1424, inscrite au dos du document, nous permet de suppléer — sans trop de témérité, — à cette lacune.

Si l'on se souvient de la grande détresse où se trouvait la France et plus spécialement notre région, dans ces premières années du xve siècle, on comprendra pourquoi les religieux qui administraient alors le Popelin avaient jugé prudent de mettre en sûreté les quelques objets formant le modeste trésor de leur chapelle.

Alors que les bandes anglaises et les pillards bourguignons, leurs amis non moins redoutables, sillonnaient nos campagnes abandonnées et ruinées, il eût été fort imprudent de vouloir rester dans une maison sans défense, en rase campagne, surtout à proximité d'une ville autour de laquelle ne cessait de rôder l'ennemi. Voilà sans doute la raison qui les avait déterminés à mettre leurs biens à l'abri des murs de la cité et à demander à l'archevêque lui-même de prendre en dépôt ce qu'ils possédaient de plus précieux.

(1) Archives de l'Yonne, G. 539.

L'inventaire qu'on va lire a dû être dressé, presque certainement, à l'occasion de cette prise en charge.

L'abbé E. CHARTRAIRE.

C'EST LA DÉCLARATION DES BIENS MEUBLES APPARTENANT AU
POPELIN, ESTANZ EN L'OSTEL DE MONSIEUR DE SENS.

1. — Premièrement, ung calice avec la patène, tout d'argent doré, pesant neuf onces, et a, en ladite patène, une majesté enmaillée dasur et violet, entre deux ailes enmaillés de vert, et ou milieu dudit calice, en la poignée, a huit petites boutes (1) enmaillés dasur, et, sur le pié, une croix qui n'est pas enmaillée, et est ledit calice en ung estuy de cuir ouvré par dehors et y a escript AVE, et par dedans doublé de faultre pers;

2. — Item, une paire de corporaulx en deux pièces assez competans ;

3. — Item, ung bien viez messe tout deslié (2), où il n'a ne commencement ne fin ;

4. — Item, ung autre messe, plus novel, combien qu'il soit ancien, qui est bel, bon et bien relié, et tout entier couvert de basenne jaune ;

5. — Item, un beau gress (3) et notable, tout entier et bien relié, couvert d'une peau blanche ;

6. — Item, ung entiphonier, aussy bel comme le gress, bien relié, couvert comme le messe ;

7. — Item, ung brivière où il fault plusieurs caiés, couvert de noir et mal relié, qui est assez bon si feust entier, et est noté ;

8. — Item, ung autre petit Brivière bien caduque et de petite valeur ;

(1) Boutons.

(2) Missel tout dérellé.

(3) Graduel.

Item, en la chambre du scel dud. hostel, a ung grant escrain de boys, ferré en troys lieux à charnières, fermant à clef, où sont les biens qui s'ensuivent :

9. — Premièrement, une vielle chasuble toute gastée, roiée de royees de jaune et violet ;

10. — Item, une estolle blanche, doublé de perse, de petite valeur ;

11. — Item, une autre blanche, de moindre valleur, et ni a nul fanon ; (1)

12. — Item, deux paremenz d'aube, ouvrés (2) sur drap violet ;

13. — Item, ung viez orfroy à mettre en une chasuble ;

14. -- Item, deux aubbes, l'une assez bonne et l'autre de petite valeur, et ung amy ;

15. — Item, un surpeliz assez competant ;

16. — Item, troys nappes d'autel, l'une toute neufve et les autres deux usées ;

17. — Item, un cuissinet (3) à mettre à l'eure sur l'autel ;

18. — Item, une petite chässe de mestail, par dehors ouverte, et par dedans de boys, en laquelle est une bien petite chascette de boys couverte d'un viez drap de soie vermeil et jaune, et sont en escript en ung brevet les noms des sains des reliques qui sont dedans ;

19. — Item, un petit fermaul, de loton (4) doré, où il y a quatre petites pierres aux quatre chefz et une grosse au milieu, et pend audit fermaux une petite boursse de soye vermeille ou il n'a rens dedans ;

20. — Item, ung autre petit fermaux pareil, où quel a quatre pierres petitez et une grosse ou milieu, ou pent une autre petite boursse de soie ourée (5), et en laquelle a attaché ung brevet des reliques qui sont en icelle bource ;

(1) Manipule.

(2) Brodés.

(3) Coussin destiné à tenir le missel élevé.

(4) Cuivre.

(5) Pour : ouvrée.

21. — Item, deux fers à mettre lampes ;

22. — Item, du viez plon de verrières ;

Item, dessus cedit estrain a ung autre petit estrain de boys d'environ deux piez de long, et demy pié de large, qui est point de couleur ver dehors, tout autour, dessus et dessous, d'une roie vermeille, où sont les biens qui s'ensuyvent :

23. — Premièrement, deux viez tableaux de boys d'ancienne façon couverz de viez plaistre ;

24. — Item, deux viez braez de bois couverz comme lesd. tableaux ;

25. — Item, deux petites vielez croix à double croison couvertes comme dessus ;

26. — Item, une grant croix de boys couverte d'argent qui vault bien pou, et n'y a point de cruxifiement, et un pié de loton pour mettre le baton à la pourter ;

27. — Item, ung meschant petit chandelier de fer couvert d'estain, à mettre sur l'autel ;

28. — Item, ung meschant encencier ;

29. — Item, ung viez calice de plom, et ung ciboire de loton doré à pourtés *corpus Xristi* ;

Item, sur ledit grant estrain est ung autre estrain de boys fermant à clef où sont plusieurs lettrez et titres des rentes et revenuez de la fondacion dud. Popelin.

QUATRE INVENTAIRES

DES RELIQUAIRES ET OBJETS PRÉCIEUX DU TRÉSOR

DE

L'ABBAYE DE SAINT-JEAN

L'abbaye de Saint-Jean l'Évangéliste, actuellement occupée par l'Hôtel-Dieu, fut fondée primitivement, vers l'an 500, par l'archevêque saint Héraclé, pour des religieuses qui y furent jusqu'en 876. A cette époque, l'archevêque Anségise les transféra ailleurs.

Cette abbaye ayant été détruite, pour la première fois, par les Wisigoths, vers 734, le fut, la deuxième, l'an 886, par les Normands, et enfin, la troisième, en 1034, par Henri I^{er}, roi de France.

Les chanoines réguliers de Saint-Augustin, de la réforme d'Yves, évêque de Chartres, y furent introduits l'an 1111, à la sollicitation d'Etienne, prévost de l'Eglise de Sens, par la libéralité du Chapitre, sous l'épiscopat de Daimbert.

Le Chapitre leur donna encore, dans le même temps, l'annat de tous les canonicats (ce qui emporte jouissance de tous les gros fruits pendant une année entière après la vacance), et que l'on nomme le

droit de corbellage, à condition de célébrer pendant un an une messe basse pour le repos de l'âme de chaque chanoine décédé.

Il y eut transaction, dès 1162, sur la manière de percevoir ce droit. (*Bureteau*, p. 203.)

L'an 1127, le Chapitre leur donna le prieuré de Saint-Sauveur, qui est le cimetière des chanoines.

L'an 1132, Salon, vicomte de Sens, donna aussi beaucoup de biens et de censives à cette abbaye, où il voulut être inhumé. (*Bureteau*, p. 169.)

Cette abbaye fut presque détruite, pour la quatrième fois, par un incendie.

Pour la cinquième fois, par les Bourguignons, qui la brûlèrent, en 1417.

Et enfin, pour la sixième et dernière fois, par les calvinistes, l'an 1567.

En 1535, les religieux de Saint-Jean furent réformés par arrêt du Parlement. C'est de cette époque qu'ils prirent l'*habit blanc*. Ils étaient, auparavant, habillés comme les séculiers, sauf qu'ils portaient un petit poignet sur la manche de leur robe (1).

La guerre de Cent Ans et les guerres religieuses du xvi^e siècle multiplièrent les ruines dans l'abbaye, exposée sans défense à tous les pillages des ennemis qui rôdaient autour des murs de Sens.

En 1474, le jour de son entrée, le nouvel abbé, Jean Liénard, pour accomplir le rite qui prescrivait de lui faire sonner les cloches de l'abbaye, « reçut

(1) Ce résumé de l'histoire de l'abbaye est emprunté au Pouillé du diocèse de Sens, rédigé par le doyen Fenel. (Bibliothèque d'Auxerre, ms. 175).

en main une clochette, parce qu'il n'y avait pas de cloches, *propter desolationem loci.* »

On verra, dans le mémoire n° II ci-après, en quel triste état restait l'abbaye lors de sa réforme, au xvii^e siècle.

En 1607, une bulle du pape Paul V unit à perpétuité la mense abbatiale à l'archevêché de Sens.

En 1639, les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève vinrent y introduire la réforme et y restèrent jusqu'aux désastres de la Révolution.

L'abbé E. CHARTRAIRE.

I

INVENTAIRE DE 1544

L'AN MIL V^e QUARANTE QUATRE, LE PÉNUITIÈME DÉCEMBRE.

INVENTAIRE FAICTE DES RELIQUES DE S^t JEHAN LEZ SENS ET
RENDUS PAR FRÈRE SÉBASTIEN DAIZ, MAGUYER (1) ET TRÉ-
SAURIER DUDIT SAINT JEHAN (2).

1. — Premièrement : Une petite croix d'argent doré ou gist la vraye croix en laquelle y a xxii pierres.

2. — Item, ung habre (3) de cuyvre doré auquel sont sept branchesournyz de reliquaires avec un doy d'argent garny de sanctuaire.

3. — Item, une haulte croix dont le pied est d'argent doré en laquelle y a xxv pierres avec les quatre évangélistes.

4. — Item, une notre Dame d'argent doré avec le petit enfant.

5. — Item, ung reliquaire en manière de chässe, deux anges et Paternité (4) au dessus, le tout d'argent doré.

(1) Sans doute pour marguillier

(2) H. 17, n° 1.

(3) Un arbre.

(4) Dieu le Père.

6. — Item, ung image de St Jehan doré d'argent avec le pied, le tout d'argent doré.

7. — Item, ung image de St Christofle ayant un petit enfant sur ses espaulles avec ung baston et au bout au dessus une lanterne, en laquelle na point de reliquaie, et iii lyons au dessus, le tout d'argent doré.

8. — Item, une aultre chässe de cuyvre doré garnye de deux anges qui tiennent une petite chässe à quatre petitz pilliers qui portent une petite chässe, laquelle est d'argent doré garny de reliquaires.

9. — Item, une paix d'argent en la quelle est ung crucifix d'argent doré.

10. — Item, une crosse d'argent doré à laquelle y a faulte de deux écroytes derrière.

11. — Item, ung petit coffre d'yvoire dedans le quel y a une pierre enchassée en argent doré en ung potet de cristal, au hault est enchassé en argent et y a ou tour de ladite boyte huit petites pierres au tour des pilliers.

12. — Item ung aultre petit coffret au quel y a troys beaux reliquaires desquelz on ne scayt les noms.

13. — Item ung petit couffre de cuyvre auquel n'y a point de couvercle et en icelluy sont troys pierres de cristal et deux aultres petitez pierres enchassés en argent doré.

14. — Item, une capse de boys en la quelle y a une bource de drap d'or et ung écuz au quel y a en escript : *de Sto Blasio, m[arty]re*.

II

INVENTAIRE DE 1638

MÉMOIRE ET ESTAT DE L'ABBAYE DE SAINT-JEAN DE SENS
LORS DE L'INTRODUCTION DE LA RÉFORME EN 1638 (1)

Les bastimens sont tellement ruinez qu'il n'y a pour église qu'une petite chappelle qui estoit aultrefois derrière

(1) Archives de l'Yonne, Biblioth. de Sens, H 17. n. 2.

le grand autel et qui est maintenant bien esloignée du reste des bastimens.

La voulte de dessus l'entrée est en partye tombée et le reste en danger de bientost tomber.

Pour tous autres lieux réguliers, il ne reste qu'une chambre assés petite avec le grenier dessus.

Lez reliques qui y ont esté autresfoiz en grande quantité ont esté en partye perdues et en partye transportées à l'église catédrale où il y en a encore à présent deux châsses. Le peu qui en reste sont incertaines et assés mal acqmodées.

Il y a peu d'ornemenz et ce qu'il y en a, excepté un ou deux chasubles et autans de chappes, sont presque usés et pourrissent faulte d'estre acqmodés et en un lieu décent.

Il ny a que trois vieilles aulbes que nous avonz fait raqmoder, desquelles on redemande la meilleure.

Six nappes de mesme; pas une bonne ceinture, deux corporaulx assez grossiers; deux purificatoirez, pas un voyle de calice.

Il ny a pas une serviette ny autre linge pour acqmoder l'autel aux bonnes festes.

Il ny a de contretable ny devant d'autel qui vaille.

Il ny a qu'un calice qu'il fauldra bien tost changer ou raqmoder.

Un ciboire d'estain fort sale et grossier.

Point de soleil pour exposer le S^t Sacrement.

Point de vase pour les saintes huyles.

Deux chandeliers de cuivre sur l'autel.

Il ny a qu'un missel tout deschiré.

Les autres livres sont de mesme ou en tel estat qu'on ne s'en peut servir, excepté les antiphoniers.

Il ny a pour toutes chaises et autres sièges que deux vieillez bancs rompus.

Point de marchepied à l'autel.

Paz une image, ny tableau de crucifix, ny de S^t Jean l'Evangéliste qui en est le patron.

Point de bibliothèque ny autres meubles de communauté.

Le revenu de la mense conventuelle ne monte qu'à treize cens soixante et six livres avec deux muits et quelques bichets de bled métal.

Le luminaire manque souvent tant à la lampe qu'à l'autel.

La grande porte de l'encloz ne ferme point la nuit.

Il y en a une petite derrière les bastimens qui est dange-reuse.

Personne ne prend soin de ce qui concerne la sacristie et ne veult-on s'acqmoder pour ce faire.

L'enclos est en mauvais estat faulte que personne n'en veult prendre le soin et qu'on ne se veult accorder pour le mesnager.

Voila à peu près l'estat de l'abbaye de St Jean selon que jay peu aprendre depuis que nous y sommes.

III

INVENTAIRE DE 1639

CE JOURD'HUY DIZIESME DE JUIN 1639, VÉNÉRABLE ET DISCRÈTE PERSONNE M. N. RADIN, ANCIEN RELIGIEUX PRIEUR, S'EST DÉCHARGÉ DES ORNEMENS CY DESSOUBS DÉNOMMÉS ET DE L'ARGENTERIE QUI ESTOIT ENTRE SES MAINS (1).

Scavoir :

1. — Une petite croix d'argent dorrec, ornée de quantité de grenas violets.

2. — La grande croix avec son crucifix d'argent doré, qui se porte aux solemnités publique, avec son baston d'argent dans lequel s'est trouvée quelque place découverte.

3. — Une image de la Vierge d'argent doré, qui avoit autrefois une */sic/* reliquiaire en sa main, dont le pied d'estail n'est que de cuivre doré.

4. — Une autre image d'argent doré, de St Jean l'Evangéliste qui avoit autrefois un reliquiaire en sa main, dont le pied d'estail est aussy de cuivre doré.

(1) Archives de l'Yonne, H 17, n. 3.

5. — Un reliquaire d'argent doré, en forme de petite châsse dans lequel il y a un ossement de S^t Barthélémy apostre, lequel reliquaire est soustenu de deux anges.

6. — Un ansensoire d'argent avec ses chaines, la navet et cuillère aussi d'argent.

7. — Un calice d'argent doré, ja spécifié dans l'inventaire qui est entre les mains de monsieur Garsemand fait en la première introduction, avec les buretes d'argent doré, le tout fait en relief.

8. — Item, un autre petit calice d'argent, garni de sa patin.

9. — Une petite boîte ronde d'argent, dans lequel souloit reposer le Corps de Dieu.

10. — Un doit d'argent, dans lequel il y a un ossement de S^t Blaise martir, deux petites chapiteaux d'argent, qui sont pièces d'un ancien reliquaire à branche inventorié.

11. — Une petite boîte de sapin, en laquelle s'est trouvé un grand voile de tafta rouge, deux petits voiles blancs de toile.

Toutes lesquelles pièces cydessus dénommées, enfermées dans un bahut fermant à clef, avec tous les autres ornements spécifiés en la première partie.

A scavoir :

Trois chappes de damas blanc avec leur orfroy à ramages de satin rouge ont esté mis par ledit M. N. Radin, ancien pr de l'abbaye de S^t Jean, ès mains des révérends pères réformés du mesme ordre, qui s'en sont chargés, en présence de vénérable et discrète personne Héracle Cartault, vicaire général substitué de Mons^r l'Illustrissime et révérendissime l'Archevesque de Sens, qui tous d'un commun consentement ont signé la présente décharge avec promesse faite par les dits révérends pères réformés que toutes et qu'ntes fois que le dit prieur ancien et autres religieux de la maison s'en voudront servir dans ladite abbaye, qu'ils leurs en donneront l'usage à leur bon plaisir, pour satisfaire à leur dévotion.

H. CARTAULT,
vicaire général substitué.

Fr^e P. DE VINCENT.
Fr^e P. LESCALQUIER.
Fr^e Seb. TRAILLER.

INVENTAIRE DE 1646

INVENTAIRE DES RELIQUES TROUVÉES EN L'ABBAYE DE SAINT-JEAN EN L'ACTE DE LA VISITE DU R^d PÈRE PAUL BEURRIER, PRIEUR DE NANTERRE, ENVOYÉ A CET EFFET PAR LE R^{me} PÈRE GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DES CHANOINES RÉGULIERS DE FRANCE DU 28 SEPTEMBRE 1646 (1).

Nous frère Paul Beurrier, religieux chanoine régulier de la Congrégation de France, prieur du prieuré conventuel de Nanterre, dépendant de ladite congrégation, second assistant du Révérendissime père général de la mesme congrégation, et député par ledit Rev^{me} Père pour visiter les abbayes et monastères de S. Jean de Sens et quelques autres dépendantes de lad. congrégation, — à tous ceux qui verront ce présent acte, salut en N^{re} Seigneur.

Scavoir faisons et certifions que ce jourd'huy vingt huitiesme jour de septembre mil six cens quarante six, pendant le cours de notre visite de lad^e abbaye St Jean lez Sens, après avoir visité le très St Sacrement de l'autel et l'avoir trouvé décemment reposant dans la chapelle ou église de lad^e abbaye, accompagné des prieur et religieux soussignés de lad. abbaye, Nous nous sommes transportez au thrésor des Reliques d'icelle abbaye et avons trouvé les reliques suivantes :

1. — Premièrement, une bien petite parcelle de la vraye croix, enchassée dans une petite croix d'argent renfermée au milieu d'une autre plus grande croix d'argent doré, émaillée et ornée de quelques grenares (*sic*) ou piareries (*sic*).

2. — Secondement, un morceau assez gros de la nucle du col de S. Jean Baptiste, enchassée dans un reliquaire d'argent soutenu par deux anges de cuivre exposé sur un pied pareillement de cuivre doré, laquelle reliques estoit accompagnée d'un ancien écriteau de parchemin en lettres

(1) Archives de l'Yonne, H. 17, n° 4.

gaultiques, portant ces mots : *De Nuclea S^{ti} Joannis Baptistæ*, et en est fait mention dans l'inventaire ancien des reliques de lad. abbaye. Laquelle relique nous avons scellé de deux cachets, le premier portant un cœur enflammé et percé d'une flesche, entouré d'un lorier, le second portant pareillement un cœur aussi enflammé et percé d'une flesche au bas duquel il y a une S et un I.

3. — Troisièmement, plusieurs reliques de divers saints, scavoir un ossement de S^t Philippes apostre et de ses vestemens, un morceau de la croix de S^t André, des ossemens de S. Georges martyr, de S^t Barthélemy Apostre, et de S. Héraclé. Le tout enfermé dans cinq crystaux portez par un candélabre à cinq branches ou y paroist qu'il y en a eu plus bas (*en marge* : deux branches) rompues, et scellez desdits deux cachets.

4. — Quatrièmement, un doigt de S^t Barthélemy, apostre, dans un doigt d'argent, et un autre doigt de S^t Blaise, martyr, aussy dans un doigt d'argent, lesd. deux reliques scellées desdits deux cachets et enchassées de plus dans un reliquaire d'argent doré transparent de part et d'autre par deux crystaux, et supporté de deux anges pareillement d'argent doré aussy bien que le pied dudit reliquaire.

5. — Cinquièmement, des vestemens de S^t Jean l'Evangéliste renfermés dans un crystal pareil à ceux du candélabre à cinq branches porté sur la main d'une image d'argent doré dudit saint Jean l'Evangéliste, aussy scellé desd. deux cachets.

De toutes lesquelles reliques il est pareillement fait mention dans l'ancien inventaire de lad^e abbaye en datte led. inventaire..... (*resté en blanc*).

En témoignage de quoy nous avons signé le présent acte les ans et jours que dessus, et scellé des deux mesmes sceaux dont avons scellé toutes les susd. reliques.

F. Paul BEURRIER.

Fr. Seb. TRAILLER.

F. F. DE VINCENT.

Fr. Fr. CARON.

Fr. Guil^e BELLIER.

Sceaux ovales en cire rouge.

UNE

EXCURSION A LA PIERRE-COUVERTE

DÉCOUVERTE DE SÉPULTURES ANTIQUES D'ENFANTS

Messieurs,

Il y a deux ans déjà, par un clair matin de février, — je dirais même, un beau dimanche, si je ne craignais l'allusion d'une chanson célèbre, — trois membres (1) de notre Société gagnaient, sur les confins de la forêt de Lancy, une ferme isolée dont le seul nom fleure le préhistorique à six lieues à la ronde : *la Pierre-Couverte* ! En gravissant, sous la piquante haleine de Borée, le rude chemin qui, de Villeneuve-l'Archevêque, monte à la Singerie pour redescendre sur Courgenay et s'élever de nouveau vers la lisière de la forêt, nos trois pèlerins avaient certes une autre prétention que de jouir de la vue de cette campagne désolée. Ils entendaient d'abord faire œuvre d'archéologues ; ils désiraient aussi répondre à une invitation courtoise et réitérée que M. Lapôtre, fermier du lieu, leur avait adressée, après avoir, mais en vain, fait appel à son hôte préféré M. Julliot, notre regretté président hono-

(1) MM. Sépot. Paul Duchemin et Joseph Perrin, 1^{er} février 1903.

raire, que la maladie avait conduit en de moins âpres parages.

M. Lapôtre n'était pas pour nous un inconnu. C'est lui qui, ayant découvert autrefois le cimetière préhistorique de Lailly, avait aussitôt appelé sur les lieux M. Julliot, pour lui communiquer libéralement le fruit de ses trouvailles et enrichir notre *Bulletin* (1). Depuis lors, tous les moments de liberté que lui laisse sa pénible profession, il les passe à considérer la physionomie de ses champs ; il interroge, il recueille en silence ces muets indices qui échappent au vulgaire, et par où l'œil avisé du chercheur perçoit, à mille ans de distance, la trace la plus effacée du passage de l'homme ; puis, un jour de congé, il enfonce sa pioche à l'endroit prédestiné et manque rarement de ramener à la lumière quelque curieux débris. C'est le flair de l'archéologue ! Il est fait de vocation, de goût et d'induction, disons mieux, de la passion qui anime le chasseur en quête du gibier. Ici le gibier n'est pas jeune, le gîte est profond et la chasse difficile ; mais le guide est très sûr et rempli d'une prévenance affectueuse.

J'ai tenu à vous le présenter, tandis qu'à la joyeuse flambée d'une bourrée de sarments, jetée dans l'âtre rustique, nous réchauffons nos membres engourdis. Une soupe fumante est apportée, suivie d'une collation, précieuse à des voyageurs qui n'ont croqué, durant leur longue course, que l'air savoureux du matin. Et voilà qu'aux vieux

(1) *Bull. de la Soc. arch.*, XIII, 14, 17.

étudiants que nous sommes, cette simplicité si cordiale ramène à l'esprit l'impression toute classique des agapes champêtres aimées du poète de Tibur : *O cenæ Deum* (1)! Autour de nous la famille fait cercle pour entendre parler des travaux de l'absent, qui, si souvent, fit avant nous, à ce foyer hospitalier, les frais d'une conférence improvisée sur les choses du passé : le polissoir du Fauconnais, les dolmens de Lancy, et la table mégalithique, aujourd'hui détruite, d'où ce lieu solitaire a tiré son nom.

La *Pierre-Couverte* remplissait merveilleusement les conditions requises pour l'établissement d'une station préhistorique. Située sur un étroit plateau, qui domine la contrée d'une hauteur de 174 mètres, elle jouit d'un air salubre et d'une vue pleine de mélancolie. A ses pieds coule le ruisseau de l'Alain qui arrose le village de Courgenay et lentement se promène dans le clair vallon de Vauluisant : *Vallis lucens*. A gauche, se profilent les collines de Pouy et les espaces arides de la Champagne pouilleuse, tandis que, sur nos têtes, la bise d'hiver, chargée des grands frissons de la forêt de Lancy, passe âpre et déchirante pour engouffrer là-bas, en face, sous les hêtraies profondes du Fauconnais, sa plainte aiguë.

Les haches celtiques abondent dans ces champs déserts et le climat voisin, dit *le Grand-Pays*, garde encore dans son nom le souvenir d'une population disparue. La pêche, la chasse, une station assu-

(1) *Hor. Sat.*, II, VI, 25.

rée contre les surprises des hommes ou l'insalubrité des marais de Vauluisant, ces avantages avaient arrêté en ce lieu les peuplades primitives, ainsi que l'attestent les monuments mégalithiques et les polissoirs voisins. En fut-il de même, aux époques historiques, pour les agriculteurs gaulois? Tel est le problème que M. Lapôtre nous soumet et dont il va nous fournir aussitôt les éléments de solution.

Sortant de la ferme, il nous fait suivre d'abord le chemin rural qui se dirige horizontalement vers l'éperon de la hauteur, puis, tournant à gauche, il nous introduit dans *le chemin de la Vente-d'Issoy*, qui nous mène au bois de la Pierre-Couverte. A cent cinquante pas de distance à partir de ce carrefour, à trois mètres du bord du chemin, sur la gauche et sur la pente rapide qui de ce point mène au bois, il avait remarqué que le sol du terrain était très friable. Ayant ouvert une fosse à 1 mètre de profondeur, et sur une largeur de 0^m 75, dans le sol marneux du champ, il découvrit quatre vases ou jarres de terre, enfouis en ligne à un mètre de distance les uns des autres, et couchés sur le côté, dans la craie devenue pulvérulente comme de la cendre. Elle paraissait avoir été calcinée sur place, dans le fond même de la fosse, et les débris de silex mêlés à la terre avaient évidemment subi l'action du feu. Toutefois, on ne remarquait pas de débris de charbon, mais seulement des tessons d'autres poteries dont quelques-uns, fort épais, avaient dû appartenir à d'énormes *dolia*. Une lame

de couteau très oxydée gisait à côté de ces débris.

M. Lapôtre n'avait extrait que trois des vases. Sur ce nombre, deux tombèrent en morceaux, et le troisième, quoique fêlé en tout sens, put seul être retiré dans son intégrité, à l'exception d'un éclat enlevé près du col. Dans chacun d'eux se trouvaient les restes d'un corps de tout petit enfant, nouveau-né, ou à l'état de fœtus. M. Lapôtre supposa que le morceau enlevé l'avait été intentionnellement pour faciliter l'introduction du petit cadavre.

Notre guide nous offrit gracieusement tout ce qu'il avait mit au jour, notamment le vase funéraire, *olla ossuaria*, heureusement préservé de la destruction et contenant encore les minces feuilles du petit crâne et quelques os ténus comme des allumettes. La poterie était blanche, faite au tour, ornée de quelques rainures circulaires et présentait les dimensions suivantes :

Epaisseur de la poterie	0 ^m 005
Haut. intérieure, goulot compris	0 ^m 365
Haut. extérieure, fond et goulot compris	0 ^m 38
Hauteur du goulot scul	0 ^m 05
Diamètre du fond (extérieur)	0 ^m 088
— de la panse	0 ^m 29
— du goulot (intérieur)	0 ^m 085
— du goulot (rebord compris)	0 ^m 113

Le quatrième vase, réservé pour notre visite, fut dégagé sous nos yeux même ; il était exactement en-

fouï à 0^m70 de profondeur, couché sur le côté, l'ouverture du goulot tournée au levant. Fait de la même terre, quoique d'une forme moins élancée que le précédent, il était bloqué de même d'une terre pulvérulente, mêlée de marne, de terre meuble et de pierrailles calcinées. Malheureusement, la poterie, très fêlée, se désagrégeait au moindre attouchement et nous ne pûmes qu'en recueillir les morceaux. Ce vase était orné de deux anses. Le fond mesurait 0^m10 de diamètre; le goulot intérieur 0^m084, et avec son rebord 0^m138. En dégageant la terre, qui avait filtré à l'intérieur par les fêlures, nous avons trouvé de nouveau un petit crâne et les ossements très délicats et non calcinés d'un tout jeune enfant. Au delà le sol paraissait vierge.

Parmi les ossements, nous avons trouvé un curieux objet, pendeloque ou amulette; c'est une fine plaquette de fer très cassant, en forme de triangle (base 0^m024, et haut. 0^m033), portant dans la partie supérieure deux petits trous de suspension ou d'attache. Les restes d'un vernis ou peinture rouge sont encore apparents sur la plaquette.

Des constatations qui précèdent, il résulte : 1° que nous avons découvert une sépulture consacrée exclusivement à des enfants; 2° que les urnes funéraires servant de cercueils avaient été déposées dans une aire ou *ustrinum*, où l'on a dû brûler des morts.

L'usage de brûler les morts n'a pas existé de tout temps ni en tous lieux. Toutefois, il a été générale-

ment répandu dans le monde romain pendant les deux premiers siècles de notre ère, ainsi que celui d'inhumer dans des urnes, *olla cineraria* ou *ossuaria*, les restes calcinés.

M. de Caumont signale, à ce sujet, la quantité considérable d'urnes de ce genre, trouvées à Givres (Loir-et-Cher) et enfouies à la faible profondeur de 6 ou 7 pouces (1). Nos grands monuments ont même conservé une marque curieuse et inattendue de la tradition à ce sujet. « Il y a sur le portail nord de Notre-Dame de Reims et sur le portail occidental de la cathédrale d'Amiens une représentation générale, où l'on voit des hommes sortant, les uns des cercueils, les autres de pots grands comme les jarres espagnoles, comme des pots à huile d'Aix, comme les *camucis*, où aujourd'hui encore, selon M. Brongniard, on renferme les corps repliés des chefs de tribu du Brésil. » Il y a là, suivant certains archéologues, un souvenir du mode païen de sépulture, souvent constaté par les découvertes contemporaines et que l'artiste a stylisé afin de l'opposer à la sépulture des chrétiens dans la grande scène du jugement dernier (2). Nous disons que l'artiste avait stylisé les urnes funéraires des anciens, car, en France, il n'avait pu rencontrer des vases aussi vastes, inutiles du reste à des corps préalablement incinérés.

Mais à Philippeville, l'ancienne *Stora*, on a signalé récemment de grandes jarres de ce genre en-

(1) *Cours d'antiquités*, t. II, p. 261.

(2) *La Sépulture chrétienne en France*, par Arthur MURCIER, p. 31.

fouies depuis 0^m90 de profondeur jusqu'à 2^m30 ; elles avaient toutes un col étroit de 0^m10 de diamètre, presque toutes deux anses, et renfermaient des ossements tantôt calcinés, tantôt intacts. M. Bertrand attribue ce cimetière aux Phéniciens. Ce mode de sépulture, fréquent en Afrique, a existé également pour les adultes dans les autres pays méditerranéens, et Diodore, de Sicile, le mentionne pour les habitants des îles Baléares (Diod. V. XVIII, éd. Didot, p. 264). Notre collègue, M. de Traynel, nous a raconté ici-même ses fouilles émouvantes dans les cimetières antiques à poteries des Indiens, au Pérou.

Nos urnes de la Pierre-Couverte ne constituent donc pas une nouveauté, puisque on en trouve à toute époque et partout dans le monde antique, même en Asie, où les fouilles de la Panaghia, à Ephèse, ont amené au jour une urne analogue avec des os d'enfants. (*Le Tombeau de la sainte Vierge, à Ephèse*, par Gabrielovich, p. 257. Paris, Oudin, 1905.)

Mais en ce qui concerne les sépultures d'enfants en Gaule, on ne connaissait encore que neuf découvertes de ce genre, opérées la plupart dans le midi de la France. La plus septentrionale a été rencontrée à Beaune, dans un terrain qui contenait une monnaie romaine du IV^e siècle (1).

(1) Adrien BLANCHET, *Mélanges d'archéologie gallo-romaine*, 1^{re} fascicule (Paris, 1893, in-8°), p. 54 et suiv. — (Sépultures en jarres.)

On a trouvé de ces sépultures :

1^{re} En 1873, au lieu dit le Plantier-Neuf, commune de Prignac-et-Cazelles

Quant aux poteries de la Pierre-Couverte, elles appartiennent bien à l'époque gallo-romaine, mais, par l'âge comme par la réunion des petits cadavres qu'elles renfermaient, elles soulèvent une question intéressante et nécessitent quelques explications particulières sur les usages anciens, relativement à la sépulture des enfants. Ces usages étaient tout exceptionnels et il s'y attachait des ménagements d'une pitié délicate.

C'est ainsi qu'à Rome et malgré les prohibitions rigoureuses de la loi des Douze-Tables, il n'était pas défendu de leur donner une tombe sous le toit domestique, dans l'intérieur de la ville, d'où le nom de *subgrundarium*, attribué à ces dépôts (*sub grunda*, sous la gouttière). « La loi n'avait pas vu de graves inconvénients dans cette indulgence. La petitesse de ces cadavres leur avait fait accorder le privilège que de hauts personnages, en des cas très

(Gironde). — Amphore cassée en deux parties au-dessous de la naissance du col ; on avait introduit le corps d'un enfant, puis rapproché les deux morceaux de l'amphore.

2° A Bordeaux, pareillement une autre amphore brisée, de un mètre de haut, avec corps d'enfant.

3° A la Fenestre, près de Saint-Vivien (Charente-Inférieure), amphore avec corps d'enfant.

4° Au Mas d'Agon, en Camargue (1869), deux sections de grandes amphores s'emboîtant ; ossements d'un enfant.

5° Au musée de Narbonne, il y a deux amphores qui ont servi de sarcophages à des enfants.

6° A Marseille (1805), dans le cimetière de la rue Impériale, corps d'enfant dans deux amphores brisées par le milieu et placées bout à bout.

7° A Beaulieu (Alpes-Maritimes), pareille sépulture d'enfant.

8° A Antibes, pareille sépulture d'enfant.

9° En 1871, à Beaune (avec monnaies romaines du IV^e siècle dans la terre environnante), pareille sépulture d'enfant.

rares, devaient à la grandeur de leur fortune (1). » Elle les préservait aussi de la crémation par un autre privilège qui formait, pour les adultes, l'apanage de quelques familles patriciennes illustres, telle que la *gens Cornelia*.

Pline le Naturaliste nous apprend, en effet, qu'il n'est pas d'usage de brûler les enfants morts avant d'avoir poussé leur première dent : *Hominum priusquam genitò dente cremari mos gentium non est* (2). Et Juvénal confirme incidemment cette coutume quand, saluant la nature qui nous a donné les larmes comme le plus beau présent qu'elle pût faire au genre humain, il s'écrie : « C'est elle, c'est la nature impérieuse qui nous force de gémir quand la terre reçoit les corps d'un enfant trop petit pour le bûcher ! »

.....terra clauditur infans

Et minor igne rogi... (3)

Comment concilier ces données avec notre fouille de la Pierre-Couverte ? Les ossements des petits squelettes, d'après les débris qui nous restent, n'ont pas subi l'action, tout au moins l'action directe, du feu qui les aurait détruits ; mais l'aire, où ils sont enfouis, a été soumise à l'action d'un feu violent, tel le sol d'un *ustrinum* ou lieu destiné à brûler les morts.

La pulvérisation du sol s'explique peut-être par l'existence d'un *ustrinum* antérieur à la sépulture, mais ce qui me surprend, c'est qu'aucune trace de

(1) M^r GERBET. *Esquisses de Rome chrétienne*, t. I^{er}, *Catacombes*.

(2) PLIN. H. N., VII, 16.

(3) JUV., XV, v, 139.

charbon n'y ait été rencontrée. D'un autre côté, le goulot des urnes était trop étroit pour permettre d'y introduire un corps entier, à moins que les membres n'eussent été réduits par une opération préliminaire. Peut-être les corps ont-ils été introduits après le détachement préalable d'un ou de plusieurs morceaux de la poterie réajustés après coup, puis calés avec ces tessons hétérogènes découverts alentour. C'est ce que nous permettent de conjecturer certaines des indications fournies par le relevé de M. Adrien Blanchet.

En quittant ce champ funèbre, nous cherchions à découvrir dans l'espace désert quelque repère qui nous permit de rattacher notre découverte à un habitat antique. Nous gagnâmes ainsi la lisière du bord de la Pierre-Couverte, situé à peu de distance de là. Or, au climat dit la *Coupe-de-Bûche*, notre guide nous conduisit sur une butte très caractéristique, entourée d'un fossé encore reconnaissable et assez vaste. Ce lieu est jonché de tuiles romaines brisées et de débris de roches tels qu'on les emploie dans les constructions. Nul doute qu'une fouille pratiquée en ce point ne révélât quelque trace d'habitation gallo-romaine, *castellum* ou villa recouverte, au cours des siècles, par la forêt envahissante.

Sur nos indications, M. Lapôtre fit jouer sa pioche intelligente et ramena quelques morceaux de belle poterie rouge sigillée que nous déposons sur le bureau de la Société, une douille très oxydée d'un instrument tranchant, tel que serpe ou fauchard, et un éclat de pierre taillée.

Dans le champ contigu et en revenant à la ferme, M. Lapôtre nous indiqua une roche émergeant d'un terrain semé de quelques tuileaux. Peu après notre départ, il fouilla sous cette pierre et y découvrit une cinquième urne funéraire d'enfant; puis sur le revers de la colline et à peu de distance de notre propre fouille, il trouva encore un vase cubique en terre cuite, contenant également des ossements d'enfant; à côté était inhumé un squelette d'homme parmi les ossements duquel on découvrit une belle épingle de bronze à tête martelée, ornée de stries horizontales (long., 0^m090; diam., 0^m004; diam. de la tête, 0^m010). Cette épingle a été offerte à M. Duchemin, qui la conserve dans son cabinet.

Nous devons rapprocher de ces découvertes celle de tout un mobilier funéraire de l'âge du bronze, trouvé dans une tombe gauloise à Courgenay. Ces curieux objets sont conservés à Sens même, dans le cabinet de M. Edmond Feineux, vice-conservateur du musée, et se composent d'un torque, d'un bracelet de bronze, d'anneaux de métal enfilés en collier et d'un bracelet fait d'une pierre légère de teinte brune.

D'autres tombes du même genre auraient été trouvées à plusieurs reprises dans le voisinage.

Mais, si vous le permettez, messieurs, nous n'étendrons pas, pour cette fois, le champ de nos fouilles. Le vieux dolmen, à demi écroulé au centre de son cromlech brisé, nous attire irrésistiblement. C'est l'heure où la nuit tombe sur les grands taillis de la forêt; la teinte grise de la table celtique s'es-

tompe vaguement dans le sous-bois, dont le grand silence n'est troublé que par le rythme assourdi de nos pas. Nous saluons, dans ce cadre de légende et sous la froide caresse d'un crépuscule d'hiver, le monument mystérieux, témoin des races disparues.

Au delà, du côté de la Chaume, apparaissent les maigres clairières, au sol marneux ; la dent du sanglier y laboure les mousses pour y découvrir le précieux tubercule dont il est si friand : nous errons dans les *truffières* de Lancy, où les fées celtiques devaient aimer à conduire leurs rondes nocturnes, entre les pâles cépées des bouleaux, sur le tapis blanc des lichens desséchés.

Les sentiers de la forêt nous conduisent à des caves profondes, pratiquées dans la craie et connues sous le nom de souterrains de la Pierre-Couverte. Elles s'ouvrent en plein bois, par des baies nombreuses ; ce sont des carrières qui ont servi à l'amendement des terres à une époque reculée. Elles sont devenues le repaire des renards et la retraite d'innombrables chauves-souris, qui pendent, stalactites vivantes, à la voûte des galeries et jettent leur cri effaré à la lumière inattendue de notre torche.

Mais l'ombre a grandi autour de nous et descend déjà sur la vallée. Nous prenons en hâte le chemin de la ville, en nous promettant de revenir bientôt. Hélas ! il y a de cela deux ans, et les empêchements quotidiens de la vie nous ont empêchés de tenir notre promesse. L'homme propose et Dieu dispose !

JOSEPH PERRIN.

RESTES D'ENFANTS OU DE FŒTUS

TROUVÉS DANS DES URNES FUNÉRAIRES

A PIERRE-COUVERTE

Dans son intéressante communication sur des urnes funéraires, contenant des restes d'enfants ou de fœtus, trouvées à Pierre-Couverte, M. Perrin vous a parlé en détail de ces poteries et de leur disparition; il vous a indiqué neuf autres découvertes analogues d'amphores contenant des restes d'enfants, et il vous a fait remarquer que les cadavres des nouveaux-nés n'étaient pas, comme ceux des adultes, soumis à l'incinération.

J'ajouterai que cet usage de cimetières spéciaux aux nouveaux-nés s'est perpétué avec le christianisme, et l'on peut voir encore près de Cerisiers, à Champrond, près de Vinneuf et à Sainpuits, de petites chapelles autour desquelles l'on enterrait les enfants non baptisés.

Il m'a en outre paru utile d'examiner les ossements eux-mêmes, et sinon de résoudre, du moins d'aborder les questions qu'ils peuvent provoquer.

Les quatre vases de Pierre-Couverte contenaient des restes de tout petits enfants, mais on n'a recueilli que les ossements de deux de ces jarres. Dans l'une de celles-ci, extraite de la tranchée avant l'arrivée de M. Perrine, on a trouvé : 1° des os du crâne très détériorés et un rocher ; 2° les deux côtés non encore soudés du maxillaire inférieur, contenant dans ses alvéoles trois petites incisives (deux à gauche et une à droite) ; 3° une clavicule et six côtes ; 4° la plupart des os longs des membres supérieurs et inférieurs (humérus, radius, cubitus, fémurs, tibias et péronés) ; et 5° une partie de l'os iliaque.

Les dimensions de ces os permettent de dire qu'ils appartenaient à un enfant à terme ou presque à terme, en tout cas il est certain que la tête de cet enfant n'a pas pu passer par un orifice circulaire de 0^m085 millimètres tel que celui de la poterie qui le contenait. Cette urne est brisée en *trente* ou *quarante morceaux* et n'a pu être reconstituée qu'imparfaitement, elle ne semble cependant pas avoir été divisée en deux parties superposées comme dans les autres cas rapportés par M. Perrin ; une large portion de sa panse paraît faire défaut ; comme ces fragments manquaient déjà lors de la découverte, on peut admettre qu'une ouverture a été pratiquée intentionnellement à cet endroit pour l'introduction du cadavre. On pourrait, il est vrai, songer à une sépulture à deux degrés ; mais alors on ne comprendrait guère la grandeur de ce vase dont la capacité est en rapport avec le volume d'un corps d'enfant.

Les os renfermés dans le quatrième vase, dégagé en présence de M. Perrin, sont notablement plus petits que ceux de l'urne précédente; ils comprennent : 1^o des os du crâne, parmi lesquels un occipital, deux frontaux et trois rochers (dont l'un a dû être ajouté accidentellement); 2^o les deux côtés du maxillaire inférieur ne renfermant pas ou ne renfermant plus de dents lors de leur examen; 3^o une clavicule et treize côtes; et 4^o la plupart des os longs des membres supérieurs et inférieurs.

La ténuité de ces os indique un fœtus de six mois environ; l'écartement des frontaux, qui est de 0^m081, rend vraisemblable l'introduction par l'orifice de 0^m085 de la tête et, par suite, du corps de ce fœtus, sans qu'il eût été nécessaire de briser soit le crâne, soit le vase, et on ne saurait, par conséquent, affirmer si les cassures de ce dernier sont antérieures ou postérieures à l'introduction (1).

Il y a lieu toutefois de noter quelques autres détails complémentaires : au milieu de ces débris de

(1) Principales dimensions des os contenus dans deux des urnes trouvées à Pierre-Couverte (les mesures sont celles des fragments qui restent, et il est à noter que les éphyses des os longs sont toutes détruites) :

	PETIT ENFANT	FŒTUS
Fémur, longueur.	0 ^m 009	0 ^m 063
Id. épaisseur.	0 ^m 009	0 ^m 0055
Humérus, longueur.	0 ^m 061	0 ^m 052
Id. épaisseur.	0 ^m 006	0 ^m 005
Clavicule, longueur.	0 ^m 035	0 ^m 037
Id. épaisseur.	0 ^m 004	0 ^m 003
Longueur d'un côté du maxillaire inférieure	0 ^m 043	
Largeur du frontal		0 ^m 049
Ecartement des deux frontaux		0 ^m 081

foetus et, comme eux, recouvertes d'une terre pulvérulente, se trouvaient diverses plantes parmi lesquelles on reconnaît un bluet, de la luzerne, des graminées, etc.; enfin M. Perrin en a retiré un petit objet métallique, de forme triangulaire, paraissant être soit un fragment d'instrument ou de jouet, soit un ornement ou une amulette; on croit reconnaître dans ces dépôts des témoignages de l'affection des parents pour le petit être qui n'a pas vécu et qui n'était même pas viable.

Cette sépulture de foetus montre une particularité assez curieuse des mœurs romaines, et comme les exemples de ce genre sont assez rares, il est bon d'en signaler un autre non pas identique, mais analogue.

Parmi les poteries gallo-romaines que possède le musée de Sens, il y a un certain nombre de vases que l'on peut considérer comme des urnes cinéraires ou funéraires, mais qui, presque tous, sont vides. Trois d'entre eux, cependant, contiennent de nombreux fragments d'os d'adultes incinérés; ce sont deux urnes en terre blanche, hautes de 0^m23, avec couvercle, trouvées à Reims et offertes par M. Habert, conservateur du musée céramique et archéologique de Reims, et une grande urne en terre noire, haute de 0^m33, avec couvercle conique en terre grise, trouvée dans le quartier de Bellenave, à Sens, et donnée, en 1889, par M. Marquet.

Il y a lieu d'indiquer deux tuiles romaines à rebords provenant d'un cercueil d'enfant trouvé dans l'emplacement actuel du cimetière de Sens, au nord-

est, en 1894 ; ces deux tuiles sont au musée et portent les n^{os} 456 et 457.

Mais on doit, pour le moment, remarquer particulièrement l'urne funéraire d'un tout petit enfant découverte dans le territoire de Reims et offerte par M. Habert en 1897 ; cette urne, en terre noire, mesure 0^m23 de hauteur et 0^m37 de diamètre à sa partie la plus large, son orifice a 0^m15 de diamètre ; malheureusement on n'a pas de renseignements sur les ossements qu'elle pouvait renfermer, ni sur les trois petites cupules en terre blanche qui s'y trouvent actuellement. Si l'on considère ses dimensions, on reconnaît qu'elle n'a pu contenir que le corps d'un fœtus de six à sept mois au plus ; et ce serait encore, d'après l'indication de M. Habert, une sépulture de fœtus.

On voit donc qu'à l'époque gallo-romaine, il y avait des cimetières spéciaux pour les enfants, que ceux-ci n'étaient pas incinérés, qu'au contraire les corps des nouveaux-nés étaient déposés dans des poteries, et qu'il en était de même de ceux des fœtus.

On ne connaît encore, il est vrai, que peu d'exemples de ces sépultures ; les découvertes de ce genre n'en offrent que plus d'intérêt, il est à souhaiter qu'elles soient toujours effectuées avec soin pour permettre de préciser les détails encore incertains et que l'on dise notamment s'il s'agit de nouveaux-nés ou de fœtus.

Docteur RENÉ MOREAU.

LE DRAME DES LOGES

On lit, dans les *Recherches historiques* de Tarbé, (ch. : xviii) : « Après la *tragique affaire des Loges*, commune de Vaudeurs, on éleva sur la promenade (Saint-Remi), près de la porte Dauphine, un petit monument à la mémoire des six malheureuses victimes de cet événement. Cette journée malheureuse eut lieu le 19 juin 1794. Les trois frères Chaperon furent investis et brûlés vifs dans leur maison ; leur sœur et leur domestique furent conduits à Paris et condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire, comme complices d'une rébellion à main armée contre les autorités ; une servante qui avait aussi été arrêtée fut acquittée. »

Cette note sommaire suffisait sans doute aux contemporains de Tarbé. La *tragique affaire* avait produit dans la cité une émotion qui n'était pas encore oubliée. Mais, aujourd'hui, bien rares sont les Sénonais qui connaissent cette page sanglante de leur histoire. Ils liront sans doute avec intérêt les documents officiels qui en retracent les détails (1).

(1) Dans l'*Annuaire de l'Yonne* de 1870, pp. 152-156, M. Moiset a fait un court récit du *Drame des Loges*.

On sait combien la question des subsistances préoccupa le pays pendant la période révolutionnaire. Plusieurs années improductives, le désarroi de l'administration, l'abandon de la culture par les paysans terrorisés ou surexcités par les passions politiques, avaient réduit le pays à un état de disette des plus alarmants.

Le peuple voyait partout des accapareurs et ses colères aiguillonnées par la faim se manifestaient souvent par des émeutes.

Telle fut, à Sens, l'occasion des premiers troubles de la Révolution.

« Les marchés aux grains des 10 et 11 juillet 1789 avaient été tumultueux; le peuple, — lisons-nous dans un mémoire contemporain (1), — insulta plusieurs personnes et s'y fit donner le blé de force à un prix bien au-dessous du cours. Un approvisionnement assez considérable reçu le 13 et déposé, sur la demande de tous les habitants et par ordre de la municipalité, dans l'intérieur de l'Archevêché, semblait devoir rassurer. Mais les gens des campagnes, qui s'attroupaient depuis plusieurs jours sur les bords de la rivière dans l'attente d'un bateau de grains, furent à peine instruits de son arrivée qu'ils accoururent à Sens, armés de bâtons et dans l'intention de piller. L'offre qu'on leur fit de vendre ce blé à un prix modéré ne put les contenir. Ils menacent de mettre le feu dans divers quartiers et maltraitent plusieurs particuliers. Les officiers de police s'étaient retranchés dans la pre-

(1) Biblioth. d'Auxerre, Collection Tarbé, t. V, p. 168.

mière cour de l'Archevêché avec quinze ou vingt grenadiers de la milice bourgeoise. S'ils se montraient aux paysans, ils étaient assaillis à coups de pierres. Ils ordonnent enfin qu'on sonne le tocsin à la cathédrale; bientôt toutes les boutiques sont fermées, les habitants prennent les armes et se disposent à prêter main-forte. Avant qu'ils se soient rassemblés, les paysans brisent les portes, se jettent sur le blé, forcent les officiers à le distribuer à trois livres la mesure (bien qu'elle valût alors sept à huit livres). Ce pillage dura jusqu'à six heures du soir, malgré la milice. »

Il suffit d'ouvrir les registres des arrêtés de la municipalité de Sens pour constater à quel point l'approvisionnement de la ville inquiétait tous les esprits. Presque chaque mois on y rencontre de longues délibérations, des règlements minutieux sur les marchés et sur l'entretien du grenier des *subsistances* nationales, alors installé dans l'ancien bailliage (palais de justice actuel) et dont le jacobin Dufour, celui dont M. Perrin nous a raconté les aventures, avait la garde.

Le drame des Loges n'eut pas d'autre cause.

Les villes avaient obtenu le droit de réquisitionner dans les campagnes environnantes les provisions nécessaires à leurs habitants.

A l'occasion de nombreux passages de troupes, la ville de Saint-Florentin, alors chef-lieu d'arrondissement ou de district et baptisée révolutionnairement du nom de Mont-Armance, avait réquisitionné des grains dans les alentours et jusqu'à Vau-

deurs. De son côté, Joigny frappait la même commune de nouvelles réquisitions. On comprend que les paysans, fatigués de ces exigences, soucieux eux-mêmes de s'assurer une réserve pour les jours de famine, aient subi sans enthousiasme toutes ces exactions et aient eu la pensée de s'y soustraire.

Les agents chargés de procéder au recensement général des grains et fourrages, conformément au décret de la Convention du 22 prairial an II, avaient trouvé quelque résistance à Vaudeurs. Dans une ferme du hameau des Loges, habitée par la famille Chaperon, ils avaient essuyé un refus formel. Une note publiée dans l'*Annuaire de l'Yonne* de 1870, insinue que la raison du refus des frères Chaperon doit-être attribuée à leur peu de sympathie pour ce qu'elle appelle « *l'ordre de choses* » auquel était alors livré la France. C'était au commencement de juin 1794, c'est-à-dire à la période la plus intense de la Terreur. Ils accueillaient, disait-on, les prêtres fugitifs qui célébraient la messe dans leur maison.

Quoi qu'il en soit, leur refus d'obtempérer aux injonctions qui leur avaient été adressées fut dénoncé aux autorités du chef-lieu du district de Mont-Armance. La municipalité de Vaudeurs, suspecte de connivence avec les frères Chaperon, fut révoquée et remplacée par une commission provisoire qui n'eut pas plus de succès.

C'est alors qu'on songea à employer la force et que l'on mobilisa les brigades de gendarmerie de la région pour soumettre les rebelles. Rien ne saurait mieux dépeindre cette expédition que les rap-

ports circonstanciés faits par l'agent national du district de Saint-Florentin et le commissaire civil du district de Sens.

DICTRICT DE MONT-ARMANCE

DÉPARTEMENT DE L'YONNE

PROCÈS-VERBAL et Rapport de l'Agent national près le District, sur l'affaire malheureuse et extraordinaire arrivée au hameau des Loges, commune de Vaudeurs, canton de Cerisiers.

Parti de Mont-Armance, le trente Prairial à cinq heures du soir, avec le citoyen Vabre, capitaine de Gendarmerie nationale et les Gendarmes composants les brigades de Mont-Armance, de Sens, et un gendarme de la brigade de Joigny pour exécuter l'arrêt du Représentant du Peuple dans les départements de Seine-et-Marne et de l'Yonne, qui ordonnait l'arrestation et le désarmement des frères Chaperon, cultivateurs propriétaires, domiciliés au hameau des Loges, commune de Vaudeurs, nous sommes arrivés à Arces, environ huit heures du soir. Nous avons été rejoints en ce lieu par les gendarmes de la brigade de Villeneuve-sur-Vanne (1) et à une heure du matin nous nous sommes mis en route au nombre de treize, pour arriver aux Loges à la pointe du jour.

Rendus près de ce hameau et nos chevaux attachés dans les champs, nous avons été à la maison des frères Chaperon. Vabre a placé et distribué ses forces pour assurer l'exécution de notre mission. A trois heures environ du matin, une porte de la maison s'est entre ouverte. Vabre capitaine, Deschamps et S^{te} Marie, commandant de brigade, et Accard, gendarme, postés près cette porte, ont cherché à s'introduire dans le domicile en disant « De par la Loi ; » ils n'ont pu y

(1) Villeneuve-l'Archevêque.

réussir. Un instant après, un coup de fusil s'est fait entendre et a jetté par terre le gendarme Accard. Vabre a sommé trois fois, au nom de la Loi, les frères Chaperon d'ouvrir leur domicile, et les a engagé de n'apporter aucune résistance. Quelqu'un lui a répondu par la fenêtre du grenier, au-dessus de ladite porte, que s'il voulait entrer deux seulement, on les recevrait, mais qu'il fallait que les autres se retirassent ; que sans cela ils étaient décidés à se défendre, qu'ils n'avaient pas peur, et aimaient mieux mourir gras que maigre.

Vabre observa à ce particulier qu'il avait reconnu pour être le frère aîné des Chaperon, que ni lui ni eux ne pouvaient capituler avec la Loi, qu'il avait un réquisitoire du Représentant du Peuple à mettre à exécution ; qu'ils devaient ouvrir leur porte pour qu'il leur en donna connaissance. Sur quoi il lui a demandé combien ils étaient pour les prendre. Cinquante, lui a répondu Vabre. — Eh bien ! a-t-il dit, vas en chercher encore autant et la municipalité avec vous, et nous vous arrangerons tous. En attendant, je m'en vais déjeuner.

Pendant ce colloque, nous avons relevé Accard que nous avons transporté dans une maison peu éloignée. Occupés de le déshabiller et de lui donner les premiers secours, nous entendons plusieurs coups de fusil, et apprenons à l'instant que Huchard, gendarme, est tombé sur un coup de feu, et que Géraud, gendarme de la brigade de Joigny, a reçu une balle à la main, ce qui nous est confirmé par le capitaine Vabre qui, avec S^{te} Marie et Gouget se portent au premier coup de fusil qui fut tiré du côté du verger, et à leur retour annoncèrent qu'ils venaient de voir le garçon de la maison courir sur le citoyen Géraud, gendarme, avec une bayonnette au bout d'un bâton, que ce gendarme lui tira un coup de pistolet à bout portant, que le coup ne partit pas, que Dubois, autre gendarme, courut sur lui, que son pistolet manqua comme celui de Géraud, que deux des frères Chaperon sortirent au secours de leur garçon avec des fusils à deux

coups, qu'ils les tirèrent et cassèrent la cuisse au citoyen Huchard, gendarme de la brigade de Mont-Armance, percèrent la main de Géraud, gendarme, que Vabre riposta par un coup de pistolet sur le garçon qui venait d'en tirer un de sa poche et le lâcher sur les gendarmes, que ce coup n'atteignit point le rebelle et que les frères Chaperon et lui se retirèrent avec tant de promptitude dans leur maison qu'il fut impossible de couper leur retraite.

Géraud se replie sur nous, et nous l'envoyons à Arces pour se faire penser; nous cherchons à porter des secours à Huchard, mais les coups de fusils qui se font entendre de tous les côtés du domicile des Chaperons ne nous permettent pas de le faire enlever. Je dépêche sur le champ un gendarme au Représentant du Peuple à Sens, pour lui rendre compte de notre situation et lui demander ses ordres; une heure après, je lui dépêche une seconde ordonnance, et je lui fais demander verbalement du canon, étant assuré par tout ce que nous apprenions, qu'il était impossible de forcer la maison sans exposer et perdre beaucoup de citoyens. Nous envoyons à l'instant dans toutes les communes circonvoisines, pour rassembler les habitants, les faire venir aux environs du hameau, l'investir sur tous ses points et empêcher que les scélérats n'échappent par la fuite. Tout obéit à la Loi, et en peu de moments nous sommes assurés qu'ils ne pourront s'évader. Pendant tout ce temps, plusieurs coups de feu se font entendre et paraissent toujours dirigés vers les lieux où les Chaperon peuvent apercevoir des gendarmes.

Allant reprendre nos chevaux pour courir le terrain et poster toutes les forces qui nous arrivaient successivement, à l'instant où nous les détachions pour les monter, un coup de feu se fait entendre et les balles sifflent avec force à nos oreilles; nous étions alors à deux cents pas au moins de leur maison, et on ne sera pas étonné qu'à une telle distance, les balles atteignent, en sachant qu'ils avaient chez eux deux fusils de remparts.

Assurés de notre position sur tous les points, nous attendons les ordres du Représentant ; occupés depuis les événements du matin, de trouver les moyens de faire porter des secours à Huchard, nous faisons venir des gens du hameau les plus connus des Chaperons, nous les invitons, nous les prions et pressons d'aller le retirer de dessous les murs de leur maison ; personne n'ose se hasarder ; nous apprenons sur les neuf heures que des citoyens d'Arces ont eu cette force, et que Guénin, ci-devant curé de cette commune, s'est approché le premier, a parlé aux Chaperons et leur a demandé, au nom de l'humanité, de laisser enlever le blessé, qu'ils le lui ont permis, qu'ils lui ont même ouvert leur porte pour lui donner une bouteille de vin et du linge pour le secourir ; qu'ayant obtenu ce secours, il a fait porter Huchard dans une maison du hameau où on a reconnu qu'il avait la cuisse droite traversée et cassée d'un coup de feu. On s'occupe de le penser ; nous apprenons de lui que, pendant qu'il était étendu sur la terre où il est resté plusieurs heures, les Chaperons lui ont parlé et demandé où il était blessé, et lui ont pris son sabre et son pistolet. On vint nous dire qu'une fille, domestique des Chaperons, est sortie de leur maison par une porte de derrière avec un paquet sous son bras, qu'elle dirigeait sa route du côté de Coulours, mais qu'ayant vu beaucoup de monde dans la plaine, elle était rentrée dans la maison.

Environ les dix heures du matin, nous recevons la réponse du Représentant qui annonce du secours et du canon. La fin de la matinée et la majeure partie de l'après-midi se passent à visiter nos postes, à les assurer que les scélérats n'échapperont pas, que le Représentant du Peuple nous envoie du canon (1), et de la part des Chaperons, à tirer de

(1) La Garde nationale de Sens possédait deux canons. En voici l'origine :

« On lit au registre des délibérations du district de Sens, à la date du 3 juin 1792 :

Le Dimanche 3 juin 1792.

« Sont entrés les chefs de bataillon et officiers des compagnies de la

temps à autre, toujours du côté ou ils apercevaient des gendarmes et des officiers municipaux.

A deux heures environ de l'après-midi, le citoyen Chate-lain, journalier au hameau d'Augerre, commune de Vau-deurs, âgé d'environ soixante-dix ans, qui s'était un peu avancé pour examiner la maison des scélérats, est atteint d'une balle dans la poitrine, qui l'étant mort sur la place.

Le Représentant ayant engagé l'agent national à se procurer quelque part des boulets de quatre, j'ai fait partir un gendarme pour Joigny où il y a des canons de ce calibre, pour en avoir s'il s'en trouvait, et nous avons fait forger à Vaudeurs des fers de grosseur suffisante pour s'en servir à défaut de boulets.

Depuis cinq jusqu'à sept heures du soir, la force de Sens est arrivée, ayant à sa tête le citoyen Bagard, commissaire de l'administration du district, et le citoyen Le Tonnellier, commissaire des guerres du département, en résidence à Sens; les commandans de ce corps, après avoir reconnu le terrain, ont distribué et placé leurs forces; la canonade a

garde nationale de Sens lesquels demandent à ce que le Directoire mette à leur disposition, pour en faire des canons, des plaques de *cuivre* et autres monuments enlevés des églises.

« Sur quoi, la matière mise en délibération, le Directoire considérant que le 28 mars, il a envoyé à l'hôtel de la monnaie de Paris plus de 20 milliers pesant de vieux cuivre provenant des églises des communautés supprimées, qu'il est encore dépositaire de 11 *épitaphes gravées* sur plaques de cuivre provenantes également d'églises supprimées, dont il se dispose à faire incessamment l'envoi; que les motifs de la demande consignée dans la pétition de la garde présente un intérêt majeur, que cette garde n'est pas suffisamment armée, etc...

« Arrête, sous le bon plaisir de l'administration du département qu'il sera fait remise à la garde n° de Sens, de *neuf épitaphes en cuivre* provenantes des églises supprimées pour être employées à la fonte des canons, projetée par la garde n°. Et qu'à l'instant de la remise desdites *épitaphes*, procès-verbal des légendes et inscriptions gravées sur chacune desdites plaques sera dressé, pour ledit procès-verbal et le présent arrêté être envoyé au département. »

(Archives de l'Y., I. II, 1792, fol. 62). »

commencé sur les sept heures et demie environ; le boulet n'a point fait d'effet, la maison des Chaperon étant construite en cailloux de pierres à fusil et briques. Six officiers précédés de sapeurs et ayant à leur tête le citoyen Valtin, chef de légion du district de Sens, se sont portés sur la maison, et ont cherché à y entrer pour se saisir des brigands. Ces braves citoyens ont été les victimes de leur bravoure. Le citoyen Valtin fut le premier tué d'un coup de fusil; le citoyen Foin, adjudant, fut blessé à la tête; le citoyen Quercelle, sous-lieutenant de canoniers, assailli à coups de bayonnette, et n'échappa à la rage des scélérats que parce que la bayonnette ploia sur elle-même; leurs camarades furent aussi blessés.

On reconnaît qu'il n'y a pas d'autre moyen que de mettre le feu. On fait apporter paille et bourées. On en entoure tous les bâtiments, on y met le feu et ils s'embrasent en peu de tems. Les Chaperon ne cessent point leur scélératez; ils continuent à tirer, tuent et blessent plusieurs citoyens, et ce n'est qu'entre onze heures et minuit que les bâtiments sont presque totalement incendiés, qu'on parvient à avoir la fille domestique, ensuite la sœur des Chaperons, quelques moments après un Chaperon, garçon de labour et leur cousin qui est pris après avoir reçu plusieurs blessures. On apprend que deux frères Chaperons sont tués et consommés par les flames. On cherche autant qu'il est possible le troisième; un coup de feu sorti de la maison annonce qu'il n'est pas encore défait, on tire sur lui au milieu des flames, et on parvient à le tuer et à le retirer mort du lieu où il était. Débarrassés de ces scélérats, on sait que nous avons perdu quatre citoyens de Sens, et qu'il y en a eu vingt-six de blessés, dont plusieurs le sont dangereusement. L'incendie continue et la nuit se passe sous les armes. Assuré au jour qu'il ne reste plus d'être dans cet horrible demeure, et après avoir fait distribuer à la force armée du pain, du cidre et un peu de viande, celle de Sens repart, emmenant avec elle les soldats échappés aux flames.

et les malheureuses victimes de leur fureur. On réunit celles qui ont eu le malheur de périr, que les citoyens Baggard et Le Tonnellier font inhumer dans le lieu du repos des citoyens de Vaudeurs.

La fille domestique déclare que les Chaperon avaient caché du bled dans un champ verger attenant leur maison. On va sur ses indications chercher le lieu. Ne pouvant le découvrir, nous faisons amener cette fille qui nous montre la place. Ayant fait lever le gazon, la terre et la paille qui le couvrait, nous trouvons deux tonneaux feuilletes, dans l'un desquels était un sac contenant environ deux bichets et demi de grain, mesure du marché de la commune de Mont-Armance, et dans l'autre un sac contenant autant de farine, lesquels sacs j'ai fait déposer entre les mains des officiers municipaux de Vaudeurs, leur ai laissé la conservation à leur charge et garde, ainsi que différents effets échappés aux flammes. J'ai fait jeter dans le trou où se sont trouvés les tonneaux, les cadavres des scélérats tués, ainsi que ceux de leurs chiens périés par les flammes. Après avoir assuré la sûreté du pays et être certain que la scélératesse des frères Chaperon n'avait point de partisans et n'était point l'effet du fanatisme, j'ai mis sous la surveillance immédiate de la municipalité de Vaudeurs les biens meubles et immeubles de ces scélérats. Nous avons fait donner au citoyen Huchard tous les secours nécessaires et l'avons confié aux soins d'un officier de santé et d'une garde, se trouvant, d'après le rapport des officiers de santé, dans l'impossibilité d'être transporté dans ce moment, décidant que moi, agent national, emmènerais à Mont-Armance le citoyen Accard qui, blessé moins grièvement, peut supporter sur un brancard le transport en cette commune, où, à son arrivée, il sera confié aux soins des officiers de santé et des citoyens qui desservent l'hôpital civil.

Vabre prêt à me quitter pour se rendre à Sens, lieu de sa résidence, avec les gendarmes de cette brigade et la garde nationale de cette cité, nous terminerons le procès-verbal

de cette extraordinaire catastrophe par assurer le Représentant du Peuple que la municipalité de Vaudeurs et tous les citoyens qui sont venus augmenter nos forces, se sont parfaitement conduits, que tous ont exprimé leur horreur de la scélératesse des Chaperon, et n'auraient pas quitté le lieu qu'ils ne fussent exterminés ou pris, que la brave garde nationale de Sens et le corps de la gendarmerie se sont comportés avec une valeur qui mérite la reconnaissance nationale, que les habitants des Sièges venus le matin à notre secours, voulaient absolument attaquer la maison des scélérats, et que nous nous y sommes opposés, assurés que nous ferions périr tous ces braves gens, sans pouvoir obtenir de prendre les Chaperon.

Dont et de tout nous avons rédigé et clos le présent procès-verbal, le deux Messidor, an deux de la République française, une et indivisible.

Et a le citoyen Vabre signé avec moy agent national.

Signé : VABRE et MORISET.

Pour copie conforme :

MORISET,

Agent national près le district de Mont-Armance.

VABRE,

Capitaine de la gendarmerie nationale à Sens.

PROCÈS-VERBAL du citoyen Bagard, commissaire civil au district de Sens, relativement à la révolte de la famille Chaperon, des Loges, commune de Vaudeurs, district de Mont-Armance, du 1 et 2 messidor, an II de la République.

Le premier messidor de l'an deux de la République française une et indivisible, en exécution de l'arrêté pris ce jourd'hui par l'administrateur du district de Sens, et approuvé par le citoyen Maure, représentant du peuple pour le département de l'Yonne.

Moi, Jacques Germain Bagard, administrateur au directoire du même district de Sens, et commissaire nommé par

le dit arrêté pour diriger la force armée de la commune de Sens requise de l'ordre du dit représentant du peuple, pour dissiper l'insurrection manifestée dans une ferme, sise aux Loges, commune de Vaudeurs, par les propriétaires de la dite ferme et autres brigands y enfermés qui s'étaient opposés au recensement révolutionnaire de leurs grains et farines ordonnés par arrêté de la commission du commerce et des approvisionnements de la République, du vingt-deux prairial dernier, certifie m'être transporté avec le corps de la dite force armée, composé de la compagnie de canonniers faisant le service de deux pièces de canon, et d'environ trois cents gardes nationaux, tant cavaliers que fusiliers, commandés par leurs officiers, sous les ordres du citoyen Valtin, chef de la Légion, et du citoyen Letonnelier, commissaire des guerres, au dit lieu des Loges; où étant arrivés vers l'heure de sept du soir, et après que le plan d'attaque de la dite ferme a été discuté et arrêté entre tous les officiers, le commissaire des guerres, et le citoyen Vabre, capitaine de la gendarmerie nationale, en ma présence et celle du citoyen Moriset, agent national près le district de Mont-Armance, dans le ressort duquel est situé ledit hameau des Loges, le canon a été pointé et tiré avec beaucoup d'intelligence, tandis qu'environ cent tirailleurs placés avantageusement assaillaient les Brigands de plusieurs côtés, pour faire diversion et les empêcher d'incommoder les canonniers par le feu d'une décharge continue de mousqueterie qui parlait de tous les coins des Bâtimens de la dite ferme, tant par les lucarnes des greniers que par des ouvertures pratiquées sur les couvertures et dans les murs; mais le canon n'ayant pas produit tout l'effet qu'on devait en attendre et les assiégeants voyant plusieurs de leurs camarades morts ou blessés, les citoyens Valtin, commandant, et Dumondé, lieutenant, Protat aussi lieutenant, Foin, adjudant-major, Querelle, sous-lieutenant, le canonnier Barsac et autres fusiliers se sont portés avec impétuosité vers les bâtimens de la dite ferme, et sont entrés pour

se saisir des brigands y renfermés quoique n'en connaissant pas le nombre ni les forces; d'où il est résulté que le citoyen Valtin, commandant, assailli inopinément par deux des brigands a été victime de sa bravoure et est tombé mort sur le carreau, en présence de ses camarades (1) qui n'ont dû leur salut qu'à leur courage et se sont vus forcés d'évacuer les bâtiments, les citoyens Foin et Barsac ayant été blessés et le citoyen Querelle ayant reçu un coup de baïonnette au bras gauche dont la peau n'a été heureusement qu'effleurée. Alors la défense des brigands continuant à devenir de plus en plus funeste aux assiégeants, il a été résolu d'incendier la dite ferme, afin de les avoir morts ou vifs, d'après l'autorisation donnée par le citoyen Maure, représentant du peuple, tant au commandant Valtin qu'à moi, commissaire, et les citoyens Adam, capitaine des canonniers, et Garnier (Bernard) canonnier, ayant porté le feu et les matières combustibles sous les murs de la dite ferme, accompagnés de plusieurs officiers et gardes nationaux, l'incendie s'est manifesté de toutes parts en moins de trois à quatre minutes de manière que les bâtiments ont tous été consumés (*original* consommés) dans l'espace d'environ deux heures et qu'il s'y est fait une explosion considérable indubitablement causée par un baril de poudre y enfermé, ce qui ayant mis les brigands au désespoir et hors d'état de pouvoir se sauver, leur repaire étant assailli et cerné par la garde nationale et par un détachement de cavalerie aux ordres du citoyen Vabre, capitaine de la cavalerie, Hubert Chaperon, âgé d'environ cinquante ans, Jean Chaperon, âgé d'environ quarante-cinq ans, et Jacques Chaperon âgé d'environ quarante et un an, tous trois frères et co propriétaires de la dite ferme ont payé la peine due à leurs crimes,

(1) « J'y étais. J'avais alors 12 ans » a écrit en 1854, M. Horsin-Déon, peintre à Sens, en marge de l'exemplaire de l'*Histoire de Sens* de Tarbé, aujourd'hui en ma possession. « M. Valtin... était entré pour prier les Chaperons d'obéir à la loi. Ils n'en ont rien fait et ont tué le pauvre Valtin qu'on a trouvé brûlé. »

l'un d'eux ayant été tué et les deux autres brûlés. Leurs complices, savoir Marie Colombe Chaperon, leur sœur, âgée de cinquante-cinq ans, Jacques Chaperon âgé d'environ quarante cinq ans, natif du Fournaudin, leur cousin-germain et leur domestique depuis trois ans, et Marguerite Drugé, native de Céant en Othe, âgée de trente et un ans, leur servante depuis quinze ans, ont tous trois été saisis et arrêtés cherchant à prendre la fuite pendant l'incendie, observant sur l'arrestation de la fille Chaperon que sur le reproche à elle fait par le citoyen Jean-Louis Corberon, fusilier du faubourg des Sans-Culottes, de lui avoir tiré un coup de fusil qui avait criblé son chapeau, lorsqu'il allait mettre le feu dans la vacherie, elle lui a répondu avec une fermeté digne de ses forfaits : « Sacré mâtin, je voudrais t'avoir tué tout à fait et quand vous auriez été six cents vous ne seriez pas retournés cinquante chez vous, si vous n'aviez pas mis le feu aux quatre coins de la maison, » et qu'elle a répété à peu près le même propos au citoyen Houdin, fusilier de la compagnie de Parigot, en lui disant qu'elle était bien fâchée de ne l'avoir pas tué ; quant à Jacques Chaperon, domestique, il a déclaré au capitaine Gauthier et autres gardes nationaux de Sens, après son arrestation, que voyant qu'il n'y avait plus rien à espérer pour lui et qu'il allait périr dans les flammes, il avait jeté environ deux livres de poudre dans une pièce de cidre, et que trois mille hommes ne les auraient pas pris, lui et les Chaperon, si on n'eût pas mis le feu à leur maison ; à l'égard de la fille Drugé, le même fusilier Corberon a déclaré lors de son arrestation qu'elle s'était écriée : « Mes amis, ne me faites pas de mal. Je ne suis que la domestique. Il y a longtemps que je désire d'être entre vos bras, » déclaration qui se rapporte à celle faite par le capitaine Vabre que le matin, cette fille avait voulu sortir de la maison, mais que les frères Chaperon l'avaient retenue malgré elle.

Le combat terminé par la mort de ces trois scélérats et l'arrestation de leurs complices, il a été reconnu que cette

malheureuse et victorieuse expédition avait coûté à la patrie quatre braves citoyens de la commune de Sens, savoir Valtin, commandant en chef, Lefèvre, limonadier, sergent de la compagnie de Gautier, Toussaint Dautel, serrurier, fusilier de la compagnie de Vieillard (1), et Labuze, maçon, fusilier de la compagnie de Bouley, ainsi que le citoyen Louis Chatelain, manouvrier de la commune de Vaudeurs, tué par les brigands environ trois heures avant l'arrivée de la garde nationale de Sens ; comme aussi qu'il y avait vingt-six blessés, savoir, les citoyens Accard et Huchard, gendarmes de Mont-Armance, très grièvement ; Geraud, gendarme de Joigny, du Bois, gendarme de Villeneuve-sur-Vanne, Lacuve, gendarme de Sens ; Foin, adjudant-major, Fouchères, cordonnier, Manence dit Languedoc, cordonnier, Lemoine, serrurier, très grièvement ; Maréchal, tambour-major, grièvement ; Barsac, Foussé, chapellier et canonnier, grièvement ; Grua, fabricant de bas, Foussé tourneur canonnier, Allard, vitrier, Tamin, sabotier, Michaut, ancien volontaire vétérans, Antoine Adenier, tonnelier, Gaillard, faiseur de bas, Rameau, couvreur, Simon, corroyeur, Charles Haute poule, compagnon menuisier chez le citoyen Richard, Louis Fortier, faubourg des Sans-Culottes, grièvement, Deschamps et Pompon, canonniers, tous de Sens, et Pierre Chevalier, de Vareilles, auxquels blessés il a été administré tous les secours et soins dus à l'humanité souffrante par le concours de toutes les autorités constituées et de leurs braves frères d'armes de Sens qui tous ont donné dans cette expédition des preuves de leur bravoure, de leur républicanisme et de leur résolution à concourir à l'anéantissement des ennemis de la patrie.

Après avoir délibéré sur la translation des cinq victimes de la scélératesse et de l'insurrection des Chaperon il a été décidé que, pour épargner à leurs malheureuses familles et

(1) « Mon cousin Dautel, maître serrurier, a été tué d'une balle dans la tête. Je l'ai vu mourir. » *Notes de Horsin-Déon. Op. cit.*

aux âmes sensibles un spectacle aussi déchirant pour leur cœur, on les ferait honorablement inhumer dans le lieu du Repos éternel de la commune Vaudeurs; ce qui a été exécuté ce jourd'hui deux messidor, par le détachement de la garde nationale et de la gendarmerie de Sens, en présence du commissaire des guerres, et de moi commissaire civil du district, après quoi étant tous rentrés au chef-lieu, avec les blessés de la commune de Sens, transportés dans plusieurs voitures avec toutes les précautions commandées par leur triste position, les trois complices des frères Chaperon ont été conduits sur la place de l'Esplanade où le citoyen représentant a décidé leur mise en arrestation dans la maison d'arrêt du district pour être jugé sur le champ par le tribunal criminel du département.

Dont et de quoi j'ai rédigé le présent procès-verbal que j'ai signé avec les citoyens, commissaire des guerres, Vabre, capitaine et officier de la garde nationale de Sens, le dit jour deux messidor de l'an deux de la République, en observant en outre qu'il a été trouvé dans les bâtiments incendiés un corps brûlé d'environ deux pieds de long qu'on a d'abord soupçonné être celui d'un veau, mais qui d'après la visite d'un officier de santé a été jugé être celui d'un homme du parti des rebelles.

Signés : LE TONNELIER, commissaire des guerres, GERMAIN le jeune, commandant, FOURNIER, chef de bataillon, ADAM, capitaine de canonnières, LÉON, capitaine, VABRE, capitaine de la gendarmerie, BERNARD, VIEILLARD, GAUTHIER, BERGEOT, CHARPILLON, BÉNARD, PROTAT, DUMONDÉ, SAJOU, SALGUES. DESLIONS, ROYER, PARISOT, AUBERT et BAGARD, commissaire civil du district de Sens.

Pour copie conforme déposé au secrétariat du district de Sens.

On devine la consternation des Sénonais à la nouvelle de cette lamentable aventure.

En vain, avait-on inhumé à la hâte, dans le cimetière de Vaudeurs, les gardes nationaux tombés sous les murs des Loges.

« Au point du jour, écrit Maure (1), on délibéra
« sur la translation des premiers (il s'agit des morts)
« à Sens et, sur des motifs de compassion et d'humanité, l'on décida à l'unanimité, que leurs
« dépouilles précieuses reposeroient au milieu des
« citoyens de Vaudeurs; on vouloit ainsi épargner
« à leurs familles éplorées et aux âmes sensibles de
« leurs concitoyens un spectacle inutile et cruel;
« ils furent solennellement inhumés dans le lieu du
« sommeil éternel de cette commune où ils venoient
« de conquérir l'immortalité. »

Malgré les beaux discours de Maure qui accueillit sur l'Esplanade la Garde nationale, ce fut un spectacle désolant que le retour de cette colonne escortant les charrettes chargées de blessés et précédées de gens portant fichées sur des piques, — selon les mœurs délicates de l'époque, — les têtes horriblement mutilées des frères Chaperon.

« La marche du cortège était lente, a raconté Maure, dans son récit officiel (2), à cause des blessés que le mouvement des voitures fatiguait beaucoup; l'on arriva qu'à trois heures après-midi. La sœur et les deux domestiques des Chaperon furent conduits d'abord dans la maison d'arrêt du district

(1) *Détails sur la rébellion à main armée de la famille Chaperon, etc. Mémoire officiel imprimé par les soins du conventionnel Maure. Bibliothèque de Sens, collection des Affiches de Sens, année 1794.*

(2) *Détails sur la rébellion, déjà cité.*

par ordre du représentant du Peuple, qui donna en même temps à la garde nationale les éloges et les témoignages de satisfaction mérités; ...en même temps qu'accompagné des membres des autorités constituées, il visitait les familles affligées, le tableau de leur malheureuse position parvenoit par ses soins à la Convention nationale; *cette tendre mère* (1) réalisoit les promesses de secours faites en son nom. »

Un témoin, plus désintéressé (2), nous a fait ce récit de cette journée : « Cette malheureuse affaire
« attrista la ville de Sens, qui avait à déplorer la
« perte de plusieurs pères de famille qui périrent
« pour arracher quelques sacs de blé à des fermiers
« qu'un entêtement, sans doute très blâmable, arma
« pour la défense de leur bien.

« La fille Chaperon, amenée en triomphe à Sens,
« et ne s'abusant point sur le sort qui l'y attendait,
« y parut devant Maure avec le calme d'une héroïne
« que résignation. Je l'ai vue sur l'Esplanade,
« entourée de la force armée et, sans effronterie
« comme sans faiblesse, portant ses regards assurés
« sur la multitude qui était avide de voir cette femme
« étonnante par son courage et que son malheur
« rendait intéressante; je l'ai vue n'opposant aux
« reproches et aux sarcasmes insultants du repré-
« sentant du peuple que le silencieux coup d'œil du

(1) Pour bien savourer cet euphémisme, il faut se souvenir que Maure écrivait quelques semaines avant le 9 thermidor.

(2) AUDIGER, *Souvenirs et anecdotes sur les comités révolutionnaires*, Paris 1832, ch. xxii, p. 271.

« mépris. Elle resta quelques jours dans les prisons
« de Sens et Maure l'envoya ensuite à Paris où, sans
« égard pour sa valeur et sans rien accorder à
« celui qui défend ses foyers et son toit, on la fit
« périr sur l'échafaud. »

Le 3 messidor (21 juin), le comité de Salut public adressa à Maure un arrêté faisant l'éloge « de la conduite des citoyens de Sens et de tous ceux qui ont été employés à l'exécution de la loi. »

Le comité décrétait que « les veuves et enfants de ceux qui ont été (*sic*) tués auront les mêmes droits aux récompenses nationales que les veuves et les enfants des défenseurs de la patrie, mort en combattant les ennemis (*sic*) du dehors; les citoyens blessés auront le même droit aux secours et pension qui sont du (*sic*) suivant la loi à ceux qui ont reçu des blessures dans les armées. » Il annonçait enfin que la Convention allouait un secours de 10.000 livres aux victimes.

Maure, à la réception de cette décision, prit lui-même un arrêté prescrivant l'impression de la délibération du Comité, afin de la répandre et d'en garder le souvenir. Il autorisait la commune de Sens à faire graver les noms des victimes sur des tables qui seraient déposées dans le temple de la Raison, c'est-à-dire la cathédrale, odieusement profanée le 28 février précédent, à l'occasion de la fête de la Raison. Cette décision, du reste, ne fut pas exécutée. A Sens, surtout, l'émoi était grand. Nous en trouvons la manifestation dans le procès-verbal de la séance de la municipalité, tenue le 4 messidor

(22 juin) (1). Le conseil entend d'abord la lecture de l'arrêté du Comité du Salut public auquel il décide d'exprimer des remerciements. Puis il prend connaissance de diverses adresses envoyées à la ville de Sens ; l'une émane du Département.

Le conseil général y fait l'éloge de « la fermeté avec laquelle la commune de Sens a combattu *les monstres* de Vaudeurs et opposé, au milieu des horreurs du carnage, le sang-froid de la vertu républicaine à l'audace et à la fureur des scélérats qui voulaient la braver. »

Dans une lettre enflammée, les sections de la commune d'Auxerre écrivent aux membres du conseil général de la commune de Sens :

« Le danger le plus imminent n'a put contenir votre zèle ardent pour combattre des scélérats, les frères *Capron*, riches de brigandages envers leurs concitoyens, réfractaires aux lois et fanatiques forcenés.

« Oui, il n'est point de supplice assez dur pour de pareils monstres qui, dans leurs fureurs sangui-
naires, choisiroient leurs victimes.

« Si nous regrettons de n'avoir pas eu l'occasion de partager avec nos frères de Sens les périls qui honnorent leur valeur et leur civisme, nous partageons du moins bien sensiblement leurs justes regrets et pleurons sincèrement avec eux... »

Puis, continue le procès-verbal :

« Il a été fait lecture d'une lettre du cit. Maure,

(1) Archives communales de Sens. Reg. des Arrêtés municipaux, t. V, f° 136.

représentant du peuple, qui a été présentée par le cit. Bazille Jouant, âgé de, et dont suit la teneur :

« Citoyen Maire, je t'adresse ce jeune républicain qui est venu m'offrir une livre de poudre en me disant : « Je viens « d'apprendre que des brigands se révoltoient contre les « lois; je viens (*sic*) offrir cette poudre, je désirerois que « mes bras fussent assez forts pour combattre ces misérables, je les offriroient (*sic*) de même. »

« Je demande que le conseil général accepte cette poudre et fasse mention honorable de l'action de ce jeune homme et qu'elle lui en délivre expédition.

« *Le représentant du peuple,*

« MAURE aîné. »

« Le conseil général, après avoir applaudi aux sentiments qui animent ce jeune républicain, a arrêté que la lettre seroit inscrite sur les registres avec Mention honorable et qu'une expédition de la présente seroit délivrée audit Cit. Jouant comme preuve de son patriotisme et lui servir d'accouragement (*sic*). »

Pour terminer, la Municipalité :

« Arrête qu'il sera élevé un monument conformément au plan dressé par les artistes de la commune, et qu'il sera placé à l'entrée des promenades ditte Remy, près la porte ditte Commune;

« Arrête au surplus que le décady prochain, il sera célébré une fête funèbre en l'honneur de nos frères morts à l'affaire des Loges et qu'il sera prononcé ledit jour, dans le temple de l'Eternel, une oraison funèbre et que le citoyen Courtois, membre

de cette commune, sera invité à prononcer laditte oraison. »

Ce plan de monument funéraire ne nous est malheureusement pas parvenu. Tous les chroniqueurs du commencement du xix^e siècle affirment que pour l'élever on entassa des marbres et des sculptures empruntés aux tombeaux de la cathédrale qui venaient d'être détruits.

« Ce monument avait été construit avec les débris des tombeaux des Duprat, des Duperron et des Sallazar, archevêques de Sens; mais tout cède au torrent des révolutions. Les monuments de ces grands prélats ont à peine duré deux ou trois siècles; celui qui fut élevé pour éterniser l'affaire des Loges a subsisté à peine l'espace de six ou sept ans; il n'en reste pas le moindre vestige (1). »

D'autres précisent (2) et nous disent qu'aux quatre angles on avait placé les merveilleuses statues, en marbre blanc, des vertus cardinales du tombeau du cardinal Duprat, et qu'au sommet, la statue agenouillée de Marguerite de la Trémoille, mère de Tristand de Salazar, figurait la patrie en deuil.

Il est bien regrettable qu'on n'ait pas sur ce sujet des indications sûres.

On grava sur le socle les noms des six victimes et ceux des vingt-trois personnes qui y furent blessées. Au bas, on lisait ce distique :

Généreux citoyens, qui ne vous porte envie?
Même au sein de la mort, vous retrouvez la vie.

(1) TARBÉ, *Recherches historiques*, p. 380.

(2) *Fastes de la Sénonie*, pp. 164 et 276.

Plusieurs mémoires des Archives départementales mentionnent qu' « en grande partie les matériaux employés provenaient des domaines nationaux ; » que le mémoire de l'architecte Chaltas, s'élevant à 2076 livres, resta longtemps en souffrance, la commune, le district, le département et l'Etat se renvoyant le soin de l'acquitter; qu'en 1797, un citoyen Menu, de Villeneuve-sur-Yonne, réclamait encore le paiement de pierres qu'il avait fournies pour ce monument.

Quant à la fête civique, elle eut lieu le 10 messidor (28 juin 1794).

Le cérémonial, qui fut imprimé, ne manque pas d'intérêt. Le voici :

PLAN de la fête qui sera célébrée, à Sens, le 10 messidor an II, en l'honneur de nos frères d'armes morts et blessés pour la patrie et l'exécution des lois, à l'affaire de Loges.

De 9 à 10 heures du matin, les tambours battront le rassemblement des autorités constituées, de la Garde Nationale et de tous les citoyens et citoyennes, qui se rendront : dans le temple de l'Etre Suprême, les autorités, les citoyens et citoyennes; sur la place de la Liberté : la Garde Nationale; à 11 heures pour partir à midi précis.

Tous les citoyens auront une branche de cyprès ou arbre verd à la main, comme le symbole de l'immortalité.

ORDRE DE LA MARCHE

Une bannière sur laquelle seront inscrits ces mots, entourés d'une couronne de laurier : A NOS BRAVES FRÈRES D'ARMES ;

Quatre tambours en tête ;

Les sapeurs, la compagnie des canonniers avec leurs pièces. Le comité de surveillance. La société populaire.

Les braves vétérans. Les tambours et la musique. Un char attelé de quatre chevaux blancs, portant une pyramide au haut de laquelle sera l'urne cinéraire de nos braves frères d'armes morts pour l'exécution des loix, et aux quatre coins seront placés quatre faisceaux d'armes.

Les autorités constituées ainsi que les citoyens invités du district et des communes voisines, environneront le char, une branche de cyprès à la main.

La jeunesse sera derrière le char, pour marcher sur les traces des ardents défenseurs de la république et des loix.

Les citoyens et citoyennes parents et amis de ces héros.

La Garde Nationale, sur deux files, un tambour à la tête de chaque bataillon, les armes renversées et une branche de cyprès au chapeau, s'étendra d'un bout à l'autre de la marche.

Enfin la gendarmerie qui fermera la marche.

CÉRÉMONIAL

Le cortège étant rassemblé sur la place de la Liberté, défilera par la rue de l'Egalité, environnera la Montagne, où le maire et chaque président des autorités ainsi que celui de la société populaire monteront, accompagnés de la musique qui exécutera l'hymne à l'Eternel, sous les auspices duquel se célèbrent toutes les fêtes (1).

On défilera ensuite dans le même ordre en marchant vers l'autel de la patrie. De là on rentrera par la porte d'Yonne. On suivra la rue de la Convention jusqu'à la rue de l'Ecrivain, pour passer par la porte Rémy, traverser la prome-

(1) La Montagne, alors à la mode et que les communes s'empressaient d'ériger pour flatter la faction dominante et désarmer ses suspensions, avait été élevée à Sens pour la fête récente de l'Etre suprême, célébrée le 8 juin. La municipalité avait décidé sa construction « comme le lieu où les républicains de cette commune présenteroient leur hommage à l'Etre suprême de la Nature. » Elle fut construite sur l'emplacement actuel du Tapis-Vert, avec le concours des citoyens et des citoyennes. (Reg. municipaux t. V, p° 123) Elle était sur plan carré; mesurait 50 pieds à la base, 25 pieds de plate-forme et 15 pieds de hauteur, et était recouverte de gazon. A chaque angle, on avait dressé un pin. Deux chemins circulaires

nade du Midi et se porter vers le tombeau qui sera érigé pour nos frères.

La Garde Nationale se déploiera de manière à environner le tombeau.

Ensuite l'urne déposée sur le char sera descendue, et le Maire, au nom de la commune, la surmontera d'une couronne civique mêlée de laurier. Elle sera ensuite placée au haut du sarcophage.

Dans ce moment, la musique exécutera des airs et chants qui exprimeront notre douleur; on chantera ensuite la strophe funèbre qui suit :

AIR : *Allons enfants de la patrie*

Voici le lieu funèbre et sombre
Asile du profond sommeil.
Repose en paix, triste et chère ombre,
En attendant le grand réveil (*bis*);
Mais que peut craindre en l'autre vie
L'homme juste et bon citoyen,
Celui qui chérit son prochain,
Et qui servit bien sa patrie.

Oui! l'âme est immortelle : ô consolant espoir!

Amis (*bis*) au sein de Dieu, nous pourrons nous revoir!

Les citoyens et citoyennes jetteront des fleurs sur le tombeau.

On reprendra la marche par la porte commune, la rue de la République, la place de la Fraternité, la rue de la Loi; la rue de la République, la place de la Liberté où se fera une station autour de l'arbre de la Liberté.

conduisaient à l'autel, accompagné de cassolettes à parfums, qui occupait le sommet.

Né d'un caprice, alors à la mode, cet emblème du paganisme un moment triomphant, disparut bientôt. En février 1795, la municipalité sénonaise, la même qui avait élevé cette montagne, se conformant docilement aux décrets de la Convention du 20 février 1795, « ordonnant la suppression et destruction de tous signes de monstruosité, » ordonnait « la destruction de la Montagne élevée dans le temps en cette commune. » (Reg. des arrêtés municipaux de Sens, t. VI, f° 33.)

On rentrera ensuite au temple où sera prononcée l'oraison funèbre.

Les citoyens Hédiard et Croizet, officiers municipaux, Auger, substitut de l'Agent National de la commune, Fauconnier, notable, et Langlois, artiste peintre, ont été nommés maîtres des cérémonies.

Tout se passa conformément à ce programme :

Récit de la cérémonie du 10 messidor

« A onze h. du matin, les trois bataillons composant la Garde Nationale, furent assemblés et se réunirent sous les armes, devant le parvis du temple de la Raison. Les autorités, les vieillards, les enfants, les veuves, les jeunes filles vêtues en blanc, parées de rubans tricolores, et couronnées de fleurs, étaient disposés en différents groupes et sous des bannières symboliques.

« Un char funèbre sortit du temple ; il était surmonté d'une urne pyramidale sur chaque face de laquelle pendait une armure guerrière enlacée de branches de cyprès et de lauriers, symboles de la tristesse et de la gloire, et surmontée d'une couronne civique ; aux angles étaient des faisceaux, image de la force invincible de l'union et de la fraternité ; au pied de cette urne et sur les gradins, étaient assis plusieurs des citoyens blessés à l'affaire des Loges.

« Tout étant disposé, ce nombreux cortège sortit par l'Esplanade et fit une pause autour de la montagne élevée pour la fête de l'Etre Suprême, sur laquelle les autorités constituées et les frères de la société populaire chantaient le rythme républicain : *Allons, enfants de la patrie...*, et qui fut répété par les cris de : « Vive la République ! Montagne et Liberté ! »

« On se remit en marche, les piques et les fusils renversés, et l'on se rendit à la porte méridionale, dite de l'Egalité, près de laquelle était érigé un monument, aussi simple

qu'élégant, destiné à perpétuer la mémoire des citoyens morts pour l'exécution de la Loi.

« Un morne et religieux silence régnait dans les rangs au milieu du peuple que la cérémonie avait attiré en foule.

« Au chant de strophes analogues à la circonstance et d'hymnes patriotiques, succéda la consécration du monument qui se fit par la lecture à haute voix de l'inscription qu'il portait, et par le salut militaire des drapeaux, aux cris de : « Vive la République ! Vive la Montagne ! Force et respect à loi ! Gloire à ses martyrs ! »

« Après quoi le cortège reprit le chemin du temple où le citoyen Courtois, instituteur et membre de la société populaire, prononça sur le sujet de la cérémonie qui venait d'avoir lieu, un discours entendu avec beaucoup d'attention et d'intérêt. »

(Extrait du compte rendu imprimé. Bibl. de Sens, *Affiches de Sens*, année 1794.)

L'Abbé E. CHARTRAIRE.

UN
DOCUMENT SUR LE SIÈGE DE SENS
EN 1814

LE BAS-RELIEF DE HOFER A STUTTGART

Au cœur de la capitale du Wurtemberg se dresse, sentinelle avancée du château royal, une haute colonne triomphale. Sur les quatre faces du soubassement, des bas-reliefs de bronze, œuvre de Hofer, retracent des scènes guerrières; quatre figures allégoriques, debout à chacun des angles, les accompagnent. Au sommet, les ailes éployées, le bras étendu, une statue de la Concorde, drapée à l'antique, offre une couronne symbolique à la cité, qui repose à ses pieds dans son cadre gracieux et pittoresque de collines, de parcs et de villas.

Cette couronne, ce geste classique, cette image elle-même, à la tunique flottante, nous les reconnaissons aussitôt pour les avoir vus déjà, frappés sur la face d'une médaille commémorative que le prince royal de Wurtemberg distribua à ses soldats

peu de jours après la prise de Sens. La pièce étant fort rare, il nous avait fallu, pour en obtenir un simple *fac-simile*, recourir au cabinet royal des médailles de Stuttgart ; mais, grâce à ce bienveillant concours, nous avons pu la reproduire dans notre ouvrage des *Sièges de Sens* (1). Cette décoration, décernée aux vainqueurs, nous avait paru une marque non équivoque du cuisant et durable souvenir que l'armée envahissante avait gardé d'une résistance aussi énergique qu'imprévue ; c'était pour nous un motif de plus de conserver dans ses moindres détails la mémoire d'une défense honorable et sanglante, un peu trop négligée dans l'ensemble tragique de l'effondrement de l'Empire.

Voici que M. Heurtefeu, professeur au lycée et notre collègue, a eu l'extrême obligeance de me signaler récemment l'intérêt que présentait, pour notre histoire locale, dans le même ordre d'idées, l'un des bas-reliefs de la colonne wurtembergeoise. Nous tenons à lui renouveler ici tous nos remerciements.

Le monument dont nous parlons n'a pas moins de 30 mètres de hauteur ; il a été érigé, en 1841, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du règne du roi Guillaume I^{er}, mort en 1864. De là son nom de colonne jubilaire. Le tableau qui nous concerne a pour but de raconter l'un des faits principaux de la vie militaire du prince. Consacré tout entier à la

(1) 1814. *Les Sièges de Sens*, par Joseph PERRIN. La médaille porte en exergue : *Dieu a béni les armées alliées* ; et au revers : *Près Sens, par le prince royal de Wurtemberg. Le 24 mars 1814.*

surprise qui rendit l'armée wurtembergeoise maîtresse de notre ville, le 11 février 1814, il nous a paru devoir compléter très utilement l'illustration de l'ouvrage édité par notre Société, sur les sièges de Sens. C'est le combat de Sens : *Gefecht von Sens*.

La scène est sur la promenade du Mail, au moment de l'action décisive, et l'artiste l'a traitée si habilement que, sans nulle confusion, nous avons sous les yeux tous les acteurs principaux et les péripéties essentielles du drame, vus du dehors.

Au centre est le prince royal : les bras croisés, ceint de l'écharpe du commandement, il écoute avec calme le rapport des officiers de son état-major. L'un d'eux attire d'abord notre attention attristée; il tient en main son carnet et vient de signaler au prince la porte dérobée du collège qu'un habitant indigne, le traître Larose, lui a indiquée. C'est le colonel comte de Latour, Français d'origine, mais attaché, depuis l'émigration, à l'état-major autrichien. Il connaît bien la ville pour l'avoir autrefois habitée. Le général-major prince de Hohenlohe-Kirchberg, d'un air résolu, se met en marche et va prendre la tête de la colonne qui forcera le passage. Toutefois il ne trouvera la mort qu'un peu plus tard, à la bataille de Montereau. Le colonel de Bangold, chef d'état-major, salue et s'empresse d'aller transmettre les nouveaux ordres que nécessite cette découverte imprévue; il se retrouvera plus tard en face du général Allix, la plume en main cette fois, non plus l'épée, pour préciser

les dispositions de l'attaque, dans une polémique fort utile à l'histoire. Le colonel Imhof, chef du 4^e régiment, se tient prêt à seconder le prince de Hohenlohe et à envahir le collège. Enfin, derrière le prince, se tient le général d'artillerie de Franquemont, que nous verrons, lors de l'armistice, commander en chef à Auxerre et dans le département de l'Yonne. Il est accompagné du capitaine d'état-major von Arand.

Derrière ce groupe se profilent, à mi-hauteur, les vieux marronniers du Mail, si chers à la mémoire des anciens Sénonais :

Arbres des temps passés! Vieux témoins de l'histoire!
On voit encor, par vous si longtemps protégés,
Les murs que *les* canons ont jadis outragés,
C'est là qu'on voit aussi la porte délatrice
Que vainement cacha votre ombrage propice :
La *porte scélérate*, où la main d'un félon
Reçut de l'étranger l'or de la trahison (1).

A gauche du premier, un autre groupe se rapporte à la seconde phase de l'action. Soutenu par un officier supérieur ennemi, un prisonnier français s'avance péniblement, la tête nue, le visage empreint d'une cruelle souffrance; il chancelle et soutient de sa main droite son bras gauche brisé. C'est le commandant de place de Sens, le brave colonel Lallemand; accouru au collège, dès la première alerte, avec sa compagnie de réserve, il a été cerné, surpris par l'irruption subite de l'ennemi

(1) BUZY. *Adieux aux vieux marronniers de Sens. Bull. de la Soc. archéol.*, t. VIII, 1863.

et mortellement blessé. Le médecin d'état-major von Köllreuther s'approche aussitôt pour le secourir, et, un genou en terre, le médecin de première classe Fricker ouvre précipitamment sa trousse, tandis que le colonel-adjutant von Wimpfen interroge avec intérêt le chirurgien sur l'état du prisonnier défaillant et bientôt mourant. Il se souvient sans doute que longtemps les troupes des deux nations ont combattu sous les mêmes drapeaux et que les hasards de la guerre ont de terribles retours : *Hodie mihi, cras tibi !*

Plus à gauche, un soldat, blessé moins grièvement, est assis sur un tronc d'arbre et baisse la tête avec tristesse ; deux autres soldats transportent le sous-lieutenant von Schumann, presque inanimé et qui, toute sa vie, devait rester invalide (1) ; un blessé se retire du combat en portant la main sur sa cuisse percée d'une balle.

Au fond, les soldats du 4^e régiment wurtembergeois appuient leurs échelles au mur du collège et montent à l'assaut, tandis que les défenseurs les fusillent à bout portant. Nous reviendrons sur cette invraisemblance, dont il n'était pas besoin pour rehausser le prestige de l'action.

L'attaque se continue, à droite, contre le rempart, à l'arrière-plan duquel on voit se profiler l'abside et une tour de la cathédrale. En avant, le général-major von Stockmayer arrive au galop de son cheval et va recevoir l'ordre de forcer la porte Saint-Didier, où se donnait la fausse attaque. Deux

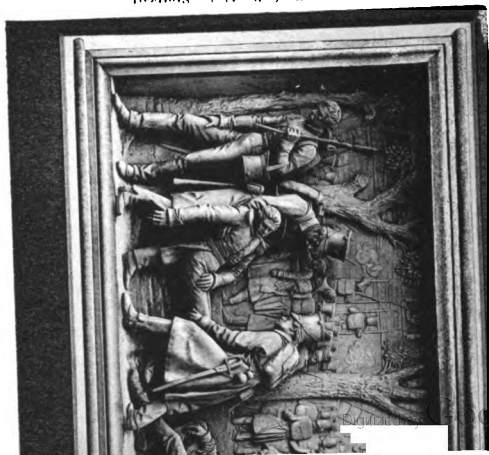
(1) Voy. *Sièges de Sens*, par J. PERRIN, p. 190.

soldats emportent du champ de bataille leur malheureux capitaine, von Knörzer, grièvement atteint et qu'ils ont assis sur un fusil formant brancard.

Mais il fallait reposer un peu la vue de cette scène de carnage et, par le destrier fidèle, ramener la pensée vers le prince que l'on voulait célébrer : voici donc, vers le coin du tableau, son cheval favori. L'animal est tout ému du fracas de la bataille, il piaffe et se cabre, tandis que Burckardt, piqueur en chef des écuries royales, le maintient de la main et calme la généreuse ardeur du moderne bucéphale. Après tout, pourquoi sourire de cette flatterie innocente ; l'artiste avait bien le droit de se souvenir de l'avis si profond donné au peintre David par le premier consul : « Il faudra peindre le général Bonaparte calme sur un cheval fougueux. »

Nous serons moins indulgents pour les échelles figurées dans cette scène historique ; c'est par pure fantaisie qu'on les a placées à ce moment de l'action, si même elles ont jamais existé. La ville de Sens a été emportée, en 1814, non pas d'assaut, mais par surprise. L'ennemi a pénétré dans la

Verlax v. P. & H. Anden, Stuttgart.



1. Generalstabssarzi v. Kollreuther. 2. Oberst Graf v. Lutour, Chef des Generalsstabes.

iz in Stuttgart. Gefecht von Sens, 11. Februar 1814.



ist v. Wimpfen. 5. Oberstleutnant v. Bangold. 6. Oberst Smhof. 7. Generalmajor Prinz zu Sohenlohe-Kirchberg.
- Stabskapitän v. Brand. 12. Generalmajor v. Stockmayer. 13. Adjutant Leutnant v. Roth. 14. Bauplmann v. Knörzer.
dem Leibpferd des Kronprinzen.



à la porte Formau pour précipiter l'envahissement ; mais ce point, mal défendu ou peut-être abandonné déjà, ne subit pas d'assaut proprement dit et était, du reste, situé sur une autre face de la ville. Si une escalade fut donnée également le long du rempart du collège, ce ne put être qu'après l'entier désarmement des défenseurs, mais les rapports officiels n'en font aucune mention, ce qui la rend peu vraisemblable.

Quoi qu'il en soit de ce détail, ce bas-relief de bronze nous a paru présenter un intérêt d'autant plus saisissant qu'il a été exécuté sous les yeux même des survivants de l'action, du roi même qui l'avait dirigée, et dans des circonstances très favorables pour la documentation de l'artiste. Au même moment, et à l'occasion des mêmes fêtes jubilaires, le grand état-major de l'armée wurtembergeoise ouvrait ses archives pour la publication d'un ouvrage officiel intitulé : *le Commandement du Prince royal de Wurtemberg dans les campagnes de 1814 et 1815*. Il semble que le sculpteur Hofer ait emprunté à ce livre les éléments de la scène qu'il a retracée avec tant de vie et de précision. Il est à présumer qu'il avait porté plus loin encore son souci de l'exactitude, et que, travaillant sous le contrôle des principaux acteurs du drame, il aura fait tous ses efforts pour reproduire avec fidélité leurs traits et leur attitude. Nous aurions donc ainsi une collection de portraits qu'il nous eût été impossible de connaître autrement.

Tels sont les motifs qui m'ont engagé à recher-

cher, au delà de la frontière, ce complément au moins fort curieux, sinon nécessaire, des illustrations des *Sièges de Sens*.

Joseph PERRIN.



LISTE DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS

AU 31 DÉCEMBRE 1905

MEMBRES D'HONNEUR

MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

MONSIEUR DIZIEN, évêque d'Amiens.

MM. LE PRÉFET DE L'YONNE.

LE MAIRE DE SENS.

HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut.

LE COMTE DE LASTEYRIE, membre de l'Institut.

LE DUC DE CLERMONT-TONNERRE, à Ancy-le-Franc.

MEMBRES HONORAIRES

MM. PRUDHOMME, docteur en droit, juge à Lille.

BLONDEL (l'abbé), doyen du Chapitre.

LORNE Raymond, ✱, docteur en médecine.

MEMBRES DU BUREAU

MM. MAURICE PROU, président.

CHARTRAIRE (l'abbé), vice-président.

MARQUIAND, secrétaire.

DAPPOIGNY, pro-secrétaire.

PAUL ROY, archiviste.

THORIN, vice-archiviste.

CH. SÉPOT, trésorier.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

- 1868 MULEUR Paul, ✚ C., ✚., manufacturier.
1872 MÉMAIN (l'abbé), chanoine titulaire.
1880 DUCHEMIN Paul, imprimeur.
— PERRIN Joseph, ✚ S. G., avocat.
1886 KLEY Louis, sculpteur.
1887 BEAUDOUIN Georges, avocat.
— SEPOY Charles, notaire.
1890 CHARTRAIRE (l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire de l'Archevêché.
1891 PAGNIER, industriel.
1892 POLIN Etienne, greffier en chef du tribunal civil.
1893 BARILLON (l'abbé), vicaire général, secrétaire général de l'Archevêché.
— TOUDY, A., professeur de musique.
— ROY Paul, propriétaire.
— GUILLET (l'abbé), doyen de Saint-Maurice.
— RENARD Henri, pharmacien.
1894 BUVIGNIER Paul, ✚ O., ✚., chef de bataillon en retraite.
— ROUSSEAU Léon, architecte.
— NINOT, pharmacien.
— DECHAMBRE Louis, notaire.
1895 LARCENA Lucien, docteur en médecine.
— MARQUIAND Jules, notaire.
— COLOMBET Henri, commissaire priseur.
— CRONIER Paul, industriel.
1896 GÉRARD Paul, avocat, docteur en droit.
— ABBAT Hippolyte, propriétaire.
— DESTOMBES Paul, avocat.
1897 BAILLY, pharmacien.
1898 SCHAUHMANN Paul, professeur au lycée.
— DE TRAYNEL Octave, propriétaire.
1899 CHANDENIER Félix, propriétaire.
— FABRE, docteur en médecine.

MM.

- 1899 ROY Maurice,  I., conseiller référendaire à la Cour des comptes.
- 1900 GUIOLLOT (l'abbé), prêtre sacristain de la métropole.
— DOUBLOT Lucien, notaire.
- 1901 CÔTE (l'abbé), chanoine honoraire, aumônier du lycée.
— LEHMANN, graveur imprimeur.
— CAILLET Casimir, * O., médecin principal de l'armée, en retraite
— CARON Benjamin, pharmacien.
— RAMAIN, professeur au lycée.
- 1903 THORIN (médaillé militaire), ancien commis greffier près le tribunal civil.
— VENOT Henri, agent d'assurances.
— DAPPOIGNY, architecte.
— LACAILLE Alfred, propriétaire.
— MOREAU René, docteur en médecine.
— BAILLY-SALIN, docteur en médecine.
— BELOT, industriel.
- 1904 WARRICK Charles.
— HEURTEFEU Théodore, professeur au lycée.
— SIMONNET, notaire à Egriselles-le-Bocage.
— DE CUSSAC, inspecteur des eaux et forêts.
— GENTY, directeur de la Banque de France.
— BARREAU, conducteur des ponts et chaussées.
— BAUDRY, industriel.
— MOREL Auguste, industriel.
— VIRALLY, pharmacien.
— LABOISE Louis (l'abbé), curé de Saint-Savinien.
— PROU Maurice, *. professeur à l'Ecole des chartes.
- 1905 CORBERON Paul (l'abbé), aumônier de la Providence.
— HEURÉ Paul,  A, bibliothécaire de la ville.

MEMBRES LIBRES

MM.

- 1871 HATTON Eugène, *, 21, rue Monsieur, à Paris.
- 1878 DE FLAMARE, archiviste du département de la Nièvre.
- 1891 POPOT Henri, dessinateur à Paris.

MM.

- 1892 LEFORT Lucien, *, architecte en chef du département de la Seine-Inférieure, à Rouen.
- DUCOUDRAY Gustave, *, agrégé d'histoire, professeur honoraire, à Paris.
 - LOUZIER SAINTE-ANNE, *, architecte du gouvernement, à Paris.
 - MARTIN Léon, commissaire-priseur à Grenoble.
- 1893 CHÉREAU Louis, Ⓜ A., conseiller général, à Serbonnes,
- DE RAINCOURT (le vicomte), conseiller général, à Saint-Valérien (Yonne).
 - PETIT (le docteur), *, conseiller général, maire de Pont-sur-Yonne.
 - DONDENNE (l'abbé), doyen de Toucy (Yonne).
 - MARTIN Charles, avoué à Paris
- 1894 ROULIN, docteur en médecine, à Paris.
- DELIGAND Georges, avocat à la Cour d'appel, à Paris.
 - MAUROY Louis, *, ✕ O., Ⓜ A., chef de bataillon en retraite, 25, rue des Ecoles, Paris.
 - DESPRADELLE Désiré, professeur d'architecture à l'Institut technologique, à Boston (Amérique).
 - VILLETARD (l'abbé), à Stigny, près Tonnerre (Yonne).
 - BOUVYER Edgard, à Tours (Indre-et-Loire).
 - BONNEAU (l'abbé), curé de Ligny-le-Châtel (Yonne).
 - JAVAL (le docteur), *, à Paris.
 - CHANDENIER Louis, entrepreneur à Joigny.
- 1895 LIORET Georges, conseiller général, à Moret (Seine-et-Marne).
- HORSON (l'abbé), doyen de Villeneuve-sur-Yonne.
- 1896 DELINOTTE (l'abbé), supérieur du Séminaire de Joigny.
- BAILLET, professeur de rhétorique au lycée d'Angoulême.
 - PINÇON (l'abbé), archiprêtre d'Auxerre.
- 1897 GAULTRY Ferdinand, à Paris.
- GAULTRY Paul, notaire honoraire.
 - LOUVRIER Maurice, propriétaire à Saint-Sérotin.
- 1898 BERTRAND DE BROUSSILLON, propriétaire au Mans.

MM.

- 1898 FELS Georges, sous-directeur des contributions indirectes, à Mondidier (Somme).
— MABARET DU BASTY, conservateur des hypothèques, à Saintes (Charente-Inférieure).
1900 VIGNOT Charles, propriétaire, à Paris.
— PERNOT Paul (l'abbé), à Paris.
— ROLLIN Edouard, capitaine d'artillerie, au Mans.
— LAGRANGE Joseph, chef d'escadron d'artillerie, à Douai.
1901 PORÉE,  A., archiviste de l'Yonne.
— TARBÉ DE VAUXCLAIRS (M^{lle} Jenny), au château de Nailly, près Sens.
1902 CHARTON Jules, * O., ingénieur en chef honoraire des chemins de fer du Midi, rue de Sfax, 1. à Paris.
— RAGOT, curé de Champigny-sur-Yonne.
1903 FLICHE Louis, avocat à la Cour d'appel, 1, rue de l'Université, Paris.
— TENAILLE D'ESTAIS, avocat à Paris.
— MULON Henri, notaire honoraire.
— DIJOLS Charles, propriétaire à Champigny-sur-Yonne.
— ESPÉRANDIEU, capitaine, correspondant de l'Institut, route de Clamart, 59, à Vanves (Seine).
1904 JOBIN (l'abbé), chanoine titulaire, à Gigny (Yonne).
1905 CHANVIN Constantin, propriétaire, à Chablis.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM. ANCELIN, instituteur.

DE BEAUVILLÉ, à Montdidier (Somme).

DE BELLEVAL (le marquis), ancien sous-préfet.

BESSE (dom), directeur de la *Revue Mabillon*, à Chevetogne (Belgique).

CHÉROT Henri, rédacteur des *Annales religieuses*, à Paris.

CRAMAIL Alfred, rue d'Alger, 5, à Paris.

DEFER (l'abbé), à Traynel (Aube).

DESCHAMPS Emile (l'abbé), chanoine honoraire, à Paris,

DIDIOT (l'abbé), bibliothécaire à Verdun (Meuse).

- MM. DUCAS, conservateur du musée de Besançon (Doubs).
DUPRÉ, notaire à Montereau.
DROT, ancien attaché aux archives de l'Yonne.
GANDELET, à Verdun.
GENEVOIX François, docteur en médecine, à Paris.
GIRAUD (l'abbé), chanoine honoraire de la Métropole,
curé d'Etaules (Yonne),
GOURRAIGNE, ancien professeur.
HOULBERT Constant, docteur ès sciences, professeur au
lycée de Rennes (Ille-et-Vilaine).
MAURICE, à Bellières, près Pau (Basses-Pyrénées).
MIRON DE L'ESPINAY.
MONTANDON Amédée, à Paris.
MATIGNON Camille, agrégé et docteur ès sciences, pro-
fesseur adjoint à la Faculté des sciences de Paris.
MOREAU Albert, directeur de la succursale de la Banque
de France, à Verdun (Meuse).
PELICIER, archiviste, à Châlons-sur-Marne.
PÉROT, rue Sainte-Catherine, 42, à Moulins (Allier).
PISSIER (l'abbé), curé de Saint-Père-sous-Vézelay
(Yonne).
POULAIN,  I., préfet honoraire des études à l'Ecole
normale des instituteurs de la Seine, à Paris.
DE SEPTENVILLE, au château de Lignères (Somme).
SOREL, président du tribunal civil, à Compiègne (Oise).
TAVOILLOT, instituteur.
TIROT (l'abbé), aumônier de l'hospice de Tonnerre.
-

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

I. SOCIÉTÉS FRANÇAISES

ABBEVILLE. — Société d'émulation.

ALGER. — Société historique algérienne.

AMIENS. — Société des antiquaires de la Picardie.

— Société linnéenne du nord de la France.

ANGERS. — Société d'agriculture, sciences et arts.

ANGOULÊME. — Société archéologique et historique de la
Charente.

ARRAS. — Académie.

AUTUN. — Société éduenne.

AUXERRE. — Société des sciences historiques et naturelles
de l'Yonne.

AVALLON. — Société d'études.

BAR-LE-DUC. — Société des lettres, sciences et arts de la Meuse.

BAYEUX. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.

BEAUNE. — Société d'histoire et d'archéologie.

BEAUVAIS. — Société académique d'archéologie, sciences et
arts du département de l'Oise.

BELFORT. — Société belfortaise d'émulation.

BÉZIERS. — Société archéologique, scientifique et littéraire.

BLOIS. — Société des sciences et lettres du département de
Loir-et-Cher.

BORDEAUX. — Société archéologique de la Gironde.

BOULOGNE-SUR-MER. — Société académique.

BOURGES. — Société des antiquaires du Centre.

— Société historique, littéraire et artistique du
Cher.

BREST. — Société académique.

CAEN. — Société française d'archéologie.

CANNES. — Société des sciences naturelles, historiques, des lettres, des beaux-arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse.

CASTRES. — Société littéraire et scientifique.

CHALONS-SUR-MARNE. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.

CHALON-SUR-SAÔNE. — Société d'histoire et d'archéologie.

CHARTRES. — Société archéologique d'Eure-et-Loir.

CHATEAU-THIERRY. — Société historique et archéologique.

CHATEAUDUN. — Société dunoise.

CHAUMONT. — Société archéologique.

CHERBOURG. — Société académique

COMPIÈGNE. — Société historique.

CORBEIL. — Société historique et archéologique.

CONSTANTINE. — Société archéologique de la province de Constantine.

DIJON. — Société bourguignonne d'histoire et de géographie de la Côte-d'Or.

— Commission des antiquités de la Côte-d'Or.

DOUAI. — Société d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.

DUNKERQUE. — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.

EPINAL. — Société d'émulation des Vosges.

FONTAINEBLEAU. — Société historique et archéologique du Gâtinais.

GAP. — Société d'études des Hautes-Alpes.

GRENOBLE. — Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie.

GUÉRET. — Société des sciences naturelles et archéologiques.

LE HAVRE. — Société havraise d'études.

LANGRES. — Société archéologique et historique.

LILLE. — Commission historique du département du Nord.

LIMOGES. — Société archéologique et historique du Limousin

LYON. — Société littéraire.

LE MANS. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe

LE MANS. — Société historique et archéologique du Maine.

MARSEILLE. — Société de statistique.

MEAUX. — Société littéraire et historique de la Brie.

MELUN. — Société d'archéologie, sciences et arts du département de Seine-et-Marne.

MONTPELLIER. — Société archéologique.

MOULINS. — Société d'émulation de l'Allier.

NANCY. — Société d'archéologie lorraine et du musée historique.

NEVERS. — Société nivernaise des lettres, sciences et arts.

NICE. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

NÎMES. — Académie du Gard.

NIORT. — Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres.

ORLÉANS. — Société archéologique de l'Orléanais.

PARIS. — Société des antiquaires de France.

— Société des études historiques.

— Société française de numismatique.

PERPIGNAN. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.

POITIERS. — Société des antiquaires de l'Ouest.

PROVINS. — Société d'histoire et d'archéologie.

RAMBOUILLET. — Société archéologique.

REIMS. — Académie de Reims.

RENNES. — Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.

ROUEN. — Académie des sciences et belles-lettres de la Seine-Inférieure.

— Commission des antiquités de la Seine-Inférieure.

ROCHECHOUART. — Sociétés des amis des sciences et arts.

LA ROCHELLE. — Académie des belles-lettres, sciences et arts.

SAINT-ETIENNE. — Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire.

SAINT-OMER. — Société des antiquaires de la Morinie.

SAINT-QUENTIN. — Société académique.

SENLIS. — Comité archéologique.

· SOISSONS. — Société archéologique, historique et scientifique.

TOULON. — Académie du Var.

TOULOUSE. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

— Société archéologique du midi de la France.

TOURS. — Société archéologique de la Touraine,

— Société d'agriculture, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire.

TROYES. — Société académique de l'Aube.

VALENCE. — Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.

— Société d'histoire ecclésiastique et religieuse.

VERDUN. — Société philomatique.

VERSAILLES. — Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — Société des sciences et arts.

II. SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

BALE. — Société archéologique.

BRUXELLES. — Société de numismatique belge.

CHICAGO. — Académie des sciences.

CHRISTIANIA. — Académie royale frédéricienne de Norwège.

GAND. — Comité central de publication des inscriptions funéraires et monumentales de la Flandre orientale.

GENÈVE. — Société d'histoire et d'archéologie.

KNINU. — Société archéologique de Kninu (Dalmatie).

NEUFCHÂTEL. — Société neuchâteloise de géographie.

SAINT-PÉTERSBOURG. — Commission impériale archéologique.

STOCKOLM. — Académie royale des belles-lettres et des antiquités.

TRÈVES. — Commission des musées de Trèves.

WASHINGTON. — Smithsonian Institution.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XXI

	Pages
Procès-verbaux des séances tenues pendant l'année 1903	I à LXII
— — — — — pendant l'année 1904	LXV à CXI
Le Vol de la Coupe de la cathédrale de Sens (19 juillet 1541), par M. Charles Porée	1
Les Anciens Hôtels de ville de Sens, par M. Maurice Roy.	27
Claude-Etienne Dechambre et quelques autres victimes des épidémies de 1812 et 1814 dans le personnel des Hospices de Sens, par M. le docteur R. Moreau	45
Inventaire du mobilier du prieuré de Joigny en mai 1418, par M. Charles Vignot.	54
Rapport sur la démolition d'une partie de l'enceinte romaine de Sens, en 1903, par M. l'abbé Chartraire	66
Fenêtre à meneau et à croisillon de l'époque gallo-romaine, par M. le docteur R. Moreau.	84
La Noue entre les ponts de l'Yonne, à Sens, par M. Léon Rousseau	94
Cinq portraits peints par Jean Cousin, par M. Edgar Bouvyer.	105
La Motte du Ciar au xvr ^e siècle, tableau attribué à Jean Cou- sin, par M. P. Heuré	118
Le Déluge de Deucalion, dessin attribué à Jean Cousin, par M. P. Heuré	128
Acte notarié concernant Jean Cousin, par M. P. Heuré.	138
Note et documents sur le peintre Jean Cousin, de Sens, par M. Jules Guiffrey, de l'Institut	150
Les Débuts de l'Imprimerie à Sens, en 1551, par M. Félix Chandenier	161
La Communauté des Chirurgiens de Sens, au xviii ^e siècle, par M. Thorin.	205

Examen des Monnaies gauloises et romaines recueillies à Sens, en 1897, par M. Adrien Blanchet	235
Liste des Médecins décédés à Sens, depuis 1794, par M. le docteur R. Moreau	250
Lampe chrétienne antique trouvée à Sens, par M. Joseph Perrin	253
Inventaire des objets mobiliers du Popelin, près Sens, en 1424, par M. l'abbé Chartraire	263
Quatre Inventaires de l'abbaye de Saint-Jean des xvi ^e et xvii ^e siècles, par M. l'abbé Chartraire	268
Une Excursion à la Pierre-Couverte, sépultures antiques d'enfants, par M. Joseph Perrin	277
Le Drame des Loges, par M. l'abbé Chartraire	295
Un Document sur le siège de Sens, en 1814, par M. J. Perrin	323

PLANCHES

Pl.		Pages
I.	Inscriptions et bas-relief provenant des murs de Sens	72
II.	Bas-relief romain provenant des murs de Sens . .	72
III.	Stèle romaine provenant des murs de Sens. . . .	80
IV.	Une fenêtre à meneau de l'époque gallo-romaine. .	88
IV bis.	Plan de la noue entre les ponts d'Yonne	96
V.	Le chanoine Jehan Bouvyer II	112
VI.	Marie Cousin et Estienne Bouvyer	112
VII.	Jehan Bouvyer et Savinienne de Borne	111
VIII.	La motte du Ciar	120
IX.	Le déluge de Deucalion.	129
X.	Antiphonaire de Sens, titre.	192
XI.	Antiphonaire de Sens, colophon	192
XII.	Antiphonaire de Sens, vignette	200
XIII.	Statuts synodaux de Sens 1554.	201
XIV.	Missel de Sens 1556	200
XV.	Missel de Sens 1552	200
XVI.	Lampe chrétienne antique	256
XVII.	Bas-relief du monument de Stuttgart. Siège de Sens 1814	328

VIGNETTES

Armoiries de l'Eglise de Sens.	201
Monnaies gauloises	244

